ELENA TCHOUDINOVA

LA MOSQUEE NOTRE-DAME DE PARIS : ANNEE 2048

ROMAN-MISSION.

Traduit du russe

(2008)

©E. Tchoudinova, 2005
Tous droits réservés.
©E. Tchoudinova, traduction, 2008

La reproduction de cette oeuvre, intégrale ou partielle, est autorisée dans le cadre non-commercial, et doit être destinée à l'usage privée du copiste.

L'auteur exprime sa sincère reconnaissance à tous ceux qui ont contribué ou participé de cœur à l'élaboration de cet ouvrage.

Prologue.

Année 2002 : quarante six ans auparavant.

Jusqu'à l'âge de douze ans, Sonia[1] avait aimé l'Angleterre, cette même Angleterre dont elle foulait aujourd'hui les pavés avec ses baskets.

Entre douze et treize ans, elle n'aimait plus rien ni personne. Même son papa, qui s'était révélé être un magicien de pacotille. Elle pleurait, elle criait, appelait au secours, et lui ne venait toujours pas, ne se dépêchait pas de la saisir dans ses bras, de l'emmener loin, à la maison, de **les** châtier cruellement. Avant, il pouvait tout, il submergeait sa chambre de poupées Barbie qu'elle n'appréciait guère, toutes clonées, avec leur riche garde robe. Il lui achetait la série médiévale des *Lego* qu'elle adorait. Il lui promettait de l'emmener passer les vacances en Angleterre, il la protégeait quand il y avait des querelles entre copines, la consolait après un cauchemar. Mais quand commença le cauchemar, le vrai, il s'avéra être d'une impuissance révoltante. Il lui fallut ensuite toute une année pour lui pardonner et l'aimer à nouveau. Mais, pour cela, elle avait dû mûrir, devenir tout à fait adulte. Elle avait dû elle-même étouffer les derniers mirages de cette enfance douillette dans laquelle son papa était le plus grand, le plus fort. Autrement, il aurait été au dessus de ses forces d'accorder son pardon à ce père totalement innocent et que le désespoir avait si prématurément privé de la jeunesse et de la beauté.

Il se tenait là, son père, à ses côtés, le bras passé autour des épaules de Sonia, ce qui l'obligeait à se courber inconfortablement vers la droite. Durant les trois années précédentes, elle n'avait presque pas grandi. A douze ans, elle mesurait déjà un mètre quarante huit et promettait de ne pas en rester là, sans espérer atteindre la taille d'un *top model*, elle était sûre d'arriver au moins à un mètre soixante cinq, comme sa mère. Aujourd'hui, elle avait quinze ans et n'avait pas dépassé un mètre cinquante. Et les vitamines, de toutes marques et de toutes les couleurs de l'arc en ciel, n'y pouvaient rien.

Son père regardait Sonia sautiller, se hisser sur la pointe des pieds derrière le dos des cameramen, bruyants et joyeux drilles armés de caméras vidéo, des reporters éclatants de santé, le micro garni de mousse noire à la main. Elle ne voulait pas rater le moment où les portes donnant sur le large escalier allaient s'ouvrir toutes grandes. C'est que Sonia n'avait pas été autorisée à pénétrer à l'intérieur.

Comme il aurait voulu l'emmener loin d'ici, loin de cette vieille place gris perle, si séduisante dans son écrin de gazons en velours vert et qui illustrait naguère les premiers

[1] *Sonia*, diminutif affectueux de Sophia. Au cours du roman, ce même personnage apparaîtra sous les noms de *Sophia (Sonia) Grinberg*, de *Sophia Sévazmiou (Sévazmios)*, de *Sophia* ou de *Sophie*. (NdT).

manuels d'apprentissage de Sonia. Pour lui faire travailler son anglais lui-même, il trouvait toujours une petite demi-heure, arrachée sinon à son business, du moins à son sommeil. Un répétiteur bien rétribué aurait pu aussi lui enseigner la langue, mais la lui faire aimer au point qu'elle se mette à la grammaire toute seule, c'eût été trop demander à un pédagogue. Ils peuvent intervenir après, pour peaufiner, pour approfondir. Sa fille, il n'en doutait pas, devait maîtriser l'anglais mieux que lui. Ses parents, eux, ne pouvaient imaginer que leur fils verrait un jour l'Angleterre. Quant à lui, il était persuadé non seulement que sa fille effectuerait plusieurs voyages dans ce joyeux pays, mais que, si elle le désirait, elle pourrait y acquérir une vieille demeure à colombages recouverte de lierre de style Tudor ou, selon ses préférences, avec une façade cossue de la période des George. A qui donc irait cet argent dont il n'a pas lui-même le temps de profiter, ni de goûter aux plaisirs qu'il procure.

Mais maintenant, Sonia ne s'installerait pas en Angleterre. Il est même douteux qu'elle souhaite un jour y remettre les pieds. Il n'a pas le droit de l'emmener loin d'ici, mais il vaudrait pourtant mieux pour elle ne pas s'y trouver, ne pas dévisager d'un regard glacé sous le pli des paupières la face de leurs compatriotes, Russes ou, ce qui était encore plus navrant, Juifs, bien que depuis longtemps, dans son for intérieur, il eût cessé de se considérer du même sang qu'eux. Maintenant, il se sentait proche seulement de ces Juifs qui n'étaient pas ses compatriotes, du moins pas pour le moment. Et cette pensée, comme elle le hantait souvent : vendre son affaire, prendre Sonia avec lui, et filer de l'autre côté des mers. Sans doute, ce n'était pas un havre de paix, mais, là-bas, elle retrouverait la quiétude, surtout quand elle serait appelée sous les drapeaux, dans trois ans, comme toutes les filles du pays. Mais la **prendrait-on** seulement dans l'armée ? La question était problématique. Non, il valait mieux ne pas partir, les choses, semblait-il, commençaient à changer dans le bon sens. Et, d'ailleurs, toutes ces pensées étaient dérisoires, une seule chose comptait : il n'avait pas le droit de l'emmener loin d'ici, loin de ces visages qu'elle connaissait tous parfaitement pour les avoir vus à la télévision, car elle n'était pas fille à regarder les chaînes musicales.

Effectivement Sonia les connaissait grâce à la télévision, mais elle ne les avait jamais vus réunis en un même lieu. Ils se tassaient ici, sous l'objectif avide des caméras, excités comme des supporters après un match. Par exemple, ce député au physique rustaud, accouru au premier signal. Dans les clips de campagne législative il avait tenté de jouer aussi sur son patronyme d'origine paysanne : il s'affichait tantôt au milieu de vaches, tantôt avec sa vieille « maman » en jaquette et fichu en poil de chèvre. On raconte qu'il y a quelques années, Sonia était encore petite, il avait dépouillé, pour ne pas dire pire, un centaine d'orphelins de son âge. Les employés de l'ambassade des Etats-Unis avaient passé toute une nuit à faire des paquets d'aide humanitaire pour profiter d'un avion vide qu'il avait mobilisé pour lui tout seul aux frais du gouvernement. Mais, au matin, ledit député avait balancé toutes ces caisses sur le tarmac, la place lui étant nécessaire pour charger des équipements sanitaires destinés à sa résidence secondaire. Cela avait fait du bruit dans la presse, mais ne l'avait pas empêché de rester un député prospère. « Nos enfants n'ont que faire des aumônes des étrangers ! » avait-il déclaré aux journalistes de télévision qui le pressaient de questions. Cette fois ci, il avait pris l'avion pour vérifier sur place si les conditions d'incarcération répondaient à toutes les normes de confort qu'était en droit d'attendre le détenu. « Rien à dire, il a tout ce qu'il faut, bon, la télé, une douche » expliquait-il aux journalistes dans un langage rudimentaire qu'il complétait par des gestes destinés à décrire les lieux.

Quant à cette grande maigre aux cheveux gris taillés à la mode, elle était précisément journaliste. Mais, voyez-vous, elle ne recueillait pas d'interview, c'est elle qui en donnait. Elle racontait pour la centième fois comment, alors qu'elle se trouvait aux toilettes dans une cabane en planches, des soldats avaient surgi derrière elle, sans doute depuis la fosse sceptique où ils étaient cachés. Ils lui avaient avoué qu'ils n'avaient pas envie de se battre ici, mais qu'ils avaient peur de leurs chefs. Mais d'**eux**, ils n'en avaient pas peur du tout, c'étaient des bons gars, **des braves types**.

Kolia, lui, pour rien au monde ne les aurait suivis sous ces tinettes. Il n'avait pas du tout l'allure d'un héros, mais plutôt d'un lycéen de terminale qui avait endossé un uniforme trop grand pour lui. Il appelait Sonia « petite sœur » et essayait de lui apprendre de mémoire à jouer à *Civilization* en se passant de console vidéo. Il s'y entraînait déjà avant d'être fait prisonnier.

« Kolia, c'est vrai que tu crois tellement en Dieu ? », lui avait-elle demandé, sans se retenir, quand elle eût compris de quoi il s'agissait.

« Oh, petite sœur, je voudrais bien », et il fit glisser entre ses doigts la chaînette d'une petite croix. « Comment te dire ? Je suis allé à Pâques avec les copains voir la procession de nuit. C'est beau, bien sûr. Et la croix, c'est ma tante qui me l'a passée autour du cou juste avant que je parte comme appelé. Elle m'avait dit qu'elle me protégerait. Bon, elle ne m'a pas protégé, comme tu vois ».

« Alors, **pourquoi** ? »

« Parce que, petite sœur, s'**ils** ont tellement envie que je l'enlève moi-même, c'est qu'il ne faut absolument pas l'enlever. C'est qu'elle porte en elle plus de sens que je l'imaginais quand j'étais encore un imbécile heureux. Et toi non plus, tu n'as pas inventé la catapulte, ni les mathématiques ! ».

Et ensuite, Kolia, ils l'ont…..

Par contre, pour avoir séjourné dans les latrines, la journaliste a reçu un prix, même si son histoire de soldats qui rampaient par-dessous n'était que pure invention.

Et celui-là, à côté d'elle, lui aussi, c'était un journaliste, mais ce n'était pas à la télé que Sonia l'avait vu. Un nabot, avec son air d'enfant retardé et sa grosse tête à lunettes. Il s'était fait souvent filmer en **leur** compagnie sur une caméra vidéo d'amateur. Et comme Sonia avait horreur de ces caméscopes maintenant ! Celui qu'on avait à la maison, papa l'avait jeté directement à la poubelle, pour la plus grande joie de quelqu'un qui ignorait sans doute qu'il n'y a rien de bon à tirer de ces appareils. Mais, pour ces gens là, c'est un vrai plaisir, il faut voir les efforts qu'ils déploient pour figurer sur la pellicule. Comme cette grosse rombière, enflée comme un crapaud, qui joue des coudes pour s'approcher de l'objectif. A sa place, une autre aurait honte de son obésité et fuirait les caméras, mais elle (Sonia avait ses sources d'information), était ravie de son physique, de sa corpulence, de son triple menton, de sa frange grasse qui lui tombait sur les lunettes à l'épaisse monture de plastique sombre. Celles du vieux monsieur distingué qui la soutient galamment par le bras sont cerclées de métal fin. De sa main libre, il tient une serviette d'un modèle ancien ostensiblement usagé. Son visage respire l'honnêteté et la noblesse. Le pantalon de son costume poche avec naturel au niveau des genoux. Un bon grand-père au cou duquel

viennent se jeter les petits enfants. Les représentants d'une des multiples associations, dont Sonia n'arrivait même pas à retenir le sigle, avaient organisé pour elle une rencontre avec ce monsieur, lequel s'était tellement ennuyé au récit de la fillette qu'il s'était assoupi. Lui aussi était présent aujourd'hui, et comment aurait-on pu se passer de lui ?

Les portes s'ouvrent toutes grandes, un frisson parcourt la foule. Sonia ne distingue pas les paroles que l'on crie du haut vers le public, mais c'est sans importance. L'actrice de cinéma sort, rayonnante, au bras d'un svelte et charmant jeune homme. Sa main gantée de vert vient effleurer ses lèvres lilas pour distribuer des baisers à la ronde. Des dizaines de baisers. Le vieux monsieur applaudit, ainsi que la grosse dondon, ainsi que le nabot, ainsi que la journaliste, ainsi que le député. Les caméras font des travellings, les micros sont pointés en avant. Le compagnon de l'actrice ne manifeste pas un plaisir particulier, il se contente de ricaner dans sa barbe et ses moustaches élégamment taillées. Mais il ne lui est pas désagréable d'être au centre de l'attention, lui aussi est un peu cabotin.

« Papa, souffle Sonia, ils ont gagné, tu entends, ils ont gagné ! ».

« Ma petite, nous nous en doutions, tu sais bien », répond le père en essayant de cacher le visage de sa fille contre sa poitrine, mais Sonia se dégage vivement et regarde de tous ses yeux. « S'ils n'avaient pas été achetés, ils t'auraient invitée à témoigner ».

L'actrice est en nage. Elle ouvre largement son manteau en descendant les marches. Une petite brise soulève ses cheveux couleur écorce de citron. Hélas, la jeunesse seule peut se permettre de ne pas être excentrique ! Elle ne tient pas en grande estime tous ces gens qui applaudissent, bien que, sans cesser d'avancer, elle leur ouvre les bras démonstrativement. On ne peut oublier, à vrai dire, que malgré leurs efforts pour se faire admettre du monde civilisé, ces gens là sont d'une catégorie inférieure. Hier encore, ils n'étaient tous que de vulgaires *sovok*[2], quoi de commun avec les élus nés dans le berceau des valeurs libérales. Et pour la liberté de son compagnon, sur le bras duquel elle s'appuie maintenant avec volupté, ils ne se sont pas battus pour des prunes, mais contre monnaie sonnante et trébuchante, non pas sortie de sa poche naturellement. Il n'en reste pas moins qu'il est le maître, eux n'étant que des *rouages*. Comment les placer sur le même plan qu'elle qui luttait au nom de la justice et…de l'amour. Cette dernière information aurait dû rester secrète, mais que faire si le public est au courant…Quel plaisir d'éprouver que son corps, gavé d'hormones, cousu de fils d'or, dix fois remodelé chirurgicalement, et, malgré tout, marqué d'une inexorable flétrissure, avait excité le désir de cet homme si sensuellement grossier et brutal sous son vernis de bonnes manières. En admettant, bien sûr….Elle étouffe en elle un désagréable soupçon. Mais non, il est amoureux, elle l'a ébloui, elle l'a foudroyé. Des femmes comme elle, il n'y en a pas dans son pays de filles soumises, qui dissimulent sous un tas de nippes absurdes tout ce que l'on peut cacher. Et même si il y a une part de vérité dans ce que les occupants russes ont tenté de mettre en avant au cours du procès, après tout, ils l'ont bien cherché. Pourquoi font-ils la guerre à ce petit peuple fier, à ces enfants de la liberté dans leurs montagnes sauvages….Leur culpabilité, face à l'Histoire, est gravissime, et il faudrait encore s'étonner qu'ils soient victimes de quelques manifestations isolées de cruauté ? La femme rejette cette pensée importune, peut-être parce qu'elle refuse de s'avouer que certaines des accusations portées contre l'élu de son cœur éveillaient en elle des soupçons d'ordre physique.

---

[2] Désignation méprisante de l'*homo sovieticus* (le mot signifie également, en russe, une pelle pour ramasser les ordures).(NdT)

Ainsi, l’amour avait triomphé. Sans nul doute, il allait aujourd’hui lui exprimer sa reconnaissance, à elle qui s’était battue pour lui avec tant de panache. Elle ressemblait à s’y méprendre aux héroïnes de ses propres films. Soit dit en passant, ce n’était pas non plus une mauvaise publicité pour elle qui, hélas, en avait passablement besoin. Mais fi, fi de toutes ces idées sombres ! C’était un jour splendide, le jour de leur victoire !

Encore une marche avant les embrassades et l’actrice fait soudain un faux pas. Son regard radieux et absent vient de rencontrer, dans la foule, celui d’une fillette aux cheveux châtains, portant un débardeur et un K-way. A première vue, elle doit avoir dans les treize ans, pas plus, en tout cas, elle n’a pas l’air d’être une de ses admiratrices. Elle la fixe de façon bizarre, elle n’a pas l’air de vouloir un autographe. Elle plisse les yeux, mais pas vraiment comme les myopes, son regard sombre et acéré semble jeter des glaçons. Sur le moment, l’actrice frissonne et s’enveloppe dans sa fourrure.

La fillette, dans sa rage impuissante, serre les poings. Ses doigts s’enfoncent dans la chair de ses paumes, les cinq doigts de sa main droite et les trois de la gauche. Elle a perdu deux doigts. On les a fait sauter d’un coup de revolver devant des caméras vidéo, pour que son père, riche négociant, ramasse au plus vite l’argent de sa rançon.

*

**

Chapitre 1

Le dernier shopping de Zeïnab.

Eugène Olivier remontait les Champs Elysées d'un pas décidé, aussi rapide que le lui permettait son accoutrement incommode. (Dans un certain sens, cependant, et vu sous un autre angle, on ne pouvait en imaginer de plus commode). Il se retenait de courir, ce qui aurait attiré l'attention, mais son allure valait bien tous les pas de course. En tout cas peu de coureurs auraient tenu le rythme six heures sans s'arrêter, alors qu'Eugène Olivier, avec ses dix-huit ans, pouvait faire ainsi le tour de Paris, sans marquer de pause. Il venait à peine de dépasser le jardin du Luxembourg que le pont des Invalides était déjà derrière lui et que les vitrines des Champs Elysées étincelaient, contrastant, à droite et à gauche, avec les façades à moitié aveugles des hôtels particuliers aux fenêtres condamnées. Mais ces résidences étaient peu nombreuses par comparaison avec les centres commerciaux comme celui dont il se rapprochait.

Zeïnab était sortie à pied de chez elle. Elle n'avait jamais de sa vie entendu le mot « impressionnisme » et, à plus forte raison, étant d'une bonne famille, elle n'avait jamais eu l'occasion de voir, même en reproduction, des toiles de ces peintres indécents, du moins celles qui avaient échappé à la destruction. C'est pourquoi ces chatoiements d'or et de gris ardoise qui baignent Paris vers midi au début du printemps auraient eu du mal à stimuler son imagination. Cependant, une brise légère moirait la Seine de rides cendrées, plombées, argentées, le tronc blanc des platanes chatoyait, des étincelles dorées dansaient sur tout ce qui renvoie la lumière, les silhouettes des immeubles lointains s'enveloppaient d'un brouillard nacré. Et pourtant, si cette belle journée avait laissé Zeïnab complètement indifférente, elle aurait pris la voiture pour faire son shopping sans y associer cette promenade. Bien amusant ce mot de shopping, un mot vieilli venu du globish. Ou peut-être du sabir ? D'ailleurs peu importe l'origine du « shopping », l'essentiel est que le mari ne réduise pas les moyens affectés à cette activité. Dans le secteur réservé aux femmes, un grand magasin des Champs Elysées organisait aujourd'hui une présentation de mode.

Il n'était pas tout à fait convenable, bien sûr, de faire seule les magasins. Mais même la police des bonnes mœurs fermait les yeux sur les infractions à la règle lorsqu'elles étaient commises dans les quartiers très riches ou très pauvres. Avec les pauvres, on pouvait comprendre. Tous les hommes travaillent, tandis que les femmes courent les boutiques à la recherche de la viande de mouton la meilleur marché. Si un homme perdait son temps à veiller aux convenances, cela se traduirait par des restrictions alimentaires à la maison. Avec les quartiers riches, c'était plus délicat. Mais enfin, s'il devenait impossible d'avoir quelques passe-droits, à quoi bon alors avoir le bras long ? Même les gardiens de la vertu comprenaient cette subtilité. Par contre, aucune tolérance pour les gens ordinaires, ni misérables ni haut placés.

Bien entendu, il ne fallait pas trop tirer sur la ficelle. On ne pouvait pas dire, par exemple, que Zeïnab était sortie seule faire ses courses puisque le cadi Malik devait aller la chercher au magasin On pouvait dire qu'elle était allée simplement à la rencontre de son

mari. Il suffisait de passer le pont des Emirats depuis le quai d'Orsay, les Champs Elysées se trouvaient à deux pas de là.

Au croisement de la rue Oussama, Zeïnab eut le désagrément d'avoir à céder le pas à une femme, apparemment une jeunette, qui l'avait bousculée. Et où courait-elle comme ça, par une si belle journée, la malapprise ! Et quelle démarche disgracieuse ! Elle sautillait comme un poulain d'une façon pas du tout féminine.

Toute préoccupée par l'allure de cette insolente, Zeïnab s'arrêta : le magasin de luxe venait de surgir devant elle, comme si lui aussi se déplaçait à sa rencontre sur les vagues de la foule oisive, à la façon d'une péniche nonchalante. Des arcs-en-ciel de lumière couraient sur les vitrines, attirant le regard vers ce qui, de toute façon, l'aurait avidement captivée. Des costumes sombres trois pièces en laine souple, des ensembles deux pièces aux couleurs vives en lin soyeux pour la détente, des chemises immaculées en popeline et fine toile, des polos multicolores, des manteaux de cachemire, des escarpins à semelle de cuir (avec le chausse-pied en corne recourbée pour les enfiler), des pantoufles en maroquin brodé, des boutons de manchettes et des épingles de cravate, des cravates faites à la main, de lourds bracelets de montres suisses, des chevalières gravées d'un sceau, des cannes aux pommeaux sculptés et décorés d'incrustations, bref, tout ce que peut désirer un homme au quotidien.

La section féminine du magasin, naturellement, n'exposait rien à la vue : les vitrines teintées reflétaient seulement la rue. Mais, dans cette mystérieuse obscurité, se cachaient des trésors combien plus désirables, dignes de la caverne d'Ali Baba. Cependant, la douceur du temps retenait Zeïnab de se précipiter vers eux, selon son habitude. A la sortie, escortée des commis chargés de ses emplettes, il lui faudrait téléphoner avec son portable au cadi Malik. Ensuite, derrière les vitres fumées de la mercédes, adieu le joyeux paysage du matin. Avec ces vitres teintées, tu peux écarquiller les yeux autant que tu veux, il est évident que personne, à l'extérieur, ne tournera la tête pour répondre à ton regard. Bon, elle pouvait se donner encore un petit quart d'heure de flânerie, au pire, elle raterait un ou deux modèles du défilé.

Comme il fait bon ! Aujourd'hui, on supporte sans s'irriter les gémissements des mendiants qui vous harcèlent avec leurs sébiles. On ne fait même pas attention aux cris suraigus et aux hurlements des enfants qui jouent dehors. La douce pite (feuille d'agave) offre sa gueule blanche entre les mains agiles du vendeur, prête à recevoir son hachis pimenté et brûlant que s'arrachent les chalands. Le couscous gras saute prestement du chaudron dans les cornets en papier. Les mouches tourbillonnent avidement au-dessus de la *pahlava* (pâtisserie au miel et aux noisettes) et du *rahat lokoum*. Aux terrasses, les consommateurs dégustent leur café noir à petites gorgées en le faisant passer avec de l'eau glacée. Comme ils sont agréables, au printemps, les Champs Elysées !

Mais la foule se hâtait vers l'Arc de Triomphe. Qu'est-ce qui pouvait bien y attirer les curieux ?

Eugène Olivier, qui avait failli faire tomber une femme replète en la bousculant, s'arrêta brusquement sous l'entrelacs des néons publicitaires du grand magasin. Mauvais, très mauvais ! Il était arrivé avec une demi-heure d'avance sur l'horaire prévu, même en tenant compte de la marge de sécurité indispensable. En soi, ce n'était pas une catastrophe, il pouvait toujours faire quelques pas en direction de l'Arc de Triomphe, vers où s'étirait le

flot des badauds. Ce qui était grave, c'est qu'il avait mal géré son temps. Celui qui arrive trop tôt peut aussi arriver en retard. Sévazmiou, elle, se présente toujours et en tout lieu à la minute précise.

Il fut un temps, à ce qu'on disait, où l'on devait emprunter un passage souterrain pour s'approcher de l'Arc de Triomphe. Il est vrai qu'à l'époque, les voitures étaient bien plus nombreuses. Mais aussi loin qu'Eugène-Olivier remontait dans sa mémoire, le rond-point autour du monument avait toujours été livré aux piétons pour les fêtes populaires. Aurait-on commencé à réorganiser ce lieu ? Un cercle au pied de l'Arc était délimité par une dizaine de conteneurs métalliques, semblables à ceux que l'on utilise pour les déchets. Ils étaient placés à égale distance les uns des autres. Celui de droite, était rempli de pierres à ras bord, et un petit camion déversait sa benne dans celui de gauche.

Un autre véhicule, à vitesse réduite, traversait l'espace piétonnier. Ce n'était pas un véhicule utilitaire, mais une voiture de police, de couleur verte, avec, à l'arrière, un fourgon pour le transport des prisonniers. Eugène Olivier allait se mettre en alerte, mais une voix intérieure, toujours présente, lui souffla qu'il n'en fallait rien faire : aucune bizarrerie ne devait le préoccuper. La terre aurait pu trembler, il devait à tout prix accomplir sa mission. La curiosité n'était pas de circonstance, il ne faisait que simuler l'intérêt pour atténuer l'erreur de sa présence prématurée.

Eugène Olivier rattrapa le véhicule qui fendait la foule à allure de tortue, et se mit à fixer du regard, avec une attention affectée, la portière grillagée à l'arrière du fourgon. Derrière, il y avait un homme. La fourgonnette freina. Pourquoi amenait-on ce malheureux par ici où ne se trouvaient ni prison, ni Palais de justice ?

C'est à ce moment seulement qu'il remarqua des affiches fraîchement placardées sur les piliers de l'Arc et les kiosques publicitaires. Comme il était écoeurant d'avoir à déchiffrer les vermisseaux de ***leur*** graphie ! Mais ce fut inutile. Il y avait un Arabe assis sur un banc qui s'apprêtait à lire à haute voix aux femmes et enfants qui l'entouraient le prospectus qu'il tenait entre ses mains. Il suffisait de se joindre au groupe, en feignant d'être, lui aussi, illettré.

«Il a violé l'engagement juridique qu'il a lui-même signé pour avoir droit à l'embauche » lisait l'Arabe en souriant.

« Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur Hussein ? » l'interpella une forte femme vêtue d'un *parandja* bleue. « C'est des mots compliqués ! ».

« Ce *giaour*[3], Myriam, expliqua l'homme sur un ton condescendant, avait promis qu'il livrerait toute sa récolte de raisin à l'usine de fruits secs. Et il fraudait. Tantôt c'était la faute du phylloxera, tantôt des gelées tardives. En fait, il cachait une partie de la vendange. Et tu devines toi-même pour quoi »

« Pas possible, il faisait du vin ?! Ah, le chien ! » s'exclama la dondon en joignant les mains.

« Un chien ! »

[3] *Giaour*, comme *kafir*, dans plusieurs langues de peuples islamiques, est un terme péjoratif désignant les non-musulmans.

« Un chien d'infidèle ! »

« Maintenant, on va lui en faire voir avec son vin !! Le chien ! » blaguaient les adolescents.

Cependant, les policiers faisaient descendre le prisonnier. C'était un homme âgé, mais d'apparence encore juvénile, plein de force à en juger par sa démarche et par son visage bronzé, sec mais robuste, avec des muscles d'acier que l'on devinait sous la chemise de flanelle délavée. Son bleu de travail en jean était décoloré par l'usure et le soleil avait à moitié effacé sur sa casquette de base-ball grise le logo de compétitions sportives depuis longtemps interdites. Un paysan, à n'en pas douter, même si l'on ignorait qu'il fût vigneron. Où le conduisait-on de la sorte ? Apparemment vers un poteau de béton, incongru et fraîchement dressé sous la voûte de l'Arc.

« Kiamran, eh, Kiamran, ça va commencer ! ». Un adolescent en chemise hawaïenne bariolée, visiblement drogué, se jeta on ne sait pourquoi vers un des conteneurs métalliques et se mit à en extirper des pierres, une, deux, plusieurs pierres de la grosseur d'une belle pomme. Peut-être croyait-il vraiment qu'il s'agissait de pommes ? Il avait de drôles d'yeux blancs.

L'adolescent, maintenant de la main gauche les pierres contre sa poitrine, continuait à en faire provision. En se penchant maladroitement il laissa tomber un pavé sur ses pieds. Mais au lieu que la douleur le fasse jurer, il se mit à sourire béatement comme s'il entendait des voix. Il avait eu le temps de fumer plus d'un joint depuis ce matin !

« Eh, laisse la place, tu as fait le plein ! » La bonne femme en bleu, bousculant l'adolescent, se mit elle aussi à amasser des pierres dans les plis de sa *parandja* dont elle se servait comme d'un tablier.

Ce fut ensuite le tour de deux gamins plus jeunes de bourrer les poches de leurs pantalons, Puis d'un gros type, qui serrait son cigare entre les dents pour avoir les mains libres, puis d'une fillette toute jeune, encore non voilée.

Ils n'avaient tout de même pas pu se shooter tous en même temps !

Depuis l'âge de douze ans, Eugène Olivier se considérait comme un combattant, et c'est bien ce qu'il était en réalité. Voilà pourquoi, il n'hésita pas à regarder honnêtement en face ce qu'un autre, dans sa mauvaise foi de petit-bourgeois paisible, se serait masqué en l'enveloppant de termes plus décents. Et il eut peur.

La vérité rebondissait comme un ballon qui ne veut pas entrer dans les buts. Elle était pourtant si évidente, si simple qu'elle crevait les yeux. Mais il ne réussissait pas à l'admettre. Du calme, mauviette ! Il faut se prendre en main et constater immédiatement ce qui se passe. Il faut cesser de refuser de comprendre. C'est inadmissible.

Zeïnab hésitait. Elle aussi avait envie de ramasser des pierres. Il suffirait après de se nettoyer les mains avec les lingettes parfumées qu'elle portait toujours sur elle, mais le problème c'étaient les ongles qu'elle avait si joliment laqués juste la veille. Quel gâchis ! On aurait pu, du reste, proposer contre paiement des projectiles plus commodes pour les

gens de qualité. Ou tout au moins envelopper ces pierres de cellophane propre. Son mari avait raison. Pour mendier une augmentation des aides sociales ou pour se plaindre du chômage, ils étaient forts. Mais se retrousser les manches au bon moment pour se faire de l'argent, pas question, ils ne pensent qu'à s'amuser. Pourquoi était-elle condamnée soit à s'abstenir, soit à être ravalée au rang de cette pauvresse en *parandja* bleu sale toute rapiécée ?

Mais, la pauvresse, qui, à vrai dire, n'avait rien à faire dans ce quartier chic, se munissait de pierres si allégrement que Zeïnab n'y tint plus. Au diable les ongles faits, dans le pire des cas, on pouvait toujours corriger les dégâts dans l'Institut de beauté du grand magasin, et demain elle convoquerait sa manucure à la maison.

On entendait déjà le cliquetis des fers que les policiers manipulaient pour attacher le vieil homme au poteau. Eugène Olivier, bien sûr, avait tout compris avant même de prêter à nouveau l'oreille aux commentaires de la foule. Parfaitement maître de lui (il en avait tellement vu pour ses dix-huit ans), il se tenait à une trentaine de pas du condamné, lorsque se produisit encore un incident étrange.

Ayant dégagé violemment son bras que le policier s'apprêtait à tirer en arrière, l'agriculteur (dont la casquette, jetée à terre, avait découvert des cheveux poivre et sel soulevés par un vent léger) releva brusquement le menton, comme pour s'adresser à lui-même un salut courtois, souleva sa main menottée, lentement effleura son front du bout des doigts, lentement abaissa le bras vers le plexus solaire et le remonta vers les épaules, la gauche d'abord, puis la droite.

Le vieillard avait fait le signe de la croix !

Ce fut le signal de la curée. Les policiers eurent juste le temps d'enchaîner l'homme au poteau et de sauter sur le côté avec une mine passablement épouvantée.

« *Bismilla-a-a !!!* ».[4]

Les premières pierres ratèrent leur but, puis l'une frappa au visage, écorchant, comme une allumette un grattoir, la joue jusqu'au sang. Ensuite, tout s'embrouilla, les gens hurlaient, riaient, les pierres volaient par salves, se heurtant, tombant, martelant l'asphalte comme une grêle.

« *Inch'Allah !!!* ».[5]

« Mort au *kafir* ! »

« Mort au chien ! »

« Mort au pinardier ! »

« *Soubhanalla-a-a-h !* ».[6]

---

[4] *Au nom d'Allah* (arab.)
[5] *Avec l'aide d'Allah* (arab.)
[6] *Toute gloire à Allah* (arab.)

Eugène Olivier remarqua soudain un bambin aux boucles châtain clair, de trois ans, pas plus, vêtu d'un petit costume blanc duveteux qui avançait avec assurance, bien campé sur ses petites jambes. Il tenait une pierre à la main.

Un gars en chemise noire, apparemment moins drogué que les autres, s'approcha d'Eugène Olivier. Sans doute un volontaire de la patrouille des bonnes moeurs :

« Eh, toi, là-bas, tu as peur de te salir les mains ou quoi ? »

Il était temps de filer avant qu'il ne soit trop tard. La crise de démence collective ne dura pas plus d'un quart d'heure. Le calme revint rapidement. Le corps ensanglanté pendait, inerte, au bout de ses chaînes. Un tas de pierres lui arrivait aux genoux. Vraisemblablement, il avait perdu la vie avant que les pierres aient cessé de s'abattre sur lui.

Zeïnab s'essuyait les mains avec une lingette parfumée au seringua. Elle avait tout de même un ongle cassé, mais la manucure pourrait délicatement le restaurer à l'aide d'une résine synthétique. Recouvert de laque, on ne verrait rien.

Eugène Olivier s'éclipsa discrètement, se glissant hors de la foule. Encore une scène illustrant *leur* mode de vie, une seule parmi des dizaines d'autres. Encore une victime, une parmi des milliers d'autres. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

Tant qu'il y aura des vignerons en France, on continuera à produire du vin clandestinement pour le marché noir. Quant à arracher les vignes, ils ne le feront jamais, ils ne peuvent se passer de raisins secs avec lesquels ils accommodent à peu près tous leurs plats. Par contre, on continuera à pourchasser et à torturer à mort publiquement les pourvoyeurs et revendeurs du marché noir, selon la loi de la charia. Cependant un détail l'avait frappé, un détail très important. Comment expliquer cet étrange et solennel signe de croix, ce geste ample, ces cinq doigts symbolisant les cinq blessures du Christ ? Est-il possible qu'il existe encore des croyants ? Et cela, vingt ans après que fut célébrée la dernière messe !

Eugène Olivier ne croyait pas en Dieu, il y avait à cela des raisons familiales. La famille Lévêque, installée dans son hôtel versaillais déjà depuis une bonne dizaine de générations, était, jadis, proche du pouvoir. « Bien sûr, aimait à dire avec sa verve habituelle le grand-père Patrice qu'Eugène Olivier n'avait pas connu, bien sûr, nous sommes des technocrates, des gardiens du Veau d'or. Il n'y a pas d'autre pouvoir dans les régimes républicains. Mais notre Veau d'or, au moins, fait partie du clan familial. Les démocrates se gaussent de nos rallyes sur cartons d'invitation. C'est vrai, entrée surveillée électroniquement et triple contrôle, comme au FBI, mais pour quelle raison ? Pour que dans la salle où une centaine d'adolescents se démènent aux rythmes du rap ne se glisse pas un cent-unième, un intrus ne figurant pas sur nos listes. Eh bien, que l'on en rie ! Le rallye n'a d'autre objectif que bêtement matrimonial. Les nouveaux riches n'ont pas à mêler leur sang au nôtre, fussent-ils plus fortunés que nous. Sottise ! Que représentent leurs millions à côté de nos milliers ? Si l'un des nôtres trébuche, des mains se tendront par centaines pour lui venir en aide. Chez eux, ce seraient des centaines de pieds qui le piétineraient pour l'enfoncer davantage. Et Vespasien était un imbécile : l'argent dégage une odeur. Et un capital, au départ, cela pue. L'argent au parfum le plus décent est celui qui a été amassé lentement. Oui, deux choses seulement peuvent anoblir l'argent. La

première, c'est le temps. L'argent est comme le bon vin, il doit vieillir. La deuxième, c'est la tradition. Si l'on s'affranchit des traditions, on n'est plus rien ».

Et la famille Lévêque avait sa tradition. Il faut reconnaître qu'elle donnait des religieuses, mais pas très fréquemment. Quant aux hommes, ils entraient dans les ordres de façon exceptionnelle. Les gènes familiaux étaient par trop enracinés dans l'action. Cependant, de génération en génération, l'usage voulait que le chef de famille, le jour des grandes fêtes religieuses, revêtît le surplis par-dessus un élégant trois pièces pour servir la messe à Notre-Dame. Les Lévêque, de père en fils, étaient servants d'autel à Notre-Dame. Ce privilège leur revenait cher. Les Lévêque ne lésinaient pas pour leur cathédrale, qu'il s'agît de la restaurer, de contribuer à ses bonnes œuvres ou de renouveler la garde-robe sacerdotale. Cela aussi faisait partie des traditions.

L'arrière arrière grand-père, Antoine-Philippe, était servant[7] à l'époque de Vatican II[8]. Parmi ses connaissances de longue date, jeunes ou vieux, beaucoup avaient rejoint, dans les années soixante-dix, les *Vacantistes*[9] que dirigeait alors monseigneur Marcel Lefébvre[10] Les fidèles plutôt conservateurs ne purent se résigner à la « démocratisation »

---

[7] *Ministrant* (rus. du latin *minister*, serviteur). Dans la religion catholique, laïc assistant le prêtre durant les offices.

[8] Le Concile *Vatican II* (1962-1965) avait été convoqué pour l'élaboration et l'instauration d'un programme de « rénovation » de l'Eglise catholique romaine. Beaucoup des positions adoptées par le Concile s'inscrivaient dans un courant de modernisation touchant aux aspects dogmatiques, canoniques et rituels du catholicisme. Ces positions différaient radicalement du magistère catholique traditionnel. Le Concile proclama une égalité de fait entre le catholicisme et les autres confessions chrétiennes, posant ainsi les bases d'une évolution vers un œcuménisme catholique (ce qui revenait pratiquement à nier l'authenticité doctrinale de l'Eglise catholique elle-même). Il reconnut également, comme dignes d'estime et porteuses d'éléments de sainteté et de vérité, les religions non-chrétiennes (le bouddhisme, l'islam, le judaïsme et même le paganisme), affirmant le droit de l'homme à la liberté religieuse (ce qui rendait impossible l'action missionnaire et l'apostolat chrétien), etc…Sur le plan du rite, le Concile cautionna une réforme liturgique qui rendait méconnaissable le rite catholique ancien dans son ensemble. Les fidèles, refusant les décisions du Concile et les nouvelles réformes, se séparèrent à des degrés divers de l'Eglise catholique « officielle », et furent désignés sous le nom de *traditionalistes* ou d'intégristes.

[9] Eugène Olivier était trop jeune pour être bien informé sur ces lointains évènements. L'archevêque Marcel Lefèvre n'a jamais été à la tête des *Vacantistes*. Le nom donné à ce courant vient de ce que ses membres, devant la nature hérétique des réformes du Concile, avaient considéré le Saint-Siège comme « vacant », c'est-à-dire avaient cessé de reconnaître comme légitimes les nouveaux papes de Rome. Cependant, les traditionalistes, qui, par la suite, reçurent le nom de *Lefébvristes*, se distinguaient par une approche plus souple du problème. Ils avaient bien proclamé que le Saint-Siège était tombé dans l'hérésie, mais ils ne niaient pas sa légitimité. Néanmoins au sein des nombreuses ramifications de l'opposition catholique des *Vacantistes*, il ne se trouva aucune figure comparable à celle de Marcel Lefèbvre par la piété et le charisme. Peut-être est-ce la raison pour laquelle le mouvement des traditionalistes fut le plus puissant et le plus populaire. Mais il aurait été difficile d'exiger d'un garçon de dix-huit ans qu'il soit, soixante-dix ans plus tard, au fait de ces nuances historiques.

[10] Lefèbvre, Marcel (1905-1991), archevêque catholique, organisateur et leader spirituel du courant le plus important au sein du *traditionalisme* catholique.Né dans une famille profondément religieuse. Son père, René Lefèbvre, industriel, est mort en 1944 dans un camp de concentration. Par la suite, son frère est devenu prêtre missionnaire en Afrique, et ses trois sœurs, moniales. Il reçut sa formation initiale au collège jésuite du Sacré-Cœur, puis fut étudiant au séminaire français de Rome et à l'Université papale grégorienne. Il acheva ses études avec le double grade de docteur en philosophie et en théologie. Ordonné prêtre en 1929. De 1932 à 1945, il exerça le sacerdoce et s'adonna à la mission au Gabon (Afrique équatoriale). En 1947, élevé à l'épiscopat, et en 1948, nommé vicaire apostolique pour toute l'Afrique francophone. En 1955, il devient le premier archevêque de Dakar (Sénégal) dont il créa pratiquement le diocèse. Grâce essentiellement à son action missionnaire, le nombre de catholiques africains augmenta de deux millions et le nombre de

de la messe, à l'exclusion du latin, au remplacement des anciens autels. Nombreux, très nombreux furent ceux qui rejoignirent le schisme. Mais pas les Lévêque bien qu'ils fussent, plus que beaucoup d'autres, écoeurés par le *Novus Ordo*[11]. La raison qui avait retenu les Lévêque au sein de l'Eglise catholique « rénovée » était simple. Elle avait nom Notre-Dame. Ils n'avaient pu l'abandonner, pas plus qu'on ne peut se détourner d'un vieil ami sans défense tombé dans le malheur. Et Antoine Philippe souffrait avec la cathédrale. Il souffrait de la « messe » d'un quart d'heure, célébrée par un prêtre tourné non vers le Seigneur mais vers le public, il souffrait quand on distribuait les Saintes Espèces de la main à la main[12]. Toute la famille était au supplice quand elle visionnait avec un sentiment d'envie les enregistrements vidéo de liturgies « schismatiques » qu'on se communiquait généreusement entre amis. « Nous pouvons fuir les modernistes, disait Antoine Philippe, mais pas la cathédrale. Non, la cathédrale, impossible de l'abandonner ».

Le grand-père Patrice fut justement le dernier servant de Notre Dame. Il avait un peu plus de cinquante ans quand les wahhabites firent irruption dans la cathédrale pour détruire les sculptures et les croix. Le prêtre, de service ce jour-là, se débarrassa à la hâte de la chape de nylon enfilée par-dessus l'aube[13] et qui lui tenait lieu de chasuble. En réalité, du tissu rouge de la chasuble émergeait, en haut, un col blanc et, des deux côtés, des

---

prêtres africains de presque mille. En 1962, monseigneur Lefèbvre quitta le Sénégal, laissant son siège épiscopal à un évêque africain qu'il avait lui-même consacré. Il fut alors nommé archevêque de Tulle. Il participa aux travaux du *Concile Vatican II*, où il prit la tête du groupe des opposants à la « rénovation » de l'Eglise catholique romaine, qui désiraient rester fidèles à la doctrine et au rite catholiques traditionnels. En 1968, il fut contraint de prendre sa retraite et se fixa à Rome. En 1969, à la demande d'un groupe de séminaristes souhaitant recevoir une formation catholique traditionnelle (et non réformée), Mgr Lefèbvre fonda la *Fraternité sacerdotale Saint-Pie X* et ouvrit un séminaire à Ecône (Suisse), puis à Flavigny, en France. Les prêtres et séminaristes, membres de la Fraternité, rejetaient les réformes rituelles et dogmatiques instituées par le Concile Vatican II. En 1974, Mgr Lefèbvre signa une Déclaration, dans laquelle il refusait de « suivre Rome dans ses aspirations néo-modernistes et néo-protestantes », tout en soulignant que les membres de la Fraternité n'avaient pas l'intention de se séparer du pape et de l'Eglise catholique. Le Vatican lui répondit par une interdiction d'ordonner des prêtres, interdiction à laquelle il ne se soumit pas. En 1988, vu son grand âge et l'approche de la mort, Mgr Lefèbvre et son compagnon de lutte Mgr Antonio de Castro-Meyer prirent la décision de consacrer des évêques pour leur succéder. Sans avoir reçu l'accord du Vatican, le 30 juin 1988, Mgrs Lefèbvre et de Castro-Meyer consacrèrent quatre évêques, non légitimés par le pape, pour les besoins de la Fraternité. Le 2 juillet 1988, le pape Jean-Paul II excommunia Mgr Lefèbvre et ses partisans, mais les « lefèbvristes » eux-mêmes refusèrent de reconnaître la validité de cette excommunication et rejetèrent les accusations de schisme. Aujourd'hui encore, ils se considèrent toujours comme membres de l'Eglise catholique.

[11] *Novus Ordo* (lat.), dénomination officielle du nouvel Ordinaire de la messe, institué par le pape Paul VI dans le cadre des réformes liturgiques mises en œuvre à la suite du *Concile Vatican II*. Des protestants et des anglicans furent invités, aux côtés des catholiques, à élaborer ce nouvel Ordinaire, de sorte que, selon les traditionalistes, y furent introduits, de façon masquée, des éléments de la doctrine protestante qui nie la présence réelle du Christ dans le pain et le vin de l'Eucharistie. L'Ordinaire de la messe fut lui-même fortement raccourci et remanié. Le célébrant devait officier face aux fidèles et dos tourné à l'autel (beaucoup y virent une analogie avec la « messe noire » des satanistes), la langue liturgique sacrée (le latin) fut remplacée par les langues vernaculaires modernes. La célébration du nouvel Ordinaire pouvait être accompagnée de chansons et danses populaires, de musique profane (y compris la musique rock), ce qui l'apparentait plus à une assemblée protestante qu'à un office catholique.

[12] L'usage de distribuer les Saintes Espèces dans la main des fidèles au moment de la communion fut largement répandu dans l'Eglise catholique après l'institution du nouvel Ordinaire, ce qui est en contradiction avec les canons (qui précisent que seul le célébrant a le droit de les toucher) et avec la pratique commune aux Eglises orthodoxe et catholique.

[13] Du latin *alba*, *blanche*. Long vêtement de lin blanc aux manches étroites, enfilé sous la chasuble. Dans la pratique actuelle de l'Eglise catholique romaine, l'aube est souvent remplacée par des manchettes et un col blancs.

manchettes blanches seulement faufilées. Mais l'étoffe était rouge : on célébrait la mémoire d'un martyr. Cependant le prêtre ne souhaita pas imiter son exemple. Il jeta en paquet son vêtement sacerdotal, extirpa du col de sa chemise bleue le col romain postiche, se glissa hors de la sacristie et fila vers la sortie. Personne ne lui fit obstacle. D'ailleurs toute l'attention des wahhabites était retenue par Patrice Lévêque qui se dressait sur leur chemin avec à la main une arme dérisoire, le bâton muni d'un crochet qui servait habituellement à arranger les draperies haut placées. Il en assomma deux ou trois, en repoussa un autre à coups de crochet. En tout, la mêlée n'avait durée que quelques minutes avant que grand-père, la gorge tranchée, ne s'écroulât dans une flaque de sang aux pieds de la statue de la Vierge, celle qui, dit-on, tendait à l'Enfant une fleur de lis. Maintenant que toutes les statues ont été brisées, il est impossible de vérifier si l'Enfant tendait effectivement ses menottes vers la fleur de France, ou si ce joli geste a été imaginé plus tard.

L'enfance d'Eugène Olivier avaient été marquée par ce tableau : le servant d'autel mourant dans une résistance désespérée pour sauver Notre-Dame et le prêtre en tremblant, arrachant dans sa course son col en celluloïd, piétinant peut-être ce dangereux attribut vestimentaire avec, dans le même mouvement, sa consécration sacerdotale. Il n'aurait su expliquer pourquoi la fin atroce de son grand-père le chagrinait, le révoltait moins furieusement que la trahison de ce prêtre chaque fois qu'il pensait à Dieu. Dieu existait-il ? Non, il n'y avait que des démons, et il existait des moyens d'en venir à bout. Sa main tâta involontairement la poche secrète qui avait été cousue à l'intérieur de son costume grotesque. Là se trouvait l'unique objet de sa foi.

Agréablement émoustillée, Zeînab se plongea enfin dans la fraîcheur du grand centre commercial comme dans un aquarium traversé par les ondes d'une pénombre caressante. Ce local, éclairé par des centaines de spots, ne pouvait, bien sûr donner cette impression de demi obscurité qu'à des yeux encore aveuglés par l'éclat du soleil matinal. Les pieds un peu fatigués s'enfonçaient doucement dans la moquette moelleuse qui recouvrait le sol.

« Madame désire assister au défilé de mode ? s'enquit avec empressement une vendeuse vêtue du hidjab mauve (l'uniforme du magasin). Il vient de commencer, il reste encore de bonnes places ».

Zeïnab franchit avec plaisir les portes vitrées à ouverture automatique qui donnaient accès à une petite salle coquette où une quarantaine de femmes étaient déjà assises autour du podium. Elle repéra Assette à côté de laquelle se trouvait justement un fauteuil libre.

« Tu as déjà raflé toute la collection ou tu m'en as quand même laissé la moitié ? » souffla Zeïnab à l'oreille de son amie en s'asseyant confortablement.

« Comment m'as-tu reconnue ? » dit Assette en pouffant de rire derrière la voilette au crochet de son hidjab. C'était juste une question pour le principe : la jeune femme savait parfaitement que personne dans la salle ne portait le même vêtement couleur sable doré. Difficile de trouver même à Paris une soie tissée aussi serrée, une authentique soie de Chine.

Cependant l'animatrice annonçait au micro la présentation du modèle « Première rose ». Sur le podium surgit une jeune fille, fière de son bronzage artificiel, vêtue d'un pantalon noir pailleté d'or au dessus des chevilles avec le débardeur assorti qui dénudait le

ventre, et, jetée sur les épaules, une chasuble en crêpe de Chine sans boutonnage ondulant au gré des mouvements. Les lèvres passées au rouge carmin étaient soulignées ostentatoirement d'un trait de crayon noir et, sur la tête, était piquée une rose en crêpe qui « semait » ses pétales dans les boucles de la chevelure.

« Ah, c'est rudement sensuel ! » soupira Assette amèrement « mais ça ne peut aller qu'aux brunes ! ».

Et c'était vrai, si Assette avec ses cheveux blond clair, s'avisait d'arborer un tel costume, elle ferait fuir son mari. Pour sûr, il prononcerait le *talak*[14] ! Par contre, Zeïnab ne devait pas rater l'occasion, avec cet ensemble superbe, de complaire au cadi Malik. Qu'elle fût enrobée ne gênait en rien, le mannequin non plus n'était pas maigrelette. L'acheter, et ensuite snober Assette.

Zeïnab jeta sur son amie un regard condescendant, comme c'était, du reste, son habitude. Assette n'était qu'une convertie de la première génération. Elle était née dans une riche famille d'industriels autochtones qui s'étaient hâtés d'adopter l'islam avant les autres. Les deux jeunes femmes se fréquentaient depuis l'enfance et Zeïnab, pour utiliser une expression du sabir européen, n'ignorait naturellement aucun squelette caché dans l'armoire de son amie. La vieille grand-mère fielleuse, morte il y a à peine cinq ans, s'entêtait à appeler sa petite fille Annette. Même devant ses camarades de classe ! Quelle honte ! Assette tentait de détourner l'attention des filles sur ses jouets, mais il lui arrivait de se jeter avec des insultes sur sa grand-mère qui avait l'habitude d'esquiver les coups. C'était d'un comique ! Bref, Assette qui n'était même pas à la hauteur de la première Turque venue, ne pouvait se hisser au niveau d'une femme issue d'une authentique famille arabe. Qu'on le veuille ou non, il manque quelque chose à ces convertis, quelque chose qui leur fera toujours défaut. Ils sont très forts en paroles, mais quand il s'agit d'attraper une pierre pour la jeter sur un *kafir*, ils commencent à faire des manières.

Eugène Olivier, avec un mouvement machinal des lèvres, répétait en silence mot pour mot les instructions de Sévazmiou. D'habitude, il refaisait l'exercice toutes les heures, mais cette fois presque deux fois plus souvent. Non qu'il redoutât d'oublier quelque chose, il prenait simplement plaisir à se remémorer la voix, les intonations, les gestes de la main tenant la cigarette. Il n'était pas si fréquent de recevoir des directives à l'occasion d'une simple conversation avec elle. Le sentiment qu'il éprouvait à son égard aurait pu être pris pour de l'amour, mais ce n'était pas le cas. C'était une sorte d'adoration, un sentiment particulier que seuls les jeunes gens peuvent éprouver, quand l'âme se forme encore et qu'elle a soif d'idéal, une passion indifférente à l'âge et au sexe, désincarnée et fervente, plus proche de la mort que de la vie.

Rutilante, la mercédès violette se rangea en douceur devant le grand magasin. C'était le cadi en personne qui était au volant. On savait son goût pour la conduite des automobiles neuves. Mais il avait un chauffeur qui aurait pu être de service précisément aujourd'hui. Dans ce cas, il aurait fallu se retirer bredouille. Le chauffeur est également garde du corps. Il peut très bien croquer des pistaches en attendant le patron, mais il peut aussi descendre du véhicule et en faire le tour pour une nouvelle inspection. Et le plastic, avant explosion, est traître. On peut y relever des empreintes, y lire une foule de choses. La charge fonctionne alors comme une véritable carte de visite. De plus une deuxième tentative est

[14] *Talak*, formule de répudiation dans l'islam : prononcée à trois reprises par le mari, elle suffit à valider officiellement un divorce.

deux fois plus risquée, exactement deux fois plus. Mais le type était seul, inutile de gamberger.

Le cadi extirpa péniblement son corps massif du véhicule. La vue d'Eugène Olivier devint soudain extraordinairement perçante, comme il en avait déjà eu l'expérience. Il voyait, comme s'il était à portée de main, le visage rond et halé (le cadi venait de passer une semaine à Nice…), la barbiche soignée, les verres teintés cerclés d'une fine monture dorée, et les trente deux implants de porcelaine d'une invraisemblable splendeur que découvrait un involontaire sourire de satisfaction. Le cadi Malik souriait.

Le cadi Malik souriait. A vrai dire, il y avait moins d'une heure qu'il avait formulé le *talak* à l'encontre d'une appétissante personne épousée devant l'imam quatre heures auparavant. Ladite personne, comment s'appelait-elle déjà, lui avait été recommandée à juste titre par ses amis du club. Une pétulante rouquine aux yeux bleus et au petit nez retroussé, rondelette mais ferme, rien à voir avec les chairs flasques de cette pauvre Zeïnab qui est peut-être un peu plus enveloppée, mais la corpulence ne fait pas tout. Ses hanches, ses fesses sont une vraie gélatine, qui tremblote sous la main comme la chair d'une méduse. Et elles n'ont pas plus de sex-appeal que ce mollusque marin. Par contre, l'autre, aïe, aïe, aïe… Combien de sucreries as-tu gobées, drôlesse, pour te fabriquer un cul aussi somptueux ? »

Par contre, maintenant, il était disposé à perdre son temps pour aller chercher sa femme au magasin. Zeïnab, après tout, devait aussi avoir ses satisfactions. Aucune nippe ne pourrait certes la rendre plus séduisante aux yeux de son mari, mais l'on sait que les chiffons suffisent en eux-mêmes à réjouir les femmes. Qu'elle se réjouisse. Le sage veille à la paix dans sa maison et condescend à quelques gestes d'attention à l'égard de son épouse.

Eugène Olivier s'obligea à mettre fin à ce moment interminable. En fait, il n'avait dévisagé le cadi Malik que quelques secondes. Suffit, à l'action ! Cinq, quatre, trois, deux, un, c'est parti !

Le cadi Malik fit la grimace en fermant la portière de sa mercédès. Une fille, jeunette à n'en pas douter, comme le dénonçaient des gestes agiles et une minceur que les voiles ne parvenaient pas à dissimuler, rêvassait devant la vitrine. Elle avait laissé tomber son sac à provisions. Des têtes d'ail se répandaient en bondissant sur la chaussée. En voilà une idiote ! Qu'est-ce qu'elle venait faire ici avec ses achats de deux sous ? Sans doute était-elle restée plantée toute une heure à béer devant cet étalage qui resterait toujours hors de ses moyens, alors que sa famille attendait le repas !

Quelques têtes d'ail avaient roulé jusque sous les roues de la voiture. La fille chercha à les rattraper. Tu peux toujours courir, maintenant ! Un autre aurait piétiné cette misérable pitance, mais le cadi Malik se contenta d'envoyer promener du bout de son escarpin une tomate qui se trouvait en plein milieu de la chaussée.

Quelques gars s'étaient arrêtés en ricanant. La jeune femme ramassait ses achats et les fourraient en hâte dans son sac.

Les portes en verre teinté commençaient à s'ouvrir, mais le cadi s'arrêta en se frappant le front avec dépit. Flutte, il avait oublié son portable suspendu au casque mains libres dans la voiture ! Il aurait eu la flemme de revenir pour si peu, s'il n'avait attendu un

coup de téléphone de Copenhague. Chaque minute perdue pouvait lui coûter gros, les cotations en bourse n'attendent pas.

La maladroite s'écarta d'un air effrayé. Le téléphone apparemment sonnait déjà. Le cadi Malik, enfonça vivement le taquet de la portière et s'engouffra dans la voiture. Il aurait pu, évidemment ne pas pénétrer, il aurait pu ne pas fermer les portières de l'intérieur, il aurait pu arracher le portable dont la sonnerie vibrait et prendre la communication en repartant vers le magasin. Bien sûr qu'il aurait pu, et ce choix aurait gratifié le respecté cadi du XVIe arrondissement de Paris d'une demi-heure de vie supplémentaire. Mais il préféra s'installer sur le siège confortable en cuir de crocodile et refermer la portière derrière lui.

Eugène Olivier appuya sur le détonateur.

L'interlocuteur de Copenhague mit longtemps à comprendre pourquoi on avait raccroché au lieu de réagir à son intéressante information. Il tenta de rappeler, mais le numéro du cadi ne répondait pas.

Zeïnab et Assette se trouvaient au rayon lingerie. La vendeuse était en train d'empaqueter dans un sac en papier mauve le body rose qu'Assette venait de choisir. Zeïnab aurait préféré une couleur plus soutenue, framboise par exemple. Mais par malchance, la taille cinquante existait seulement en blanc et en bleu ! Blanc ou bleu, même en le faisant exprès, on ne pouvait imaginer pire pour une brune à la peau claire. Non, c'était vraiment se moquer du monde ! Bien sûr, ils allaient le commander, il n'aurait plus manqué que ça qu'ils ne le proposent pas, mais elle, c'était tout de suite qu'elle le voulait ! Elle avait une de ces envies de pincer en vrille la modeste vendeuse et, par-dessus le marché, Assette qui rédigeait tranquillement son chèque avec un stylo piqué d'une coquette émeraude.

« Si on allait à la cafétéria, ma chère ? » dit Assette en remettant le capuchon en or. « Je craque en passant devant la délicieuse *pahlava* qu'on cuisine ici ».

« D'accord ». Zeïnab, dissimulant son dépit, décida qu'elle se contenterait d'un jus de grenade. Va-t-en savoir si sa précieuse amie avait évoqué sans y penser la *pahlava* ou si c'était pour rappeler que certaines personnes avaient intérêt à s'en abstenir. C'est vrai que la *pahlava* était fantastique ici. Bah ! elle pourrait se permettre un petit morceau.

Les deux amies allaient prendre place dans un coin derrière de jolies petites tables en acajou, quand la cloison de verre juste derrière le comptoir de la cafétéria explosa en milliers d'éclats étincelants. Le soleil éblouissant fit irruption dans la pénombre d'aquarium du magasin, chatoyant sur les murs et les toits des immeubles d'en face. Le ciel bleu se pommela de petits nuages blancs, alors qu'en bas, des milliers d'exclamations jaillissaient de la foule que l'on voyait maintenant du haut de l'étage.

Ce fut un concert de cris, les femmes, vendeuses ou acheteuses, hurlaient. Les enfants, laissant là leurs joujoux, se mirent à brailler. Mais tout ce vacarme, à l'intérieur comme à l'extérieur du magasin, fut couvert par le rugissement de la sirène.

La sirène hurlait au-dessus de la foule qui se convulsait comme un Léviathan frappé à mort. Eugène Olivier se releva. Comme il s'y attendait, personne n'avait remarqué qu'il

s'était jeté par terre juste avant la déflagration. L'ambulance des secours d'urgence fendait déjà les vagues humaines, et l'on ne savait pas si les gens épouvantés fuyaient les lieux de l'explosion ou s'ils cherchaient à s'en approcher par curiosité. L'un et l'autre, sans doute, ce qui augmentait la confusion.

L'une de plus jeunes employées du magasin, une femme de ménage, pas une vendeuse, sans même enlever ses gants de caoutchouc, se fraya prudemment un passage au milieu des débris de verre. Elle se pencha par dessus la brèche sans se soucier que son visage, totalement découvert, n'était tolérable que dans un lieu fréquenté seulement par des femmes. Qui allait la sanctionner maintenant !

Une femme, que son badge désignait comme chef de rayon, lui cria : « Qu'est-ce qui se passe, Chabrina ?! » sans quitter pour autant le stand où s'étalaient des échantillons de soieries.

« Une voiture piégée ! » La voix suraiguë de la jeune fille dominant le hurlement grave de la sirène se répandit au loin à travers les cris et les gémissements de l'étage. « Ils ont fait sauter une voiture, une « merc » violette, ils l'ont fait sauter juste sur notre parking ! Un quatre-quatre superbe, je l'ai vue quand elle se garait ! Affreux ! Ils n'essaient même pas de dégager le corps du chauffeur, l'auto brûle comme une torche, les pompiers sont là, mais ils ne font rien ! A travers les flammes, on voit le chauffeur au volant ! Il y a une ambulance, mais l'urgentiste ne s'est même pas approché, il est parti s'occuper des blessés ! Et c'est sur notre parking qu'ils l'ont fait sauter ! ».

Zeïnab était pétrifiée. Une mercédès quatre-quatre violette, parquée devant le magasin ! Il y a dix minutes, au moment où elle passait avec Assette au rayon lingerie, le cadi Malik lui avait téléphoné qu'il arrivait. Mais ce n'était pas la raison pour laquelle Zeïnab avait senti avec évidence qu'elle était devenue veuve. Les coïncidences les plus invraisemblables existent en effet. Non, cette terrible certitude lui était venue autrement. Elle avait ressenti, envahissant tout son être sans cause apparente, la violente impression d'un outrage, comme si on l'avait volée, dépouillée, comme si des ennemis inconnus l'avaient bernée sans vergogne, à visage découvert, et qu'ils la montraient du doigt maintenant en ricanant avec des grimaces. A quoi bon avoir acheté l'ensemble « Première rose », commandé des bodys framboise, à quoi bon ce flacon de parfum « Opium » empaqueté avec le logo du magasin, et l'assortiment de teintures, et les pantoufles de velours, et le sac à main orné de perles ?! Ces dépenses étaient vaines, et elles seraient les dernières. Sa belle-sœur, cette méprisable Eminé, une simple Turque qui l'avait toujours enviée, allait maintenant veiller avec zèle à ce qu'elle observe les convenances du veuvage. *Toutes* les convenances.

Assette ne put retenir un frisson en se souvenant soudain de sa grand-mère Madeleine qui, les dix dernières années de sa vie, était restée volontairement recluse pour ne pas avoir à revêtir la *parandja*. « Vous êtes affreuses, toujours affreuses, vous n'êtes pas des femmes, mais pire que des crapauds », disait-elle de sa voix cassée en secouant la tête d'un air obstiné, « Si votre bouche est recouverte d'un morceau de tissu, vous n'avez plus qu'à vous taire ! A quoi ressemblerait un sac de patates s'il se mettait à crier ? »

Et le sac privé de bouche, à côté d'Assette, hurlait avec des hoquets. Et c'était si laid, qu'elle était figée par un dégoût inattendu et n'avait pas la force de secourir son amie. Le

cri s’interrompit. Le sac se mit à tourner sur le côté, puis s’affaissa. Zeïnab avait perdu connaissance.

Personne, bien entendu, ne tenta d’éteindre les flammes écarlates, pâlies par l’incandescence, qui s’échappaient de la carcasse métallique. Les enquêteurs attendaient que le feu se calme avant d’approcher. Des badauds, à côté d’Eugène Olivier, débattaient des mérites et des inconvénients de la voiture qui achevait de se consumer, encore que ces détails n’eussent plus désormais aucun sens. Il enfouit le détonateur au plus profond de sa poche et recula encore de deux pas. Puis il se retourna et quitta les lieux. Du calme, plus doucement !

Coller l’explosif magnétisé sous la quatre-quatre surélevée, ce n’est même pas la moitié du travail. Beaucoup plus difficile, le plus difficile c’est de ne pas accélérer le pas quand on se retire. Imaginant selon une habitude sacro-sainte que Sévazmiou l’observait, Eugène Olivier se forçait à faire des pauses, à s’arrêter de temps en temps, à ralentir l’allure, à se retourner, comme si une curiosité bien naturelle l’emportait sur une frayeur tout aussi spontanée. Son stupide costume le mettait à l’abri, il fallait seulement savoir en jouer habilement.

« Ordre à toute personne, sans exception, de rester sur place !! Barrer la rue jusqu’au carrefour ! »

Voilà bien la meilleure ! Les haut-parleurs, qui habituellement retransmettaient l’appel des muezzins, prenaient maintenant la voix d’un policier. Jadis, ils n’y avaient jamais pensé. Ils allaient barrer la rue avec une voiture et vérifier toutes les identités.

Par bonheur, le carrefour était tout proche. Eugène Olivier se rua dans sa direction comme quelqu’un qui veut attraper un ascenseur dont les portes se ferment.

Maintenant, il courait, il fonçait si vite que le vent s’engouffrait dans son encombrante vêture, gonflant les manches comme des voiles, soulevant les pans qu’il avait saisis dans ses mains. Au diable la vraisemblance ! Un jeune Nègre, à coup sûr un bénévole de la brigade des bonnes mœurs, essaya de lui faire un croc en jambe, ses bras étant encombrés par des emplettes qu’il n’avait pas l’intention d’abandonner par la faute d’un malfaiteur. Pourtant, il lui fallut laisser tomber ses galettes farcies de piment rouge et de viande de mouton, quand Eugène Olivier, au passage, lui lança un coup de pied dans le jarret. Les galettes roulèrent sur la chaussée en même temps que le brigadier des bonnes mœurs s’effondrait en gémissant. D’autres passants faisaient un écart sur le trottoir dans la crainte que le fuyard ne fût armé d’un revolver. Eugène Olivier en était dépourvu à la différence des flics, ce que confirmèrent quelques coups de feu qui éclatèrent sourdement sur le fond assourdissant de la sirène.

La cache était à portée, dix minutes à peine en courant. Celle-là était particulière, réservée aux circonstances exceptionnelles. A vrai dire, il ne soupçonnait même pas qu’il pût en exister une, si près des Champs-Elysées.

L’adresse, entendue le matin même, s’était gravée dans sa mémoire comme s’il l’avait toujours connue. Voilà justement cet édifice à un étage datant du XIXe siècle, non pas hôtel particulier, mais vieille résidence de co-propriétaires.

Eugène Olivier passa en trombe devant les degrés de marbre de l'entrée principale et se précipita vers la porte de service. Une antique sonnette électrique ayant au moins cent ans d'âge carillonna ses trois notes avec une vigueur remarquable. Un imposant inter phone, tout aussi vétuste lui fit immédiatement écho.

« Allo ? »

Ce mot tout bête, que même les Arabes utilisaient, était sans danger. Mais la voix était celle d'une jeune femme.

« Artos ». Inutile de chercher l'auteur de ce mot de passe. Qui, plus que Sévazmiou, aimait les vocables grecs ?

«Inos ! ».[15] La porte s'entrouvrit. La silhouette menue d'une jeune fille émergea de la pénombre dans laquelle, après l'éclatante lumière de l'extérieur, on distinguait à peine un escalier raide et étroit.

« Allez, dépêche-toi ! » La fille poussa la porte, avec une grimace d'impatience saisit Eugène Olivier par la main et l'entraîna avec force à l'intérieur. « Suis-moi ».

Le verrou une fois tiré, la fille contourna l'escalier et pénétra dans une petite véranda dont la porte donnait, évidemment, sur une cour intérieure. C'est là que l'on entrepose d'habitude les pots de fleurs, mais ici, étaient entassées des piles de vieux journaux, à côté desquels se trouvait un pack à peine entamé de bouteilles de « Perrier ».

« Tu as le cœur qui cogne rudement ! ». La fille, après avoir refermé d'un coup de talon la porte restée ouverte, extirpa une bouteille de l'emballage plastique. « Enlève cette saleté. Tu as soif ? »

« Non » fit Eugène Olivier d'une voix bizarrement enrouée. Il suivit la jeune fille dans la cour intérieure, jadis entourée d'une haie vive, maintenant desséchée, et remplacée, conformément aux convenances musulmanes, par un mur de béton qui la cachait au monde extérieur. Quelques végétaux, pyramidaux ou en boule, hirsutes, depuis longtemps délaissés par le sécateur, une pelouse, une porte dans le mur : celle d'un garage donnant sur la rue. Eugène Olivier – pourquoi donc ? -, avant de regarder la jeune fille avec plus d'attention, avait méticuleusement examiné les lieux.

C'était une fille d'environ seize ans, aux cheveux châtains ou plutôt auburn, légèrement ondulés, taillés aux ciseaux à la va-vite. Cette coupe la faisait ressembler à un jeune page du Moyen âge. D'ailleurs elle s'habillait aussi comme un garçon : des jeans délavés et une chemise à carreaux blancs et bleus aux manches retroussées jusqu'au coude et au col ouvert. Mais sa silhouette n'évoquait en rien celle d'un garçon. Encore adolescente, elle semblait plus replète qu'elle n'était en réalité.

« Détends-toi ». La fille décapsula la bouteille verte et but à même le goulot. « C'est l'endroit le plus sûr de Paris. Tu peux procéder à ton strip-tease ».

[15] *Artos, pain. Inos, vin* (grec).

«Tout à fait ça », pouffa Eugène Olivier en se débarrassant de sa *parandja*. « Même si tu as des papiers en règle, qu'est-ce que tu vas faire de moi quand ils vont ratisser la quartier. Ils peuvent être ici dans un petit quart d'heure ».

«Dans un quart d'heure, nous ne serons plus là » dit la fille en souriant. Elle avait la bouche petite et garda l'ombre de son sourire aux coins des lèvres. Le cœur d'Eugène Olivier se mit à battre plus fort que tout à l'heure au milieu des débris de verre et du hurlement de la sirène. Il était encore sous le coup de la simplicité, du naturel de ses gestes, quand la petite main décidée s'était emparée avec autorité de la sienne, celle d'un inconnu, comme aurait pu le faire sa grand-mère quand il était gosse et pas du tout à la façon des autres filles de son âge. Bien sûr, elles aussi le faisaient, pour ne pas perdre l'occasion de se prouver à elles-mêmes qu'elles n'étaient pas de minables musulmanes. Mais en transgressant le *harâm*[16], elles restaient intérieurement tendues car elles ne pouvaient s'empêcher de penser au risque encouru, et leurs gestes s'en trouvaient contraints. Alors qu'elle avait saisi sa main, absolument comme si de rien n'était.

Sans se douter de la tempête qu'elle avait suscitée, la jeune fille, debout devant lui, finissait tranquillement de boire sa bouteille pétillante de « Perrier ». Le menton renversé en arrière, le bouton blanc à moitié arraché du col ouvert ne tenant plus qu'à un fil, et ce mouvement du bras qui, dégageant le tissu de la chemise, ne laissait aucun doute sur le fait qu'elle ne portait pas de soutien-gorge.

Eugène Olivier avait parfois séjourné dans des endroits où les musulmans autorisaient encore les femmes à découvrir dans la rue le haut de leur visage. Il n'était pas près d'oublier les yeux des musulmanes avec leurs cils faits au rimmel ou carrément postiches, le contour souligné au crayon, les paupières ombrées de fard argenté, pailleté ou à reflets. De la pudeur et de la modestie, on en remarquait chez elles à peu près autant que de respect des lois chez un truand invétéré croupissant dans un cachot protégé par des fils électriques à haute tension. A dire vrai, rien qu'avec ces yeux, les femmes paraissaient plus dévergondées que si elles avaient été complètement nues. Mais de cette gamine, au cou et aux bras découverts, avec sa petite poitrine qui tendait déjà la chemise devenue étroite, émanait une impression de pureté intérieure.

Elle but encore une gorgée. Eugène Olivier aurait bien voulu finir après elle, et pas seulement par soif, cette bouteille qu'il venait sottement de refuser.

« Dis donc, j'ai pas le nez au milieu de la figure ou quoi ? » Et elle envoya la bouteille vide dans la poubelle en bois qui était là, posée par terre. « Il faut y aller ! »

En d'autres circonstances, Eugène Olivier aurait eu tôt fait de comprendre qu'à partir de cette cour, un passage donnait accès au réseau des collecteurs souterrains ou au labyrinthe du métro abandonné (comme c'était actuellement le cas pour une ligne sur deux). La jeune fille se dirigea vers le garage. Il était occupé par une Citroën vieux modèle qui ne prenait pas beaucoup de place. La fille se mit en devoir de faire glisser un coffre à outils appuyé contre le mur du fond.

Eugène Olivier, qui l'avait suivie, se pencha pour l'aider. Le coffre résistait, comme s'il contenait des outils de fonte.

---

[16] *Hâram, interdit,* en terre d'islam.

« Je m’appelle Eugène Olivier » dit-il sans se redresser.

« Et moi, Jeanne ».

C’était la première fois qu’Eugène Olivier rencontrait une fille portant ce nom. Son père disait qu’il avait pratiquement disparu à la fin du XXe siècle, après avoir été longtemps le plus populaire. Les citadins, dont le nombre ne cessait de s’accroître alors, le méprisaient, le trouvant trop « campagnard », un peu niais. De leur côté, les paysans voulaient montrer qu’ils n’étaient pas ringards et qu’ils pouvaient très bien, eux aussi, appeler leur fille Renée ou Léonie. « L’abandon de ce prénom était déjà un symptôme du déclin de la France », disait son père. « Si nous avions eu une fille, nous l’aurions sûrement baptisée Jeanne. Mais, par malchance, tu n’as pas de sœur ».

« Tu as un prénom rare » dit Eugène Olivier.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire, leurs fronts se touchant presque au dessus du coffre grossier. Mais celui-ci céda brusquement, glissant sur le côté comme s’il était monté sur des patins, ce qui était du reste le cas.

L’escalier que dissimulait une trappe ne ressemblait pas aux escaliers de bois habituels à Paris. C’était un assemblage de pièces métalliques légères qui frappait par son élégance d’un autre temps. Un simple escalier, mais sa conception cachait une pensée, depuis longtemps disparue et maintenant devenue indéchiffrable et inutile. Pourquoi les degrés carrés qui montaient en spirale autour d’un axe d’acier étaient-ils percés de trous symétriques en leurs extrémités ? Pourquoi les barreaux de la rampe se renflaient-ils et s’étranglaient-ils tour à tour ?

Jeanne et Eugène Olivier étaient debout à l’intérieur d’un sas métallique cubique éclairé par la lumière crue d’un tube à luminescence. Une pression sur le tableau de commande, et des panneaux blindés s’écartèrent comme les portes d’un ascenseur. Un bref passage donnait sur de nouvelles portes automatiques derrière lesquelles s’étirait un long couloir tortueux.

Non, ce refuge souterrain ne rappelait ni les égouts, ni un tunnel désaffecté du métro, lieux humides et obscurs, grouillant de rats. Encore moins des catacombes antiques, comme il en existe dans le sous-sol de Paris, menant à une crypte, un cul de basse fosse ou un ossuaire. Un sol dallé de carreaux rouge cerise, sans aspérités, des murs lisses et gris, peut-être en béton, mais recouverts de peinture à l’huile. Une rangée d’ampoules, semblable à l’échine de ce corridor sinueux, qui diffusait au plafond une lumière anémique. Des portes profondément enfoncées dans des encadrements puissants.

« C’est la première fois que tu viens ici ? ». Dans la voix de Jeanne se devinait une nuance de forfanterie condescendante, comme si elle avait construit cet ouvrage de ses propres mains ou, tout au moins, le tenait d’un héritage vieux de trois générations. « C’est chouette, non ? »

« C’est même trop chouette ». Pour la plus grande satisfaction de Jeanne, Eugène Olivier ne pouvait dissimuler sa surprise. « Mais qu’est-ce que c’est ? »

« Un abri souterrain. Affreusement vieux. Il a presque cent ans »

« Du temps de la deuxième guerre mondiale ? Quand il y avait Hitler ? » Eugène Olivier n'était pas fâché de faire étalage de ses connaissances historiques.

« Pas du tout, une vingtaine d'années plus tard ».

« De quelles bombes alors se protégeait-on ? » Pour la démonstration d'érudition, c'était raté. Et c'était deux fois plus désagréable maintenant d'avoir l'air d'un profane.

« D'aucunes bombes ». Jeanne marchait devant, et sa démarche légère et dansante la rajeunissait encore plus. « Simplement, on avait une peur bleue de la guerre atomique. A cette époque, beaucoup se creusaient des abris, comme ça, « au cas où », et voilà, ils servent maintenant. Il y a plusieurs accès ici. Sûrement, les co-propriétaires s'étaient cotisés, une dizaine de familles ».

L'étroit couloir aboutissait à une dernière porte métallique. De forme ovale, avec des prétentions à la même élégance lourdaude. Devant la porte, sur un tabouret, était posée une écuelle blanche pleine d'eau.

« L'eau, c'est pourquoi ? »

« On sait jamais, il y a peut-être des *poissons* ici ? » Et Jeanne se mit à rire de sa propre plaisanterie assez plate de gamine, qu'elle trouvait, visiblement, très spirituelle. « Bon, allons voir les autres, ce serait pas gentil, tout de même, puisqu'on est là ».

La porte étouffait tous les bruits. A peine ouverte, leur parvint la rumeur confuse et retenue d'au moins une dizaine de voix. La pièce très vaste, meublée, on ne sait pourquoi d'un double rang de chaises et de bancs, était pleine de monde. Certaines personnes étaient assises, plongées dans la lecture d'un livre, d'autres, par petits groupes discutaient à voix basse. Un grand vieillard dont les cheveux complètement gris, attachés sur la nuque en une petite queue à l'ancienne, le rendaient semblable à un notable du dix-huitième siècle, salua amicalement d'un signe de tête Jeanne et son compagnon. Il y avait un nombre important de personnes âgées. A l'étonnement d'Eugène Olivier, des enfants se trouvaient au milieu des adultes, et même des tout-petits d'à peine un an. Les enfants étaient étonnamment sages ou, si l'on veut, se comportaient normalement, à la différence stupéfiante des petits musulmans qui traînaient dans les rues. Un bambin de trois ans, assis par terre, s'amusait de peu : avec gravité, il enfilait des perles turquoises de différentes grosseurs. Le vêtement des femmes laissait apparaître un véritable assortiment d'*aourat*[17] , elles récusaient même les sweaters ras du cou. Les dames âgées arboraient des corsages décolletés, les plus jeunes des chemises de sport à carreaux et des survêtements, faciles à se procurer dans les rayons pour adolescents.

Une porte dérobée, minuscule, s'ouvrit de l'autre côté de la salle. Un homme entra, à la vue duquel Eugène Olivier se convainquit que Jeanne, tout comme cet étrange et somptueux souterrain du temps d'une guerre virtuelle et tout le reste, n'était qu'un rêve.

[17] *Aourat*, parties du corps que les femmes doivent dissimuler : les jambes au dessus de la cheville, les bras au dessus du poignet, les cheveux, etc…

Le nouveau venu était un prêtre, et même pas du genre de ceux qu'Eugène Olivier avait pu voir sur les photos rescapées des derniers jours où Notre-Dame était encore une église chrétienne, mais plus vrai que nature, comme si derrière cette porte d'acier on vivait toujours aux temps de Pie X[18]. Les pans arrondis de la lourde soutane noire touchaient presque le sol, et il aurait été difficile d'établir à l'unité près si le nombre des petits boutons de tissu était bien de trente trois. Le prêtre était grand et blond, plutôt jeune, quoique vieilli par l'expression figée et même glaciale de son visage.

« La messe est annulée aujourd'hui, annonça-t-il d'une voix grave dans le silence qui s'était fait. Notre fournisseur de vin est tombé entre les mains des musulmans. Que Dieu ait son âme ».

[18] Pie X (Giuseppe Melchior Sarto, 1835-1914), pape de Rome (1903-1914). N é dans la famille d'un modeste employé. Après des études au séminaire de Padoue, ordonné prêtre en 1857. Durant dix-sept ans, curé de différentes paroisses. A partir de 1875, secrétaire diocésain et directeur du séminaire de Trezvio. En 1884, consacré évêque de Padoue, en 1893, cardinal, patriarche de Venise. Après son élection au trône pontifical, Pie X lutta fermement contre les courants modernistes qui commençaient à se répandre dans le milieu des théologiens catholiques. Il désigna comme « la pire hérésie du XXe siècle » la doctrine selon laquelle, la catéchèse et les rites de l'Eglise devaient s'adapter aux besoins et exigences de l'homme moderne. Il fut canonisé par l'Eglise de Rome en 1954.

Chapitre 2.

Valérie.

« Pauvre monsieur Simoulin ! ». Une très vieille dame vêtue d'un chemisier lilas qui faisait ressortir la blancheur de ses cheveux, parlait d'une voix égale, mais Eugène Olivier remarqua que son corps décharné était parcouru de frissons. « Depuis qu'il est veuf, il a oublié toute prudence. Ou plutôt, non, il n'a pas oublié mais il en a fait fi, comme on jette aux ordures une vieillerie inutile ».

« Nous nous sommes téléphoné avant-hier », intervint avec douceur le vieillard aux cheveux longs. « Bien sûr, il comprenait qu'il aurait mieux valu attendre une semaine ou deux, mais il voulait tant que la cérémonie d'aujourd'hui puisse avoir lieu. Il savait que notre réserve de vin de messe était épuisée, que la dernière burette[19] avait été vidée au cours de la précédente messe. Aujourd'hui, le prêtre aurait revêtu les ornements rouges, puisque c'est le jour où l'apôtre Jean[20] s'était préparé à recevoir le martyre ».

« Et moi qui l'avais pris pour un trafiquant du marché noir » souffla d'une voix blanche Eugène Olivier à l'oreille de Jeanne.

« Tu l'avais pris… » Jeanne serra les poings. « Tu…as vu ? Tu as vu quelque chose ? »

« Oui, il y a une heure ».

D'autres échangeaient quelques paroles. Certaines femmes pleuraient. Mais le prêtre, sans ajouter un mot, se retourna et se dirigea vers le mur du fond sur lequel était suspendu un crucifix. Comment Eugène Olivier avait-il pu ne pas le remarquer ? Et cette table recouverte d'un linge blanc, à hauteur de poitrine, bien sûr, c'était un autel. Le prêtre s'agenouilla. Le silence se fit, troublé seulement par le froissement des feuilles de petits livres ornés de signets, d'une multitude de rubans multicolores.

Eugène Olivier se félicita de ce silence qui lui donnait la possibilité de faire le clair en lui. D'où pouvait bien sortir ce prêtre ? Et s'il y avait un prêtre, il y avait donc un évêque, et pour qu'il y ait un évêque, il faut aussi un pape. Mais il n'y avait plus de pape depuis longtemps. Le dernier avait renoncé au trône de Pierre dès 2031. Et cela faisait belle lurette qu'*ils* avaient rasé le Vatican, pour faire de ce lieu le dépotoir de Rome.[21]

---

[19] Pendant la messe, les catholiques utilisent deux flacons, pour l'eau et le vin, dont le contenu permet de remplir le calice. A la différence des orthodoxes, les prêtres catholiques se servent donc des burettes au cours de la célébration.

[20] Le 6 mai, fête de *saint Jean l'Evangéliste devant les Portes Latines de Rome.* Arrêté sur l'ordre de Domitien, l'apôtre fut jeté dans l'huile bouillante, mais il sortit de la cuve sain et sauf. Il fut ensuite exilé dans l'île de Patmos. Le supplice eut lieu devant les portes de Rome nommées Portes Latines, d'où le nom de la fête. Le récit en est fait par saint Jérôme qui cite le témoignage de Tertullien.

[21] Le cheickYoussef al Karadaoui a déclaré sur la chaîne Al Jazeera : « On demanda au Prophète quelle ville serait conquise la première : Constantinople ou Rome ? Il répondit :d'abord Constantinople. Reste la deuxième cité, nous espérons qu'elle tombera entre nos mains…Cela

Le bambin ne cessait de jouer avec ses perles. Mais comment la petite croix au milieu des perles avait-elle pu échapper à l'attention d'Eugène Olivier ?

Maintenant, tout lui apparaissait sous un jour nouveau. Les estampes sur les murs représentaient un Chemin de Croix. Un crochet soutenait une cassolette pyramidale, c'était un encensoir argenté, demeuré aujourd'hui sans usage. Le chœur, que l'inadaptation des lieux avait privé de sa surélévation naturelle, était séparé par une clôture symbolique : à droite et à gauche, un couple de minces poteaux sur un socle, reliés entre eux par un cordon.

Et quelle merveille, si l'on voulait bien y regarder de près, que le bonnet du prêtre ! De semblables, on n'en portait déjà plus au milieu du XXe siècle, même les lefébvristes y avaient renoncé si l'on en juge par les photographies d'époque. Un bonnet noir, carré comme une boîte à coton, chaque arête étant surmontée d'une corne arrondie. Non, quatre arêtes, mais trois cornes seulement, sur la quatrième reposait un pompon de laine noire.[22]

Le prêtre, à certains moments, enlevait son bonnet, le serrait contre sa poitrine, s'inclinait et le reposait sur sa tête.

Dans le silence recueilli, les sanglots étouffés s'apaisaient peu à peu.

Combien de temps ce silence se prolongea-t-il, chargé pour chacun de préoccupations, de soucis étrangers à Eugène Olivier ? Enfin, le prêtre se leva.

« Il adorait travailler le bois de chêne, monsieur Simoulin, dit Jeanne sans s'adresser à personne en particulier. C'est lui qui avait tout fait dans leur ferme, les portes, le mobilier ».

« Et le plus difficile, c'était de se procurer le bois, reprit en souriant le vieillard aux cheveux longs. Il y a bien un siècle que les fabricants se servent de bois vert même pour menuiser les meubles les plus précieux. En séchant, ils se craquellent. C'est pourquoi Simoulin rachetait les tonneaux de cidre hors d'usage et en redressait les douves sous presse, dans l'eau….Et il se flattait de travailler pour les siècles futurs. C'était toute une philosophie. Il disait que le bois de menuiserie, une fois coupé, ne meurt pas mais renaît à une vie nouvelle, comme l'homme après sa mort physique.

« Et comme il détestait le bois laqué ! ajouta un homme, pas très jeune lui non plus. Il disait, je me souviens, que le bois aussi doit respirer. Tenez, plaisantait-il, je vais vous recouvrir de laque et dans une semaine, il faudra vous enterrer ! ».

La conversation s'interrompit brusquement.

---

signifie, que nous reviendrons en vainqueurs dans cette Europe d'où l'on nous a chassés deux fois : la première, dans le sud de l'Andalousie, la deuxième à l'Est ». Bien entendu, il fut précisé que « cette fois l'Europe serait conquise non par le glaive, mais par la prière et l'idéologie ». Admettons, mais quelle différence pour nous que Rome tombe pacifiquement ou dans la violence ? (D'après *Corriere della Sera*, *Une fatwa lancée contre Rome, la ville sera reconquise*, 15 mars 2004. Publié sur le site www.inopressa.ru).

[22] On donne ici une description de la *barrette*, coiffe du clergé catholique (l'équivalent de la *skoufia* des orthodoxes), actuellement pratiquement disparue dans l'Eglise catholique romaine.

« J'ai interdit à Jacques Le Difard et au jeune Thomas Bourdelet de tenter même de s'approcher de la fosse commune. Une victime, c'est assez pour aujourd'hui ».

« Vous avez eu raison, mon Révérend. La dernière tentative s'était soldée par la perte de trois des nôtres ».

Des gens entouraient encore le prêtre, mais l'assemblée commençait peu à peu à se disperser. Avant de partir, chacun s'agenouillait devant lui pour obtenir, comme dans l'ancien temps, sa bénédiction.

« *Benedicat te omnipotens Deus..* »[23]

Du latin ! Et du plus authentique. Cette langue que, d'après la tradition familiale, connaissait grand-père Patrice, mais dont son fils ne possédait plus que des rudiments…

« Qui sont ces gens ? » demanda à voix basse Eugène Olivier.

« Comment, tu ne les as jamais rencontrés ? Nous partageons pourtant les mêmes abris. Plus exactement, cet abri leur appartient, mais ils nous en laissent aussi l'utilisation. A charge de revanche, bien entendu. Mais eux, ils ne se battent pas contre les Sarrasins, ils ne font que célébrer la messe ».

« Pas étonnant, ce sont surtout des vieux, ils n'ont plus l'âge de se battre » .

« Non, tu ne comprends pas, ils ne veulent pas. Ils considèrent que le temps des Croisades ne reviendra plus. Qu'il n'y a plus rien de bon à attendre sur cette terre. Je ne sais pas comment t'expliquer ça si tu n'as jamais entendu parler de la Fin des Temps. La seule chose qu'ils désirent, c'est que, tant qu'il restera quelques chrétiens, la messe puisse être célébrée. A Paris, il y a trois communautés. Les chrétiens sont sortis des catacombes, et voilà qu'ils y sont revenus ».

« Et où vivent-ils ? »

« Dans le ghetto, ça va de soi ».

Eugène Olivier eut un haut-le-corps. Il fréquentait assidûment chacun des cinq grands ghettos de Paris, où vivaient les Français privés de leurs droits civiques pour avoir refusé la conversion à l'islam. Cette existence derrière les barbelés était sinistre et désespérée, mais beaucoup la choisissait, l'acceptant comme rançon au droit de rester fidèles à eux-mêmes. C'étaient un effroyable dénuement, la promiscuité, et, au moindre faux pas, la mort de la main du premier policier venu qui considérait l' « infidèle » comme un chien. Mais quel délice de pouvoir narguer l'appel criard du muezzin en sirotant sa tasse à la terrasse d'un café, en se disant que, quittant leurs demeures luxueuses, les collaborationnistes se rendaient précipitamment à « l'exercice de gymnastique ». Bien sûr, dans le ghetto aussi, il était mortellement dangereux de chercher à se procurer du vin, bien sûr, les femmes ne pouvaient sortir dans la rue qu'avec une écharpe jetée sur la tête et les épaules, sous peine d'être battue à mort par la police. Mais leurs visages restaient découverts ! Les habitants du ghetto demeuraient des Français. Ils enseignaient leurs

[23] *Que Dieu Tout-puissant te bénisse* (lat.)

enfants tant bien que mal, malgré la pénurie de livres : les albums d'Astérix, les aventures de Babar, tombés en lambeaux, se passaient de famille à famille jusqu'à ce qu'il devînt impossible d'y déchiffrer le moindre caractère. Parfois, une opération de fouilles s'abattait de façon imprévisible sur le ghetto, à la suite desquelles les maigres bibliothèques privées fondaient comme beurre au soleil. Mais il y avait bien pire. Etait-ce planifié ou aléatoire, nul n'aurait su le deviner, il arrivait que la milice des bonnes mœurs s'en prenne à telle ou telle famille. D'abord l'imam s'invitait fréquemment, puis ses jeunes assistants, encore plus accrocheurs. C'était triste de voir la mine pétrifiée, les visages tendus des gens tombés dans cet engrenage. Ils savaient bien, et nul autour d'eux ne l'ignorait, que trois mois plus tard (étrangement trois mois jour pour jour), les voisins découvriraient au matin une camionnette pour déménager les nouveaux convertis dans un quartier musulman, ou alors, la porte grande ouverte sur un appartement dévasté et les volets condamnés avec des planches. Sur le seuil de ces maisons abandonnées, des adolescents se risquaient parfois à allumer une bougie.

Mais qu'il y eût des croyants clandestins dans cette population du ghetto !

« Mais d'où sortent-ils ? Le pape a dissous l'Eglise ! »

« Il n'en avait pas le droit. Tu sais, même avant cette cuisine nauséabonde, il y eut des gens qui suivirent monseigneur Marcel Lefèbvre dans le schisme. Ce sont eux que l'on retrouve dans les catacombes ».

« Pourquoi dis-tu toujours *eux* ? Tu ne fais pas partie de leur communauté ? »

« Je suis du maquis[24] » Jeanne se mordit avec humeur la lèvre inférieure, rouge comme une baie de berbéris. « Je ne suis pas de la communauté, non. Et puis ne pose pas de questions, d'accord ? ».

Bon, pas de questions, ça veut dire pas de questions. Mais si Jeanne est aussi dans la Résistance (pas dans le groupe de Sévazmiou sûrement, sinon, ils se seraient déjà rencontrés), cela veut dire que d'autres occasions de rencontre, peut-être nombreuses, se présenteront encore. Lui proposer un rendez-vous, ce serait encourir ses moqueries, et, le pire, c'est qu'elle comprendrait. Et puis comment sortir ça, tout à trac ? Non, c'est plus facile de descendre une dizaine de cadis ! C'est parfait qu'il n'y ait aucune initiative à prendre. De toute façon, ils se rencontreront tôt ou tard ! Et puis, il va encore passer ici au moins vingt-quatre heures. Et elle ?

« Allons voir le père Lotaire ». Jeanne était déjà debout, sans douter une seconde qu'Eugène Olivier allait la suivre.

Pas mal comme petit nom, Lotaire ! Dans cette cave aux relents moisis, se dégagea comme un suave parfum de lis héraldique. On avait beau être snob chez les Lévêque, tout de même, on n'était pas allé jusque là. Mais eût-il été simplement père Pierre, Eugène Olivier n'avait aucune envie de bavarder avec un prêtre. Cependant que faire, il était ici

[24] Le maquis est, à l'origine, un mot corse désignant une garrigue, une lande broussailleuse. Prendre le maquis signifiait échapper aux autorités. Pendant la deuxième guerre mondiale, les partisans adoptèrent cette expression. D'où le terme typiquement français de *maquisard*. Il n'est pas étonnant qu'une trentaine d'années plus tard, cette fameuse appellation ait refait surface.

dans le cadre de sa mission, et le prêtre avait tout l'air d'être le patron. Et puis, par son attitude, il ferait comprendre que toutes ces histoires de spiritualité ne le concernaient pas.

Jeanne, de ce temps, avec un clin d'œil en direction de son compagnon, comme si elle prenait plaisir à le choquer, fit la génuflexion à la manière des enfants, inclina la tête en secouant les mèches courtes de ses cheveux clairs.

« *Jube, domine, benedicere* ! »[25]

« Bonjour, petite Jeanne ». Les lèvres du prêtre souriaient, mais, dans son regard abaissé vers les cheveux clairs, passa un éclair de souffrance. « *Benedicat te omnipotens Deus*.. »

« Père Lotaire, c'est Eugène Olivier de la Résistance, dit Jeanne en époussetant son jean. Il va rester chez nous le temps qu'on lui fasse parvenir de Colombes de nouveaux papiers ».

« Je n'ai pas oublié, Jeanne ». On aurait dit qu'en regardant la jeune fille, le père Lotaire ne pouvait s'empêcher d'esquisser un sourire, teinté de bienveillante ironie. Il se tourna vers Eugène Olivier : « Je pense que votre matinée n'a pas été des plus faciles ».

« Oui, mais il me semble que pendant plus de vingt-quatre heures, je vais avoir la chance de me reposer mieux que sur la côte d'Azur » Eugène Olivier se rendit compte avec satisfaction qu'il avait réussi à éviter une réponse artificielle du genre : « bah, c'est une bagatelle, la routine, quoi ». Cela aurait sonné faux, et le prêtre, avec son regard observateur, voire trop scrutateur, n'aurait pas manqué de remarquer l'affectation de mauvais goût. Il n'en aurait rien laissé paraître, mais aurait enregistré.

« Je vois que vous êtes ici pour la première fois ». Le père Lotaire examinait Eugène Olivier d'une façon appuyée, ouvertement, comme s'il exerçait un droit tout naturel. «Drôle d'endroit, n'est-ce pas ? Ici, tout a été construit aux temps où les gens considéraient la religion comme une innocente bizarrerie démodée, et cela pour la simple raison que l'on avait réussi à mettre en orbite autour de notre malheureuse planète quelques chiens et quelques singes. Ils rêvaient beaucoup à l'avenir, à un épanouissement inouï de toutes les sciences, à des cheminements inhumains de la raison. J'ai lu des livres de cette époque. L'unique cas de figure que ces enthousiastes du progrès ne pouvaient envisager, c'était notre présent actuel. A plus forte raison, il ne leur serait jamais venu à l'esprit *à qui* et *à quoi* serviraient leurs abris souterrains ».

« Je ne crois pas en Dieu ». Le regard d'Eugène Olivier croisa celui du prêtre. « Est-ce qu'Il aurait pu tolérer…tolérer qu'ils parsèment Notre-Dame de ces baquets où ils lavent leurs pieds ? ».

« Est-ce bien Lui qui l'a toléré ? » répliqua le père Lotaire. « C'est nous qui l'avons permis, nous, ou plus exactement, nos ancêtres, et, en premier lieu lorsqu'ils ont commencé à considérer Notre-Dame, non comme le lieu sacré de Son trône, mais comme un monument d'architecture. Au cours du vingtième siècle, ils n'ont fait que céder et céder

[25] *Bénissez-moi, mon père* (lat.)

encore, par petites étapes, par petits morceaux[26]…Mais puisque l'on parle d'ancêtres… Je jurerais que les vôtres devaient avoir leurs racines en Normandie ».

« C'est bien possible, je ne sais plus au juste ». On ne pouvait dire que la question de ses ancêtres normands passionnât particulièrement Eugène Olivier en ce moment. Mais il était clair que le prêtre voulait détourner la conversation. « Nous habitons Versailles depuis longtemps, enfin, nous habitions Versailles, bien entendu ».

«Et pourtant, je parie que j'ai raison. Vous ressemblez à Jeanne, vous avez le même haut de visage ». Le père Lotaire porta son regard sur la jeune fille. « Et vous n'imagineriez pas une Normande plus typée que Jeanne. Quand j'étais gosse, j'ai vu un portrait de Charlotte Corday peint un peu moins de trente ans après sa disparition. Une beauté commune, sans rapport, je pense, avec l'original. Et parfois, j'ai plaisir à imaginer, en regardant Jeanne, qu'elle est la reproduction vivante de Charlotte. Il était fort probable que Charlotte fût une enfant de Caen. Et des filles comme Jeanne, vous en trouverez aujourd'hui à Caen des centaines ».

« L'horreur ! Des centaines de filles aux cheveux tristes et aux jambes courtes ! » réagit Jeanne.

« Tu préfèrerais sans doute ressembler à miss Univers 2023, plutôt qu'à Charlotte Corday ? » rétorqua le prêtre.

« Vous êtes un farceur, mon Révérend » et, à en juger par l'expression satisfaite de Jeanne, on comprenait que ces passes d'armes étaient une vieille tradition entre eux. « Miss Univers, c'est quoi, le mannequin le plus payé de l'année ? ».

---

[26] Deux exemples seulement pour illustrer les propos du père Lotaire. Au printemps 2004, l'Eglise catholique d'Allemagne a pris l'initiative d'organiser dans les locaux de l'épiscopat de Mayence une exposition intitulée « Il n'y a pas de guerre sainte », proposant aux visiteurs de « considérer d'un œil critique » les « méprisables actions » des Croisés. Le cardinal Karl Leman affirma ouvertement l'idée sacrilège que les chevaliers qui s'étaient imposé des souffrances inhumaines en Terre Sainte, étaient mus non par la foi, mais « par la soif de pouvoir et l'amour du lucre ». Comment nommer autrement que trahison du christianisme cette profanation de tombes ? Cherchant, apparemment, à se concilier l'influente communauté musulmane d'Allemagne, le cardinal souligna que cette exposition « jetterait les bases de nouveaux contacts entre l'islam et l'Europe ».

La même année, sur la proposition du conseil de communauté de la cathédrale Saint-Jacques de Compostelle en Galice, fut enlevée la statue de Sant Iago Matamoros (le pourfendeur des Maures). Saint Jacques, sur son cheval blanc cabré, sabre les Maures enturbannés qui gisent sous les sabots de sa monture. Le conseil a jugé que « la sculpture était de nature à froisser la sensibilité des musulmans qui visitent aussi ce monument d'architecture ».

Dans ces cas comme dans d'autres, il est caractéristique que l'on joue « à qui perd gagne » : tout ce qui est susceptible d'irriter les musulmans est retiré *avant même* qu'ils ne se mettent à l'exiger.

Il faut rendre justice aux catholiques. Ce jeu de dupes, ils ne le jouaient pas qu'au profit des musulmans, ces derniers se sont contentés de rafler la mise. Mais comment ne pas rappeler la liquidation des reliques de l'enfant Simon de Trente effectuée pour cesser « d'offenser » les juifs.

Quand la religion, de révélation d'en-haut, se transforme en héritage culturel, le doute s'installe et les scrupules : pourvu que l'on ne marche sur les pieds de personne. Ainsi, tout ce que dit le père Lotaire est exact : la perception ayant changé, le rapport à la religion a été dénaturé.

« Pas forcément. Simplement la lauréate d'un concours de beauté, auquel prenait part les filles les plus diverses : pas seulement des mannequins, mais des étudiantes, des coiffeuses, des bibliothécaires, même des fonctionnaires de police » ; Le père Lotaire soupira « Chaque fois que je découvre votre ignorance du monde d'antan, j'ai l'impression d'être un vieillard croulant ».

Cependant, le père Lotaire était tout sauf un vieillard. On lui donnait entre trente et trente cinq ans. Mais pour ne pas aggraver son sentiment de vieillesse, Eugène Olivier évita de lui demander qui était Charlotte Corday. Une sœur de la Miséricorde fusillée pendant la première Guerre mondiale ? Oui, semble-t-il, c'était ça, ça lui rappelait quelque chose.

A ce moment, entra dans l'église une femme, mince et élancée, comme Eugène Olivier eut le temps de le remarquer du coin de l'œil avant de la reconnaître.

« Ca, par exemple, mais c'est… » Jeanne avait ouvert de grands yeux.

La nouvelle venue s'avançait vers eux par l'allée centrale entre les chaises.

De loin, elle semblait toute jeune en raison de ses hanches étroites et de ses longues jambes, de sa démarche alerte et juvénile. De longs cheveux noirs, comme illuminés de l'intérieur par un éclat argenté, tombaient hardiment, droit sur les épaules. Ils étaient beaux ces cheveux et, bien qu'effectivement denses, ils semblaient lourds, ce qui est rare pour une coiffure raide. Peut-être le poids de cette crinière était-il accentué par contraste avec les épaules frêles. De plus près, on comprenait que le reflet lumineux provenait de l'abondance des mèches grises qui se mêlaient aux cheveux noirs. Ce n'était pas qu'elle fût jeune, elle n'avait pas moins de soixante ans, et nul n'en aurait douté à voir son visage anguleux creusé de profondes rides de caractère soulignant une bouche volontaire. Et cependant, personne ne se serait hasardé à la traiter de vieille femme. Avec ses jeans noirs ajustés, son sous-pull de même couleur, ses tennis et son large anorak, Sophia Sévazmiou, la plus résolue des sept têtes brûlées qui dirigeaient l'armée de la Résistance, ou, plus simplement, le Maquis, semblait exister en dehors du temps.

Eugène Olivier remarqua que le regard de Jeanne avait glissé involontairement vers la main gauche de Sophia, gantée de daim gris.

« Je l'enlève quand je me promène la nuit dans leurs quartiers » dit Sophia avec un sourire. « Tu connais bien leur chansonnette ? Bonjour, mon Révérend »

« Oui… ». Jeanne avait rougi, et Eugène Olivier remarqua, avec un nouveau ravissement, que le feu de ses joues était merveilleusement froid, comme chez les Anglaises. Si le père Lotaire avait vu juste, ce n'était pas étonnant. La Manche reste la Manche même en Afrique. Mais, tout en admirant les joues empourprées, il ne put s'empêcher d'avoir pitié de Jeanne qui avait commis une maladresse. Par confusion, elle avait aggravé sa bourde en reconnaissant avoir entendu la berceuse musulmane sur l'horrible sorcière à trois doigts.

« Heureux de vous voir, Sophia », dit le père Lotaire avec un sourire franc de gamin. « C'est Jeanne Sainteville. Quant au jeune homme, inutile, je pense de vous le présenter. Vous vous connaissez, et je ne serais pas étonné que vous l'ayez vu ce matin ».

« Pas facile de vous raconter des blagues, mon père, je sais que ça ne marche pas ! ». Sophie allait fouiller dans sa vaste poche, mais, en jetant un regard sur l'autel, elle se ravisa.

« On peut aller bavarder à la sacristie, puisque vous ne pouvez pas vous passer une demi heure de vos cigarettes à l'appellation mésopotamienne », dit le père Lotaire en l'invitant à se diriger vers une petite porte.

« Mes cigarettes s'appellent *Belomorkanal*, et je peux vous assurer que ce n'est pas de la contrebande à bas prix. Quant à ce jeune homme, vous pensez au cadi…Il faut reconnaître qu'il y a là une coïncidence étonnante…En deux mots, c'est lui, le défunt, qui avait imposé un nouvel usage pour l'Arc de Triomphe. Bien sûr, nous ne savions pas que la première victime serait Simoulin. Encore un jour ou deux, et, avec un peu de chance, on aurait pu le sauver. Mais le temps travaillait pour eux ».

«Il n'a plus besoin qu'on le plaigne, c'est lui désormais qui a pitié de nous ». Le père Lotaire ouvrit une porte métallique et s'effaça pour laisser passer Sophia, Jeanne et Eugène Olivier. «J'ai déjà une invitée qui m'attend, mais je ne pense pas qu'elle proteste contre la fumée de vos cigarettes ».

*
* *

La pièce qui tenait lieu de sacristie était meublée d'une armoire mobile, d'une table et de quelques fauteuils. A première vue, il n'y avait personne. Eugène Olivier remarqua d'encombrants portemanteaux sur lesquels étaient empilés des ornements liturgiques en velours et en brocart. Tout près de lui, une lourde chasuble en velours cerise, passablement mitée, joliment brodée d'or sombre. Les fils entrelacés dessinaient les lettres *I, H,* et *S* [27], dont Eugène Olivier avait connu, mais oublié la signification.

C'est alors qu'Eugène Olivier aperçut, caché derrière les vêtements, un des enfants que l'on avait amenés à la messe et qui, apparemment, jouait à cache-cache .

« Oh là ! Je t'ai trouvé, tu peux sortir ! » dit-il gentiment.

C'était une petite fille qui, avant de se montrer, jeta un coup d'œil de chaque côté des chasubles. Sept ou huit ans, peut-être moins, jolie comme une image, mais son aspect fit reculer Eugène Olivier. Et il y avait de quoi. Les boucles de ses cheveux de lin, grises de crasse et tout emmêlées lui tombaient au milieu du dos. Elle n'avait d'autre vêtement qu'un tee-shirt d'homme, marqué du logo de *Monoprix*. Ce tee-shirt lui tenait lieu de robe, car il lui descendait au-dessous des genoux, mais l'encolure, trop large, laissait apparaître tantôt une épaule, tantôt l'autre. Ses mignons pieds nus, posés hardiment sur le carrelage, semblaient ne jamais avoir connu l'usage des chaussures. Pas étonnant, évidemment, qu'elle se soit blessée, elle avait du sang sur les pieds.

[27] A l'origine, monogramme grec du nom du Christ, transcrit en lettres latines et interprété plus tard comme les initiales de *Iesus Hominum Salvator* (*Jésus, Sauveur des hommes*). Dans l'Eglise latine, ce monogramme ornait non seulement les vêtements liturgiques mais d'autres objets de culte.

La petite fille fixa Eugène Olivier de ses immenses yeux bleu ciel. Une mèche bouclée lui étant tombée sur les yeux, elle la rejeta d'un geste impatient. Il y avait aussi du sang sur sa menotte que l'on aurait dit sculptée dans l'ivoire.

« Valérie ! », l'appela Jeanne d'une voix douce « Valérie, viens ici, j'ai quelque chose pour toi ! ».

La petite fille continuait à examiner Eugène Olivier, sans prêter attention à ce qu'on lui disait.

« Tu as renvoyé un diable en enfer, et tu penses que tu en as fait assez ? » finit-elle par lancer d'une voix sonore. « En attendant, la Sainte Vierge pleure. Tu sais où elle habite ? Sa maison est grande grande, elle est vieille et belle avec des fenêtres en couleur. Mais dans sa maison, maintenant, ce sont les derrières qui y vont. Elle ne les avait pas invités, mais ils y vont quand même. Allez, faites quelque chose, vous êtes des grandes personnes, c'est vrai ! »

Le père Lotaire et Sophia regardaient la petite fille avec tristesse mais sans le moindre étonnement. Jeanne, accroupie, tira de la poche de son jean une sucette qu'elle tendit à l'enfant pour l'attirer.

« J'en veux pas ! ». La petite fille repoussa la sucette de ses deux mains. Sa main gauche était également blessée, et d'une façon plus qu'étrange, exactement au même endroit que l'autre main, au milieu de la paume. Ses pieds nus aussi portaient des blessures identiques, un peu au dessus des orteils. Et de ces quatre blessures, du sang coulait encore.

« Valérie, sois gentille, prends la sucette », insistait Jeanne « je l'ai volée exprès pour toi. Les derrières auraient pu m'attraper ! Et toi, tu n'en veux pas, ça me fait de la peine ».

La petite fille fronça ses sourcils dorés idéalement dessinés, s'approcha en faisant la moue, prit la sucette, mais la garda dans son poing serré sans y goûter et se dirigea vers Sévazmiou.

« Sophie, ma gentille Sophie, fais tout pour qu'ils n'y aillent plus. Tu peux, moi je sais que tu peux ! »

« Non, Valérie, je le ferais pour te faire plaisir, mais, je t'assure, je ne peux pas ». Sévazmiou s'adressait à l'enfant sans une ombre de condescendance, comme d'égale à égale, sa voix seulement s'était adoucie. « Comprends-moi. Mes soldats et moi, nous pourrions chasser les « derrières » de Sa maison, comme tu le désires. Mais quand ils nous auront tous tués, ils reviendront à toute vitesse. Je n'aurais pas assez de mon armée pour garder Notre-Dame même une semaine. Tu vois bien que je ne peux pas »

« Si, tu peux, seulement tu ne veux pas comprendre comment ! Et moi, je ne peux pas te le souffler ! La Sainte Vierge interdit de souffler ! » Valérie se mit à pleurer en se barbouillant le visage de traînées sales.

« C'est elle qui s'est fait ces blessures ? demanda Eugène Olivier à l'oreille de Jeanne. Ils s'étaient éloignés du prêtre et de Sophia qui continuaient à deux leur

conversation. Que pouvait bien, d'ailleurs, raconter si longuement Sévazmiou au père Lotaire ? «Pourquoi personne ne lui a fait de pansement ? »

Jeanne posa un regard étrange sur Eugène Olivier.

« Ecoute, Jeanne, personne ne peut se blesser comme ça par hasard ! D'où viennent ces plaies, qui a osé faire mal à cette petite fille ? »

« Tu n'as vraiment jamais entendu parler de stigmates ? »

« Non… ». Le mot, à vrai dire, ne lui était pas totalement inconnu, mais était aussi flou dans sa mémoire que les lettres IHS où que la raideur du caractère de Pie X.

« Ce sont les plaies du Christ…Elles s'ouvrent et saignent spontanément. Chez des saints parfois, ou chez des justes. Valérie est une « folle en Christ ». Elle sait tout sur tout le monde. On ne peut pas la tromper ».

« Pourquoi parle-t-elle des *derrières* ? »

« Tu n'as jamais assisté au *namaz* ? »[28]

« Et alors... »

« Et tu poses encore la question. Quelle partie de leur corps est alors la plus apparente ? ».

Eugène Olivier pouffa de rire.

«Eh oui…Tu comprends, elle est encore petite. Elle dit ce qu'elle voit. Si tu savais comme ils la redoutent. Elle se promène à travers tout Paris, leur montre le poing, tape du pied….Mais, plus que tout, elle aime la cathédrale de Notre-Dame ».

« Notre-Dame ? ». Par une coïncidence qui le saisit, Eugène Olivier avait été obsédé toute la journée par des réflexions douloureuses sur Notre-Dame.

« Oui, c'est elle qui l'appelle la maison de la Sainte Vierge. Et elle supplie qu'on les chasse de là. Elle tourne sans cesse autour de la cathédrale et pleure, pleure qu'on l'ait transformée en mosquée ».

« Ton papi était gentil. Il est au ciel. Et toi, tu vas les chasser ? ». Valérie avait fait un pas vers Eugène Olivier, puis elle fit demi-tour et se dirigea soudain vers la porte.

« Meunier, tu dors !
Ton moulin, ton moulin va trop vite
Meunier, tu dors !
Ton moulin, ton moulin va trop fort ! »

[28] Prière rituelle des musulmans.

se mit-elle à chantonner d'une petite voix incroyablement argentée, incroyablement pure, incroyablement céleste

Ton moulin, ton moulin va trop vite
Ton moulin, ton moulin va trop fort !

La petite figurine en haillons se glissa derrière la porte. Mais, avant de disparaître, la fillette se retourna et, en regardant sévèrement Eugène Olivier, le menaça du doigt.

« Je ne sais pas pourquoi elle a parlé de ton grand-père, mais tu comprends maintenant pourquoi tout le monde la redoute ? ». Jeanne suivait Valérie de ses yeux pas très grands aux reflets gris cendrés ombrés de longs cils noirs, desquels coulaient en silence de petites larmes transparentes. Sans doute ne se rendait elle-même pas compte qu'elle pleurait. « Personne ne sait d'où elle sort, où sa famille a disparu. Même l'hiver, elle est pieds nus et dort dans la rue. Il vaut mieux ne pas lui proposer des chaussures ou des vêtements chauds. Parfois, j'arrive à la laver, ou, au moins à la peigner, mais il faut qu'elle soit particulièrement bien disposée. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle mange. A mon avis, il lui arrive de rester toute une semaine sans rien prendre à part la sainte Communion. C'est vrai qu'elle aime grignoter les hosties non consacrées que le père Lotaire ne manque jamais de lui laisser le plus possible ».

« J'ai dit à ton père Lotaire que je ne croyais pas en Dieu, et il a changé de conversation exprès » reprit Eugène Olivier.

« Tu sais, il est très malin, je préfère t'avertir tout de suite ».

« Et toi….Tu crois ? »

« Bien sûr, tu me prends pour une idiote ou quoi ? »

« Tu as de la chance. Mais alors, pourquoi tu leur tapes dessus au lieu de rester tranquillement chez toi à faire tes prières » dit Eugène Olivier non sans une pointe de provocation.

« Je crois t'avoir demandé de ne pas poser de questions. Ecoute, je dois avouer que tu as touché le point sensible. Très sensible. Il m'aurait été facile de vivre aux temps des Croisades, mais, tu vois, je ne suis pas encore mûre pour la fin du Monde. Où alors, c'est le courage qui me manque, je ne sais pas. Et ne ris pas, pour prier en attendant qu'on te tue, il faut bien plus de courage que pour se battre ».

« Je comprends ». Et en effet, Eugène Olivier comprenait ce qu'il n'aurait pu même concevoir une heure auparavant.

De ce temps, Sophia avait fini par extirper de sa poche un paquet grossièrement décoré d'une carte géographique. Elle en fit sortir une *papirosse*[29] dont elle écrasa machinalement le bout de carton entre ses doigts.

[29] Cigarette russe à fume-cigarette en carton incorporé.

« Pauvre gamine » dit-elle en tirant une bouffée.

« Elle est très malheureuse » reprit le père Lotaire. « Je ne parle pas de la petite, mais de la grande. Valérie dépasse nos capacités habituelles de compréhension, lui sont données des consolations que nous ne pouvons pas imaginer. C'est une nature entière, de même que la souffrance qu'elle éprouve. Tandis que Jeanne Sainteville est déchirée entre son âme et son cœur, comme écartelée par deux chevaux de même force ».

« Pour vous, ce sont des notions différentes, je sais. Pas pour moi ».

« En êtes-vous sûre, Sophie ? Dites-moi, avez-vous oublié ce dont vous me menaciez, l'autre jour ? ».

« Bien sûr que non. J'ai effectivement quelque chose à vous raconter, mon père. Peut-être même ce soir si vous êtes disponible… »

« Aux alentours de minuit, pas avant. Je dois maintenant me rendre dans le ghetto au chevet d'un mourant. Dieu seul sait le temps que j'y passerai. Mais vous, je vous attendrai ».

*
* *

Jeanne, suivie de son protégé, remontait en courant un couloir, lui aussi contigu à l'église. Devant une des nombreuses portes métalliques ovales, elle s'arrêta et appuya sur un tableau de commande du même métal.

« Nous y sommes, voilà la cellule des hôtes de passage. D'habitude, elle reçoit des moines qui viennent d'ailleurs ».

La chambre minuscule ressemblait plutôt à une cabine de navire, telle qu'on les montre, par exemple, dans les vieux films. Il ne manquait que le hublot. Un plafond bas, une couchette solidaire du mur. Jeanne fit coulisser une ou deux fois les portes d'une armoire encastrée pour montrer la penderie vide et les étagères sur lesquelles étaient pliées des couvertures et disposés quelques livres. Dans un coin, derrière un panneau de verre opaque, on devinait une douche étroite. Rien de plus, sinon une table de verre sur un unique pied galbé en fer forgé. Eugène Olivier ne s'étonna pas de voir, suspendue au mur, une petite croix de bois ornée d'une branche sèche de genévrier.

« Super. C'est l'hôtel *Lutèce*. »

« Tiens, voilà le plan de l'hôtel » dit Jeanne en tirant de l'armoire une sorte de croquis. « Le refuge souterrain n'est pas aussi vaste qu'il paraît, mais quand on ne connait pas le plan, on peut se perdre. Quelle sorte de papiers va-t-on te fabriquer ? ».

« Les papiers habituels d'un habitant du ghetto, avec un permis de travail à l'extérieur. Quel genre de travail, pour le moment je n'en sais rien. Eboueur, vraisemblablement ».

« Des papiers de collabo, c'est mieux. Tu as plus de liberté de manœuvre ».

« Pour aller faire la gymnastique ? Ah non, même pour tout l'or du monde ! ».

Jeanne acquiesça d'un signe de tête entendu et les regards des jeunes gens se croisèrent. Ce qu'on appelait « gymnastique » dans leur jargon c'était le *namaz*. En ce qui concerne les papiers, la charia appliquée à la lettre, faisait le jeu des clandestins : on pouvait les trafiquer autant qu'on voulait, le visage n'avait aucune importance, hommes et femmes étaient interchangeables, l'essentiel étant que les empreintes digitales correspondent à celles du porteur. C'était le seul signe particulier déterminant, mais pour le vérifier, il fallait interroger un fichier électronique, et personne ne se serait donné cette peine à chaque contrôle d'identité. Rien à voir avec une photographie que l'on peut afficher à chaque coin de rue, ni avec un portrait-robot que l'on peut soumettre à des témoins. Dès la première décennie du XXIe siècle, les femmes musulmanes avaient obtenu le droit de cacher sur les photos d'identité leurs cheveux et leurs oreilles. Dix ans plus tard, on décida de ne plus photographier les musulmanes en général pour qu'elles n'aient pas à dévoiler devant des fonctionnaires impudiques leurs faces vertueuses. Après le coup d'Etat, il suffit de décréter que tout portrait, en tant que représentation du visage humain, était, par nature, délictueux.

Eugène Olivier n'ignorait pas que chez les fonctionnaires de police, haut placés ou de grades moyens parmi lesquels on trouve des gens instruits, issus de familles européanisées installées en France depuis trois ou quatre générations, il y avait un fort courant favorable au rétablissement autoritaire des papiers ancien modèle, du moins pour les hommes. Ils étaient bien placés pour comprendre à quel point cette mesure leur faciliterait la tâche et compliquerait celle des clandestins. Mais toutes leurs tentatives se heurtaient au conservatisme des milieux gouvernementaux.

« Bon, voilà, si tu as besoin de quelque chose, suis scrupuleusement les indications du plan ! Tu trouveras toujours quelqu'un » dit Jeanne en s'éclipsant par la porte ouverte.

Eugène Olivier se retrouva seul. Seul, et en complète sécurité pour la première fois de la journée. Un vrai luxe.

Il jeta un coup d'œil dans l'armoire : quatre petits volumes reliés pleine peau, marqués du monogramme du Christ. De vrais bréviaires[30] et non des *Liturgies des Heures*[31]. C'est-à-dire, l'office pour tous les Temps de l'année. Par contre, des livres normaux, il en trouva fort peu, à sa grande déception. Une biographie de monseigneur Marcel Lefèbvre, publiée aux éditions « Clovis » au début du siècle, mais l'on pouvait difficilement la considérer comme un livre normal. Quelques livres pour enfants, un peu inattendus dans ce contexte, dont *Le petit duc* de Charlotte Yonge, en anglais, et *Sire* de Jean Raspail. C'était déjà plus attrayant ! Il avait une fois commencé la lecture de *Sire*,

[30] *Bréviaire* (lat. brevarium, de brevis « court »). Livre liturgique en usage dans l'Eglise romaine, contenant les prières et offices divins de chaque jour devant obligatoirement être lus par les prêtres. A la suite des réformes liturgiques de 1970, le bréviaire fut abandonné par l'Eglise catholique, mais conservé chez les traditionalistes.

[31] *Liturgia horarum* (lat. liturgie des Heures). Recueil des offices, remplaçant le bréviaire dans l'Eglise catholique romaine après la réforme de 1970. Les prières, contenues dans la *Liturgia horarum*, de même que les offices subirent de sérieuses modifications et suppressions structurelles.

mais n’avait pu terminer, car il était dans le ghetto et la police avait confisqué le livre à ses propriétaires.

Eugène Olivier déploya la couchette escamotable et s’allongea avec délectation. Il disposait de vingt quatre heures entières pour lire ! Et, à vrai dire, quelle journée il venait de vivre. « Il avait renvoyé un diable en enfer », assisté à un nouvel assassinat au nom de la charia, découvert les plus authentiques chrétiens, rencontré une fois de plus Sophia Sévazmiou, lui avait parlé, et puis encore, il avait, comment dire…Le livre ouvert lui glissa des mains. Mais le visage qui surgit derrière ses paupières à demi closes, n’était pas celui, pourtant si gracieux et, déjà, si douloureusement cher de Jeanne. C’était le minois sublime, dévoré d’une fureur prophétique, de la petite Valérie.

Chapitre 3

Slobodan.

Des bouffées de vent printanier folâtraient dans l'obscurité de la nuit comme des esprits bienfaisants, soulevant les cheveux et se glissant sous le col de la veste de pyjama. Il faisait un peu frais pour rester sur ce balcon du vingtième étage, aucune envie pourtant de rentrer dans l'appartement chaud, vivement éclairé. En bas s'étendait Paris, calme et endormi comme à l'accoutumée, sauf pendant le ramadan quand la foule bruyante envahit les rues ruisselantes de la lumière des enseignes. Les croyants vont alors admirer la Seine avec sa vue sur la mosquée Al Franconi – autrefois cathédrale Notre Dame – et ils s'attardent jusqu'au matin dans le restaurant de luxe *Au monde arabe*, chez *Maxime* ou à la terrasse du *Procope*. Si des moyens insuffisants ne leur permettent pas de s'offrir ces établissements, pas plus que le *Grand Véroufa* ou le *Fouquet's*, ils se bourrent la panse de viande grillée sur les braises d'une gargote, place de la Bastille, ou se gavent de couscous dans quelque boui-boui du genre *Charlie de Bab el Oued*. Mais, par chance, le ramadan était passé, et les rues de Paris désertes.

Quel repos dans ce silence, et quelle bonne idée d'avoir choisi un étage supérieur, bien plus élevé même que nécessaire pour pouvoir bénéficier de fenêtres ouvrant sur l'extérieur.

Il n'avait pas envie de dormir, les quelques heures qui lui restaient étaient trop précieuses. Bientôt, les haut-parleurs allaient répercuter les hurlements des muezzins, et le *sheitan*[32] ferait la ronde dans Paris pour pisser dans les oreilles des fidèles insuffisamment dévots qui restent dans leur lit au lieu de se rendre à la prière matinale.

Et c'était bien fait pour vous, les Français ! Seigneur Dieu, ne l'aviez-vous pas mérité ? N'aviez-vous pas préparé hier de vos propres mains votre aujourd'hui ? Vivez le maintenant, car Dieu existe.

Vous ignoriez tout de l'histoire de la Serbie, vous ne saviez rien du Kosovo. Vous ne saviez pas que les Serbes *ont glorieusement péri* au champ des Merles (*Kosovo polié*) quand, pour défendre le berceau de leur nation, les guerriers du prince Lazare s'étaient dressés sur la route des troupes innombrables du sultan Mourat. Vous ne saviez pas comment Bajazet avançait, plus foudroyant que la peste, ne laissant derrière lui que des cendres sur lesquelles s'installaient les Albanais musulmans.

Cinq siècles sous l'Empire ottoman ! Vous ne saviez pas quelle malédiction avait représenté cette domination, combien les Serbes avaient versé de sang pour s'en débarrasser. Moins de trente ans après qu'ils fussent revenus sur les rives de la Sitnitsa, à nouveau l'exode. Et Bajazet cette fois portait le nom d'Adolphe Hitler. Et quoi, Européens humanitaires, l'avez-vous oublié ? Qui de ceux d'entre vous qui applaudissaient aux bombardements de Belgrade, avaient entendu dire, ne serait-ce qu'à l'école, que ce fut

[32] Dans la mythologie musulmane *esprit malin, démon*. (NdT)

Hitler, et personne d'autre qui, après avoir renversé le roi de Serbie Pierre II, accorda, comme on lance un os à un chien, le Kosovo à l'Albanais Zog I ? Et sur les pas du moderne Bajazet, une fois de plus, les Albanais foulaient la terre serbe, comme des chacals flairant une charogne, ils s'installaient une nouvelle fois dans les maisons abandonnées, ils moissonnaient encore les semailles des Serbes. Mais combien de troupes d'occupation fallut-il à Hitler et Mussolini pour que le Kosovo restât entre les mains des Albanais ! Vous, les Européens, qui avez fait tant de tintamarre autour de l'ouverture trop tardive de votre Deuxième front, avez-vous jamais dit aux Serbes merci pour l'armée de Draja Mihailovitch qui, à la tête de ses *tchetniks*[33], avait commencé la lutte contre les hitlériens bien avant vous ?

Qu'est ce qui vous a pris d'aider les Albanais à restaurer la carte selon Hitler ? Qu'est ce qui vous a obligés à croire aveuglément à tous les mensonges ineptes répandus sur la barbarie des Serbes ?

Quelqu'un, bien entendu. Ceux qui vous ont poussés, ceux qui tiraient les ficelles, c'étaient les musulmans de la diaspora, émigrés chez vous, et vous, dociles marionnettes, vous imaginiez combattre au nom de prétendus « droits de l'homme », comme des humanistes éclairés, alors que vous ne faisiez que trahir la civilisation chrétienne.

Un chrétien pour le Turc, contre Christ ?
Un chrétien, champion de Mahomet ?
Honte à vous, renégats de la Croix,
Eteignoirs de la clarté divine !

Je cite exactement, n'est-ce pas ? Et, pourtant, à cette époque, vous lisiez encore Dostoïevski, vous auriez pu vous remémorer ces vers. Maintenant, vous avez oublié jusqu'au nom de cet écrivain. Qui vous plaindrait ?

Milosevic était un vieux loup retords et traqué, et vous l'acculiez en agitant vos chiffons rouges, vous le contraigniez à reculer et à renoncer. Vous fîtes reposer sur cette tête grisonnante la honte des accords de Dayton, mais ce n'était pas encore assez. Et quand il se rendit compte qu'il ne pouvait pas reculer davantage, ce fut une nouvelle guerre. Oh, avec quel zèle vos « soldats de la paix » veillaient à ce que les Serbes ne relèvent pas la tête ! Admettons qu'ils se livraient à cette surveillance, mais l'année 1997 ils la laissèrent bel et bien filer sous leur nez. Et quand, à votre ombre, l'UCK se développa comme un champignon vénéneux et que commença une « purification ethnique » non pas mythique mais véritable, vous fûtes aveugles, pire qu'aveugles. Vous diffusiez sur vos chaînes de télévision des reportages édifiants où l'on voyait des Kosovars couvrir de leur drapeau rouge frappé de l'aigle noire les cercueils de leurs camarades, les salves en leur honneur et les roses sauvages qui frémissaient au vent sur les tertres fraîchement remués. Pendant ce temps, hors du champ de vos caméras, ils égorgeaient des familles de paysans, assassinaient prêtres et instituteurs. Et quand Milosevic tenta de regimber, ce fut un tapis de bombes qui recouvrit la Serbie.

Après vos bombardements, des sanctuaires vieux de près d'un millénaire ne furent plus qu'un tas de ruines. Peu importe, ce n'étaient pas vos sanctuaires. Mais alors quelle différence avec les talibans qui firent sauter à l'explosif les bouddhas rupestres ?

[33] Partisans serbes ayant échappé à l'écrasement des forces yougoslaves en mars 1941. (NdT)

Milosevic trahit les Serbes plus d'une fois, puis ce furent les Serbes qui livrèrent Milosevic. Nos aïeux, las de tenir tête à l'Occident ligué, sacrifièrent Milosevic comme une bête prise au piège se ronge la patte pour s'échapper. Pitoyable.

Vos propres musulmans, tellement civilisés, avaient besoin du Kosovo comme plaque tournante du narcotrafic. Il y avait des sommes trop considérables en jeu pour que les Serbes conservent quelques chances.

Et le Kosovo, désormais foyer européen du trafic de drogue, retrouva la paix. Après que le dernier Serbe eut été expulsé ou égorgé, après que la dernière église orthodoxe eut été détruite et profanée. Alors les soldats de la paix, devenus inutiles, furent évacués.

Et la potion empoisonnée bouillonnait dans le chaudron, et l'écume immonde montait et finit par déborder. Bujanovac, Presevo, Medveze partagèrent le sort du Kosovo.

L'on opprimait les Serbes encore et toujours. Et Belgrade une fois devenue la capitale de la Grande Albanie, ce fut au tour de L'Union européenne d'avoir peur. Et, dans la panique, elle continuait à céder ce qu'elle donnait jadis par bêtise.

Comment les Parisiennes ne se promèneraient-elles pas aujourd'hui en *parandja*, elles dont les grands-mères se lamentaient devant leur télévision en regardant les tombes des Albanais-Kosovars recouvertes de roses ?

*
**

Slobodan Vukovic avait cinquante ans, mais il se souvenait avec une acuité invraisemblable des évènements qui avaient marqué sa jeunesse.

De sa maison qui ressemblait, vue de l'extérieur, à un œuf de Pâques mal écaillé : entièrement badigeonnée d'un blanc éclatant sous un toit de tuiles pain brûlé. A l'intérieur, les murs étaient recouverts d'une chaude peinture terre cuite. Un sol carrelé, luisant de cire, un escalier en bois dont les marches grinçaient. A peine âgé de deux ans, le petit garçon les descendaient à quatre pattes en s'accrochant au bas de la rampe, attiré par la cheminée dans laquelle sa mère disposait déjà les bûches-*badniak* [34]de la Noêl. Il fallait encore les recouvrir de farine blanche et les arroser de vin.

Ce fut son dernier Noël dans la maison natale, à Pristina. Les Pâques qui suivirent furent également célébrées sous le même toit, mais sans joie, c'était déjà la guerre. La guerre. Si l'on pouvait qualifier de la sorte les bombes qui pleuvaient du ciel et l'omniprésence d'un adversaire invisible, insaisissable, impuni. Il y avait un autre ennemi, tout proche celui-là, et qui triomphait, assuré que le jour où cesseraient les conflits ethniques au Kosovo ne tarderait pas à advenir, ce jour où le dernier Serbe quitterait le territoire les pieds devant.

Il n'aurait su dire précisément où et quand il avait vu cette scène dont les moindres détails restaient gravés dans sa mémoire : des moniales, gisant dans une auréole de sang

[34] Dans la mythologie des Slaves du Sud, le « badniak », esprit maléfique, devait être sacrifié par le feu aux alentours de Noël, pour garantir la prospérité de la maison et la fertilité de la terre.(NDT).

sur le sol blanchâtre, la gorge tranchée, des fragments d'icônes éparpillés, la porte de l'église fracassée… Et qu'importe le jour et le lieu ! Il y avait tant de ces martyrs, tant de ces églises !

La fuite du Kosovo vers Belgrade, à l'âge de trois ans. Sa mère, en le serrant contre elle, récitait des prières des heures durant en proie à la panique, tandis que la vieille guimbarde brinquebalait sur les routes défoncées par la guerre…

Moins tragiques, mais encore plus désespérés, le départ de Belgrade, l'émigration, l'exode hors du pays, l'abandon de la Serbie.

Ce fut ensuite l'enfance passée à Belgrade-sur-l'Amour, une cité d'immeubles tout neufs, poussée comme un champignon après la pluie. Quel esprit ingénieux avait pu imaginer un plan pareil : offrir aux quelque trois cent mille rescapés serbes un territoire autonome à la frontière de la Chine ? Certains prétendaient alors, et on l'entend dire encore, que la Russie avait voulu seulement tirer les marrons du feu, mais Slobodan n'avait jamais partagé ce point de vue. Un soldat démobilisé a du mal à se réadapter à la vie civile, c'est bien connu, mais l'on sait moins et l'on comprend moins qu'il en aille de même pour un peuple démobilisé. Le sang se refroidit lentement. Le voisinage tendu avec un voisin potentiellement agressif joua un rôle salutaire. Il y avait bien eu des cosaques autrefois dans l'histoire de la Russie. Au demeurant, on ne signala aucun incident de frontière. Ce qui, du reste, n'est pas étonnant.

Pareille jeunesse, il faut le dire, l'avait endurci. Pourtant, beaucoup de ses camarades, en grandissant, revenaient à la routine d'une existence paisible, fût-elle « cosaque ». Ils fondaient une famille et commençaient à élever la première génération de Serbes nés loin du pays. Slobodan n'avait pas pu. Encore gamin, âgé à peine de dix-neuf ans, il avait gagné Moscou par la route (le billet d'avion coûtait trop cher). A l'époque, les jeunes Serbes n'étaient pas astreints au service armé. A la place, on leur proposait chaque année entre seize et vingt-cinq ans, des périodes d'un mois de formation militaire, combien plus efficaces. Le jeune Slobo avait à son actif un brevet de tireur, une bonne quantité de sauts en parachute, le permis de conduire et de piloter, une pratique de sapeur et de démineur. Il avait aussi, inscrite dans sa chair et dans son sang comme une tache indélébile, la connaissance des musulmans, une connaissance congénitale expérimentée dans l'enfance, avidement entretenue par les récits des anciens, alimentée par des lectures. Il ne souhaitait qu'une chose : revenir au Kosovo.

Mais, au lieu du Kosovo, on lui proposa sept ans plus tard la France, un des trois pays à la tête du bloc euro-islamique. A cette époque, sa soif enfantine de vengeance était déjà tempérée par des ambitions d'adulte réfléchi. Il comprenait parfaitement que la France offrait un champ d'action plus intéressant et bien plus étendu. Il accepta l'offre, encore que le véritable consentement fut donné non par Vukovic, le brillant thésard cultivé de vingt-six ans qu'il était devenu, mais par Slobo, l'adolescent de dix-neuf ans qu'il avait été, sûr de lui dans son ignorance.

Et malgré toute sa préparation, bien des choses le prirent au dépourvu. Il s'attendait depuis toujours à affronter des bêtes brutes interchangeables, pétries à la hâte dans le lucre, le stupre et le sadisme et cuits au moule du fanatisme religieux. Mais, vu la nature de ses activités, il eut à côtoyer des musulmans bien différents, des intellectuels dotés d'une belle panoplie de qualités humaines. Ceux-là justement s'étaient orientés vers la carrière

scientifique, après que la route du pouvoir, à leur profonde déconvenue, se fut fermée devant eux. Non pas qu'on la leur eut barrée, mais ils l'avaient découverte parsemée de trop de déplaisirs.

Ils étaient nombreux, très nombreux, ceux que, même en donnant libre cours à sa fantaisie, il n'aurait pu imaginer en train de narguer un homme agonisant ou de trancher une gorge de leurs propres mains ! Ils étaient bien trop civilisés, trop normaux, ces Français musulmans depuis trois ou quatre générations. Ils avaient fait leurs études dans les meilleures écoles françaises et anglaises et, dans leur enfance, ils ne pensaient pas tous les jours à ce qu'ils étaient et à ce qu'ils allaient apporter à notre monde hospitalier. Et cependant, ils recueillirent les fruits de leurs efforts, bien que sous une forme, pour eux, assez paradoxale.

C'est pour eux que fut écrit le conte du diable dans la bouteille. Avec leur instruction, ce vernis européen qui ornait si heureusement le mode de vie musulman, ils ne cessaient de prendre de l'influence, en s'appuyant, entre autres, sur la pègre inculte à laquelle ils avaient ouvert les frontières toutes grandes. Ils estimaient que, dans une centaine d'années, l'Europe se réveillerait un beau matin, complètement islamisée, sans que personne ne remarque quand, précisément, cela s'était produit. Pouvaient-ils se douter, ces musulmans européens raffinés des deuxième ou troisième générations, que dans un avenir bien plus proche, l'obscure populace, au mépris de toute stratégie, allait entrer en ébullition, échapper à tout contrôle, et se répandre en un torrent fatal auquel ils seraient bien obligés de se soumettre, sous peine d'être eux-mêmes engloutis.

Cette impatience des bas-fonds, en se manifestant prématurément, avait aussi fait surgir le maquis et les catacombes.

La Résistance française n'inspirait à Slobodan ni sympathie, ni compassion. Il tenait compte de son existence, mais, sauf cas de force majeure, il n'était disposé, quelles que soient les circonstances, à consentir le moindre sacrifice en sa faveur. Qu'ils se débrouillent tout seuls ! Voilà plus de vingt ans qu'il se trouvait en France pour défendre les intérêts du monde orthodoxe. Et il fallait bien reconnaître que le prix que lui, Slobodan Vukovic, Serbe du Kosovo, devait payer pour cette mission était énorme. Oh, tous les orthodoxes ne se seraient pas résolus à pareille prodigalité !

Peut-être, dans sa vieillesse, s'il avait la chance de vivre vieux, il aurait la possibilité de faire pénitence pour son péché. Le mieux serait au Mont Athos, dans le plus reculé des ermitages. Ah, vous, les Grecs, vous vous en étiez bien mieux tirés que les Italiens, la Grèce était restée terre chrétienne. Mais en quelle humiliation nationale s'était mué votre mépris hautain d'antan ! Au XXe siècle, dans tous les pays prospères, la diaspora grecque avait pris racine et les Grecs vivaient sur le modèle juif. Comme un microcosme basé sur l'entraide, mais l'idée même de témoigner de la vérité ne leur serait jamais venue à l'esprit. Les Grecs d'origine considéraient l'orthodoxie comme un privilège national et regardaient les orthodoxes non grecs comme des gens inutiles, de deuxième catégorie. Et peu importe saint Paul : « Il n'y a plus ni Grecs… » ! Les communautés grecques ne gênaient personne, elles ne faisaient pas de prosélytisme. La seule chose qu'elles aient entreprise, ce fut, naturellement au bénéfice des leurs. Quand l'Euroislam fut aux portes de la Grèce, les millionnaires de la diaspora se cotisèrent et proposèrent une rançon. Les gouvernements réunis de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre ne purent aligner une somme aussi invraisemblable. Et maintenant, les Grecs étaient tributaires de l'islam, ils payaient pour

l'immunité de leur territoire, comme jadis la vieille Russie, vassale des Tatares. Il y avait tout de même une exception, à laquelle les Grecs étaient impuissants à y remédier car elle n'était pas négociable ! L'Euroislam voulait en finir avec le Mont Athos à tout prix. On a conservé de terribles bandes d'actualité de cette époque. Les moines se préparaient à mourir. Un glas lugubre résonnait au dessus de la sainte montagne, annonçant la fin, appelant au martyre. Et déjà, en ce matin de Pâques 2033, convergeaient vers elle par voies maritime et terrestre, de joyeux gaillards aux brassards verts, en treillis, équipés du matériel d'escalade dernier cri avec l'éternel kalachnikov à la bretelle.

Le premier navire fut coupé en deux comme un pain d'épice entre les mains d'un enfant. L'eau s'engouffra dans les cales si impétueusement qu'aucun des disparus n'eut le temps, avant de mourir, de prendre conscience de ce qui se passait. Au même moment, comme il fut établi par la suite, le réservoir du camion de tête explosait. Une brèche apparut dans la proue de la deuxième embarcation, et beaucoup des naufragés qui se débattaient dans l'eau purent être recueillis à bord du troisième navire avant qu'il ne subisse le sort du bateau de tête.

Les troupes se replièrent dans l'attente de renforts contre cet adversaire imprévu. Mais il n'y avait pas d'adversaire. Personne, dans la « péninsule des moines », ne tira depuis les rochers sur les parachutistes transportés par trois hélicoptères qui s'écrasèrent aux approches du mont Athos. Les appareils étaient tout simplement tombés au sol, sans raison apparente. Cette guerre déconcertante avait duré trois mois. Les canons se désintégraient avec leurs propres charges, en mutilant les artilleurs. Des hommes dans la force de l'âge s'asseyaient à l'ombre d'un cyprès pour faire la pause, on les y retrouvait inanimés, et il ne restait plus aux médecins majors qu'à constater leur décès par arrêt cardiaque. D'autres étaient privés de l'usage de leurs jambes et ils gémissaient en labourant des mains la poussière blanchâtre, mais personne n'osait plus leur venir en aide, les camarades reculaient, épouvantés comme s'ils redoutaient une contagion. Et parmi eux, certains étaient déjà terrassés par une fièvre qui affolait leur pouls. Trois soldats perdirent la vue, deux l'ouie. Un autre, devenu fou, était retombé en enfance et pleurait en exigeant une sucette au citron.

Les troupes ne furent pas évacuées, elles se débandèrent, fuyant, fuyant en dépit des ordres. Dans la panique les soldats se piétinaient et il y eut bien plus de victime que chaque année, à l'occasion du *hadja*.

Le Mont Athos s'était défendu tout seul, mais l'Europe n'en avait rien su. Depuis longtemps déjà, les journaux et la télévision étaient sous le contrôle de la censure, et les informations sur Internet étaient filtrées par des systèmes, introduits autrefois en Chine et en Corée.

Mais quoi, le Mont Athos n'est pas que pour les Grecs, il est pour tout le monde. Et donc, les Grecs subirent la honte pour prix de leurs défauts. Les Polonais, par contre, surent tourner leurs imperfections à leur avantage.

C'est qu'ils étaient des patriotes enragés ces ladres de Polonais. Et leur ténacité fut toujours plus forte que leur ladrerie, plus forte que tout. Après la deuxième guerre mondiale, quand l'humanité, traumatisée par Hitler, craignait comme la peste d'être soupçonnée d'antisémitisme, les Polonais furent l'unique nation qui échappa au réflexe général. En une dizaine d'années, ils expulsèrent en douce leur communauté juive. Le

moment était on ne peut plus favorable, les fascistes l'ayant déjà bien ébréchée. L'occasion était trop belle. Les Polonais ont toujours fait bande à part, suivant leur propre chemin. Les Polonais, voilà un peuple singulier ! Aux temps passés, ils avaient parasité l'Europe entière avec leur obsession du profit, héritée, par parenthèses, de ces mêmes Juifs qu'ils avaient chassés. Peuple cruel, presque incapable de magnanimité, pragmatique jusqu'à la mesquinerie. Et malgré tout, malgré tout, peuple de croyants à la foi profonde, inconditionnelle. Combien plus dévoués à leur foi que d'autres peuples plus raffinés, moins terre à terre. Au XXIe siècle aussi, les Polonais s'écartèrent de la route commune. Ils furent les premiers, parmi les ex-pays communistes, à comprendre qu'ils n'avaient nul besoin des musulmans qui se déversaient depuis le Tiers monde en torrents humains. Durant les premières années qui suivirent l'entrée de la Pologne dans l'Union européenne, ce fut juste un filet d'eau. En effet, le niveau de vie étant bien inférieur à celui de l'Ouest, la Pologne, la Tchéquie, la Hongrie et les pays baltes étaient bien moins séduisants aux yeux des misérables migrants. Allez donc essayer, au début du XXIe siècle, de vous tourner les pouces en Estonie et de vivre des allocations chômage ! Mais, avec l'effacement progressif des différences du niveau de vie, les flots d'émigrés, c'était inévitable, prirent aussi le chemin des anciens pays du bloc soviétique. Encore tourmentés par leur complexe de néophytes, les petits nouveaux venus firent bonne figure, craignant de se signaler par une insuffisante allégeance à la démocratie. Mais les Polonais se rebiffèrent immédiatement. D'abord par un discret sabotage bureaucratique, mais ce ne fut pas assez efficace. Alors les Polonais jouèrent leur va-tout. Le président d'alors, Marek Stasinsky, déclara que son pays sortait de L'U.E. et de l'OTAN ! Elle sortait de ces organisations auxquelles elle avait rêvé d'adhérer depuis tant d'années ! Et le président Stasinsky fut fêté comme un héros national.

Glacé jusqu'aux os sur son balcon, Slobodan rentra dans l'appartement et passa à la cuisine. Ah, cette habitude russe de refaire le monde pendant des nuits entières en ingurgitant tasse de thé sur tasse de thé ! Enfin, ça dépend aussi de l'interlocuteur. Il aurait plus volontiers maintenant sacrifié à l'usage tout aussi russe de s'envoyer un petit verre, non de thé, mais de liqueur de genévrier. Oui, justement, de genévrier. Deux verres, et adieu l'insomnie, l'histoire, la géopolitique ! Et il aurait bien mangé pour les faire passer, une tranche fine de lard, rose et translucide comme un pétale de fleur, directement découpée dans un petit salé enrobé d'une croûte de poivre roux. Bon stop, fini de rêver ! Les Russes – toujours eux – n'auraient pas manqué de dire : jamais Stierlitz[35] n'avait frôlé d'aussi près la catastrophe. Mieux valait ne penser ni à la liqueur ni au lard. Par contre, les Polonais, maintenant se gobergeaient de lard, de *chpikatchkis*[36], d'escalopes, de carbonnade et de boudin.

Mais il leur fallut payer le prix fort ! L'opposition déclara que Stasinski avait perdu l'esprit : avoir une frontière commune avec l'Allemagne dont l'armée est constituée aux trois quarts de musulmans et s'affranchir des règles du jeu européen !? Mais le peuple faisait confiance à son président et il n'avait pas tort. La deuxième ruse des Polonais fut encore plus audacieuse. Le fameux pacte du 5 mai 2034 plongea l'ex camp socialiste dans l'hystérie. D'ailleurs, la vieille Europe elle aussi fut saisie de stupeur, lorsqu'un beau matin, les troupes russes prirent position sur la frontière allemande.

[35] Vsevolod Vladimirov, alias Max Otto von Stierlitz, espion russe de séries télévisées très populaires en Russie et sujet d'innombrables anecdotes, l'équivalent de notre James Bond. (NdT)
[36] Lardons fumés et salés.(NdT)

Naturellement, la Pologne ne s'était pas enflammée d'un amour soudain pour la Russie, simplement, une fois de plus, elle avait fait preuve de réalisme. Sans cette présence militaire russe, l'invasion de la Pologne par l'Euroislam n'aurait plus été qu'une question de temps. La Russie, de son côté, n'était pas fâchée de maintenir les distances avec l'islamisme européen. Le mieux était de s'assurer le concours d'un Etat tampon. C'était l'intérêt commun de deux pays qui avaient derrière eux une histoire millénaire de pillages réciproques. Et puis mieux vaut un vieil ennemi que deux nouveaux adversaires. Oh, leurs aïeux des lointaines années 1990 n'en auraient pas cru leurs oreilles, si on leur avait dit que les troupes russes non seulement s'installeraient en Pologne, mais le ferait pour la plus grande satisfaction des générations actuelles ! Ils ne l'auraient cru pour rien au monde. Et pourtant, les militaires russes eux-mêmes le reconnaissaient : le service dans la Pologne actuelle, était un vrai plaisir. Bien sûr, la frontière était dangereuse avec les échanges de tirs, mais il ne se passait guère de dimanche où l'on ne soit invité dans quelque famille polonaise.

Oui, le repas de fête dominical. Les Russes comme les Polonais fêtent le dimanche et non le vendredi. Les Polonais étaient restés catholiques. Lorsque le pape de Rome se démit de ses fonctions au cours de la funeste année 2031, juste un mois plus tard, une fumée blanche s'élevait au dessus du couvent des Dominicains de la Sainte Trinité à Cracovie. Le Siège pontifical s'établissait en Pologne dont les frontières se confondaient désormais avec le monde catholique. Dans le feu de l'action, le clergé polonais se mit même à évoquer la messe d'antan, mais l'affaire n'alla pas jusqu'à la restitution du latin. Personne ne le connaissait plus, pas plus, il faut le reconnaître, que la façon de célébrer selon le rite tridentin[37]. Les plus vieux parmi les prêtres polonais tentèrent bien d'y revenir tant bien que mal, mais en gardant la langue polonaise. Quant aux autres, instruits par l'amère expérience, ils se contentèrent de jeter au moins par-dessus bord l'œcuménisme hérité du catholicisme européen du XXe siècle. On dénonça l'œcuménisme comme la plus redoutable des hérésies. Le terme d' « hérésie » fut, à cette occasion, réhabilité.

Se réjouissant pour les Polonais qu'ils aient échappé au saucisson de cheval *halal*[38], Slobodan ouvrit le frigo d'un air sombre. Malgré son professionnalisme sans faille, il ne pouvait s'habituer à manger de la viande abattue selon leur rituel légal. Il les avait trop vus, dans son enfance, trancher, avec la même expression de visage, la gorge d'un mouton ou celle d'un homme. Avec les mêmes paroles *Bismillah Allahu akbar*[39]. Obligatoires dans le premier cas, et seulement facultatives dans le second. Ca lui soulèvait le cœur. Il lui fallait toujours s'excuser en arguant de problèmes d'estomac liés à la consommation de la viande. Un psychologue de la GRU[40] avait bien essayé, dans le temps, d'élucider ce problème, puis, il avait conclu : « Non, il vaut mieux ne pas lutter. Cela pourrait rouvrir des plaies trop douloureuses. Actuellement, votre psychisme le maîtrise et fait tampon. Mais il ne faut toucher à rien. Bien qu'il y ait naturellement un risque ».

---

[37] Conformément aux décisions du concile catholique romain de Trente (1545-1553), le pape Pie V (1556-1572) instaura, en 1570, ce rite qui réalisait la synthèse des traditions antérieures.

[38] Comme les produits *kasher*, la viande *halal* est soumise à des interdictions (pas de porc, et autres animaux) et obéit à des prescriptions précises (elle doit être vidée de son sang). Ces usages, communs à l'islam et au judaïsme, éloignent ces religions du christianisme. La consommation de viande n'est interdite aux chrétiens que durant le carême. D'autre part, le christianisme ignore l'amalgame entre prêtre et sacrificateur.

[39] « *Au nom d'Allah, Allah est le plus grand* » (arabe). Paroles rituelles prononcées par le boucher lors de l'abattage et sans lesquelles la viande ne peut être déclarée *halal* (licite).

[40] Direction russe du contre-espionnage. (NdT)

Un risque, tu peux le dire. De toute façon, ils n'auraient pas trouvé un meilleur candidat que moi, ricana Slobodan, en se taillant avec dégoût un morceau de feuille d'agave. Si on la tartine de confiture de pêche, ça passe avec du thé. Surtout si on fait chauffer au micro-ondes. C'est ça qui fait grossir, mais il ne pouvait tout de même pas se gaver uniquement d'eau chaude.

Oui, bien des choses avaient changé depuis l'éclatement de l'OTAN. Les Etats-Unis, affaiblis, avaient assez à faire avec leurs problèmes intérieurs. Le Sud blanc et le Nord afro-islamo-juif tiraient chacun la couverture à soi au Sénat et au Congrès. Pour le moment on arrivait à maintenir un fragile équilibre, à éviter la guerre civile. Mais les chrétiens du Sud avaient beaucoup de chance de n'avoir pas à affronter un bloc musulman, mais trois religions concurrentes, en comptant le vaudou, lesquelles redoutaient, les unes comme les autres, une revanche implacable du christianisme. C'était là leur seul ciment. Et puis, après tout, vous avez régenté assez longtemps les destinées du monde. On vous a assez vus. On pouvait oublier l'Amérique pour un bon bout de temps, Ce qui comptait maintenant, c'était ce qui se passait à notre porte, à la frontière entre la Russie et l'Euroislam. Le monde entier, à des degrés divers bien entendu, était concerné par cette confrontation.

Parmi les pays musulmans, la Turquie, qui n'a pas voulu renoncer à son statut traditionnel d'Etat laïc, occupe une place à part. Ce qui ne l'a pas empêchée, évidemment, usant du droit du plus fort, de ressortir de vieux traités datant du temps des tsars pour soustraire la Crimée à l'Ukraine. C'est vrai, il faudrait être édenté, aujourd'hui, pour ne pas tenter d'arracher un morceau aux Ukrainiens. Les territoires ethniquement russes sont devenus un protectorat contrôlé par des troupes d'occupation. Et les espaces sans ressources minières sont devenus la proie, en plein XXIe siècle, d'une *Setch* [41]sauvage. Impossible d'établir une carte, le pouvoir, tantôt musulman, tantôt chrétien, change de mains d'un jour sur l'autre. Dans chaque ville et même chaque village. D'ailleurs, impossible de savoir au premier coup d'œil qui fait la fête dans les rues. Les Ukrainiens sont bizarres : quand ils guerroyaient contre les Polonais, ils ressemblaient à des Polonais[42] et maintenant, va-t-en les distinguer des musulmans ! Ils déambulent en bandanas et se laissent pousser la barbe. Ils n'ont d'électricité qu'une fois par mois, dans les villes naturellement. Dans les campagnes, il n'y a même plus de pétrole.

Les Biélorusses se révélèrent bien plus avisés, qui regagnèrent à temps le giron de la Russie. Oubliées maintenant les misérables coupures en « monnaie de singe » qui valaient moins que le papier nécessaire à leur fabrication et dont la triste masse volumineuse bourrait à craquer les porte-monnaie des grands-parents.

Avaient également rejoint la Russie l'Ouzbékistan et le Tadjikistan. Les Ouzbeks, par intérêt et pour imiter les Tadjikes, lesquels n'avaient finalement pas voulu renoncer à leur joie de vivre, à ce principe zoroastrien qui coulait depuis toujours dans leurs veines. Ils avaient préféré demeurer musulmans, mais sans *parandja* ni *gazavat*[43], ni *charia* pour pouvoir lever un verre de bon vin, les jours de fête. Et d'ailleurs, dans l'Euroislam, on

[41] Organisation militaire et politique cosaque, apparue au XVIe siècle sur le cours inférieur du Dniepr et définitivement démantelée sous le règne de Catherine II, au XVIIIe siècle.(NdT)

[42] Pour désigner les Ukrainiens et les Polonais, l'auteur utilise ici des termes anciens, appartenant au langage populaire, et non dépourvus d'une nuance de mépris. *Liahi*, pour les Polonais (allusion à Lech, le fondateur mythique de ce peuple) et *Hohly* pour les Ukrainiens (littéralement : *houpes*) par allusion à une coiffure traditionnelle des Cosaques de l'ancien temps.(NdT).

[43] Guerre sainte.

considère tous les musulmans de la Fédération russe à peu près comme des renégats, en raison de leur pacifique modération. En revanche, combien de gens instruits avaient émigré vers les régions musulmanes de Russie, avant que ne s'abatte le « rideau vert » !

On ne pouvait dire que l'antipathie de l'Europe affectait beaucoup les musulmans de Russie. Ils étaient nombreux, vivaient entre eux, et pas si mal que ça, il faut le reconnaître.

La Turkménie indépendante constituait une curieuse exception. Elle était gouvernée par la troisième ou quatrième incarnation du turkmenbachi. C'était maintenant une tradition bien ancrée qu'après sa mort, le turkmenbachi se réincarne dans le premier rejeton mâle né dans le clan au pouvoir. Chacun s'en amusait, sauf, on les comprend, les intéressés eux-mêmes. Mais allez donc savoir ce qui se passe dans la tête d'un Turkmène…

Et que devenait la fière et indépendante minuscule Tchétchénie, le principal casse-tête de la Russie au tournant du siècle ? Rien de particulier. Elle filait doux, car la Russie était puissante. Les voies de financement du terrorisme étaient coupées, il n'y avait plus de capitaux étrangers et donc plus d'idiots pour se révolter gratis. Mais, Seigneur, faites que jamais on n'oublie, que jamais on ne perde de vue qu'elle resterait toujours une cinquième colonne, le virus de monstrueuses maladies capable de sommeiller même un million d'années dans son cristal de sel. Mais non, cela ne s'effacerait plus jamais des mémoires. Cette erreur avait été trop souvent répétée au cours de l'Histoire, et la Russie n'avait plus droit à l'erreur.

Combien de fois, durant ses nuits d'insomnie, la carte du monde avait défilé devant ses yeux. Parfois, ce globe virtuel tournait sans à coup, comme la quenouille entre les mains d'une vieille paysanne serbe. Et tout d'un coup, une région changeait soudain d'échelle, grossissait comme sous l'effet d'un zoom. Israël, par exemple, qui s'était tellement renforcé avec l'apport massif de l'émigration des années dix, initié autrefois par l'appel de Sharon, ou l'Australie restée une oasis idyllique de vie patriarcale occidentale, mais privée de toute influence dans le concert des nations. Le Japon aussi, plus que jamais replié sur sa culture traditionnelle, comme une perle retirée dans sa coquille. L'Inde enfin, déchirée par des conflits permanents, et qui n'avait pas encore sombré en raison de sa vitalité démographique.

Et qui était-il, lui-même, Slobodan Vukovic, plongé par la pensée dans le kaléidoscope géopolitique mondial ? Un homme qui préfère les constructions abstraites aux passions ? Ou un instrument de haute précision qui enregistre les variations de la balance des forces ?

Dans cette hypothèse, l'aiguille témoin est agitée de tremblements inquiétants. Quelque chose pourrait bien être sur le point de se déplacer. C'est ce que murmurait le Paris nocturne derrière les fenêtres de sa résidence élégante, c'est ce que soufflait la gueule ouverte de sa feuille d'agave depuis longtemps refroidie dans son assiette de porcelaine de Meissen, c'est ce que tambourinait son sang à ses tempes.

L'équilibre pourrait bien se rompre d'un moment à l'autre.

*

Chapitre 4.

Une confession sans confessionnal.

Estonie, année 2006.

Annè Virvé entrouvrit le panneau tout neuf à double vitrage et, aussitôt, la rumeur de la *Narva Mante* s'engouffra dans la pièce. Oui, même si les baies ne donnaient pas directement sur le trottoir, le bruit était un inconvénient majeur de l'appartement. Et par malchance, les rails de tramway bifurquaient juste sous ses fenêtres. Il y avait un autre défaut, les plafonds étaient vraiment trop bas. Mais à quoi bon se lamenter, pour accéder au standing supérieur, il aurait fallu débourser davantage, bien davantage. Quelle femme indépendante peut, de nos jours, se payer, à trente ans, un quatre pièces au centre de Tallinn ? Enfin, presque au centre, question de point de vue. Les habitants de nos éreintantes mégapolis vous diront que, pour eux, habiter presque au centre ville c'est ne pas avoir plus de vingt minutes de transport en commun pour s'y rendre. A Tallinn, il faut quinze minutes à pied depuis les tours de Viru. On ne peut pas dire que ce soit la banlieue, mais tout de même…

Anne referma la fenêtre d'un geste décidé. Quand on dispose d'une bonne climatisation, on peut se passer de l'air pollué de l'extérieur. Et puis, elle devait cesser de se tourmenter pour savoir si, avec la même somme, elle aurait pu trouver mieux. L'affaire étant conclue, ce n'était plus le moment d'y penser. De toute façon, elle n'avait déjà que trop attendu, car depuis six ans, les rentrées conséquentes d'argent étaient taries, et il lui avait fallu se contenter de trois sous, vivre sur des salaires de misère : quelquefois pas plus d'une pitoyable centaine d'euros par mois. Et les années passaient, il était temps de s'installer dans la vie. Est-ce qu'une pauvre fille, logée dans un réduit chez ses parents, dans le quartier pouilleux d'Oismae, pouvait espérer décrocher un beau parti ? Grotesque. Et il ne s'agissait pas de calcul intéressé, mais de style de vie.

D'ailleurs, l'appartement n'était pas mal du tout. La cuisine ne donnait pas directement sur la rue, elle en était séparée par une jolie loggia carrée. Anne s'était longtemps posé la question au moment des travaux de remise à neuf : ne fallait-il pas abattre la cloison pour agrandir la cuisine ? Cela aurait fait une cuisine-salle à manger. Mais, elle avait bien fait de s'abstenir. Ce n'était plus la mode d'étaler aux regards les lave-vaisselle et autres frigos-congélateurs. Le résultat final était bien plus astucieux : du salon, accès direct à un petit jardin d'hiver, une cloison vitrée permettant d'avoir, dans la cuisine, une vue sur les luxuriantes plantes vertes. Avec un sourire de satisfaction, Anne caressa de la main la crinière d'un papyrus dont les hampes retombaient sur une jardinière en céramique. On avait même pu installer ici un petit banc, permettant à un ou deux invités de passer du salon pour s'isoler à l'heure du café.

Oh, que d'argent elle avait englouti dans ce salon ! Elle se souvenait avec horreur du spectacle qu'il offrait au moment de l'achat. Des papiers peints aux motifs démodés sur

des murs aux surfaces inégales, un lino gris râpé, par endroits, jusqu'à la trame noire. Les anciens propriétaires étaient, semble-t-il, un couple de petits vieux. Les retraités déménagent massivement dans des studios, ils n'ont pas les moyens d'entretenir un grand appartement. Rien que pour le chauffage, il faut voir comme la facture augmente ! Et heureusement qu'il y a ces opportunités, sans elles, l'immobilier serait encore plus cher.

Mais ce qui fait vraiment mal au cœur, c'est que la hauteur ne permet pas de placer des faux plafonds. Dommage, bien sûr, mais le mobilier IKEA suffit à lui seul pour créer un décor fonctionnel de style moderne. Là, d'ailleurs, réside le paradoxe : IKEA passe pour une marque populaire, et, en même temps, c'est le seul mobilier qui soit capable de témoigner de l'aisance de son propriétaire. Le secret est simple : pour que la fonctionnalité joue pleinement, il faut que toutes les pièces soient équipées en IKEA, ce qui suppose des moyens importants. (Bien entendu, les vieilleries de « grands-mères » que l'on met spécialement en valeur, ne comptent pas. C'était le cas de la machine *Singer* à pédale qui produisait chez Annè un si bel effet…). Autrement, on voit des gens qui installent des rayonnages modernes au milieu de meubles passés de mode, tables ou divans, rescapés, s'il le faut, de l'époque soviétique. Lamentable spectacle !

L'interphone sonna joyeusement. (C'est vrai que l'installation d'une caméra vidéo dans le hall d'entrée n'aurait pas été de trop, il faudrait régler ce problème avec les autres co-propriétaires !). Une femme, à la voix jeune, se présenta en anglais :

« C'est de la part du fonds international « Problèmes de démocratie ». Un sondage sociologique proposé à la population. Accepteriez-vous de consacrer quelques minutes à notre questionnaire ? »

Annè hésita un instant. D'un côté, depuis que l'Estonie était devenue membre de l'UE, les sociologues de tout crin et les responsables d'association ne vous laissaient plus une minute de repos. Mais, tout compte fait, il n'était pas si désagréable d'introduire dans son nouveau chez soi une personne cultivée. Cette dernière considération l'emporta.

« Entrez, je vous prie » dit-elle en appuyant sur une touche. Son anglais n'était pas irréprochable, mais il n'y avait pas lieu non plus d'en avoir honte.

La visiteuse, effectivement jeune, très jeune même, la déçut un peu au premier abord. Petite et maigrichonne, elle était habillée à la façon des intellectuelles de la vieille Europe. Baskets, jeans noirs, sous-pull sombre et anorak rose. Ses cheveux châtains tombaient librement sur les épaules, elle aurait pu passer chez le coiffeur pour se faire au moins couper la frange. Allez savoir avec des filles comme elle si elles vivent dans une caravane ou dans le château de leurs ancêtres. C'est toujours désagréable d'avoir à faire à des gens qui ne jouent pas franc jeu.

« Si vous voulez bien passer au salon ». Annè ne put s'empêcher de regretter le temps perdu. Il y avait peu de chance que cette gamine, vraisemblablement une étudiante, accorde un simple regard aux décors en bois de hêtre clair qui se détachaient si joliment sur le fond bleu ciel des murs impeccablement aplanis ou à son *home cinéma* avec écran à cristaux liquides. Deux mètres sur un mètre trente, ça n'est pas rien. Il occupait presque tout le mur du fond.

« C'est joli chez vous ».

« Ca vous plaît ? » demanda Annè que la surprise faisait rayonner de joie. « Figurez-vous que je viens juste d'emménager »

Ayant pris place sur un fauteuil d'osier, la jeune fille tira sur le champ, de la poche de son anorak, un ordinateur et se mit à tapoter sur le clavier à l'aide d'un stylet. Il y avait une étrange maladresse dans sa façon de tenir l'instrument dans sa main gauche.

« Vous prendrez bien une tasse de café ? »

« Merci, plus tard peut-être ». Annè n'avait pas remarqué jusqu'à présent cette voix curieuse, à la fois sonore et légèrement enrouée.

Annè fut soudain prise du désir de faire visiter son nouveau logis. Cette fille, qui, sans perdre de temps, avait déjà rentré dans son ordinateur les informations habituelles : âge, sexe, situation familiale, profession, sports pratiqués (ski alpin, tir), lui semblait une énigme. Patience, ça n'allait pas durer éternellement.

« Nous enquêtons sur ce que les Estoniens de souche, d'âge et de situation sociale différents, pensent du problème posé par la population dite russophone. Quel genre de solution envisageriez-vous personnellement ? »

Voilà donc où elle voulait en venir. Il allait falloir se tenir sur ses gardes. Répondre sans louvoyer, mais en veillant avec vigilance au caractère politiquement correct de la formulation. Les Européens de l'Ouest ne devaient se faire aucune illusion à ce sujet.

« Je ne vois, malheureusement, qu'une solution. Le rapatriement des russophones. Que la Russie prenne soin de ses ressortissants ».

« Comment expliquez-vous que, parmi vos compatriotes, il se trouve si peu de partisans d'une assimilation progressive de la population russe ? »

« Pour le plus grand regret des Estoniens, et le mien en particulier, il existe un malentendu entre les pays Baltes et les autres pays de l'UE. Nous autres, Estoniens, ne sommes compris que des Lettons, nos frères dans le malheur. Même les Lituaniens prouvent qu'ils ont la mémoire courte. La faute historique des occupants russes envers les Estoniens est trop grande pour que l'on puisse passer l'éponge. Nous n'en sommes pas moins un peuple cordial et hospitalier. Est-ce que nous n'accordons pas l'asile politique à des multitudes d'émigrés musulmans ? ».

Pas question évidemment de le leur refuser, sous peine de soulever des hurlements à travers toute l'UE. Mais, bien sûr, il valait mieux s'abstenir de cette remarque.

La jeune fille écoutait Annè avec attention, cependant quelque chose semblait lui déplaire. Mais quoi ?

« Nous accueillons avec bonheur les gens qui ne nous ont fait aucun mal. Et quelque effort que fassent les Russes (et on en trouve) pour abandonner leur langue et se plier aux exigences de nos usages, est-il possible d'oublier comment, au milieu du siècle passé, ils nous ont imposé le sanguinaire régime communiste ? ».

Cet argument était imparable. Qu'est-ce qu'on pouvait bien lui opposer ?

« Il aurait fallu, en 1919, comploter un peu moins avec les bolcheviks pour leur vendre Ioudenitch[44]. Peut-être qu'alors, il n'aurait plus été question de vous imposer quoi que ce soit ».

Qui c'est encore ce Ioudenitch ? Ah, l'année 1919 !

« C'est que les bolcheviks promettaient alors de nous céder des territoires ! ».

« Ils étaient donc les bienvenus, n'est-ce pas ? ».

Ce n'est qu'à ce moment que Anné comprit que la jeune fille parlait russe.

« Mina ei raagi vene[45] ! » s'écria-t-elle avec une épouvante qui la surprit elle-même. Cette gamine n'était qu'une provocatrice russe sous le masque d'une sociologue. Les Russes, quand ils sont jeunes, adorent faire les malins, mais on en vient vite à bout. A dix-huit ans, ça fait romantique de rester le ventre creux, mais à vingt ans déjà, on a faim, un point c'est tout. Deux ou trois sorties de ce genre, soldées par une plainte à la police, et les problèmes d'embauche sont garantis. Les parents se lassent plus vite de nourrir un enfant adulte que de râler dans leur cuisine contre les autorités. Parce que cette cuisine ne déborde pas de provisions.

Mais, tout en se rassurant, Annè demeurait nerveuse. En voilà une sottise ! Cette effrontée était seule, chétive, on pouvait s'en débarrasser d'une pichenette.

« Quand ça vous arrange, vous êtes tous bien contents d'être *raagi* ».[46]

La jeune fille fourra dans sa poche l'ordinateur devenu inutile. La maladresse de sa main gauche parut à nouveau évidente.

« Pourquoi cette intrusion chez moi ? Elle est illégale ! », dit Annè en faisant trois pas en direction de la fenêtre, comme pour s'éloigner de la visiteuse.

« Stop ! Restez là où vous êtes ! ». De la poche droite de l'ample anorak venait de jaillir un revolver. « N'essayez pas de vous approcher de l'alarme ! ».

Ce n'était pas tant le revolver (peut-être était-il factice) qui effrayait Annè au point que ses mains en tremblaient. Mais comment cette jeune marginale pouvait-elle savoir où se trouvaient les commandes ?! C'était invraisemblable, absolument incroyable ! Sans doute, une simple coïncidence, un coup de bluff.

« Quelle alarme ? Il n'y en jamais eu dans cette maison ».

---

[44] En 1919, l'Armée blanche du Nord-Ouest (du général Ioudenitch) fut trahie par ses alliés Estoniens qui conclurent un accord secret à Derpt (Tartu) avec les bolcheviks, dans le dos des volontaires blancs qui se battaient pour eux..

[45] « Je ne parle pas russe » (est.)

[46] russes.

« Non, sauf le bouton qui se trouve à côté de la commande électrique des persiennes et le faux commutateur. Pas grand-chose en effet. Mais vraiment, tu ne me reconnais pas ? »

La jeune fille tenait le revolver avec aisance, sans tension ni tremblement, Annè était bien placée pour s'en rendre compte. De la main gauche elle reboutonnait, non sans difficulté, la poche où se trouvait l'ordinateur. Elle ne se servait que de trois doigts, les deux autres, l'annulaire et l'auriculaire, figés en position courbée donnaient l'étrange impression d'être morts.

«Non !! Ce n'est pas toi ! ». Des gouttes de sueur glacée perlaient au front d'Annè.

Et pourtant, c'était bien elle, et même pas tellement changée. A part les cheveux qu'elle portait longs maintenant, tandis qu'alors, taillés courts et d'une couleur que la saleté rendait indéfinissable, ils commençaient à peine à repousser. Toujours aussi petite, les traits du visage presque aussi enfantins. Alors, elle faisait même plus vieux, avec son visage boursouflé, maladif. Un vieux chiffon souillé de sang séché lui bandait la main, et, par-dessus son tee-shirt léger était jeté un vieux blouson d'adulte. Elle avait été kidnappée en été, et cela se passait en novembre. Un temps affreux, bouché, les arbres complètement dénudés, ce n'était plus la saison de travailler. Voilà pourquoi Annè était allée vivre chez Ahmet. Elle avait aperçu la gamine plusieurs fois, peut-être assez souvent, elle n'avait pas fait attention. Mais elle en avait gardé le souvenir vivace.

Et justement l'image, restée gravée, d'une misérable fillette qui rentrait avec effroi la tête dans les épaules l'empêchait de faire le lien avec cette jeune personne si sûre d'elle.

« C'était bien dans notre langue d'occupants que tu bavardais avec lui quand vous faisiez l'amour. Et dans notre langue d'occupants que vous marchandiez tes services ».

« Mais toi, justement, tu n'es pas russe ! » s'exclama Annè.

« Même ça, tu ne l'as pas oublié » dit la jeune fille avec un sourire presque aimable « Ma mère était russe, tu ne peux pas comprendre. Le sang russe est le produit d'un tel brassage, et rien n'a été perdu .Je te mets au défi de me citer un nom, un seul nom d'Estonien de génie, savant, compositeur ou autre. Et ne va pas me refiler votre Ristikivi[47], des classiques de cet acabit, on en a à revendre dans nos maisons d'édition. Vous êtes des individualistes[48] monoethniques. Du Marquez[49] tout craché, où des gens comme vous finissent par mettre au monde des enfants dégénérés qui naissent avec une queue de porc ».

---

[47] Ristikivi, Karl, écrivain et homme de lettres estonien du XXe siècle, considéré comme un classique de la littérature nationale.

[48] Le mot russe, *kvadraty*, ici utilisé, suggère un profil psychologique d'après une grille d'analyse américaine vulgarisée en Russie par A.Alekseev et L.Gromova. Dans ce système, les caractères peuvent être répartis en cinq catégories : les carrés, les rectangles, les triangles, les cercles et les zigzags. Les « carrés » se manifestent, entre autres, par une indépendance excessive et une certaine fatuité teintée de mépris pour les autres. (NdT).

[49] Le thème de la dégénérescence génétique est abordé dans le roman de Gabriel Garcia Marquez *Cent ans de solitude.*

D'accord, qu'elle radote sur Marx[50] ou sur Lénine, peu importe, l'essentiel était qu'elle recherche elle-même le contact. C'était le b-a ba : plus longtemps on maintient l'échange, moins le coup risque de partir. Ce n'est pas tout d'être un tireur d'élite entraîné, il y a plus important. Il fallait causer, s'approcher un peu et, puisqu'elle était au courant de l'alarme, lui sauter dessus et lui tordre le bras. Dans un corps à corps, venir à bout de cette morveuse serait plus simple que bonjour.

« Tout ça, ce sont de vieilles histoires…Et toi, maintenant, tu arrives avec tes récriminations. Qu'est-ce que tu as fait ces dernières années ? »

« Des études ». Pour l'instant, la jeune fille était encore sur ses gardes. Trop tôt pour s'approcher.

« Des études ? Ah, tiens ? Et qu'est-ce que tu apprenais? ». Annè feignait un intérêt bienveillant.

« Ce que j'apprenais ? - répéta la jeune fille en souriant – j'apprenais à haïr de façon professionnelle. Tout le programme, de A à Z. Une seule année n'aurait jamais suffi. Rien que le cours consacré au syndrome de Stockholm[51] et à toutes ses variantes possibles, un vrai trésor. Et moi qui pensais que j'y avais toujours échappé. Simple illusion de non spécialiste trop sûr de lui. J'en étais atteinte. Comme peu de gens savent haïr correctement ! ».

« Mais pourquoi moi ? Pourquoi cette haine contre moi précisément ? »

C'était une folle. La plus folle d'entre les folles. Les choses se compliquaient, les fous déploient quelquefois une force physique bien supérieure à leur développement musculaire.

« Contre toi ? Encore une ânerie. Contre tous ceux qui se trouvaient là-bas où qui auraient pu s'y trouver, ce qui revient au même finalement ».

« Mais c'est chez moi que tu es venue. Alors que moi, en fin de compte, j'étais là-bas tout à fait par hasard. Je ne suis pas tchétchène, tu le sais bien. Je faisais du business, rien de plus ».

« Et pas le moins lucratif, pas vrai ? ». La jeune fille, d'un brusque coup de menton, désigna le canapé recouvert d'un plaid fantaisie couleur ultra marine orné de motifs géométriques orange. Cent dollars pour un homme du rang, trois ou quatre cents pour un officier. Si on compte en hommes du rang, à combien ce chiffon t'est-il revenu ? A deux ou trois hommes, *ja* ? C'est pas bon marché, ces trucs là. Combien de jeunes gars ne sont pas revenus chez eux parce que tu t'étais installée sur la fourche d'un arbre, armée de ton fusil à lunette. Et pourquoi ? Pour pouvoir décorer cet appartement miteux. C'est qu'on baigne dans le sang jusqu'au genou, ici. »

---

[50] Annè confond Marx et Marquez dont les patronymes, retranscrits en russe, sont très proches. (NdT)

[51] Ce syndrome, qui désigne la sympathie paradoxale que des otages peuvent éprouver, à la longue, pour leurs ravisseurs et geôliers, a été décrit par un psychologue américain, suite à un fait divers ayant eu lieu à Stockholm en 1973. (NdT)

« Non, non, tu te trompes ! ».

Annè veillait à ce qu'aucun trait de son visage ne trahisse la peur, ce qui aurait signé sa perte à coup sûr. Mais la sueur ruisselait le long de sa colonne vertébrale sous le léger peignoir et perlait en grosses gouttes dans la paume de ses mains.

« Je n'ai fait qu'un bref séjour en Tchétchénie ! Mon argent vient surtout de mes indemnités d'expropriation. On a construit une grande usine à l'emplacement de la maison de ma grand-mère ! Je peux te verser une compensation pour le préjudice moral que tu as subi ! J'ai un compte en banque ! ».

« Pauvre idiote, c'est moi qui ai un compte à régler ».

La jeune fille, à vue d'œil, prenait de l'assurance, une autorité d'adulte et, le pire, c'est qu'elle maintenait la distance sans relâcher son attention.

« En fait, je me suis intéressée à toi par hasard, mais si tu me vois ici, c'est que j'ai tout appris sur toi. L'argent règle beaucoup de problèmes, pas vrai ? Mais pas tous. Il y a des cas où racheter sa vie est impossible ».

La jeune fille ne perdait pas non plus de vue l'alarme, ou plutôt son revolver y veillait. Curieusement Annè se souvint de ce triangle en paille qu'elle avait l'intention de suspendre à Noël au plafond du salon, plutôt que d'installer le sempiternel sapin, passe-partout en Europe. Cela ne se ferait pas, elle le comprenait clairement. Et ce n'était pas tant la gamine qui était en cause, ni son revolver, mais autre chose, une étrange et absurde conviction que toute résistance était insensée parce que son heure avait sonné. Voilà donc pourquoi les gens avaient parfois des comportements incompréhensibles face à la mort !

« Tu veux me tuer ? », dit Annè d'une voix blanche, sans timbre, qu'elle ne reconnut pas elle-même.

« Je vais te tuer. Et sans aucune rétribution. Recule par là, vers l'estampe ».

La pratique du tir, c'est vrai, n'avait jamais été pour Annè qu'un business. Elle ne parlait jamais à ses victimes, ne les voyait jamais de près tant qu'ils étaient en vie. Mais cet ordre, comme son intonation lui était familière ! Tuer au milieu de la pièce ou près de l'estampe, quelle différence ? Aucune. Mais celui qui exécute de près donne souvent des ordres. Pourquoi ? C'est absurde, à moins qu'il y ait tout de même un sens ?

Annè n'eut pas le temps de comprendre.

La jeune fille en anorak rose sembla redevenue soudain une gamine. Elle s'approcha et se pencha attentivement au dessus du corps de cette femme sophistiquée en peignoir à dentelles noires. Les jambes écartées, elle gisait sur le tapis aux poils longs comme dans l'herbe d'un gazon. Et ses jambes étaient bronzées et musclées. La mauvaise qualité de ses cheveux bicolores était habilement masquée par une coupe et un méchage réussis.

La jeune fille, immobile, regarda un moment. Puis elle tira d'une autre poche un sachet plastique contenant des lingettes antistatiques. Elle essuya rapidement et avec un soin méticuleux tout ce que ses mains avaient pu toucher.

Paris, année 2048.

« Vous êtes trop jeune, mon père, pour comprendre la trivialité de la scène mélodramatique que nous sommes en train de jouer, vous et moi ! dit la femme en tirant sur son éternelle *papirosse*. Du temps de la jeunesse de mes parents, on tournait quantité de films dans lesquels nous n'aurions pas fait mauvaise figure. Une vieille pécheresse repentie raconte l'histoire de sa vie à un jeune prêtre célibataire, débordant du plus noble idéal. Beau de sa personne, ça va de soi. A l'époque, le cinéma idéalisait à l'extrême le célibat des prêtres. C'était, bien sûr, avant que l'on interdise tout film sur le christianisme afin de ne pas offenser la sensibilité des Européens musulmans. Puis ce fut le cinéma en général qui fut interdit ».

Le prêtre n'avait accordé aucune attention à l'ironie du propos. Il connaissait ce procédé et le désignait d'un terme spécial « rituel d'autodéfense ». Mais l'histoire de cette âme immense, consumée dans sa jeunesse, et incapable de puiser de l'énergie ailleurs que dans la haine, était insolite, même par les temps qui couraient.

« Vous disiez, qu'à partir de ce jour, vous aviez été transformée ? » demanda-t-il à voix basse.

« Pas dans mon âme, je dois vous décevoir, dans mon corps seulement ».

« Que voulez vous dire ? »

« Après ma captivité, j'avais cessé de grandir. Et qu'est-ce que les toubibs ne m'ont pas fait absorber ! On avait fini par admettre que je resterai avec ma taille de un mètre cinquante. Mais entre dix-huit et vingt ans, j'ai fait une poussée soudaine de quinze centimètres. Cette croissance rapide m'épuisait au point de perdre parfois connaissance. Ensuite, j'ai encore gagné trois ou quatre centimètres en l'espace d'un an et demi. ».

Le prêtre sourit, ce qui le fit paraître plus jeune que ses trente-trois ans.

« On peut au moins se féliciter que chaque affaire semblable ne se soit pas soldée par une nouvelle poussée de croissance. Sinon vous auriez rattrapé le minaret de la tour Eiffel ».

La femme, en tirant sur sa cigarette, fit un rond de fumée.

« Ils n'ont pas besoin de ça pour faire peur à leurs enfants avec moi. Malheureusement, il n'y a aucune raison ».

« Vous n'avez jamais tué d'enfants ? » demanda le prêtre avec, dans la voix, une nuance qui rappelait la palpation prudente d'un médecin qui cherche à localiser une tumeur.

« Hélas, non, bien que cet *hélas* ne puisse que vous choquer. C'est stupide de ne pas les tuer, mais je me suis permis de commettre ces stupidités. Ou plutôt, de ne rien commettre du tout »

« Tous les enfants sont cruels » murmura le prêtre. Il se tenait assis en face de Sophie, la tête appuyée dans la main qui cachait ses yeux. Il ne portait pas son étole, mais il obéissait à un vieux réflexe devenu une part de lui-même : quand on reçoit *pareilles* confidences, on n'a pas à voir le visage de celui qui parle.

« Ce n'est pas ce que je veux dire. En réalité, ce ne sont même pas des enfants au sens où nous l'entendons. Simplement des êtres qui n'ont pas atteint la taille adulte et qui sont incapables de se reproduire. Leur âme et leur intellect cessent de se développer vers l'âge de cinq ans, ils ne font plus qu'enregistrer de l'information. Du reste, il est difficile de dire si leurs enfants ne sont pas des enfants ou si ce sont les adultes qui ne mûrissent pas suffisamment pour parvenir à distinguer le bien du mal. Il suffirait, me direz-vous, qu'un de leurs enfants tombent entre de bonnes mains pour qu'on fasse de lui un homme normal. Je sais que vous allez me dire ça. Mais ils sont ravis que nous pensions ainsi. Eux, sont persuadés du contraire. Ceux que j'ai côtoyés dans mon enfance s'estimaient experts en *eugénisme*. Comment assortir les couples pour améliorer la descendance. Les braves avec les intelligents, les modestes avec les exubérants, tous les *types* humains étaient pris en compte. Malheureusement leurs expériences génétiques produisaient toujours le même résultat : un assassin ou un bandit. Ces chefs d'œuvre de la manipulation génétique, il faut les tuer au berceau, mieux encore dans l'œuf, mieux encore dans le germe ».

Le prêtre était déjà habitué à ce trait étrange : son interlocutrice prononçait les plus furieuses imprécations d'une voix calme où ne vibrait aucune émotion. Et plus passionné était son discours, plus le ton devenait glacé.

« Mais qu'est-ce qui vous a retenu alors de commettre un péché que vous considérez comme un bienfait ? »

« Une règle que je me suis donnée : ne leur ressembler en rien. Je vous ai raconté tout à l'heure comment cette Estonienne essayait de me rouler avec son baratin. Ils savent bien que plus tu fais durer l'échange verbal, plus il devient difficile de tirer ».

« Et ce n'est pas vrai ? »

« Si, pour des gens comme elle. Le principe du tueur à gages, c'est de ne voir dans sa victime rien d'autre qu'un simple objet, une abstraction, une cible. Pour moi, c'est le contraire. Il faut regarder droit dans les yeux, il faut *voir*. Voir la personne que tu vas tuer. C'est la seule façon d'endosser la responsabilité de son acte. Et si tu ne peux pas tirer en regardant ta victime dans les yeux, c'est qu'il ne faut pas le faire. Non, il ne faut pas, et cela arrive parfois ».

« Mais, c'est horriblement pénible d'agir de la sorte ».

« Et qui vous a dit, mon père, qu'il fallait se faciliter la tâche dans ces moments là ? ». La vieille femme esquissa un sourire. « Mais, revenons à notre sujet. Cette Estonienne avait la logique d'une mercenaire qui fait un business. Mais eux, par contre, ils n'ont aucun mal à causer avec leur victime. Ils en éprouvent une grande jouissance. Savez-vous qu'il leur arrive souvent d'éjaculer en égorgeant leur victime ? Même si je brûlais du désir de leur ressembler, jamais le fait de tirer une balle ne pourrait provoquer chez moi un quelconque orgasme. Mais, dans la mesure où ils peuvent tuer nos enfants, nous devons

épargner les leurs. En dépit de toute logique, de tout bon sens, et de notre intérêt. Qu'y a-t-il là de risible, saint père ? »

«Au risque de vous offenser, je dois vous avouer que, lorsque seul importe le résultat, les raisonnements théoriques me laissent indifférent »

« C'est aussi ce que disait mon beau-père ».

La pendule électronique affichait une heure. Dans ce souterrain, seuls ces chiffres qui défilaient en vert sur l'écran permettaient de distinguer le jour de la nuit.

« Est-il vrai qu'il était prêtre orthodoxe, Sophie ? Et vous-même, avez-vous été baptisée dans l'orthodoxie ? »

« Vous prenez des détours de jésuite pour poser votre question. Ce n'est pas mon beau-père qui m'a baptisée, mais une tante du côté de ma mère qui m'avait emmenée dans une église alors que j'étais gosse. Au grand mécontentement de la branche israélite de ma famille ».

« Ils étaient juifs ? »

«Ils étaient soviétiques, si tant est que l'on puisse expliquer la nature de ce phénomène historique. Ils considéraient la religion, quelle qu'elle soit, comme une sorte de folie douce. De plus, ma grand-mère paternelle était médecin. Elle jugeait contraire à toute hygiène que l'on aille tremper un enfant Dieu sait où ».

«Vous savez, je vois très bien ce que vous voulez dire. A l'Ouest, c'était encore pire : la religion et le matérialisme ne faisaient plus qu'un. Mais parlez-moi de votre beau-père ».

« Il était prêtre, et je pense qu'il aurait souhaité une tout autre épouse pour son fils, Léonid Sévazmios…Il avait compris que nous n'aurions pas d'enfant et l'avait accepté. Je ne pouvais pas donner le jour à des enfants dans un monde où j'étais incapable de garantir leur sécurité. Quant à mon père, il n'a pas survécu à ma mésaventure. Il a succombé à l'âge de quarante cinq ans des suites d'une mystérieuse avalanche de maladies. Elles se déclaraient les unes après les autres, parfois en même temps, tantôt le cœur, le foie, les vaisseaux…Avant, il était resté des années sans rien attraper, même pas la grippe. C'était comme si son organisme s'autodétruisait. C'est fou ce que j'ai eu de la peine, mais vivre ce qu'il a vécu, je ne le voudrais pour rien au monde. Pas plus que de me retrouver à la place du père de mon Léonid. Et il ne s'agit pas de moi ni des petits enfants que je n'ai ni conçus, ni mis au monde. La terrible épreuve du père Dmitri (tel était le nom de mon beau-père) fut de découvrir que son fils unique, qu'il destinait aussi à la carrière ecclésiastique, utilisait l'enseigne commerciale de son oncle pour se livrer à un trafic d'armes. Comportement plutôt atypique pour un Grec, soit dit en passant ! A cette époque les Grecs, comme d'ailleurs de tout temps, avaient un comportement des plus égoïstes. Ils croyaient, dur comme fer, que l'islamisation de l'Europe n'était pas leur problème ! Grotesque, et, en l'occurrence, ce gamin fantaisiste, souvent dans la lune – selon l'avis de ses proches - se révéla bien plus avisé et plus efficace que tout le monde. Il avait quelque bien personnel, hérité de sa mère, qu'il dépensa jusqu'au dernier sou, sans rien demander à personne. Nouveau scandale : un délinquant dans une famille respectable Heureusement, quand je l'ai rencontré, l'affaire s'était apaisée. Mais c'est une autre histoire que j'aurais peut-être

l'occasion de vous raconter plus tard. Je vous dirai seulement que mon beau-père se résigna à l'activité de son fils après que Léonid lui ait dit une petite phrase toute simple : « Si, hier, tu avais fait de l'apostolat, je n'aurais pas aujourd'hui à acheter des armes ».

« Pour le catholique que je suis, cela est assez dur à entendre. Il y eut un moment où l'orthodoxie aurait pu sauver l'Europe de l'islam. Toujours ce piège dans lequel est tombé Vatican II : quand l'Eglise dévale la pente du laxisme dans l'espoir de retenir ses fidèles, les gens, un beau jour, éprouvent la nostalgie d'une discipline sévère[52]. Et le dernier sursaut du besoin spirituel s'exprime ainsi : que l'on me dise ce qui est interdit ! Et, en effet, à quoi se réduit le Grand carême : à ne pas s' « empiffrer » le jour du Vendredi Saint ! C'eût été le moment pour l'orthodoxie de recueillir ces catholiques, las du tout-est-permis et qui n'avaient jamais connu le rigorisme des protestants ! Mais la diaspora russe était trop peu nombreuse, et les Grecs, c'est vrai, n'ont rien fait pour la mission. Quant à l'islam, lui, il passait à l'offensive. De sorte que le reproche de votre mari était, hélas, largement justifié. Mais, en ces temps là, les Croisades étaient encore possibles. Votre mari n'a pas sombré dans l'incroyance, il est devenu un combattant de la foi, n'est-ce pas ? ».

« Oui, il est resté croyant ».

« Mais il n'a pas su vous attirer vers Dieu », et, dans la bouche du père Lotaire, ce n'était plus une question, mais une affirmation.

« Que voulez-vous, il avait tété la foi avec la lait de sa mère, alors que moi…Peut-être, mon père, vous demandez-vous ce qui a bien pu me pousser à ces confidences. Vous avez bien trop de tact pour me dire que cela arrive souvent quand on a passé soixante-dix ans. Eh bien, détrompez-vous, si vous croyez ça. J'ai côtoyé la mort ma vie durant et mon propre salut m'est aussi indifférent que par le passé ».

Sophie s'était levée, et, pour dissimuler son émotion, elle s'était mise à arpenter le minuscule local. Le père Lotaire s'étonna une fois de plus de son allure juvénile et de son pas décidé.

« Comprenez-moi. Les vieux soldats, comme moi, ont un flair particulier. Il est possible qu'en ce moment je pense plus aux questions de la foi que dans toute mon existence passée pour la simple raison que je pressens quelque chose…Pour une raison indéterminée, cela m'est nécessaire, ou, plutôt non, cela va bientôt m'être nécessaire et dans le sens le plus concret…Je dis des bêtises…Comment pourriez-vous comprendre, alors que moi-même je m'y perds ».

A son tour, le prêtre s'était levé, et ils se tenaient face à face, dans une étrange tension intérieure, comme s'ils s'affrontaient en duel.

---

[52] Pour ne prendre que le Danemark, au cours de la période 1990-2000, et selon les estimations les plus basses, l'islam a recruté entre 3000 et 5000 Européens. En 2004, la première chaîne de la télévision danoise a commencé à retransmettre, depuis la mosquée de Copenhague, les prédications du vendredi. Ces prédications sont données en langue danoise par l'imam Abdolvahid Bedarssen, lui-même danois. En Allemagne, le nombre des Allemands de souche convertis à l'islam représente entre 13000 et 60000 personnes et le nombre de conversions enregistrées en 2003 a doublé par rapport à 2002.

« Peu m'importe les raisons, Sophie. Je me réjouis que ces pensées vous viennent, car vous avez vraiment matière à réfléchir ».

« Vous croyez ? », reprit la femme avec un sourire incrédule.

« Il ne vous est jamais venu à l'esprit, Sophie, que notre situation a quelque chose d'illogique ? Regardez comme les choses se présentent de votre point de vue. Vous étiez, et vous demeurez une matérialiste. Ne croyez pas que, du fait de nos conversations, je nourrisse quelque illusion à ce sujet. Donc, vous êtes une matérialiste. Moi, je suis un idéaliste, un mystique, je ne sais trop quelle étiquette vous m'attribuez dans votre for intérieur, en tout cas un homme qui plane dans les hautes sphères de l'abstraction ».

« Admettons ». La femme, en souriant, tira négligemment du paquet déchiré une nouvelle papirosse.

« Dans ce cas, expliquez moi pourquoi, de nous deux, je sois le seul à poursuivre un but pratique ? Cela fait longtemps que je voulais vous poser cette question, mais j'avoue que j'avais peur ».

« Seigneur, quel gosse vous êtes encore, Lotaire ! Croyez vous vraiment qu'il existe des mots qui pourraient me briser ? Allez-y, parlez ».

« Tout chimérique que puisse vous paraître mon objectif, il existe bel et bien, et, j'insiste là dessus, il est de nature concrète. La liturgie doit être célébrée. Tant qu'il restera un prêtre, une goutte de vin, une poignée de froment. C'est pour cette cause que nous donnons nos vies, que nous affrontons le martyre. Mais vous, les gens de la Résistance, vous n'avez aucun but. La guerre ne peut pas être une fin en soi, seulement un moyen. Et vous refusez de comprendre que, déjà, l'Europe ne peut plus être reconquise par les armes. La guerre que mène la Résistance depuis quelques décennies est perdue, perdue totalement ».

« Vous avez raison, mon père. Et comme vous voyez, je ne m'arrache pas les cheveux, même devant les vérités les plus cruelles ».

« Vous avez un réseau ramifié d'agents, des centres d'entraînement, des filières d'approvisionnement pour les munitions. Vous disposez, je suppose, de comptes en banque hors des limites de l'Eurabie. Ce n'est sans doute pas pour vos beaux yeux que les Chinois mettent leurs armements à la disposition des soldats du Maquis. Mais où est le but, vous n'avez pas de but. La guerre pour la guerre, un point c'est tout. Et des centaines de gens sont sacrifiés. Pour supprimer un seul misérable musulman, ce gamin, aujourd'hui, a risqué sa jeune vie. Mais, finalement, les comptes en banque vont s'épuiser, de même que les dépôts d'armes, les refuges seront découverts, le dernier des vôtres, exécuté. Les musulmans seront victorieux sur toute la ligne ».

Dans les yeux de Sophie dansait comme une petite flamme noire.

« Finalement, on arrachera les vignes, les refuges seront découverts, le dernier Missel sera détruit, le dernier prêtre, massacré. Les musulmans gagneront sur toute la ligne ».

En réponse, un sourire passa dans les yeux gris du prêtre.

«Eh bien, vous vous trompez complètement ! Quand il n'y aura plus de Liturgie, la fin des Temps adviendra. Et loin de triompher, ils seront précipités cul par-dessus tête dans la géhenne. Peut-être, selon votre logique, vous survivront-ils, mais nous, d'après la nôtre, en aucun cas ! ».

« L'orgueil des catholiques est un abîme insondable ! Dites moi aussi qu'en Pologne on ne célèbre pas selon la tradition, que la Russie orthodoxe ne compte pas et le Mont-Athos non plus ! »

« Je n'aurai jamais cette outrecuidance, et vous le savez parfaitement. Par les temps qui courent (et ils ressemblent fort à des temps ultimes, quoi qu'on en pense), chacun est responsable de lui-même. Je ne vis ni en Russie, ni en Pologne. Mon sacerdoce, je l'exerce en France. Et je dois l'exercer comme si mes prières avaient le pouvoir de repousser l'advenue des derniers jours. J'admets qu'il y a une part de présomption dans mes propos. Mais on nous a appris à transformer nos faiblesses en force au service de la bonne cause ».

Les flammèches noires s'éteignirent dans les yeux de Sophie dont le visage soudain se figea.

«Je vous comprends. Selon toute vraisemblance, Lévêque, ce gamin, n'atteindra jamais mon âge, ni même le vôtre. Mais, mon père, quel choix lui reste-t-il ? De vivre en musulman ? »

« Ne jamais oublier qu'il est né chrétien ».

« Là, vous allez trop loin. Souvenez vous, cher père, qu'il est né aux alentours de 2030. De quel christianisme peut-il être question ? Est-ce à vous qu'il faut rappeler que les réformes de Vatican II ont vidé le catholicisme de son contenu ? Et cela, bien avant la chute officielle de Rome, qui du reste, autrement, ne se serait pas produite. Vous-même, vous célébrez la Liturgie pour la seule raison que vos ancêtres appartenaient à une minorité viable. Mais vous n'y êtes pour rien, n'est-ce pas ? »

« Pour rien, vous avez raison. Et cependant, je reste persuadé que mon action a un but, contrairement à la vôtre ».

« Mourir debout, n'est-ce pas un but suffisant ? »

« Je ne sais pas, Sophie. Pardonnez moi, mais, effectivement, je n'en suis pas convaincu ».

La pendule électronique indiquait deux heures et quart. Dehors, l'aube commençait à poindre, une aube printanière, pleine de la senteur des bourgeons que travaillait la sève. Et l'on avait du mal à y croire ici, dans cet espace fonctionnel, privé de vie, coupé du cycle des saisons.

Les *papirosses* de contrebande avaient presque toutes émigrées de leur emballage dans la tasse à café qui tenait lieu de cendrier et où elles achevaient de se consumer en dégageant une odeur pas spécialement suave. Il en restait deux, tout de même, qui avaient échappé au sort des mégots, et Sophie laissa négligemment tomber le paquet dans les profondeurs de sa poche.

« C’est à vous de me pardonner, mon cher père Lotaire. Je vous suis infiniment reconnaissante de bien vouloir fouiller avec moi les cendres de mon passé volcanique. Quant à ce qui concerne mon sens pratique…Je puis vous dire que je n’agis jamais sans raison. Je hume quelque chose dans l’air. Quelque chose de très important qui nous concerne aussi bien vous que moi et, dans la même mesure, les maquisards et les chrétiens des catacombes. Ces effluves révèleront-elles le but que nous poursuivons ? Peut-être, je ne puis encore le savoir ».

*
**

Chapitre 5

Ahmad ibn Salih.

Ce matin là, Jeanne avait déniché à l'intention de Valérie un flacon de liquide savonneux pour faire des bulles. La fillette, enchantée, soufflait dans le petit cercle de plastique rose et riait de tout son cœur de voir s'envoler les bulles irisées. Jeanne et Eugène Olivier les attrapaient. Tantôt, elles se posaient sur leur main ouverte et ils tentaient de faire durer un instant leur vie multicolore, tantôt, au contraire, ils les faisaient éclater bruyamment en plein vol, s'amusant de la gaieté de Valérie autant que Valérie de son jeu. Mais, très vite la petite fille abandonna ce nouvel amusement, non par lassitude, plutôt par distraction, et elle alla se blottir dans un coin, en ruminant ses pensées. Puis, elle se leva, considéra avec surprise le flacon qu'elle tenait toujours serré dans sa main et le rejeta comme un objet inutile.

« Où va-t-elle ? » chuchota Eugène Olivier en regardant le petit dos incroyablement maigre qui s'éloignait dans le couloir.

Jeanne lui répondit d'une voix neutre :

« En ville. A Notre-Dame, je suppose, comme toujours. Elle va déambuler à l'intérieur en pleurant. Les « derrières » n'osent pas la jeter dehors ».

Eugène Olivier eut un mouvement de répulsion, comme s'il avait touché un crapaud. Il n'était allé à Notre-Dame qu'une seule et unique fois, et cela suffisait. Bien sûr, il passait assez souvent devant le *mihrab*[53], une niche en béton adossée au sud-sud-est dans un total mépris de l'harmonie architecturale de l'édifice. Mais s'il entrait, il devrait s'infliger la vue du siège épiscopal transformé en *mimbar*[54] par l'adjonction grossière sur le dossier de deux croissants, ou du bas-côté muré par une cloison ajourée derrière laquelle, comme dans des toilettes publiques, le sol était percé d'une vingtaine de cuvettes destinées aux ablutions…..Quant aux femmes, elles se lavaient les pieds à l'endroit où se dressaient jadis les grandes orgues. Les tribunes leur étaient réservées, auxquelles on accède par un escalier extérieur. Les vitraux à motifs géométriques avaient été épargnés, par contre, les vitraux historiés avaient été brisés et remplacés par de simples carreaux qui, par contraste, blessaient le regard. Il devrait revoir aussi les abjectes arabesques qui recouvraient les anciennes inscriptions en latin, trébucher dans les vides laissés sur le sol par l'arrachement des statues, tenter de retrouver l'emplacement de cette Vierge aux pieds de laquelle grand-père Patrice avait agonisé….Non, pas question de revivre cette expérience.

Et, comme le disait Jeanne, Valérie s'y rendait presque tous les jours pour y subir le plus douloureux des supplices masochistes. Eugène Olivier ne pouvait même pas se représenter à quel point la douleur de la petite fille était supérieure à la sienne. Comment la préserver, comment faire pour que les « derrières n'y aillent plus » ?

---

[53] *Mirhab* : niche orientée en direction de La Mecque.
[54] *Minbar* : siège de l'imam dans une mosquée.

Mais il fallait être fou pour poser pareille question. C'était du délire, comment voulez-vous les faire déguerpir maintenant ?

Jeanne avec humeur le tira par la manche

«Tape leur dessus. Elle se balance de ta pitié. Elle n'attend qu'une chose de nous, et nous, nous calons. Nous sommes des mauviettes. Tiens, à propos, voilà tes papiers ».

Eugène Olivier ne fit pas allusion à leur transmission de pensées. Mais les pensées sont des pelures, du vent. Jeanne avait raison. Il était une mauviette. Et, sans s'en rendre compte, il fixait l'enveloppe scotchée qu'il tenait à la main avec la même perplexité que Valérie regardait tout à l'heure son flacon de bulles.

Cependant, l'enveloppe contenait une bonne liasse de documents, du travail bien fait. Une carte d'identité de résident du ghetto, un laissez-passer pour travailler en ville, une inscription au registre des ouvriers voltigeurs dans le bâtiment, une carte de crédit digne d'un pays démocratique. Dans l'enveloppe se trouvait aussi une feuille locale en français, réservée aux indigènes, toute froissée, à la typographie aussi minable que le contenu, avec un rond laissé par une tasse de café. Et qu'aurait-on pu trouver dans une publication corsetée par la censure, à part des conseils pour l'entretien des plantes vertes, des recettes de cuisine, des petites annonces de voitures d'occasion et de chambres à louer, des rébus et des mots-croisés ? Un inconnu, pas très futé en matière de camouflage, avait laissé un message de quelques mots dans la grille des mots-croisés.

Eugène Olivier s'arrêta à la première cabine téléphonique, sans prendre même la peine de tirer la gazette de la poche de son jean.

« On te donnera l'équipement sur place, au dix de la rue Violette. L'appartement occupe tout le dix-neuvième étage ».

Eugène Olivier eut l'impression de connaître la voix du jeune homme qui parlait au bout du fil. Mais il s'interdit de pousser plus loin sa recherche : quand les « derrières » se mettent en tête de te tirer les vers du nez, seul un benêt peut se flatter qu'il ne craquera pas. Moins on en sait et mieux ça vaut pour tout le monde.

« C'est bien vrai que tu t'y connais en informatique ? »

Eugène Olivier acquiesça d'un signe de tête, bien que son interlocuteur fût dans l'impossibilité de le voir. Il avait de quoi être fier. Ses compétences étaient rares parmi les Français non renégats. Dans le ghetto, les ordinateurs se comptaient sur les doigts d'une seule main, il y avait bien un cybercafé, mais il était inutile d'y aller tant on avait mis de filtres en place.

« En tout cas, il faudra copier tous, absolument tous les fichiers de travail, tout le disque dur. Bref, tout ce que tu pourras copier. Tu disposeras d'une masse de temps, quatre heures environ. Mais il vaudrait mieux boucler en deux heures et demie. Ne laisse aucun désordre après toi. Pas d'empreintes, que tout soit nickel. Bonne chance ! »

Il roula la gazette en boule et la jeta en passant dans une poubelle.

Moins d'une heure après, Eugène Olivier, revêtu d'une combinaison fluo et coiffé d'un casque rouge, se déplaçait dans une nacelle le long de la façade d'un immeuble prétentieux, du style de ceux qu'on avait commencé à construire à l'époque islamique. Jusqu'au quatorzième étage, il n'y avait pas de fenêtres à proprement parler. De longues fentes étroites sous les plafonds en tenaient lieu. Elles étaient garnies alternativement de verres mats et de verres colorés qui zébraient la façade. Au dessus, les fenêtres étaient normales et, vraisemblablement, les appartements plus chers. Il dépassa le dix-neuvième étage, non sans avoir scruté attentivement les panneaux en PVC. Fermés, bien entendu, mais, dans une de ses poches, il pouvait compter sur un assortiment de crochets et de rossignols.

En bas, les frondaisons encore toutes fraîches frémissaient, enveloppant de nuées vertes et transparentes les toits des vieilles maisons. Il essaya d'imaginer un instant que tout cela n'était qu'un rêve absurde, qu'il n'était qu'un simple ouvrier chantonnant sur son chantier en plein air, comme les autres. Qu'il se rendrait ce soir tranquillement dans une discothèque en compagnie d'une copine ressemblant à Jeanne. Dans la pénombre balayée par les spots multicolores, ils seraient plongés dans un tonnerre de musique, au milieu des rires, des blagues les plus idiotes, ils baigneraient dans cette joie insouciante et niaise de la jeunesse à laquelle il pouvait légitimement prétendre. Comme il voudrait pouvoir y croire, mais ça ne marchait pas. D'abord, en des temps normaux, il ne se serait pas du tout vu ouvrier dans le bâtiment, mais plutôt étudiant à la Sorbonne dans une filière de prestige. Ensuite, autrefois, il y a une cinquantaine d'années, à l'époque où rien ne semblait pouvoir menacer le mode de vie, il était impensable que grandisse une Jeanne Sainteville. Des filles comme elle naissent dans la tourmente. Et, tout compte fait, ça ne lui aurait rien dit de sortir avec une autre, même pour aller en disco.

Dommage, il aurait voulu rêver un peu, mais c'était raté. Le fameux père Lotaire aurait sans doute fait observer que du point de vue d'un chrétien, toutes ces chimères n'étaient que dangereuses sornettes propres seulement à épuiser les forces de l'âme. Après tout, pourquoi pas.

Eugène Olivier arrima sa nacelle entre le vingtième et le vingt-et-unième étage. Juste à l'endroit stratégique. D'un côté la nacelle, de l'autre l'ouvrier qui fait une sortie. Rien de plus normal que ce tableau.

Il descendait le long du mur prudemment, connaissant bien la technique, mais il n'avait pas pratiqué depuis longtemps. Sous la pression du levier, l'huisserie de la fenêtre céda facilement avec un claquement. Eugène Olivier se libéra du filin de sécurité et se glissa par le panneau ouvert.

Il aurait fallu évidemment mettre les chaussons de protection à l'extérieur. Ses semelles, souillées de plâtre, imprimèrent immédiatement leur marque sur le tapis. La pièce, spacieuse, d'environ trente mètres carrés était tout entière recouverte d'un tapis superbe, visiblement en laine vierge. Persan ou turkmène, allez savoir. Un appartement de grand luxe, il n'y avait pas à dire. Des sièges de cuir vert tendre, si confortables à voir qu'on aurait bien dormi dans un des fauteuils. Des plantes vertes inimaginables dans des bacs et des vases dignes d'un magasin d'antiquités. Les portes ouvragées glissaient discrètement sur leurs gonds. Dans la chambre à coucher, des peaux de bête étaient disposées sur le sol, comme si le tapis ne suffisait pas. Ici, c'était le cabinet de travail. Sur une table géante en bois massif, un ordinateur trônait au milieu de la pièce.

Quelque chose cependant clochait, qui laissait perplexe. Ce très honorable Ahmad ibn Salih était un peu trop… réglo. Où visionnait-il les bandes vidéo, où écoutait-il la musique ? Bien sûr, c'était interdit, mais on sait bien que les musulmans diplômés ne se privent de rien en douce. Ce sont les collabos qui ont peur, pas eux. Peut-être avait-il téléchargé ses programmes préférés ? L'ordi n'était même pas protégé par un mot de passe, on pouvait y naviguer en toute indiscrétion. Non, rien du tout. Ni musique, ni vidéo ; Eugène Olivier se mit en devoir de recopier les fichiers avec l'impression irritante qu'il perdait son temps. Il ne savait, et ne voulait pas savoir ce que ses chefs recherchaient, mais il était prêt à parier qu'il n'y avait rien d'intéressant dans cet ordinateur si docile, si facile d'accès.

Au fond, il s'agissait peut-être de ce que l'on appelait jadis un attrape-nigaud ? Et si, sur ce bureau démesuré, au milieu des dossiers sortis de l'imprimante, des journaux scientifiques ou dans la bonne douzaine de tiroirs, se cachait le véritable ordi, le portable contenant des données beaucoup moins conventionnelles ?

Tout en réfléchissant à ces délicates questions, Eugène Olivier n'oubliait pas de ranger dans la poche ventrale de sa combinaison les disquettes enregistrées. Il avait devant lui du temps de reste, et puis sa montre électronique bon marché dissimulait en fait un capteur d'alarme. Si Ahmad ibn Salih s'avisait soudain de rentrer à la maison plus tôt que prévu, ses copains postés à l'entrée de l'immeuble donneraient le signal. Oui, on pouvait dire qu'il travaillait en toute sécurité. Alors, pourquoi ne pas essayer, essayer, rien de plus ?

Eugène Olivier s'installa confortablement dans un fauteuil de cuir pivotant, bien calé sur l'appui-tête, posa ses mains sur les accoudoirs et ferma les yeux. Mettons qu'il soit un prospère patron de laboratoire, un peu nonchalant, où mettrait-il son portable pour qu'il soit à la fois dissimulé aux regards et d'accès facile ? Il était droitier, à en juger par la place de la souris. Ce serait donc à droite, pour éviter un geste incommode, et dans un périmètre qui permettrait de rester assis. (Bien sûr, il fallait encore exclure l'hypothèse gênante que le véritable espace de travail se trouvât non pas ici, mais quelque part à la cuisine sur une table, à côté d'un pot de confiture d'abricot abandonné…). Voyons, qu'est-ce qui était à droite ? Une pile de livres sur le bureau et des tiroirs en bas. Une liasse bigarrée de tirés à part en langue anglaise (évidemment, la recherche ne se fait pas en arabe), quelques publications russes (il fallait aussi s'y attendre) dans lesquelles se trouvaient des traductions littérales en caractères écoeurants, pas dans tous les articles, seulement dans ceux qui étaient marqués en rouge. Donc, nous savons l'anglais, pas le russe, apparemment, pas le japonais non plus, la langue de la liasse suivante…Tiens, tiens, un carnet écrit à la main, encore un…Nous y voilà !

Eugène Olivier n'avait pas la dangereuse habitude de se parler à lui-même, aussi se retint-il de pousser un cri de victoire, même en cet instant où triomphait son intuition.

L'objet qui, à première vue, pouvait sembler un carnet de plus, se révéla être, vérification faite, le fameux *notebook* dans une gaine de plastique framboise. Un portable assez performant de la firme parisienne « Farhad », bien que le dernier des débiles sache parfaitement que « Farhad » n'était chargé que du design du boîtier et de deux ou trois babioles insignifiantes dans l'organisation du clavier. L'intérieur était entièrement *made in China* jusqu'à la plus petite composante électronique. Comme la Chine n'exportait que des

produits finis, l'acheteur, pour bénéficier du maquillage « Farhad » devait payer 50% plus cher. Néanmoins, la firme était florissante, car les fonctionnaires et les cadres supérieurs jugeaient de bon ton de faire travailler l'industrie « nationale ».

Eugène Olivier prit le temps de soupeser dans sa main l'ordinateur, comme s'il supputait la quantité d'ignominies qu'il contenait. Il suffirait de tomber sur un mot de passe un peu astucieux pour ne rien pouvoir recopier. Et puis, avait-il vraiment envie de se connecter ? Bah, après tout, qui ne risque rien n'a rien !

A peine eut-il soulevé le couvercle que le portable démarra sur le champ. Il chargea ses programmes à vitesse accélérée sans exiger le moindre mot de passe, et on voyait à quel point ce gadget était plus puissant qu'un ordinateur de bureau. Fait étrange, les icônes du menu se mirent à défiler sans laisser à Eugène Olivier la possibilité de choisir. Comme si l'appareil cliquait de lui-même pour aboutir à un site mystérieux.

Ca, par exemple ! Sur l'écran se dessina un *chat*, apparemment idiot. Tout bête, sans code confidentiel et vide d'information, ah non, plus vide maintenant. En anglais, ou plus exactement dans ce jargon anglo-arabe que l'on parlait aujourd'hui en Angleterre, le programme annonça que l'*Observateur* était en ligne.

D'accord, un coup pour rien ! Visiblement, Ahmad ibn Salih avait programmé son ordi spécialement en vue d'un échange virtuel. Il ne serait pas sans intérêt, bien sûr, d'apprendre quels étaient les habitués de ce *chat*, et de quoi discutait ce joli monde, mais il valait mieux se retirer. Après tout, il avait siphonné l'information selon les règles, et tout le reste était le fruit de ses élucubrations. D'ailleurs, l'homme au pseudonyme allait quitter, on ne bavarde pas avec soi-même !

En caractères orange vif, une ligne s'afficha sur l'écran.

« L'*Observateur* dit : *Intrus*, connecte-toi »

Flûte ! C'était trop tentant de jeter juste un coup d'œil. Apparemment, ils avaient convenu d'une heure exacte car aucun interlocuteur n'apparaissait encore à l'écran.

« L'*Observateur* dit : *Intrus*, connecte-toi ».

Le deuxième pseudonyme ne réagissait toujours pas

« L'*Observateur* dit : *Intrus*, je sais que tu es là ».

A quoi rimait ce jeu de cache-cache ? Quelque intrigue amoureuse, vraisemblablement. Dans ce cas, inutile de perdre son temps. Au fait, s'il n'y avait pas de code confidentiel, c'est que le *chat* était réservé à deux interlocuteurs seulement. L'*Intrus* devait être justement le pseudo d'Ahmad ibn Salih et, de l'autre côté, on avait reçu le signal que le *chat* était ouvert.

Eugène Olivier s'apprêta à refermer le couvercle de l'ordinateur pour mettre fin à cette situation stupide. Il espérait seulement qu'il n'avait laissé aucune trace.

« L'*Observateur* dit : *Intrus*, tu es assis à mon bureau et tu n'as pas eu le temps de te déconnecter. N'en fais rien ».

Eugène Olivier laissa choir le *notebook* sur ses genoux. Non seulement l'appareil ne tomba pas plus bas, mais il afficha une nouvelle ligne orange.

« L'*Observateur* dit : *Intrus*, ne fais pas l'idiot. Je ne suppose pas, je sais que tu es là ».

C'était plutôt convaincant. Il faut croire qu'il avait malgré tout laissé sa trace. Mais qu'importe, les dossiers étaient maintenant bien à l'abri dans sa poche, il n'avait donc plus aucune raison de prendre des gants.

« L'*Intrus* accepte la conversation».

L'information venait de s'inscrire en lettres bleues sur l'écran

« L'*Intrus* dit : Eh, l'*Observateur*, va-t-en au diable… »

Eugène Olivier comprenait qu'il était en train de commettre une immense bêtise, mais ses doigts avaient couru tout seuls sur le souple clavier.

« L'*Observateur* dit : *Intrus*, tu ferais mieux de moins t'occuper de l'endroit où je dois aller. Par contre, toi, tu es fait comme un rat ».

Alors là, mon vieux, tu te mets le doigt dans l'œil. Tu as peut-être verrouillé tes portes, mais tu as bêtement calculé que les fenêtres étaient trop hautes pour moi. Si elles avaient été équipées de cellules photoélectriques, celles-ci auraient fonctionné depuis un moment.

« L'*Observateur* dit : Constate toi-même ».

Un claquement se fit entendre, mais pas dans l'ordi. Du coffrage de la jalousie venait de descendre une grille d'acier ultra léger, dont on comprenait la résistance d'un simple coup d'oeil. Eugène Olivier balança le portable et se rua vers les autres fenêtres. Là, même tableau, ainsi que sur les portes d'entrée et de service.

Quel crétin ! Mais quel crétin il pouvait être ! Ce *notebook* fonctionnait comme une alarme sophistiquée. Portes et fenêtres étaient contrôlées de l'endroit d'où provenaient les messages, vraisemblablement d'un bureau en ville. Un petit piège de luxe. Pas pour se protéger des voleurs, non, seulement pour attraper les indiscrets.

Il sentit ses mains moites comme si ses gants de plastique ultra fins s'étaient soudain remplis d'eau. Une sueur froide mouilla ses joues, colla ses cheveux sur son front. Le *notebook*, lancé sur le sol, continuait à aligner ses caractères lumineux.

« L'*Observateur* dit : *Intrus*, j'ai besoin de te dire deux mots ».

Ca semblait évident.

« L'*Intrus* dit : *Observateur*, tu peux te brosser ».

Sur l'écran éclairé, les lignes perdaient toute signification pour Eugène Olivier. Du coin de l'œil, il voyait bien qu'elles continuaient à défiler, mais son regard glissait sur elles sans les lire, comme s'il s'agissait d'une simple succession de lettres. C'était pour les fichiers qu'il avait mal au cœur. Mais toi, salaud, ta conversation, il faudra que tu t'en passes, que le diable t'emporte. Et puis tu pourras toujours courir pour me découper en morceaux ou pour me brûler les yeux avec ta cigarette, comme vous faites d'habitude.

Après tout, il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même. Il lui fallut traverser le vaste appartement d'un bout à l'autre pour entrer dans la cuisine. Une plaque électrique. Sans intérêt. Pas de chance : un des placards est aussi protégé par une grille. Sans doute contient-il des instruments acérés et tranchants. On a peur d'une résistance armée. Et si j'avais un pistolet sur moi ? On me repérerait depuis une cache quelconque et on m'enverrait un jet de gaz asphyxiant. Mais je n'ai pas de pistolet. D'un moment à l'autre, c'est sûr, toute une bande va faire irruption. Pas les agents de sécurité qui se tiennent en bas. Ils seraient déjà là. Non, une voiture va amener ici un détachement spécial de gardiens de la vertu. Pas une minute à perdre.

Qu'est-ce qu'il y a de prévu ici pour se faire un rapide casse-croûte ? Voilà notre affaire. Eugène Olivier avisa un petit grille-pain. Tu n'es qu'un idiot, Ahmad ibn Salih. Peut-être pas un idiot, mais tu ne comprends rien.

La salle de bain était revêtue d'un marbre de Sienne ambré qui jetait des éclats. Une énorme baignoire à jacuzzi et des vasques couleur champagne étaient prises dans un habillage d'ébène. Comme ces salauds aimaient la *dolce vita* ! On pouvait espérer, dans la foulée, trouver une prise à côté d'un lavabo.

Dans la haute psyché se refléta un visage blême aux yeux cernés. Les yeux gris, bizarrement, semblaient noirs. Seuls les cheveux châtain n'avaient pas changé : les pointes plus claires que les racines. Un visage de type normand comme avait dit un jour le père Lotaire. Le père Lotaire, en voilà un pour qui ce serait pire, s'il était à sa place. Oui, il était heureux que se soit lui.

Eugène Olivier abaissa la bonde de la vasque. Un jet d'eau puissant fit bouillonner une eau bleutée. Que faisait Jeanne en cet instant ? Au fond, cela n'avait plus d'importance maintenant. Le bouton de la chemise à carreaux qui ne tenait plus qu'à un fil, les boucles joyeuses de sa chevelure, la petite bouche aussi rouge que des fruits de berbéris.

A son poignet, la montre fit entendre son signal strident. Zut ! Il fallait se grouiller ! Il risquait tant de le regretter, s'il n'y arrivait pas tout de suite !

Il eut du mal à brancher la prise du grille pain. L'ayant saisi entre ses deux mains, il plongea l'appareil dans l'eau.

Rien ne se produisit. Bien sûr, il avait perdu la tête ou quoi ?! Eugène Olivier fut secoué d'un petit rire nerveux. C'était bien le moment d'oublier qu'il portait ces gants stupides !

La montre continuait de vibrer. Eugène Olivier, dans la panique, tirait sur ses gants, essayant de les arracher.

La dernière chose qu'il perçut, avant de s'écrouler sur le sol, fut une voix qui, sans aucun doute, proférait des jurons dans un idiome inconnu, du persan peut-être….

Le visage soigné aux moustaches rasées d'un homme corpulent se pencha sur lui, et Eugène Olivier, avec une rage désespérée, comprit qu'il n'avait pas réussi à se tuer. La décharge électrique n'avait pas eu lieu, par contre il avait reçu un coup sur la tempe gauche dont la violence lui faisait voir trente-six chandelles et provoquait dans ses oreilles d'horribles bourdonnements.

Les yeux marron clair d'Ahmad Ibn Salih croisèrent son regard. Ils échangèrent des éclairs de haine. L'Arabe fit une vérification, se redressa aussitôt, grinça des dents en arrachant le fil de la prise et projeta violemment le grille pain qui s'écrasa sur le sol carrelé avec fracas.

Mais, bon sang, c'était impensable qu'un fainéant d'Arabe, un quelconque laveur d'éprouvettes, ait pu fondre sur lui, ait eu le temps de l'assommer, lui, un soldat du Maquis ! A croire qu'il avait traversé la vaste salle de bain en volant ! Eh, gros derrière, que le diable t'emporte !

Eugène Olivier se remit lentement sur ses pieds, appuyé de tout le poids de son dos contre le mur. S'il avait seulement sous la main un objet aigu, pas pour ce salaud, ce serait de la folie, bien sûr, il n'était pas seul !

« Si tu avais seulement lu jusqu'au bout, morveux », dit l'Arabe en reprenant son souffle avec difficulté. Sa large poitrine se soulevait comme un soufflet de forge. « Je t'avais pourtant averti que je n'avais pas l'intention de te livrer aux gardiens de la vertu ou à la police »

« Et vous pensiez que j'allais vous croire sur parole » ricana Eugène Olivier.

«Tu ne vois pas que je suis seul ? Regarde un peu ce que tu m'as fait ? Pourquoi ? ». Ahmad ibn Salih sortit un mouchoir de batiste et, après l'avoir humecté et rudement roulé en boule dans son poing, entreprit de se tamponner le visage. Eugène Olivier remarqua, non sans une vague satisfaction, que le chercheur avait payé cher le coup qu'il lui avait assené. Et cependant, comment avait-il eu le temps cet abruti du diable ? »

Le maître des lieux sortit de la salle de bain en tournant tranquillement le dos, visiblement persuadé que son visiteur allait le suivre. Etait-il donc vraiment seul ? Ou alors, il se fichait de lui ? C'est ce qu'on allait voir. Ce respectable *effendi*[55] avait un peu trop d'assurance.

Ahmad ibn Salih se laissa pesamment tomber dans un fauteuil de cuir. Sans sa taille imposante, il aurait semblé obèse.

«Je ne suis pas sur écoutes ».

Eugène Olivier répondit avec un rire sarcastique :

[55] Ici : savant (arab.)

« C’est le dernier de mes soucis ».

Encore tout étourdi, ses jambes flageolaient, mais Ahmad ibn Salih, semble-t-il, ne s’en souciait guère, pas plus que de savoir si l’*Intrus* allait rester planté là où s’il trouverait de lui-même où s’asseoir dans ce petit salon aux trois murs noirs, le quatrième étant constitué par la vitre d’un aquarium éclairé. Sans attendre une invitation qui tardait à venir, Eugène Olivier prit place sur le divan.

«Ah, tu crois ça ? Et c’est pareil pour Sophia Sévazmiou ? »

L’Arabe qui lui faisait face laissait peser sur son interlocuteur un regard lourd et scrutateur où l’on devinait une malveillance glacée teintée d’une sorte de dégoût.

« Qui ça ? Qui ça ? ». Le cœur d’Eugène Olivier avait bondi dans sa poitrine, mais il savait que son visage ne le trahirait pas.

« Tu as bien entendu. Voici l’adresse : Ghetto de Pantin, intersection des septième et onzième rues… ».

Une nouvelle bouffée de haine et de désespoir vint paralyser le garçon au point de l’empêcher de penser. Cela faisait juste deux ans que le maire de Paris avait décrété de remplacer par des chiffres le nom des rues dans tous les ghettos. Les Français, naturellement, continuaient entre eux à les nommer comme par le passé. S’ils utilisaient le chiffre c’était avec une grimace de répulsion qui n’échappait pas à leur interlocuteur. Il n’y avait qu’un ennemi qui pût employer cette numérotation avec une aussi superbe indifférence, et, en dix-huit ans d’existence, c’était la première fois qu’Eugène Olivier s’entretenait ainsi, vautré dans un fauteuil de cuir, face à face avec un ennemi.

Bon, du calme ! Ce qui était entrain de se passer, le diable seul le savait, et il fallait ouvrir l’œil et l’oreille. Bon Dieu, s’il pouvait appliquer quelque chose de froid sur son front ou, au moins, boire un verre d’eau, il reprendrait complètement ses esprits, mais il n’allait tout de même pas demander service à ce salaud !

« Je doute que tu connaisses cette adresse, mais les autres, oui. Donc, ghetto de Pantin, numéro 7-11, appartement 5. Sophia Sévazmiou y vit déjà depuis une semaine et pour quelques jours encore ».

Pour le coup, ce n’était pas vraiment le moment de se laisser aller à ses émotions. L’attention d’Eugène Olivier était si tendue qu’il en oubliait de respirer et qu’il ne s’en rendait même pas compte. D’où tenait-il ces informations ? Ou alors, ce salaud bluffait.

«Quand tu raconteras ça, bien sûr, elle va faire ses bagages sur le champ. Qu’elle ne se donne pas cette peine, c’est inutile. Elle peut tranquillement rester sur place. Les gardiens de la vertu ne sont pas au courant. A propos, à votre place, je serais plus prudent avec ces entrevues dans le ghetto. En ce moment, on étudie un nouveau système. Pour la moindre bagatelle, on va mettre en garde à vue les adolescents, les jeunes d’une famille sur vingt. Sans toucher aux autres membres de la famille. On jugera les jeunes appréhendés et on les incarcérera dans des prisons pour infidèles, à Compiègne par exemple. Je pense que tu as entendu parler des conditions de détention dans ces prisons. Il n’y a rien

d’extraordinaire à ce qu’on mette la main sur un ado de quinze ans qui s’est permis quelque geste insolent alors qu’on appelait à la prière, qu’on le fasse comparaître et qu’on le jette en prison. Mais ses parents sont prêts à bien des sacrifices pour alléger le sort de leur enfant détenu à Compiègne. Pas pour le libérer, ce serait impensable, mais pour lui faire passer une boîte de chocolats, lui éviter le mitard aménagé sous les chiottes, le sauver du harcèlement sexuel des gardiens. Dans ces cas-là, la vie de quelques dizaines d’étrangers ne semble pas un prix trop élevé. »

On pouvait déceler ce que l’on voulait dans la voix égale et bien timbrée d’Ahmad ibn Salih, mais, à coup sûr, nulle nuance de pitié pour ces gens contraints à des choix indignes et terrifiants.

C’est qu’il ne ment pas, pensa Eugène Olivier en un éclair. C’était plus que vraisemblable. Il était vrai que, depuis quelques temps, les ados étaient particulièrement visés. Il ne s’était pas tellement inquiété de ces arrestations qui, en aucun cas, ne pouvaient le concerner. Compiègne était réservée aux petits délinquants. L’Arabe, sur ce point, ne mentait pas, mais pour le reste ?

« Qu’est ce qui vous prend de me raconter tout ça ? J’en ai assez de jouer au chat et à la souris. Qu’attendez vous de moi, c’est idiot à la fin ! »

« Evidemment, où est l’intérêt de causer des complots du Maquis avec un type qui s’est introduit chez moi pour me piquer en douce mon argenterie ? »

En ricanant, Ahmad ibn Salih posa un instant son regard sur une tortue naine qui s’était collée contre la vitre de l’aquarium.

Au fait, pourquoi ne pas lui laisser croire qu’il était bien venu pour voler des objets de valeur et puis que, tout d’un coup, l’envie l’avait pris de surfer sur la toile. Non, c’était ridicule, il faudrait être crétin pour gober ça.

Ahmad ibn Salih tapotait contre la vitre de l’aquarium et la tortue ouvrait la bouche sans comprendre pourquoi elle ne pouvait rien attraper sur cette surface lisse.

« J’ai besoin de rencontrer Sophia Sévazmiou. Je vois que tu n’as pas encore compris qui elle était. Mais je sais des choses qu’ignorent les gardiens de la vertu et mon silence sur ce point devrait être pour toi la garantie que je considère cette rencontre comme très importante ».

C’était un pauvre imbécile, rien de plus ! Jamais Sévazmiou n’irait croire l’un des leurs sur parole, pas un traître mot de ce qu’il pourrait dire. Et elle ne permettrait en aucun cas que quiconque lui impose les règles du jeu.

« Tu peux lui transmettre quelque chose », dit Ahmad ibn Salih en se levant et en quittant vivement la pièce. Allait-il chercher du renfort ? Passer un coup de fil ? Eugène Olivier se glissa sans bruit vers la porte. On entendait seulement des claquements impatients, comme si on ouvrait les uns après les autres les tiroirs d’une commode.

« Tes enregistrements (je suppose que tu as consciencieusement léché mon disque dur), tu peux aussi, bien sûr, les communiquer à qui tu voudras, continua le savant depuis

la pièce voisine, mais il vaut mieux, je pense, les remettre à madame Sévazmiou. Cependant, je dois te dire que mes fichiers présenteront pour elle peu d'intérêt. Ils sont parfaitement aseptisés ».

En prononçant ces paroles, Ahmad ibn Salih, avec une souplesse étonnante pour son poids, apparut sans bruit dans l'encadrement de la porte, se trouvant ainsi nez à nez avec Eugène Olivier. Il tenait un emballage de cellophane qui contenait une petite boîte. L'Arabe fit tomber l'objet sur la paume de sa main. La boîte ressemblait plutôt à un écrin en bois de poirier, à peine plus grand qu'un paquet de cigarette, dont le couvercle coulissant était décoré d'un motif à moitié effacé.

«Voilà la chose » dit-il en tendant le coffret à Eugène Olivier. Celui-ci recula d'un pas.

« Ouvrez ».

Ahmad ibn Salih obtempéra. Il fit glisser le couvercle avec précaution, faisant apparaître le contenu ou plutôt l'absence de contenu, car l'écrin était vide. Puis, spontanément, il se pencha et huma l'intérieur de la boîte.

« C'est vrai, l'odeur est assez forte, mais absolument inoffensive ».

Du bois sombre et chaleureux se dégageait un parfum capiteux. Eugène Olivier, perplexe, tournait et retournait l'objet entre ses mains. Il semblait très vieux et les incrustations d'ambre avaient presque toutes disparu. Bon, et alors ? Ces petits jeux énigmatiques étaient agaçants. Devant lui se tenait un ennemi, un ennemi, à n'en pas douter qui n'arrivait même pas à dissimuler son hostilité.

«On peut évidemment s'en débarrasser dans la rue en la jetant dans la première poubelle venue… dit Ahmad ibn Salih en prenant la direction du couloir pour signifier que l'entretien était terminé. Mais, à ta place, je ne le ferais pas ».

Il avait bien besoin de savoir ce que l'autre ferait à sa place ! Par contre, ce qu'il allait faire, lui, voilà qui n'allait pas de soi… Il s'agissait peut-être d'une machination machiavélique qui consistait à sacrifier un pion pour s'emparer de la dame. Ou plutôt de la reine. Merci tout de même pour le conseil au sujet de la poubelle. Mais pas forcément la première venue.

Ahmad ibn Salih, qui précédait le garçon dans l'entrée, s'arrêta brusquement comme s'il venait de saisir sa pensée et se retourna.

« Ecoute…Si Sophia Séviazmou se trouve effectivement ce soir à l'adresse indiquée, pourquoi aurais-je besoin d'un appât ? Tu pourras vérifier par toi-même si j'ai menti ou non ».

*
**

Au numéro indiqué par l'Arabe se trouvait une boutique d'antiquaire ou plutôt une brocante à en juger par le bric à brac qui s'y entassait. Les murs étaient encombrés par des

cintres chargés de vêtements d'une autre époque. On confectionnait encore des chemisiers sans manches ou à manches courtes, mais seulement pour l'usage domestique tant ils étaient provocants. Il ne viendrait à l'idée d'aucun couturier musulman de proposer des corsages modestes à carreaux discrets comme celui-là avec des poches pratiques ou comme ce chemisier beige, sans ornement. Sur les étagères étaient empilées des tasses de faïence dont certaines portaient un décor humoristique : des animaux portant costume et occupés à des affaires humaines. Comme elles étaient à la mode au tournant du siècle : les gardiens de la vertu avaient beau les détruire systématiquement, il en restait encore ! Se trouvaient aussi des encadrements métalliques ou sculptés destinés à des photographies et dont l'usage s'était perdu. Mais à première vue, il y avait surtout des bibelots insignifiants comme des cafetières turques, des vases ébréchés, des plateaux ou des coffrets. C'est pourquoi quand Sophia retourna entre ses mains la « chose » problématique, elle avait tout l'air, vue de l'extérieur, d'une cliente qui jaugeait un des objets proposés à la vente et l'expression de son visage correspondait en tout point à celle d'un chaland en quête de quelque babiole.

« Je connais cet objet, effectivement » dit Sophia au fond du local obstrué par le fatras, en se balançant dans un vieux fauteuil à bascule. «C'est dans ce coffret que mon beau-père conservait sa myrrhe rouge. Même si j'avais oublié ces incrustations à moitié perdues, l'*odeur* aurait suffi à m'en faire souvenir. C'était sa lubie : il préférait la myrrhe à l'encens. Il n'y a pas à dire, il est assez commode de disposer d'un message que seul son destinataire est en mesure de décrypter. Il faut croire que le projet ne date pas d'hier ».

Eugène Olivier gardait le silence. Ce n'est pas le rôle d'un soldat de questionner son général, même si ce dernier donne l'impression de vouloir prendre son avis. En fait, Sophia Sévazmiou devait réfléchir à haute voix, elle ne pouvait tout de même pas s'intéresser à l'opinion de quelqu'un qui avait trouvé le moyen de commettre deux bourdes avant midi. Un vrai record ! D'abord, il avait échoué, et, deuxièmement n'ayant pas été capable de mettre fin à ses jours, il avait compromis une masse de gens. Et encore, il n'était pas certain que son actuelle démarche ne constituât pas une troisième gaffe, celle-là la plus énorme.

Sophia enfouit le coffret dans l'une de ses poches, et tira de l'autre ses éternelles *papirosses.*

« Ne cherche pas à comprendre, mon petit gars, avec tes dents de lait tu n'arriverais pas à casser cette noisette. Comme tu vois, le fait que tu sois resté en vie n'a entraîné aucune catastrophe. ».

Eugène Olivier trouva le courage de lever les yeux.

« Je n'en suis pas certain ».

« Tu veux savoir si quelque parent du côté de mon mari n'est pas toujours de ce monde ? ».

Sophia eut un petit rire ironique et s'étira.

« Sois gentil, passe moi un cendrier, sinon je vais faire tomber de la cendre par terre et le père Georges n'a pas de domestique. Autant que je sache, personne n'a survécu. En

tout cas, pas en Eurabie. Et, de plus, tout le monde sait bien que l'on ne peut rien obtenir de moi par chantage ».

A vrai dire, Eugène Olivier ne le savait pas avec certitude, mais certains bruits inquiétants lui étaient parvenus aux oreilles. Au sujet d'une tentative de chantage. Les otages avaient péri, mais ils avaient été si impitoyablement vengés que les wahhabites s'en étaient tenus là. On murmurait que la vengeance s'était exercée durant presque une année, et que seul un des preneurs d'otage était resté en vie. Mais, l'attente du châtiment l'avait rendu fou. Maintenant, il se jetait sous son lit d'hôpital dès qu'il voyait apparaître un infirmier inconnu. Tout cela, au demeurant, n'était peut-être qu'un de ces nombreux racontars qui traînent à la suite de personnalités comme Sophia Sévazmiou.

« C'est la seule idée qui m'ait effleuré, prononça-t-il d'une voix à peine perceptible. C'est un ennemi, et quel atout un ennemi peut-il cacher dans sa manche sinon le chantage ? ».

Sophia se balançait sur son fauteuil à bascule.

«C'est vrai, avec eux en effet, on ne sait jamais…. Sais-tu pourquoi ils n'ont pas réussi à s'emparer de toute la planète ? Tu ne peux pas t'en souvenir, mais l'occasion leur en a été donnée, ils auraient pu ».

Eugène Olivier se taisait. La culpabilité le rongeait comme ce renardeau qu'un petit Spartiate avait caché contre lui, sous sa chemise, et dont l'histoire lui avait été racontée par sa mère quand il était gosse. Il ne lui restait plus qu'à souffrir, sans mot dire. Il n'allait tout de même pas supplier qu'on le pardonne ou qu'on le justifie

« Ecoute, assieds toi donc sur cette caisse et cesse de virevolter devant mes yeux ! ».

Comme toujours, la remarque la plus anodine sonnait involontairement dans sa bouche comme un ordre.

« Vois-tu, déjà à l'époque qui a précédé les bouleversements, les fils d'Allah aimaient à mettre en avant, comme un slogan de propagande, l'affirmation selon laquelle, à la différence des chrétiens, ils dialoguaient avec l'instance suprême sans intermédiaire. En réalité, c'est une totale absurdité, mais pour plus de détails, il vaut mieux s'adresser au père Lotaire. D'ailleurs, tu devrais le faire, il est bon de connaître ses ennemis à fond. Mais, cette absurdité, curieusement, contient une part de vérité. Aucun des élus, tout fiers de « converser en direct avec Allah », ne peut arriver à comprendre comment Allah a pu dire, toujours en direct, à un autre élu comme lui, des choses qui se contredisent. Surtout lorsqu'il s'agit de litiges matériels. Ils sont incapables de s'entendre pendant longtemps ! ».

L'odeur âcre des *papirosses* était plus suave que n'importe quelle myrrhe. Quel pouvait être le secret de cette femme dont la seule présence l'emplissait d'un tel bonheur ? Et pas lui seulement. Combien de fois avait-il pu saisir sur d'autres visages l'éclat fugitif de ses propres états d'âme !

« Ils n'ont pas réussi, sinon, c'en était fait de nous. Ils ne réussissent pas plus aujourd'hui. Voilà qu'un fieffé coquin a maintenant l'idée de miser sur les *kafirs*[56] dans son jeu de poker contre un quelconque coreligionnaire. Disons, ce fameux Ahmad ou le type qui se cache derrière lui, peu importe ».

Et voilà, tout rentrait dans l'ordre maintenant. Bien fait pour ton grade, « derrière » ! Tu peux toujours courir, tu imaginais que Sophia Sévazmiou allait accepter de te rencontrer !

Sophia éteignit son mégot.

« Et quel lieu de rendez-vous ce type a-t-il proposé ? »

Eugène Olivier sursauta si fort qu'il renversa carrément à terre la boîte qu'il tenait et tout son insolite contenu : des éventails chinois en papier.

« Vous n'y entendez rien aux jeux de cartes, vous, les jeunes, dit Sophie en riant de ses yeux noirs. Bon, supposons qu'il cherche à se servir, à l'aveuglette, des forces du Maquis. A cette occasion, il peut nous livrer quelqu'un de leur cellule d'action, le démasquer. Le plus probable c'est qu'ils aient besoin d'une ou de deux exécutions punitives bien ciblées, pour que le fonctionnaire responsable de la protection de ces importantes victimes éventuelles vole de son poste. Pour autant que je les connaisse, ils sont prêts à livrer ou exposer leurs congénères, si tel est leur intérêt. Mais, nous avons la possibilité de faire tourner ce petit jeu à notre avantage et non au sien. Et puis, d'où peut-il savoir ce que les gardiens de la vertu ignorent encore ? Sur ce point cette canaille n'a pas menti, il n'y a pas d'exemple que les « vertueux » ait laissé passer une chance de me mettre la main dessus. Tout cela me déplaît fort, même très fort. Je crois que ton *effendi* va devoir satisfaire ma curiosité. Et, de plus…. De plus, il y a une autre bizarrerie. D'où a-t-il pu sortir ce petit objet ? Alors que tous les biens personnels du père Dmitri Sévazmios sont restés en Russie.

*
**

[56] Même signification que *guiaour*, voir, supra, note n° 1

Chapitre 6.

Le prix du contre-terrorisme.

Dans un faubourg d'Athènes, année 2024.

« Si, hier, tu avais fait de l'apostolat, je n'aurais pas aujourd'hui à acheter des armes ». Ces paroles de son fils ne cessaient de résonner aux oreilles du père Dimitri.

Les marches blanches en marbre de Sienne menant à la crypte étaient jonchées de roses dont les pétales pourpres semblaient des gouttes de sang. Le ciel sans nuage étincelait d'un azur qu'ignorent les firmaments nordiques. Une jeune femme, à quelques pas de la foule, se tenait entre les tombes claires qui se pressaient de part et d'autre d'un étroit passage. Elle restait figée, absolument immobile, seuls les pans de ses vêtements sombres ondulaient au vent.

Le père Dimitri pensa tout à coup qu'il n'avait jamais vu sa bru comme ça. Un voile de dentelle noire, faite à la main, était jeté sur ses cheveux tirés par un simple nœud à l'antique. Sa jupe longue, librement évasée découvrait à peine ses chevilles revêtues de bas noirs où s'enroulaient les lanières d'élégants escarpins à petits talons. Ses habits de deuil, et cependant si féminins, soulignaient sa beauté soudain éblouissante.

Elle, l'étrangère, non seulement semblait une femme grecque mais l'incarnation grecque de l'éternelle douleur féminine, une Médée ou une Electre. Tragique mais superbe avec son visage impassible. Bien sûr, elle ne se tordait pas les bras, ne s'arrachait pas les cheveux. D'où provenait alors ce souffle funeste et glacial qui émanait de sa personne ?

Son mari avait-il été conscient de son éclatante beauté ? Sans doute pas. Le jour de leur mariage, elle s'était présentée en tennis. Au reste, personne n'était là pour y trouver à redire car la bénédiction avait été donnée presque en catimini, en tout cas, dans la plus grande discrétion, ce qui avait ulcéré une bonne centaine de parents.

Elle avait l'habitude de dissimuler ses charmes dans des anoraks, des pull-overs d'homme, et d'immuables jeans. La ligne aristocratique de son cou était masquée par sa chevelure négligemment dénouée, son visage par d'insupportables lunettes noires.

Et pourtant, il n'aurait tenu qu'à elle de briller dans la haute société à laquelle Léonid appartenait par sa naissance. Et cela, le père Dimitri le comprenait maintenant, un peu tard. Elle l'aurait pu, malgré ses origines modestes, car elle était russe, pour ne pas dire pire, à moitié juive. Personne ne s'était avisé qu'elle ne le souhaitait pas, tout simplement.

Le petit cimetière était ancien, tout proche, c'est pourquoi on avait pu se passer du hideux fourgon funéraire. Les gens revenaient à pied vers la villa, en ordre dispersé parmi les tombes et les cyprès.

*
**

« Comment vais-je occuper ces trublions ? Je ne vais pas les chasser, tout de même. Eh, vous, les deux là-bas, allez voir un peu ce qui se passe avec la chasse dans les toilettes, elle fait un bruit de cataracte pendant au moins un quart d'heure quand on la tire. Toi, ramasse les boîtes de conserve vides qui traînent dans les pièces, surtout sous le lit, dans la chambre, il doit y en avoir une abominable quantité, et descend tout ça à la poubelle. A la cuisine, les sacs, il faut les ranger sous l'évier ! Quant à toi, commence par me cirer les chaussures ».

Ce furent les dernières paroles de Léonid Sévazmios. Mais Sophie ne le savait pas encore lorsqu'elle glissait, telle une ombre, entre les cyprès. Les dernières paroles prononcées avant qu'il ne s'effondre, criblé de balles, dans le profond fauteuil de leur petit appartement non loin de Kifissou, un quartier d'Athènes très convenable, mais pas particulièrement huppé. L'appartement était enveloppé d'un balcon qui croulait sous les fleurs et les plantes vertes. Il se composait d'une chambre, d'un petit local pour l'informatique, d'une autre pièce plus petite encore réservée aux hôtes qui s'arrêtaient fréquemment et d'un salon salle à manger. Ce n'était pas le grand luxe, mais un confort bien suffisant pour un jeune couple sans enfant, pour le moment du moins, comme le pensaient les amis bien intentionnés. Un renfoncement accolé au séjour tenait lieu de cuisine. Il était équipé d'un évier, d'une plaque chauffante à deux feux et d'un réfrigérateur, le tout étant séparé par une porte vitrée à double battant dont le verre mat constituait, dans la journée, l'unique source de lumière. Impossible à deux personnes de s'y mouvoir en même temps. Mais la jeune maîtresse de maison n'avait cure de ces inconvénients. Même si le couple soupait à la maison, privilège dont il faut dire qu'il n'abusait guère, il pouvait toujours commander dans une gargote voisine quelque mets également néfaste pour la ligne et pour l'estomac. Ils se rassasiaient, à deux heures du matin, de quelques galettes à la viande grillée baignant dans une sauce pimentée. Mais ils restaient minces et en bonne forme.

Sonia avait l'impression de voir le visage de Léonid quand il avait prononcé ces paroles. Elle voyait son sourire franc, inconsciemment teinté d'une supériorité de caste, elle le voyait poser sur le guéridon son pied chaussé de fines chaussures noires à lacets, car ils avaient projeté d'assister ensemble au théâtre à une stylisation à l'antique alors à la mode.

Ses paroles n'étaient pas vraiment dans le style antique, mais elles traduisaient son habituelle insouciance calculée où elle le retrouvait tout entier. Ces deux termes sont difficilement conciliables, il faut l'avouer. Pourtant, derrière sa frime juvénile se cachait effectivement un calcul instantané et perspicace. Quand il y eut cette soudaine coupure d'électricité, qu'aussitôt après les serrures de sécurité cédèrent sans bruit, en moins de deux, et que dans l'appartement, avec un fracas bien orchestré, quatre individus armés de mitraillettes firent irruption, il ne prit même pas la peine de vérifier si le téléphone fonctionnait. Sonia elle-même aurait dit que ça n'avait aucun sens. Mais une chose est de comprendre l'absurdité d'un acte, une autre de ne pas le faire dans la panique. Il ne lui fallut qu'un instant pour conclure qu'il n'y avait aucun échappatoire (on leur avait interdit de tenir des armes à la maison, ce dont ils pouvaient remercier les mouchards de la presse libérale !), pour déterminer qui, parmi les quatre hommes, était le meneur, pour l'insulter lui un peu plus que ses subordonnés et en leur présence. Il avait intentionnellement provoqué cette obtuse marionnette par une bordée d'injures et l'autre avait vidé tout le chargeur de son arme automatique. C'était clair, dès cette époque, ils en savaient bien trop. Qui ne redouterait pas, avant d'être exécuté, qu'on lui écrase des mégots sur les parties

génitales, qu'on l'aveugle avec un tire-bouchon déniché dans la kitchenette ? En bluffant, il avait gagné une mort facile.

En marchant au milieu des croix blanches, elle ne voulait penser qu'à une chose : qu'il était mort en paix. Il savait, il savait à coup sûr, que Sonia ne pénétrerait jamais dans l'appartement sans avoir entendu sa voix dans l'interphone si son absence n'avait pas été convenue préalablement. En plus, cette voix familière devait prononcer certains mots et pas d'autres. C'était presque un jeu, ils étaient si jeunes, d'imaginer des dizaines de précautions tarabiscotées, de simuler des dizaines de scénarios. Ils pratiquaient ce jeu après s'être adonnés jusqu'à l'épuisement à un autre jeu, plus sensuel, enlacés dans des draps de soie noire, sur le matelas d'éponge naturelle d'un lit neuf en copie d'ancien.

Léonid aimait le luxe, et quand Sonia était lasse de choquer la parentèle de son mari avec ses jeans effilochés, elle lui cédait sur ce point. Pas souvent, bien sûr, mais justement, le jour où l'interphone était resté muet, elle avait passé trois heures chez le coiffeur, subissant patiemment ses tentatives d'édifier sur sa tête une ambitieuse coiffure de soirée, tentatives qui consistaient à transformer sa chevelure rebelle en anglaises et frisottis.

Ils avaient alors réussi à prendre la fuite, tous les quatre, bien qu'ils l'aient attendue et que la police se soit présentée à sa place.

Elle avait dû patienter trois ans et demi à compter de ce jour pour apprendre quelles avaient été les dernières paroles de son mari. Sur les quatre, deux seulement des moudjahiddins avaient été capturés vivants, et le troisième avait craqué tout de suite. Un revolver contre sa tempe avait efficacement stimulé sa mémoire. Elle vérifiait elle-même ses déclarations, et tout concordait. Il s'était souvenu que Léonid portait une chemise blanche à col officier mais qu'il n'avait pas eu le temps de mettre son nœud papillon et une foule d'autres détails qui démontraient qu'il n'inventait rien. Et qu'aurait bien pu inventer cette créature ? Quand il eut répété trois fois de suite, sans nouvelle précision, la phrase la plus complète qu'elle ait pu lui extirper, Sonia fourra précipitamment dans cette gueule indigne qui venait de lui livrer les ultimes paroles de son mari le canon de son revolver afin qu'elle fût empêchée d'ajouter un quelconque commentaire.

Mais elle attendit avant de tirer. Elle considéra environ une minute cet homme visiblement de leur âge, dont le visage était comme coupé en deux : la partie supérieure, front, nez, pommettes fortement hâlée et le bas tout blanc, à peine bleuté par les poils drus de la barbe. Le moujahid s'était hâté de se débarrasser de sa longue barbouze dans le vain espoir de brouiller sa piste, d'échapper à la mort.

Mais la Mort avait les yeux fixés sur lui. Elle souriait du coin des lèvres et du regard où dansaient de petites flammes. La Mort portait une frange épaisse de gamine, ses cheveux, pris dans une large pince en bois retombaient en queue de cheval et sa chemise bleue était en jean. C'est en vain qu'il gémissait en sentant le goût salé du métal dans sa bouche. Le visage de la Mort, au dessus de lui, se diffractait dans les larmes qui emplissaient ses yeux, des larmes sincères qui coulaient en abondance sur ses joues. Pas ça, non, pas ça, pas ça ! [57]

[57] Cette scène m'aurait semblée caricaturale à moi-même il y a encore une semaine. Mais hier, 10 septembre, on a montré à la télévision un des assassins des enfants de Beslan. C'était un tout jeune *murid* qui, après chaque mot, répétait qu'il se prosternait devant Allah, qu'il voulait vivre, qu'il avait menti, que ce n'était pas lui qui brisait les vitres avec le corps des enfants, qui les torturait par la

Ce fut la dernière fois qu'elle exécutait l'un des *leurs* en éprouvant quelque émotion.

Mais avant d'y parvenir, s'étaient encore écoulés beaucoup de jours qui avaient exigé d'elle des efforts inlassables et douloureux.

*

« Sophia, attends-moi ». Le père Dimitri s'était enfin décidé à rompre sa solitude. Elle ralentit le pas, s'arrêta, rajusta son écharpe que le vent avait déroulée, et ses lèvres esquissèrent un sourire pacifié.

« Je voudrais te parler, commença le père Dimitri d'une voix sourde. Pas de Léonid, non, ne crois pas ça. Je pense que nous nous sommes tout dit à son sujet. C'est le vieillard que je suis qui a envie de bavarder avec toi, tout simplement. A la maison, ce ne sera pas commode, tant de monde est venu… »

«Allons-y, père, bavardons ». Sa sérénité était insupportable. Il lui aurait été tellement plus facile de la voir pleurer. Seigneur, envoie à cette malheureuse le don des larmes ! « De quoi parlerons-nous ? ».

« De la Russie. Il me semble avoir bien compris, Sophia, que tu n'as pas l'intention maintenant de revenir dans ton pays ? ».

« Peut-être pour six mois, je ne sais pas encore, tout dépendra de la façon dont tourneront les choses. Mais je ne veux m'installer ni en Russie ni en Grèce. Principalement, pour la simple raison que, désormais, je n'ai plus besoin d'avoir un chez moi. Même si ce chez moi a les dimensions d'un pays entier. »

« C'est vraiment seulement pour ça que tu ne veux pas vivre en Grèce ? »

« Et pour quelle autre raison, selon vous ? »

« Tu m'as parfaitement compris. Ton mari condamnait ses compatriotes ».

« S'il n'y avait qu'eux ! Où voulez vous que j'aille maintenant, sur Mars peut-être ? Mais on dit qu'il n'y a pas d'air là-bas ».

« Il condamnait ses compatriotes plus que tous les autres ». Le père Dimitri était pris d'un étrange essoufflement, comme si l'air justement lui manquait, dans cet espace embaumé par les minces cyprès, balayé par un vent qui portait avec lui le goût légèrement salé des embruns. « Même moi, je ne peux plus maintenant rester ici ».

« Ah, vraiment, père ? Est-ce que la Grèce ne serait plus *l'unique pays qui dans notre monde en folie se sauverait lui-même* ? ». La jeune femme avait essayé d'adoucir l'intonation de sa voix. Elle ne voulait pas blesser, seulement elle ne savait pas faire autrement.

---

soif, qui violait les écolières, il n'avait rien fait de cela, et il ne fallait pas le tuer ! Comme les masques tombent rapidement…

« Je maintiens ces paroles encore maintenant ». Le père Dimitri ne fit pas attention à l'agressivité involontaire de sa bru. « La Grèce se sauvera, mais elle ne sauvera personne d'autre. Par contre, la Russie sauvera les autres si elle parvient à se sauver elle-même. Il y a à peu près quinze ans, un peu plus même, j'ai eu l'occasion de voyager en Russie avec une délégation associant plusieurs Eglises orthodoxes. Sans doute l'ignores-tu, Sophia, mais il y avait, à l'époque, de puissants courants en faveur de l'unité. Les résultats n'ont pas été tous à la mesure des attentes, mais beaucoup a été fait. Ce qui a, bien sûr, renforcé le monde orthodoxe. Cependant, en Russie, bien des choses m'ont alors désagréablement frappé. Dans ce pays énorme, les hiérarques sont trop haut placés. Cette élévation artificielle les coupe du peuple. Des résidences fermées, des limousines luxueuses, des dizaines de porte-parole et de secrétaires, sur Internet, derrière les téléphones, filtrent l'accès des simples mortels à la personne de l'évêque. Les jours de fête, Sa Sainteté célèbre dans la cathédrale devant des foules de fidèles parmi lesquels des jeunes, des femmes portant des enfants dans leurs bras, elle visite des séminaires regorgeant d'étudiants, des couvents relevés de leurs ruines par de dynamiques communautés monastiques. Elle voit les livres fraîchement sortis des presses religieuses, lit les périodiques théologiques. Et elle se met à imaginer qu'elle est archevêque dans un pays orthodoxe. Redoutable illusion ! Mon enfant, j'ai consulté alors les statistiques. Une horreur, un cauchemar ! Il y avait plus de gens qui se déclaraient orthodoxes que de gens qui croyaient en Dieu[58]. Imagine, ma fille, ils réduisaient l'orthodoxie à du folklore national ! Aux œufs que l'on décore à Pâques et au *koulitch*. Le pourcentage de gens qui observaient les jeûnes n'avait pratiquement pas augmenté par rapport à la période communiste, il restait tel qu'à l'époque des persécutions. Quant aux curés, ils se plaignaient du « tourisme paroissial ». Ces « touristes » se considèrent faussement comme des fidèles pratiquants. Pour eux, il est normal de faire baptiser son enfant, mais ils ne se soucient pas de son éducation religieuse. Ils se marient à l'église pour divorcer ensuite, et ils pénètrent dans une église deux ou trois fois par an. Beaucoup de croyants m'ont raconté alors, que la Semaine sainte avait coïncidé, peu avant, avec la période des fêtes de mai, si équivoques depuis la chute du communisme. Et qu'avait-on constaté ? Toutes les chaînes de télévision diffusaient des programmes de variétés où se contorsionnaient paillasses et bouffons. Pas même un simulacre de respect pour l'affliction des orthodoxes ! Est-ce qu'on aurait pu tolérer pareille chose, chez nous, en Grèce ? Et ces ineptes bals du Nouvel an en plein cœur du jeûne de Noël ! Laissons, pour le moment, de côté le douloureux débat autour du calendrier[59]. Disons seulement qu'un Etat chrétien s'adapte au calendrier de l'Eglise et pas l'inverse ! La Russie doit comprendre, qu'à la différence de la Grèce, les orthodoxes ne représentent qu'une minorité de la population. C'est uniquement parce que les églises ne sont pas très nombreuses que se crée l'illusion d'une majorité orthodoxe.

« Mais pourquoi, père, vos pensées sont-elles actuellement toutes orientées vers la Russie ? ».

Sophie se fit la remarque que la longue tirade passionnée de son beau-père témoignait que la vie bouillonnait toujours en lui. En effet, la perte de ce fils écervelé et

---

[58] Conformément aux résultats de diverses enquêtes sociologiques (VTSIOM,, Centre Fédéral d'Etudes de l'opinion publique, Centre analytique Iouri Levada et autres institutions) ayant été conduites dans la République de Russie à la fin des années 90 et au début des années 2000, le nombre des personnes interrogées qui se déclaraient orthodoxes dépassait d'environ 20% celui de ceux qui disaient croire en Dieu.

[59] Les orthodoxes ont conservé le calendrier julien, en décalage de treize jours par rapport au calendrier grégorien adopté dans le reste du monde. La fête de Noël tombe donc pour eux le 7 janvier et non le 25 décembre. (NdT).

tant aimé aurait pu dessécher à mort son âme, laissant seulement son enveloppe corporelle se traîner vers la tombe durant le nombre d'années fixé par la Providence. Et elle s'en réjouit.

« Seulement parce que mes pensées anticipent mes actes ».

« Que voulez-vous dire ? ».

« Exactement ce que j'ai dit. Mes larmes m'ont dessillé les yeux, ma petite fille, mais je ne peux surmonter le différend qui m'oppose à mes compatriotes J'ai compris beaucoup de choses, et cela m'a coûté un prix inimaginable, mais eux, ils sont restés les mêmes. Il vaut mieux que je quitte la Grèce pour ne pas tenter le Seigneur par la colère d'un cœur trop faible. J'ai trouvé un autre champ de mission. J'ai trouvé l'endroit où je serai utile. Que les princes de l'Eglise continuent à planer dans les nuages de leurs illusions, Dieu est seul juge, mais dans la masse anonyme du clergé de base, il n'y a pas trop de prêtres. En Russie, je prendrai l'habit monastique et Dimitri Sévazmios disparaîtra à jamais avec sa faute ».

« Père, quand partez-vous ? »

« La semaine prochaine. J'ai demandé à mes frères de s'occuper des comptes bancaires et de l'immobilier. Je pense que je trouverai là-bas une façon judicieuse d'utiliser mon argent. Nos parents s'occuperont aussi de ta part d'héritage. Conformément au testament de Léonid, ils répartiront tes revenus sur divers comptes, de sorte que tu puisses lever de l'argent quelles que soient les circonstances. Ne t'inquiète pas : dans la famille, nous sommes rompus à toutes les subtilités du monde de la finance. Je sais que tu auras besoin de cet argent et j'ai une vague idée de la façon dont tu comptes le dépenser. Je ne te juge pas, Sophie. Je n'ai le droit de juger personne, non seulement en tant que chrétien, mais parce que je me suis moi-même rendu coupable de maintes erreurs déplorables. Je voudrais ajouter seulement ceci. Grâce à l'argent des Sévazmios, tes possibilités seront décuplées. Que Dieu t'aide à décupler aussi ton sens de la responsabilité. Je sais que tu n'es pas croyante, encore que nous n'ayons jamais abordé ce sujet. Tu te contentais d'observer les rites pour ne pas froisser ton mari et sa famille. Je pense que ce conformisme ne faisait que brider ton âme rebelle et que tu vas te hâter de rejeter cette entrave, en mettant en pièces ton enveloppe factice de pratiquante. Ne fais pas cette tête, mon enfant, les Grecs, par nature, portent un regard réaliste sur les choses. Je serais étonné que, dans les dix prochaines années, tu franchisses de ton plein gré le seuil d'une église. Mais avec la même lucidité dénuée d'illusions, je vois, Sophie, que tu trouveras Dieu, un jour. Pas tout de suite, mais tu le trouveras. Pardonne-moi pour tout. Sache que je prie pour toi… ».

« Père…. Je comprends maintenant de qui mon mari tenait son caractère si singulier, si insolite. Pour sûr, l'hérédité est une grande chose. Pardonnez moi pour les petits-enfants que je ne vous ai pas donnés, oui, surtout pour eux ».

Paris, année 2048.

«Mais d'où peut-il bien tenir tout de même cet objet qui appartenait au père Sévazmios » pensa Sophia pour la énième fois en descendant dans le garage. Cet atelier souterrain était en construction, tout comme le supermarché qui le surmontait, mais les travaux étaient

arrêtés à l'occasion du vendredi. Des sacs de ciment, des rouleaux de câbles, des murs de béton nu, des élévateurs aux silhouettes vaguement fantasmagoriques. Dans les films d'autrefois de tels décors étaient comme une transposition urbaine de la forêt profonde. C'est là, précisément, que les héros avaient à subir l'agression de monstres : gangsters, Martiens et autres dragons. Cela faisait combien de temps qu'elle n'avait pas vu un film normal ?

« Pas mal cet endroit, pas vrai, Sophie ? Beaucoup de sorties et aucune difficulté à mettre nos sentinelles aux abords ».

Sophia acquiesça. Les fenêtres étroites sous le plafond, déjà recouvertes par une épaisse couche de poussière, ne laissaient filtrer qu'une faible lumière. Mais quand son jeune compagnon eut déplacé la tôle qui bouchait l'entrée du chantier, la misère du décor apparut dans tous ses détails. Les ouvriers avaient laissé traîner une chaise pliante, un vieux tabouret maculé de taches de peinture et quelques caisses d'oranges importées du Maroc qui leur servaient à faire la pause.

Des pas se firent entendre : un homme élancé, vêtu de façon fort opportune d'un bleu de travail, avait franchi l'entrée et descendait dans le garage. A vrai dire, seul un observateur inattentif l'aurait pris pour un ouvrier : son front dégagé, les cernes sous ses yeux, la pâleur de son visage laissaient deviner qu'il n'était pas un manuel. Son allure militaire et la parcimonie de ses gestes ajoutaient encore au mystère.

« J'étais en train de tourner en rond lorsque j'ai entendu que vous dégagiez ce passage » dit-il en guise de salutation.

Sophia fronça le sourcil.

« Sans vouloir vous blesser, je ne comprends pas la nécessité de votre présence ici. Finalement, je regrette d'en avoir trop dit l'autre jour à propos de cette affaire ».

« Laissez cela, je ne vous dérangerai pas. Je vais rester assis dans mon coin, juste pour écouter. Dans quel but, je ne saurais encore le dire, mais sachez, Sophia, que vous n'êtes pas la seule à avoir des intuitions ».

Sophia n'eut pas le temps de répondre. Dans un geste impérieux de la main, elle fit signe de se taire. De nouveaux pas, encore à peine perceptibles, se faisaient entendre au fond de l'immeuble, Et cela l'inquiétait bien autrement. Son visage se creusa soudain.

L'homme qui surgit à une trentaine de pas de derrière un coffrage de planches était, sans aucun doute, un Arabe. De grande taille, bien en chair, comme il sied aux Arabes d'âge mûr qui vivent dans l'inactivité physique, il avait des cheveux châtains ondulés et des lèvres épaisses, sensuelles. Il portait un costume d'été de couleur claire, et faisait étalage de bijoux en or massif : chevalière historiée faisant office de sceau, boutons de manchettes, épingle de cravate, le tout orné de rubis.

« Vous pouvez constater que je suis venu sans escorte », dit-il en se laissant tomber sur une des caisses poussiéreuses qui faisaient face à Sophie avec la négligence d'un homme qui n'a pas lui-même le souci d'entretenir son abondante garde-robe. « Bonsoir, madame Sévazmiou ».

Sophia eut un sourire crispé.

« Je ne suis pas sûre que même le soir puisse être bon à la fois pour vous et pour moi. Venons en à l'affaire qui vous a incité à me déranger »

« Difficile de dire qui a dérangé l'autre le premier dit l'homme en inclinant poliment la tête. Hier, mon appartement a été fouillé, sans parler de l'effraction illégale que cette fouille a nécessitée ».

« Ah vraiment ? Je suppose qu'en citoyen modèle, vous avez tout fait pour mettre la main sur le coupable, et, qu'au moins, vous en avez informé les autorités ? » .

« Peut-être bien qu'un photographe m'a déjà pris entrain de converser avec vous, madame Sévazmiou ? ».

« Non, nous ne prenons ni notes ni photos. Mais, après tout, vous n'êtes pas obligé de me croire sur parole ».

Ahmad ibn Salih eut un ricanement ambigu.

« De toute façon, cela n'a déjà plus la moindre importance. Ainsi, hier on a tenté de piller les fichiers de mon ordinateur. Et le contenu de ces fichiers vous intéresse particulièrement, les uns et les autres, parce que je suis directeur des laboratoires parisiens de recherches sur l'énergie nucléaire ».

Sophia fixait intensément le visage de l'Arabe, son regard palpait ses traits à la façon des doigts d'un aveugle.

« Si quelqu'un s'intéresse à vos stupidités atomiques, en tout cas, ce n'est pas moi. C'est déjà assez qu'on se casse la tête là dessus à Moscou. Ou à Tokyo. C'est vrai, à Tel-Aviv aussi, il y en a que ça énerve ».

La Rochejaquelein, un beau jeune homme de vingt quatre ans, secoua ses boucles blondes. C'était l'un des sept chefs de la Résistance clandestine, et, dans le contexte de la conspiration, où il était mal venu de s'intéresser de trop près à la biographie des autres, peu d'entre eux, sans doute, connaissait avec certitude son vrai nom ou même ce surnom qui lui avait été un jour si heureusement attribué.[60]

« Sophie, personne ici n'aurait eu l'idée de vous soupçonner de porter un intérêt exagéré aux recherches nucléaires L'idée venait de moi. Je reconnais qu'elle n'était pas excellente ».

« Pas excellente, seulement parce que j'avais pris la précaution de me garantir contre les curiosités excessives, reprit au bond Ahmad ibn Salih. Il faut dire que c'était une fausse

[60] Henri de la Rochejaquelein, le plus jeunes des généraux de l'insurrection vendéenne (les Chouans) pendant la Révolution française. Les patriotes royalistes, qui faisaient de la résistance dans les forêts bretonnes, avaient été dénommés les Chouans, d'après le nom de Jean Chouan. L'armée royale régulière (armée royale catholique) était basée dans le département de Vendée, qui, par la suite, donna son nom à l'insurrection.

piste. Ce n'est pas mon ordi qui est vide. C'est mon labo. En fait, il n'y a même aucun laboratoire. C'est du vent. Un peu comme ces peintures en trompe l'œil de l'école hollandaise que l'on posait sur les tables en place et lieu d'objets réels ».

« En Russie, on aurait parlé de *villages Potemkine* », fit remarquer Sophia sans détacher les yeux de son interlocuteur. La bizarrerie de l'allusion à l'école hollandaise dans la bouche d'un musulman ne lui avait pas échappé, contrairement aux messieurs tout étonnés par la nature de l'information. Bien sûr, l'époque était lointaine où les wahhabites passaient au peigne fin tous les appartements, y compris ceux des musulmans, pour y arracher les tableaux et briser les instruments de musique. Parmi les intellectuels musulmans européanisés, certains se permettaient maintenant d'avoir un piano à queue, des toiles non figuratives. Et cependant, cette réflexion sur la peinture semblait *contre nature* de la part d'un Arabe.

« Ce serait trop beau pour que l'on puisse vous croire » coupa La Rochejaquelein d'un ton sec.

« Vous pouvez le croire, parce que ce n'est pas beau du tout », répartit froidement Ahmad ibn Salih. « Au contraire, c'est même très inquiétant ».

« Expliquez-vous ».

« Volontiers ». Ahmad ibn Salih fit une pause comme pour piquer encore davantage l'attention déjà en alerte de Sophia Sévazmiou, La Rochejaquelein et du troisième homme en bleu de travail qui, jusqu'à présent, ne s'était pas mêlé à la conversation.

« Il va me falloir remonter dans le temps. On sait que le monde musulman travaillait déjà sur l'atome avant que l'islamisation du bloc européen ait pris le visage que nous lui connaissons aujourd'hui. Son centre de recherches nucléaires le plus important se trouvait, et se trouve encore, au Pakistan. Il faut bien comprendre, évidemment, que les spécialistes pakistanais étaient formés ailleurs que chez eux ».

C'est bien vrai que nous les avons nous-mêmes instruits, pour notre malheur, pensa Sophia. Ils n'ont jamais eu leurs propres cerveaux, ils ne sont capables que de tuer. Ils ont vécu tout le vingtième siècle en se gorgeant de pétrole comme des sangsues, sans rien produire, sans rien inventer.

« Depuis que les pays non islamiques eurent abaissé le « rideau vert », poursuivit Ahmad ibn Salih, la situation de l'atome en Europe a perdu toute transparence. A l'intérieur des Etats « dhimmis », on sait, bien sûr, que le réseau des institutions de recherches continue à fonctionner. Mais même un employé de ce secteur aura du mal à se rendre compte que l'arme nucléaire est depuis longtemps hors d'usage. Si les installations techniques se détériorent faute de maintenance qualifiée, que dire alors du reste…Surtout si l'on tient compte des accords historiques de Kyoto ».

La Rochejaquelein approuva d'un signe de tête. En 2029, les accords de Kyoto, ratifiés par la Russie, le Japon, la Chine, l'Australie et, à contre cœur, par l'Amérique, avaient précisé en détail les domaines technologiques et scientifiques qui ne pouvaient faire l'objet d'un transfert au bénéfice des pays de l'Euroislam et des pays musulmans

traditionnels. C'est seulement grâce à cet accord qu'on avait réussi à maintenir l'Eurabie au niveau de connaissances techniques qui était le sien en 2010.

« Admettons, mais que peut-on voir là de déplorable ? De déplorable pour nous, en tout cas ? »

« Un peu de patience. Comme je l'ai déjà dit, l'école la plus active en matière de nucléaire est restée au Pakistan On pouvait espérer, il y a encore peu de temps, que les sous-traitants d'Eurabie conserveraient leur utilité. Car ici, les laboratoires atomiques sont chargés des travaux élémentaires pour le compte de la recherche pakistanaise. Mais cet espoir est définitivement parti en fumée. Le Pakistan s'est révélé incapable de refaire une bombe atomique ».

« Et alors… ». La Rochejaquelein, avec l'impulsivité de la jeunesse, perdait vite patience, ce que Sophia avait remarqué depuis longtemps.

Les yeux marron d'Ahmad ibn Salih prirent la teinte cendrée d'une terre dévastée par le feu.

« Le *djihad* lance des métastases dont la progression ne s'arrête pas d'elle-même ! La bombe que l'on attendait devait permettre d'aller plus loin. Mais si la bombe, je veux dire la vraie, non seulement fait défaut mais est à jamais irréalisable, il ne reste plus… ».

« Que la bombe sale ?! ». La Rochejaquelein se frappa le front. «Le diable m'emporte, ils feraient la bombe sale ? ».

« Oui ».

Un vague sourire parcourut le visage de Sophia qui avait cessé de foudroyer l'Arabe du regard.

« Peut-être l'un d'entre vous aura-t-il l'obligeance d'expliquer à une pauvre vieille ignare ce qu'est une bombe sale et où elle s'est vautrée pour le devenir ? ».

« Ce n'est pas une bombe à proprement parler, Sophie », prononça doucement l'homme en bleu de travail. L'étrange Arabe réagit aux inflexions expressives de cette voix par une grimace de répugnance qui tira les traits de son visage. « Ce ne sont que des déchets, le produit de la fission de l'atome. Pas besoin de missiles, ni de porte missiles. Un simple container suffit qu'un quelconque saboteur peut transporter sur lui et éventrer. Le seul problème technique qui se pose est le suivant : utilisera-t-on le même homme une autre fois ou préfèrera-t-on un kamikaze ? ».

« Et des saboteurs, ou même des kamikazes, il y en a à foison, c'est un produit à bas prix » reprit le savant qui avait retrouvé sa sérénité. « Pour l'islam, la vie humaine est sans valeur ».

Les regards de Sophie et d'Ahmad ibn Salih se croisèrent à nouveau, mais leur expression avait changé.

« Vous n'êtes pas russe. Vous n'êtes pas russe, bien que vous ayez vécu en Russie. Inutile de protester, vous n'avez pas le monopole des secrets d'autrui. Il fallait mon

expérience pour remarquer le frémissement de vos lèvres quand il a été question des *villages Potemkine*. Cette image n'a aucun sens pour des Européens ».

C'était au tour de La Rochejaquelein de dévorer des yeux leur interlocuteur ;

« Mais, Sophie, c'est impossible. Son visage…. »

Sophia eut un petit rire :

« Oui, le visage…C'est seulement au temps de ma jeunesse que la chirurgie esthétique laissait des cicatrices derrière les oreilles. Maintenant, il suffit d'une année pour que disparaisse toute trace d'intervention. L'opération est sans danger et des plus simples. Le contour des lèvres, bien entendu, et à peine la fente des yeux et la forme du nez. Reste à savoir ce qui vous a poussé soudain, monsieur l'agent secret, à vous démasquer ? Les problèmes nucléaires n'expliquent pas tout, en tout cas, pas à moi ».

L'homme, qu'il était désormais difficile de nommer Ahmad ibn Salih, adressa à Sophie un sourire amical.

« En partie, néanmoins. Mon dévoilement (et il était inévitable) se justifie par le but poursuivi : faire échec à un attentat d'une ampleur exceptionnelle. Ma sortie de l'incognito se justifie mille fois. Cent quarante saboteurs, des mercenaires, se dirigent simultanément, chargés de déchets radioactifs, vers les réservoirs d'eau de Moscou, Saint-Pétersbourg, Samara, Ekaterinbourg, Tsaritsyn, Vladivostok. Ce sont des gens avisés, des musulmans de Russie, qui ont donné l'alerte…On va, bien sûr, en arrêter quelques uns, mais le résultat à atteindre est hors norme. Cependant, ils tomberont tous entre nos mains avant le jour « J », et l'opération de prévention mobilisera autant de bras qu'il faudra. Le pire sera évité. Je réglerai ces problèmes tant bien que mal moi-même, poursuivit Slobodan. Ce n'est pas pour cela que j'ai provoqué notre rencontre. Il faut dire que les évènements s'accélèrent. Avant-hier, j'ignorais encore le tout dernier développement du djihad. Ils savent bien que les puissances nucléaires ne sont pas assez suicidaires pour utiliser leur arme les premiers. Une telle guerre ne fait pas de vainqueurs. Mais eux, ils ne reculent devant rien, ils sont prêts à transformer la planète en un désert où errent les chameaux, des chameaux à deux bosses et peut-être à deux têtes, avec, ici et là, de minuscules oasis de territoires préservés où s'installeront leurs petits caïds, tous plus authentiques descendants du Prophète les uns que les autres. C'est pourquoi, se prépare, à l'heure actuelle, une offensive de grande envergure sur différents fronts. Parallèlement à l'attaque à la bombe sale qui – je l'ai dit – a peu de chance d'aboutir, ils planifient une opération d'intimidation. Et cette opération vous concerne directement ».

« De quoi s'agit-il ? », demanda la Rochejaquelein d'une voix enrouée par l'angoisse.

« De l'anéantissement des ghettos. A commencer par ceux de Paris ».

Le silence retomba comme une chape. Les mots – trop ordinaires – étaient écrasés par leur sens terrifiant.

« Ils vont lâcher, dans les cinq ghettos, la racaille de Paris, les exécuteurs volontaires des basses œuvres des gardiens de la vertu, continua Slobodan. Ils se déverseront dans les

rues comme un torrent de fange, « convertissant » ceux qui frémiront et rossant à mort les derniers hommes libres ».

Ce fut comme si un courant d'air glacé s'était engouffré dans le sous-sol. Sophia, transie, eut un frisson qui lui secoua les épaules. Pour un instant, sa prodigieuse jeunesse avait disparu, on voyait bien que son sang ne la réchauffait plus. La Rochejaquelein était pâle comme un linge.

Slobodan poursuivit son monologue.

« Ce n'est un secret pour personne, je pense, que l'Euroislam a des émetteurs de télévision. Mais ses émissions sont destinées à l'autre côté du rideau. C'est une idée qui leur vient de l'époque de la guerre froide avec l'Union soviétique. Alors, les ondes émises depuis l'Occident apportaient aux Soviétiques des informations qu'on leur cachait. Ici, ce sont essentiellement des clips publicitaires dans le style propagande du troisième Reich que l'on envoie à l'extérieur. On y célèbre la joie des nouveaux convertis, on y voit de jolies filles babiller à propos de leur plaisir de porter le *hidjab*…. Dans le monde libre, il y a des amateurs qui captent par le satellite ces fariboles, histoire de rigoler. Des jeunes, surtout. Mais bientôt, ces téléspectateurs n'auront plus le cœur à rire. Les massacreurs se feront accompagner de cameramen.

Les yeux de Sophia prirent la teinte noire de la glace, de la glace du lac Cocyte.[61]

« Oui, je reconnais bien là leur manière. C'est déjà ce qu'*ils* aimaient faire en Tchétchénie. On imaginait alors, bien sûr, qu'ils utilisaient les caméras vidéo pour que leurs commanditaires disposent des preuves de leurs actions. Nos agents de sécurité ne pouvaient pas comprendre la stupidité de ces terroristes en uniforme vert qui fabriquaient contre eux-mêmes des pièces à conviction. Ils ne prenaient même pas la peine de cacher leur visage devant l'objectif quand ils torturaient les gens. Sous Eltsine, évidemment, ils étaient sûrs de leur impunité. Mais ensuite, quand il fut évident que l'on établissait leur identité à partir de ces satanées images…. On admit alors qu'ils ne pouvaient faire autrement que d'agir à visage découvert, sinon, adieu le pactole. C'était seulement à moitié vrai. Celui qui aurait voulu se dérober à cette coutume n'aurait certes pas reçu de salaire. Mais cette façon de faire leur est chevillée au corps, ils n'auraient su s'y prendre autrement. Ils sont dévorés par la vanité jusqu'à l'hystérie, ce sont tous, à des degrés divers, des cabotins nés ».

Le regard de Sophia se voila. Il était tourné vers l'intérieur, vers un souvenir emprisonné dans la glace noire, vers un souvenir précis parmi beaucoup d'autres semblables. Comme cabotin, celui-là n'était pas très talentueux, par contre il était doué pour faire du business avec le sang des autres. Chaussé de mules en crocodile, vêtu d'un superbe peignoir bleu tendre sur la soie doublée duquel s'élargissait une tache sombre, car il était déjà touché à la jambe, il rampait sur le tapis avec des sanglots en s'humiliant devant une gamine de vingt ans. Il se répandait en contritions et en supplications. Et pourquoi s'en serait-il privé puisqu'il n'y avait pour le voir aucune caméra vidéo, aucun témoin de son abaissement, à part sa maîtresse, une star de cinéma décrépite qui hurlait au fond des appartements dans la salle de bain où elle était bouclée. Par la suite Sonia s'était posée cette vaine question : et si une caméra avait effectivement filmé la scène, aurait-il

[61] Lac de glace où sont emprisonnés les traîtres dans l'Enfer de Dante (NdT).

tenu le coup, aurait-il été capable de mourir dignement ? De telles questions exigent de la loyauté, et, honnêtement, le taux de probabilité pour une réponse positive n'est pas inférieur à vingt pour cent. On connaît leur critère de moralité : pas pincé - pas coupable. Ils sont dépourvus de tribunal intérieur, celui de la conscience personnelle, mais, il faut dire aussi que le désir de ne pas perdre la face devant les autres, en tient lieu parfois avec succès.

Toutes ces subtilités psychologiques, Sonia Grinberg les avait, des années durant, recherchées dans des livres, filtrant l'information comme un orpailleur armé de son tamis, à la différence que l'objet de l'enquête n'avait rien à voir avec de l'or. Ensuite, après la mort de son père, ayant acquis une aisance suffisante pour répondre à ses besoins très particuliers, elle franchit le Rubicon au-delà duquel la haine devient vengeance. Pendant quelques années, avant de rencontrer Léonid, elle joua, avec jubilation, le rôle de vengeur solitaire. Léonid sut, non pas l'arrêter, c'était impossible, mais la faire progresser vers un autre niveau, celui de l'action collective. Elle rejoignit les rangs de la Résistance en vue d'une stratégie cohérente. C'est ainsi qu'il avait conquis son cœur. Tomber amoureuse autrement, elle ne l'aurait jamais pu.

Combien de temps dura ce silence où chacun de son côté restait plongé dans ses réflexions ? Il était inutile de disserter plus longtemps. Les écrans de télévision allaient, à travers le monde, multiplier à l'infini les images d'un homme frappé de coups, figé d'horreur entre un enfant agonisant et le cadavre torturé d'un autre enfant et qui, d'une voix suffocante, comme terrassé par une crise d'asthme, éructe : «*achhadou Allah…iliahaillial-lach…* »[62]. Cet homme, ensuite, au milieu de gloussements approbatifs, stimulé par des coups de crosse, allait se diriger de lui-même vers une maison voisine « afin de témoigner par le sang ». Il serait ainsi traîné par ses bourreaux de seuil en seuil jusqu'à ce que s'offre une gorge au couteau dont on avait armé sa main.

La Rochejaquelein se leva.

« Eh bien, je ne vais pas vous remercier. Vous autres, Russes, vous n'avez que faire de notre panique derrière le rideau vert. Il se trouve que nos intérêts coïncident, cela ne va pas plus loin ».

« Je ne suis pas russe, mais il n'y a, en effet, aucune raison de me remercier » dit Slobodan en détachant ses mots. « Comme vous l'avez justement remarqué vous-même, je n'aurais pas levé le petit doigt s'il ne s'était agi que de sauver la vie des Français. Mais, maintenant, nous devons agir de façon concertée. Je voudrais participer à l'élaboration d'un plan de riposte et, à cette occasion, je pourrais vous proposer une aide ponctuelle ».

La Rochejaquelein échangea un regard avec Sophie.

« Nous verrons ça. Mais, d'abord, qui êtes-vous, pourquoi cette haine à notre égard, et comment faut-il vous appeler, ne serait-ce que pour faciliter nos rapports ? ».

« Il est serbe, laissa tomber Sophia en pesant ses mots. Cette circonstance constitue une réponse à votre question, bien que vous soyez trop jeune, Henri, pour comprendre correctement les raisons de sa haine à notre égard ».

[62] Début de la *Chahada*, profession de foi musulmane prononcée notamment lors de la conversion.

Slobodan protesta, en jetant un regard oblique en direction du personnage qui gardait le silence :

« Vous n'êtes pas concernée, Sophia Sévazmiou. Vous êtes russe et orthodoxe ».

« Je suis dans le même bateau que les catholiques. C'est pourquoi, par respect pour moi, je vous demanderais de ne pas foudroyer du regard le prêtre ici présent. Il n'était pas encore de ce monde quand d'autres prêtres bénissaient les crimes des Croates en Bosnie. Laissons de côté les réactions passionnelles et revenons à notre affaire ».

« Bien ». Slobodan fit un effort, visiblement pénible, sur lui-même, mais les traits de son visage se détendirent.

« Peut-être que la situation n'est pas aussi catastrophique qu'il y paraît » prononça lentement La Rochejaquelein. Le sous-sol de Paris est percé d'énormes catacombes qui pourraient, provisoirement, servir de refuge à tous les habitants des ghettos et tant pis s'il se glisse parmi eux des informateurs. Il n'y aurait pas de retour possible. Seulement, il faut agir vite. Ensuite, nous évacuerons progressivement cette masse colossale de population. Certains vers la province, d'autres, avec notre aide, pourront franchir la frontière ».

« Par nature, les gens sont incrédules quand on leur parle de catastrophe imminente, remarqua le père Lotaire. Les habitants des ghettos ont l'habitude de vivre sur une poudrière. Beaucoup d'entre eux, et peut-être en très grand nombre, refuseront d'abandonner leurs maisons et de descendre dans les souterrains ».

« Le père a raison, reprit Sophia avec amertume. En majorité, ils ne croiront pas à un carnage de cette ampleur. Et cela, jusqu'au moment où ils verront de leurs yeux les foules fanatisées envahir leurs rues ».

« Que faire alors ? Sauver les nôtres et laisser les autres se faire égorger comme des poulets ? ».

Sophia arrêta La Rochejaquelein d'un geste autoritaire de la main.

« Pas de précipitation. De combien de temps disposons-nous ? ».

Slobodan calcula dans sa tête.

« Pas plus d'une semaine. Non, vraisemblablement, pas plus. Je pense qu'ils fixeront le début des opérations au prochain anniversaire de la prise de Constantinople. Ils aiment faire coïncider les entreprises de ce genre avec les fêtes. C'est une vraie passion ».

«C'est un peu juste ».

La Rochejaquelein se tourna vers le père Lotaire.

« Ca ne résout pas le problème. Mais les chrétiens, au moins, quitteront le ghetto ? Ils y croiront, eux, à la boucherie ? ».

« Ils y croiront, mais je ne pense pas qu'ils partiront pour autant. Bien sûr, ils feront tout leur possible pour envoyer les enfants et leurs parents dans le souterrain. Mais pour ce qui est des moins jeunes, beaucoup, c'est certain, ne bougeront pas. Ils considéreront que l'occasion leur est donnée de confesser la vérité. Et, si l'on y réfléchit, le massacre qui se prépare est un jalon de plus vers la fin des Temps ».

Le silence qui s'ensuivit semblait chargé d'électricité. Les pensées des quatre protagonistes partaient dans tous les sens, se heurtaient à des impasses, tournaient en rond, se débattaient, s'entrecroisant dans leurs trajectoires invisibles.

Eugène Olivier Lévêque et Paul Bertaud qui faisaient le guet à l'extérieur avaient l'impression que le temps piétinait sur place, mais, à l'intérieur, personne ne pensait à regarder sa montre.

Sophia releva la tête et tous remarquèrent, avec un soulagement inconscient, que le coin de ses lèvres esquissait un sourire.

« Cependant, monsieur l'agent secret, vous ne vous êtes toujours pas présenté. Nous attendons que vous vous nommiez ! ».

« Disons que je m'appelle Knejevitch ».

« Je crains que peu d'entre nous comprennent votre ironie, dit Sophia en riant. Knejevitch, eh bien soit, Knejevitch ».

« Sophie, vous exagérez, fit semblant de s'indigner La Rochejaquelein, qu'est-ce que vous avez derrière la tête ? ».

Sophia Sévazmiou, semble-t-il, n'entendit pas cette question impatiente. A nouveau, elle porta son regard sur Slobodan.

« A propos, vous devriez satisfaire ma curiosité. Au sujet du coffret pour la myrrhe ».

Slobodan sourit. Il était évident maintenant que même son regard changeait quand il le posait sur Sophia. Son visage avait perdu l'expression de dégoût buté qu'il avait jusqu'alors.

« C'est simple comme bonjour. Il y a environ dix ans, le GRU a décidé d'aller troubler le moine Dionissi dans sa retraite ».

« Vous dites bien, il y a *dix* ans ?! ».

« Mais oui, il a vécu au monastère des îles Solovki jusqu'à un âge très avancé. En gardant toute sa tête et toute sa mémoire. Il réagit avec grande compréhension à cette démarche. On le pria d'indiquer un signe de reconnaissance secret, parfaitement indéchiffrable, qui permît, en cas de nécessité, d'établir un contact avec Sophia Sévazmiou. C'est alors qu'il remit ce petit objet, en disant, avec un clin d'œil amusé, que les services secrets l'aidaient, par la même occasion, à vaincre son péché de concupiscence. Sur le coffret ne figurait aucun symbole chrétien, c'était une chance. D'un autre côté, demeurait

un doute. Les objets d'usage courant peuvent s'effacer de la mémoire après tant d'années. Vous auriez pu, tout simplement, ne pas reconnaître cet objet ».

Sophia éclata de rire en secouant la tête d'un air enfantin.

« Absolument exclu ! Il savait bien ce qu'il faisait. Une fois, mon beau-père m'avait jeté cette boîte au visage assez habilement pour me blesser au front. Je pense avoir toujours la cicatrice. Et, plusieurs jours après, j'enlevais encore des particules d'ambre de mes cheveux. Il était hors de lui et me traitait d' «aventurière criminelle ». A vrai dire, je ne peux garantir l'exactitude des termes, mais c'était dans cet esprit. Pas la peine de faire ces yeux ronds, les Grecs sont une nation impulsive. Chez eux, même l'église, les jours de fête se transforme en antichambre de la foire. Les fidèles déambulent à qui mieux mieux dans la nef durant l'office, chacun faisant un petit bonjour à ses connaissances. Vous ne pouvez pas comprendre ça, vous, mon père, avec la discipline de caserne de votre rite occidental. Cette couleur locale, jusqu'à un certain point bien sûr, n'est pas dépourvue de charme ».

« D'accord Sophie, soyez gentille de ne pas en rajouter » ne put s'empêcher de remarquer le père Lotaire.

Sophie capta successivement le regard de Slobodan, de La Rochejaquelein et du père Lotaire.

« On peut prévenir le massacre. Mais, c'est vrai, au prix d'un nombre de victimes presque aussi important que s'il avait lieu. Seulement, dans cette variante, y laisseraient leur vie non pas des innocents, mais des soldats qui mourraient l'arme à la main. Et cela *les* calmerait pour un bon bout de temps ».

« Que proposez-vous ? ».

Personne ne remarqua qui avait posé cette question.

« Il faut mettre au point un acte préventif de terrorisme. Et pas moins effrayant ».

*
**

Chapitre 7.

Le réveil d'Annette.

La Saab vert salade de l'imam Abdolvahid fonçait du ghetto d'Austerlitz en direction du Jardin botanique. Abdoullah, le chauffeur, un jeune converti, jetait des coups d'œil craintifs sur le « patron », comme il l'appelait par devers lui. Pas besoin de lunettes pour voir qu'il était aujourd'hui d'une humeur massacrante prêt à lui chercher noise pour la moindre peccadille et, par la même occasion, à retrancher une trentaine d'euros de son salaire.

« Un bouchon de plus, et j'attrape un coup de sang. Non, mais enfin, Abdoullah, c'est inimaginable, on se croirait revenu à l'année 1405[63] quand le moindre va-nu-pieds possédait une auto ! Et pourtant, grâce en soit rendue à Allah, rien que dans les dix dernières années, le transport individuel a diminué d'un tiers ! Alors, j'aimerais comprendre simplement pourquoi ces éternels problèmes de parking et de circulation ?! ».

« Vous savez, les statistiques sont trompeuses, très honoré Abdolvahid ! Tout dépend du point de vue d'où on se place. D'un côté, c'est vrai, il n'y a plus qu'une famille sur dix à posséder une voiture. Mais, pendant ces dix années, par combien a été multiplié le nombre de familles ? ».

« Ne fais pas le malin ! C'est justement que vos femmes, les Françaises, ne font pas d'enfants ! » s'indigna l'imam à contretemps. «Tu crois qu'on ignore vos manigances ? Vous prenez chez vous une vieille fille, une sœur ou une amie de votre femme, et vous la faites passer pour une seconde épouse. En fait, elle ne fait qu'aider au ménage ou à la garde des enfants ! Vous brouillez les pistes, vous jetez de la poudre aux yeux des gens honnêtes ! Vous refusez de vous plier à l'ordre normal ! Si ça ne tenait qu'à moi, j'irais vérifier, vérifier de mes yeux, que l'homme couche bien avec toutes ses femmes ! Si on vous contrôlait *pour de vrai*, on découvrirait de drôles de choses dans vos familles ! ».

Abdoullah garda le silence. Nonobstant le caractère querelleur de l'imam, il tenait trop à son emploi, et se faisait particulièrement conciliant après chaque nouvelle visite au ghetto. Il avait un souvenir encore cuisant de ses récentes années de famine, des cigarettes infectes, des vieilles nippes héritées de son frère, de sa mansarde de cinq mètres carrés. Le plus vexant c'était de voir tous ces pauvres types autour de lui qu'on commençait à *convertir*. Et eux ne voulaient rien savoir, ils chialaient en prononçant la *chahada*, comme s'il n'y avait rien de pire sur terre, et même certains préféraient carrément partir les pieds devant. Mais lui, les gardiens de la vertu lui laissaient la paix et il en avait marre d'attendre. Il n'avait aucune envie de passer les meilleures années de sa vie derrière des barbelés. Pourtant, et c'est là toute la subtilité, il n'était pas question d'aller se jeter à leur cou. Bien sûr, c'était possible, mais à condition de se déprécier, et dans les grandes largeurs. Aussi, sa joie ne fut pas feinte lorsque l'imam Abdolvahid se présenta un jour chez eux avec, sous le bras, une *Instruction pour les adeptes de la sunna*. Sa mère et son

[63] Selon le calendrier lunaire de l'islam (l'hégire), c'est-à-dire, 1985.

frère sortirent de la pièce, l'air sombre et méfiant, mais lui resta et écouta. Il écoutait, acquiesçait d'un signe de tête, incapable de retenir de temps en temps un petit sourire radieux, surtout lorsqu'il calculait dans sa tête les écarts de salaire dont bénéficiaient les vrais croyants. Et tout se passa comme dans un conte de fée : l'imam considéra sa conversion comme un triomphe personnel, et se mit en devoir de faire les démarches administratives que méritait ce sujet plein d'avenir. Pour couronner le tout, il l'engagea à son service en qualité de chauffeur. Ce n'est pas le premier Turc venu qui aurait pu obtenir une telle sinécure, et même plus d'un Arabe ne cracherait pas dessus !

L'imam continuait à bougonner.

« Que dis-je, certains croyants, descendants de familles croyantes, ne sont pas mieux que vous ! Ils apprennent à leurs enfants à s'amuser avec ces inventions de Satan, comment on appelle ça, des pianos, des contrebasses, des violons…Encore heureux que la ville ait été complètement débarrassée de ces ignobles machins énormes avec des dizaines de tuyaux ! Sinon, je parie qu'ils en joueraient aussi ! Ils feraient mieux de surveiller si leur rejeton ne reste pas sous la couette à l'heure de la prière du matin ! Mais non, la prière, on s'en contrefiche, c'est tellement mieux de taper sur un piano ! Même un homme juste peut se permettre un peu de musique, je ne dis pas le contraire, à l'occasion d'une noce, par exemple, ou simplement d'un bon repas ! Mais ces partitions, elles viennent toutes de Satan, oui, de Satan ! A propos, Abdoullah, rappelle-moi d'envoyer des hommes pour brûler ces tas de partitions qu'on a trouvées chez la *kafirka* dont on s'est occupé aujourd'hui ! Sinon, ils vont les planquer à droite et à gauche, je connais cette canaille des ghettos… ».

L'été promettait d'être chaud. Il était à peine midi passé et, déjà, on étouffait. L'imam était fatigué après cette visite au ghetto, fatigué d'avoir gravi les escaliers d'immeubles où les ascenseurs étaient depuis longtemps hors d'usage, fatigué d'avoir séjourné dans la poussière d'appartements minables dépourvus de climatisation. Sans cette irritation, bien naturelle pour un personnage si haut placé, peut-être aurait-il différé de convoquer la police pour procéder à l'arrestation de cette vieille femme, professeur de musique, qui vivait de leçons particulières dans le ghetto d'Austerlitz. Cette femme, une certaine Marguerite Teysse (Marguerite, voyez un peu quel prénom répugnant !), était depuis longtemps dans le collimateur, mais elle aurait pu tranquillement végéter encore dans son taudis quatre ou cinq ans, de tels cas ne sont pas rares.

L'imam Abdolvahid n'en finissait plus de ronchonner. La sueur ruisselait sur son visage de dessous son superbe turban en brocart vert pomme. Pourtant la climatisation fonctionnait, un système hors de prix, à la hauteur de la voiture.

« Des *kafirs*, on en vient facilement à bout, mais essaie un peu d'arrêter tout bêtement un vrai croyant, pour cause de musique ! Ca ferait un tel foin qu'on préfèrerait soi-même descendre dans la tombe ! Aïe, aïe, aïe…Qu'est ce que je te disais, c'est le bouchon, on va être bel et bien coincés ! ».

En fait, la Saab continuait à avancer, mais en se traînant, au milieu d'un flot de voitures. A cette allure, il ne faudrait pas moins d'une heure entière pour arriver à la rue Quatrefages. Et l'imam Abdolvahid était impatient de pénétrer dans la Vieille mosquée de Paris, il avait envie de se plonger un bon petit moment dans les vapeurs du sauna en marbre, puis de passer dans le salon aux mosaïques pour déguster tout à son aise un thé à la

menthe brûlant. Du thé à la menthe accompagné de gâteaux au miel ! C'était raté ! On roulait maintenant au pas, et la distance entre sa voiture et la petite Citroën voisine ne cessait de diminuer, encore un peu et on ne pourrait même plus ouvrir les portières !

L'imam envia involontairement un jeune garçon grassouillet qui louvoyait adroitement entre les voitures sur une moto *Harley light* flambant neuf. Mais là, bon à rien, tu vas te casser le nez, à ton tour de poireauter ! Mais le gamin, frôlant les portières, avait déjà engagé sa roue avant dans l'étroit goulet. Quel âge pouvait-il bien avoir, par parenthèses, pour que ses parents le lâchent en pleine circulation et lui achètent par-dessus le marché une moto de ce prix ! A en juger par sa taille, il n'avait pas plus de douze ans ! Quelle époque !

Cependant le bon à rien s'était glissé au niveau de la portière avant. Il s'était dressé sur son siège et soudain il avait plaqué violemment un objet métallique sur la carrosserie, juste au-dessus de la tête de l'imam ! Sur une *Saab* toute neuve, le gredin ! Et il savait bien qu'on ne pouvait pas l'attraper, tout juste si on pouvait entrouvrir les portières ! Le jeune effronté s'était rassis sur son siège : tout contre la vitre (fermée, hélas, pas le temps de le choper), se profila une tête sous un casque trop lourd pour un cou fragile. Quelque chose dans la ligne de ce cou intrigua l'imam qui jeta un coup d'œil scrutateur sur ce visage à moitié dissimulé par la visière qui miroitait au soleil. Des yeux gris lumineux se heurtèrent à son regard à travers le double obstacle du plexiglas et de la vitre blindée. Une fille ! Une fille avec des habits de garçon, le visage découvert, et en plein jour !

Il ne put entendre ce que la jeune fille proférait, il vit seulement le rictus qui tordait ses lèvres rose pâle. Ce n'était donc pas un jeune voyou, mais une adolescente *kafir* qui avait l'audace de foncer à travers Paris dans une tenue indécente au vu de tout le monde. L'imam, soudain, fut saisi d'un doute. Ce coup sur la carrosserie n'était pas une blague de vandale. Mais alors, en voilà une histoire, de quoi s'agissait-il ?

Il ne fallut qu'un instant à Abdolvahid pour comprendre. Il comprit en voyant s'éloigner, sur la moto qui se faufilait dans le bouchon, le dos du fuyard vêtu d'un blouson de cuir, et l'arrière de son casque rouge tandis que la *Saab* se collait encore davantage contre la *Citroën*.

La voiture se serait aplatie contre un réverbère, si cela avait été possible. L'imam, devenu littéralement fou, avec un hurlement, tentait de tirer Abdoullah vers son propre siège. A l'avant de la cabine, l'espace étroit s'emplit d'un étrange remue-ménage. Ayant réussi à arracher du volant une des mains nerveuses du mince Abdoullah, le pesant Abdolvahid s'efforçait maintenant de faire basculer sur lui le chauffeur et de se glisser par-dessous son corps sur son siège. En perdant son turban, il avait déjà engagé sa tête sous le flanc du jeune homme. La voiture, qui zigzaguait, alla percuter les feux arrière d'une Chevrolet. Il y eut un concert de klaxons dont le tintamarre assourdissant couvrit les hoquets déchirants de l'imam.

Puis, le silence se fit. Abdoullah se demanda s'il était devenu tout à fait sourd ou s'il était simplement estourbi. La tentative de l'imam d'échanger sa place avec le chauffeur n'avait pas été totalement infructueuse. La « galette » (c'était ainsi que les jeunes, dans leur jargon, appelaient la charge explosive magnétisée pour objectif ponctuel) avait bel et bien transpercé le toit de la voiture. Mais au lieu d'atteindre à la tête le vénérable Abdolvahid, elle s'était fichée dans ses lombes, avait suivi la colonne vertébrale pour

ressortir dans la région de l'aine, puis elle avait achevé sa course en se plantant dans le macadam. La tête, avec ses fines moustaches traditionnelles et sa calvitie incongrue, avait été totalement préservée. La bouche continua encore longtemps à jouer des mandibules sans émettre aucun son, les yeux globuleux à s'écarquiller, un peu à la façon des énormes silures en eau vaseuse, avant que cette tête ne s'effondre dans un spasme sur les genoux d'Abdoullah, lequel se serrait désespérément contre la portière opposée. Le velours blanc des housses buvait le sang comme du coton, mais cela ne pouvait plus affecter l'imam, si maniaque de propreté. Il ne donnait plus signe de vie, à l'exception de ses doigts ornés de bagues qui se convulsaient encore comme s'ils voulaient saisir quelqu'un pour l'obliger à occuper à sa place le siège fatal.

Jeanne avait les joues en feu. Pas de honte bien sûr, tout s'était déroulé au quart de poil, impossible de rêver mieux. Le chauffeur, apparemment, en avait réchappé, mais il était sûrement hors d'état d'utiliser son mobile. Et même si, des voitures voisines, on avait appelé police secours, il est douteux qu'on ait fait le lien avec la moto qui était passée en trombe juste avant l'explosion Le temps que la police se fraye un chemin jusqu'à la *Saab* à travers les bouchons, le temps qu'elle commence à interroger les gens, personne ne penserait plus du tout à la *Harley*.

Et malgré tout, elle avait fait une gaffe. Peut-être valait-il mieux ne l'avouer à personne ? Ah oui, j'aurais dû ramener huit « galettes » et non pas sept, mais voilà, la huitième, ce sont les souris qui l'ont bouffée. Non, sérieusement, c'est dégoûtant de mentir aux copains. Il faudra faire face. Et ce n'est pas qu'elle en ait envie. Pas la peine d'aller consulter une voyante, on l'éloignera de toute action pendant un ou deux mois, elle n'aura plus qu'à tricoter des napperons au crochet.

De la rue Buffon, Jeanne tourna vers les Arènes de Lutèce. Elle déboucha sur une voie dégagée et mit les gaz. L'air frais qui fouettait son visage en atténuait le feu. De toute façon, il allait bien falloir revenir au ghetto chercher les dernières « galettes ». Qu'il soit maudit ce ghetto, qu'il soit maudit ! Eh, mon Dieu, comment aurait-elle pu agir autrement ? Elle était montée quatre à quatre par le vieil escalier de bois au deuxième étage de l'immeuble avec, dans la poche, le morceau de colophane qu'elle voulait offrir depuis longtemps, et, sur le palier, devant les plombs qui scellaient la porte de l'appartement, elle avait trouvé Marie Rose, une fillette de onze ans pleurant en berçant son violon comme une poupée malade.

Mademoiselle Teysse n'était pas, à proprement parler, une professionnelle de l'enseignement. Dans des temps plus favorables, elle avait fait de la musique pour son plaisir et n'avait commencé à donner des leçons particulières qu'après avoir perdu son modeste avoir, suite à la prise du pouvoir par les wahhabites. Mais cela l'avait enchantée, dès le début. Elle enseignait aussi bien le piano que le violon ou la guitare, précisant avec un sourire modeste, qu' « elle savait tout faire parce qu'elle ne faisait rien de bien » ;

Quand, jadis, mademoiselle Teysse avait jeté un regard sur les menottes de Jeanne (qui avait alors sept ans), elle avait poussé un soupir et, comme elle-même le reconnaissait beaucoup plus tard, n'avait consenti à s'occuper de la fillette que « pour lui éviter de développer un complexe d'infériorité ». Cependant ces menottes à fossettes se révélèrent capables de plaquer des accords étonnants. Très vite, Mademoiselle Teysse n'eut plus à déplorer que le dilettantisme de son élève.

Et voilà qu'on l'emmenait à la fosse commune, en ce moment même on l'emmenait, après avoir entassé son corps sans défense dans un fourgon mortuaire plombé déjà plein à craquer. Jeanne savait bien *comment* ils traitaient les dépouilles de leurs victimes.

Jeanne dut se battre plusieurs minutes pour comprendre, à travers les sanglots de Marie Rose, que c'était toujours « le même » imam qui avait donné l'ordre, enfin, celui qui avait l'habitude de venir, qu'il n'était même pas encore sorti du ghetto mais qu'il avait pris la direction de la librairie. Que mademoiselle, qui était justement en train de corriger une faute de Marie Rose quand l'homme en vert était entré, s'était soudain mise en colère et avait répondu à ses grossièretés habituelles « qu'elle n'arrêterait pas d'enseigner la musique aux enfants tant qu'elle vivrait ». Il lui avait lancé, dans un mauvais français : « Alors, vieille idiote, la retraite est pour bientôt ! ». Il avait arraché le violon des mains de Marie Rose, l'avait violemment jeté par terre, avait giflé la gamine, puis sur son mobile il avait commencé à composer un numéro. Alors, mademoiselle lui avait soufflé : « Cours chez toi, ma petite ! Excuse moi de ne pas finir ma leçon, mais souviens-toi qu'on ne peut tolérer les humiliations quand elles dépassent certaines limites ».

Ensuite, tout s'était enchaîné de façon automatique. Tellement automatique que Jeanne n'y était presque pour rien. Qu'avait-elle fait ? Planqué quelques « galettes », filé le salaud pour l'attirer jusqu'à ce bouchon providentiel….

Bon, il fallait essayer d'arranger les choses, tout de suite si possible. Jeanne freina devant l'atelier d'un petit garagiste. Le patron, un Turc, employait deux ouvriers du ghetto, Paul Germy et Stéphane Durtal.

Elle tomba sur Germy qui trafiquait sous le capot d'une vraie rareté, un vieux coupé *Citroën* à deux portes dont la production avait été stoppée dès les années quatre-vingt dix du siècle passé. Agé d'une trentaine d'années, avec ses lunettes aux verres épais qui lui rapetissaient les yeux d'une manière disgracieuse et sa calvitie précoce, Germy n'avait pas du tout l'allure d'un ouvrier, ce qu'il ne serait d'ailleurs jamais devenu en temps normal. Durtal avait encore toute l'énergie de ses vingt ans. Il travaillait, au fond du garage, à redresser l'aile froissée d'une Volvo.

Germy fit signe à Jeanne de s'approcher : le Turc devait être absent.

« Ben, dis donc, il y en a qui sortent labourer avec l'attelage de leur arrière grand père ! s'exclama avec admiration Jeanne en sautant de sa moto sur le sol de béton. Dites, les gars, vous pourriez changer les fers de mon cheval ? ».

« Tu crois qu'on a le temps de te changer ta plaque, tu rêves ou quoi ? » bougonna Germy. En fait, la petite Jeanne avec le sourire malicieux de ses lèvres de barberis pouvait obtenir de lui tout ce qu'elle voulait. Germy comprenait parfaitement que lui, un adulte, se laissait mener par le bout du nez, que cette gamine aurait peut-être pu le vouvoyer de temps en temps, et que l'aide qu'il lui apportait finirait par tourner mal. Mais c'était plus fort que lui, Jeanne acceptait de parler avec lui, de plaisanter, elle ne le *méprisait* pas et rien que pour cela, il éprouvait à son égard une reconnaissance infinie.

Selon les critères des décennies passées, cette bergeronnette de seize printemps était encore une enfant exigeant tutelle et protection. Pourtant, elle faisait avec naturel ce dont Paul Germy eût été bien incapable. Elle se battait, lui se laissait porter par le courant. Sans

se justifier pour autant, Germy considérait que, par certains côtés, il était plus simple pour les adolescents de la nouvelle génération de vivre dans la dignité. Ils étaient un peu comme ces enfants des pionniers de l'Amérique sauvage, habitués dès le berceau à entendre les appels des Indiens derrière la clôture, à approvisionner de cartouches leur père dans son champ de maïs, à tirer leur premier coup de feu dès qu'ils étaient en état de soulever une carabine. Pour eux, tuer un homme, ce n'était pas franchir le Rubicon. Aucun état d'âme à la Hamlet, comme au tournant du siècle. Les décisions, ils les prenaient au pas de course. Mais lui, il avait été élevé par des parents nés à la fin des années soixante-dix. Et pourtant, il ne redoutait rien autant que de saisir, dans ce regard gris cendré, une expression de pitié méprisante suscitée par la mauviette d'âge mûr qu'il était devenu.

De ce temps, Durtal rentrait la *Harley* au garage.

« Et tout de suite, ce serait pas possible, hein, Stéphane ? demanda Jeanne d'un petit air suppliant. J'attendrai ici, si tu veux ! ».

« Justement, notre salaud serait très heureux de faire ta connaissance, ricana Durtal. Il vient juste de téléphoner qu'il arrivait. Il vaudrait mieux que tu te ramènes demain matin. Dans la matinée, c'est toujours plus calme ».

Germy fut soudain saisi d'une inquiétude.

« Attends un peu, où veux-tu qu'elle aille à pied dans cette tenue ? Jeanne, reste encore une minute, je vais fouiller dans les nippes. Je crois que Fatima m'a donné, il y a quelques jours une vieille *parandja* pour en faire des chiffons. Je ne l'ai pas encore mise en morceaux. Et toi, Stéphane ? ».

« Mince, moi c'est pareil, elle est toute tachée et elle sent pas la rose, répliqua Durtal d'un air mécontent. C'est mieux que rien, évidemment… ».

Jeanne fit un geste désinvolte.

« Laisse tomber, j'ai horreur de ces mascarades. Je vais crécher dans le coin cette nuit, et je viendrai tôt demain matin rechercher la *Harley* ».

« Pas avant neuf heures » précisa Durtal.

« D'accord ! ».

Jeanne s'échappa dans la rue en courant. Le pied à terre, sur lequel elle comptait se trouvait dans le quartier voisin. Lucile, qui travaillait de nuit comme femme de ménage dans une boutique d'antiquaire, avant de partir au boulot, mettait parfois à sa disposition un réduit où elle entreposait les balais à frange et les produits d'entretien. Qui irait la sortir de là, en pleine nuit ?

C'est tout de même vexant, pensait Jeanne en dévalant le trottoir : Madeleine Méchin, qui avait à peine un an de moins qu'elle, se baladait tranquillement à travers tout Paris autant qu'il lui plaisait. Pas étonnant avec des hanches qui font du trente-six ! La visière de la casquette vissée sur le front, un blouson un peu ample, le tour est joué ! Il y en

a qui ont une sacrée veine. Jeanne se rendait parfaitement compte qu'elle ne pouvait passer pour un garçon que sur une moto et encore à condition de foncer.

Aïe, la tuile ! Un véhicule de police venait à sa rencontre. Il roulait au pas, pour permettre, semblait-il, au sergent assis à côté du chauffeur de contrôler les numéros des maisons. Ou, peut-être, autre chose. Jeanne ne prit pas le temps de vérifier. Elle chercha du regard un porche hospitalier et tomba sur l'entrée de toilettes publiques. Ca ferait l'affaire !

Jeanne pourtant était écoeurée par les w.-c. municipaux avec leurs cruches en plastique à la place de papier hygiénique. Brr…quelle horreur, pensa-t-elle pour la énième fois en claquant la porte derrière elle. Enfin, ils n'iraient pas la dénicher ici.

Dans le sous-sol au plafond bas, il n'y avait qu'une seule femme. Elle revenait de faire des courses et avait posé à côté d'elle plusieurs paquets multicolores. Elle tournait le dos à Jeanne et, devant un miroir, se remettait du rouge à lèvres avec un bâton couleur cerise.

Quelle idée de se maquiller quand, de toute façon, elle allait enfouir son visage sous la *parandja*, pensa Jeanne avec ironie.

Le bâton de rouge se mit à trembler et les yeux de la femme à s'écarquiller.

Jeanne se figea soudain, plus de stupéfaction d'ailleurs que d'effroi. Clouée sur place derrière la musulmane blonde, elle fixait son reflet dans la glace : elle était blême dans sa chemise à carreaux, en anorak et en jeans, avec la tête découverte. Elle avait, en effet, laissé au garage son casque devenu inutile.

Comment avait-elle pu perdre la tête à ce point ? Comment avait-elle pu entrer dans des toilettes avec des vêtements d'homme ! Cette bonne femme avait des raisons de la dévisager comme si elle voyait un fantôme. Et même un fantôme l'aurait sûrement moins épouvantée que le spectacle d'un tel *haram*, de pareil *aurat*[64] étalé en plein jour !

Et Jeanne qui ne voulait pas y croire quand on lui disait que personne, une fois dans sa vie, ne peut éviter de commettre une énorme bêtise, une gaffe inimaginable ! Que, la plupart du temps, la chance vous aide à vous en tirer. Ceux auxquels elle n'a pas souri ne sont plus là d'ailleurs pour raconter comment ils se sont fait prendre.

Pas plus que Jeanne, la blonde, avec son bâton qui tremblait à la main, ne pouvait détacher son regard du miroir, comme s'il était magique et révélait quelque secret ou comme si c'était l'écran d'un de ces antiques appareils nommés télévision.

Si elle hurle, je l'assomme, résolut Jeanne. Je vais bien m'en sortir d'une façon ou d'une autre.

Dans le minuscule couloir qui séparait les hommes des femmes, on entendit des bruits de pas.

[64] Haram : interdit, aurat : parties du corps que la femme doit cacher en public (arab.) NdT.

« Et moi, je te répète que je trouve ça louche ! ». C'était un Turc qui s'exprimait en sabir français et sa voix, aux accents grossiers et autoritaires, devait appartenir à un flic. « Un morveux entre aux pissotières à notre barbe, et dans les pissotières, il n'y a personne ».

« Toi, Ali, tu peux même pas pisser un coup sans en faire un problème », rétorqua une autre voix, peu différente à vrai dire, n'était le timbre. « Est-ce que c'est ça qu'on vient chercher ici ? ».

« T'inquiète pas pour ton café de contrebande. T'en fais pas, il va pas s'évaporer. Mais essaie de comprendre. Dans ces pissotières, il n'y a même pas de fenêtres. Tu vois pas que ce voyou, ou pire, a pu se glisser chez les femmes ? »

La voix paresseuse du deuxième flic se fit indubitablement conciliante.

« Eh alors, qu'est-ce qu'il faut faire, à ton avis ? ».

Cette fois, Jeanne se vida de son sang et ses genoux commencèrent à flageoler. Elle s'était mise dans de beaux draps, et jusqu'au cou. Seigneur, si elle avait au moins un revolver sur elle, mais non, docile comme un petit agneau, elle s'était souvenue du mot d'ordre : ne pas se déplacer armé dans la zone soumise à la charia sans absolue nécessité !

« On n'a qu'à attendre un peu que les femmes sortent. On vérifiera leurs papiers et après, on fouillera le local ».

Dans le miroir, on vit verdir le visage de Jeanne, et le bâton de rouge s'immobiliser en l'air, comme s'il se trouvait dans la main d'un mannequin de cire.

« Pourquoi contrôler les femmes ? »

« J'ai entendu ces jours-ci que dans le meurtre du cadi du seizième était impliqué justement un type qui avait enfilé une *parandja*. Seulement, quand il a détalé, on a bien vu que c'était pas une femme. On a essayé de l'arrêter, Il a jeté son déguisement aux orties. Et on n'a trouvé aucun indice ».

Sa voix soudain retentit, pleine d'une autorité professionnelle.

« Eh alors, qu'est-ce qu'ils foutent ces enfants de Satan ! Ho là !! Y a du monde en bas ? ».

La femme, sur un ton étonnamment calme, répondit en se tournant vers Jeanne :

« Oui, c'est occupé, n'entrez pas ».

Elle aussi était pâle, pâle comme un linge. Durant quelques instants, elles se regardèrent dans les yeux. Le bâton de rouge était tombé sur le carrelage avec un léger tintement. La femme, un doigt appliqué sur les lèvres, fit signe de faire silence.

« Allez, grouillez vous ! Contrôle des papiers ! ».

Jeanne fit signe de la tête : merci, évidemment, mais c'est sans perspective.

La femme se mit soudain à fouiller fébrilement dans ses paquets. Elle en saisit un qui était enveloppé de papier doré orné de motifs rouges et verts, arracha le ruban, déchira l'emballage et fit apparaître un article en étoffe rose qu'elle déplia.

Elle tenait entre ses mains une *parandja* flambant neuf, tout à fait aux mensurations de Jeanne.

« Dépêche-toi ! ». Arrachant l'étiquette au vol, la femme tendait le vêtement à Jeanne.

A vrai dire, ce n'était pas le moment de réfléchir. Jeanne fut engloutie dans les replis du tissu rose. Quand elle jeta un coup d'œil, cette fois de derrière son voile grillagé, la femme, qui n'avait pas encore eu le temps de se préparer, était en train de froisser rageusement le joli papier d'emballage. L'ayant réduit à la taille d'une petite boule, elle le jeta dans la poubelle, et seulement alors enfila sa propre *parandja*.

« Attrape ! » dit-elle en fourrant dans la main de Jeanne un de ses magnifiques paquets et en saisissant de ses doigts glacés la main restée libre.

Les Turcs en uniforme, plutôt rondouillards (mais, au fait, avez-vous déjà vu des Turcs ayant gardé la ligne, passé trente ans ?) regardèrent avec indulgence cette femme accompagnée d'une petite adolescente, croulant l'une et l'autre sous les emplettes de magasins visiblement chics.

« Il y a encore quelqu'un dans les toilettes ? » demanda l'un des flics en tendant la main ouverte pour signifier qu'il attendait les papiers

La compagne de Jeanne présenta une carte plastifiée.

« Non, je ne crois pas, enfin, je ne sais pas… ».

L'homme copiait le petit rectangle de carton à l'aide d'un scanner de poche.

« Et la jeune fille ? »

« Consultez donc votre base, dit-elle d'un ton hautain. Votre base de données mentionne sûrement le nom d'Iman, ma fille de quatorze ans ».

« Chère madame, tout ça n'est pas très régulier. Vous avez une fille en âge d'être mariée et elle se promène sans ses papiers personnels. Allez, circulez ».

Une fois dans la rue, la femme allongea le pas entraînant Jeanne, dont elle ne lâchait pas la main, vers une petite voiture de sport.

« Vous m'avez fameusement dépannée, dit Jeanne en libérant sa main et en essayant de rendre à sa propriétaire légitime le paquet qu'elle portait. Maintenant, je peux facilement me débrouiller toute seule ».

« Ecoute, fillette, je vois bien que tu as fait une bêtise. Il y a aujourd'hui dans les rues trois fois plus de flics que d'habitude et tu es sans papiers, je me trompe ou non ? Tu vas passer quelques heures en sécurité dans un endroit tranquille ».

« Alors, vous n'êtes pas musulmane ? », dit Jeanne avec un large sourire en oubliant qu'il resterait invisible derrière le voile…

« Si, je le suis ».

Jeanne fit brusquement un écart en arrière dans un sursaut involontaire de tout le corps.

« Je t'en prie ».

« Pourquoi ça vous amuse de m'aider ? ».

« Tu es française ».

« Moi, oui, mais pas vous. Vous, vous êtes une ex-française ».

« Peut-être », dit la femme sans se vexer.

Bien sûr, Jeanne aurait pu depuis longtemps prendre la tangente, mais elle était tenaillée par la curiosité, ce péché mignon qui lui avait déjà valu plus d'une réprimande bien méritée. Il fallait quand même se rendre compte d'où sortait ce genre original de collabos, non ? C'était l'occasion rêvée. Après tout, qui ne risque rien n'a rien.

« D'accord », dit-elle en prenant place sur le siège avant.

Poussant un soupir de soulagement, la femme démarra aussitôt sur les chapeaux de roue : il faut croire que les flics, qui allaient ressortir des toilettes d'un moment à l'autre, l'avaient joliment épouvantée.

Quelques minutes plus tard, elles dépassaient déjà en trombe le Jardin du Luxembourg.

« Mais, au fait… ». Comme il était répugnant de parler à travers une grille en tricot qui vous rentrait dans la bouche. « Au fait, c'est quoi votre nom ? ».

La femme fit attendre sa réponse. Elle concentrait, semblait-il, toute son attention sur la circulation. Ses mains, qui tenaient le volant avec assurance, étaient minces et raffinées avec de longs doigts fragiles. Les ongles, pas trop longs, étaient recouverts de vernis transparent. Par contre, ses phalanges étaient surchargées de bagues en or massif, toutes plus grosses les unes que les autres. Et ces anneaux choquaient sur de telles mains.

Enfin, sans tourner la tête vers Jeanne, elle lui dit :

« Appelle-moi Annette ».

Chapitre 8.

Le chemin dans les ténèbres.

« Père Lotaire, puis-je vous accompagner un peu ? »

Le prêtre qui venait de sortir seul par la porte auprès de laquelle se tenait Eugène-Olivier, regarda le jeune homme sans le reconnaître. Ou l'avait-il tout de même reconnu ? Il fit un signe de tête distrait, sans son habituel sourire de bienveillance.

« Je n'aime pas trop partager un chemin aussi périlleux, finit-il par dire. Aujourd'hui, je ne vais pas passer la nuit chez moi, dans l'abri anti-bombardements, mais dans le métro ».

C'était clair, même pour un enfant, qu'il lui fallait fréquemment changer d'asile de nuit.

« A quelle station voulez-vous aller ? ».

« Place Clichy ».

«Et vous ne croyez pas, père, qu'il vous faudra attendre demain pour dormir là-bas ? dit Eugène-Olivier avec intérêt. Vu l'heure qu'il est, vous n'arriverez pas à Clichy avant le matin ».

« A pied, bien sûr ». Le prêtre cette fois jeta sur son compagnon un regard plus attentif et un sourire effleura ses lèvres. Eugène Olivier, pour rien au monde, n'aurait voulu s'avouer qu'il attendait avec impatience ce demi-sourire d'encouragement. « Mais j'utiliserai un moyen de transport ».

« Dans le métro abandonné ? Un carrosse attelé de six chevaux blancs ou carrément de dragons ? ».

« Comme vous êtes tout de même romantiques, vous, les athées. dit le prêtre pour lui retourner sa pique. Tu verras. Bon, voilà ce qu'on va faire, mon jeune Lévêque. J'accepte que tu me tiennes compagnie mais à la condition que tu puisses toi aussi passer la nuit dans le même lieu. Dans ce cas, je n'irai chercher personne d'autre. J'aurai, sur place, besoin d'un coup de main ».

« Je suis prêt ».

Longeant la rue, ils dépassèrent un pâté de maison et s'engouffrèrent dans la station Bastille en se mêlant à la foule bigarrée des travailleurs du ghetto, des chômeurs, parmi lesquels une majorité de Noirs - grands amateurs d'aides sociales -, d'ouvriers turcs, les plus laborieux des habitants de la zone soumise à la charia.

Le métro de Paris, réputé au temps de ses belles années pour son inconfort et l'imbroglio de ses lignes, était livré à la crasse maintenant que la moitié du réseau était hors d'usage. Il n'y avait pas, bien sûr, à redouter un contrôle des billets, mais il valait mieux faire attention à ses poches. Les mendiants qui peuplaient par hordes entières les couloirs de correspondance, installés sous les cadres rouillés des panneaux de publicité, se transformaient prestement en voleurs à la tire. Des marmots pouilleux faisaient la manche. Bien entendu, personne ne leur donnait rien, mais ils louvoyaient dans la foule à la recherche d'une éventuelle victime. Arracher au passage un sac à main était pour eux un jeu d'enfant.

Des panneaux indiquaient les directions en service, mais l'accès des tunnels désertés n'était même pas toujours interdit par une chaîne. Qu'importe, les Parisiens aisés n'utilisaient pas le métro. Les transports de surface, avec receveur, étaient considérés comme plus honorables.

Le père Lotaire et son compagnon se frayaient un chemin à travers un marché aux puces qui étalait sur des feuilles de journal, directement sous leurs pieds, amulettes et produits de contrebande. Eugène Olivier se prenait à redouter que quelqu'un, dans la foule, ne devinât qu'il croisait un prêtre. Peur idiote, le père Lotaire n'était pas plus identifiable comme prêtre que lui-même comme maquisard.

Ils descendirent du métro deux stations plus loin et, s'extirpant de la foule, ils s'enfoncèrent dans le trou noir d'un tunnel désaffecté.

« Et vous pensez qu'il est raisonnable, mon Révérend, de vous aventurer dans ces boyaux déserts ? ». Les yeux se réjouissaient de l'obscurité qui succédait à la clarté blafarde des réverbères et le silence, après la cohue, semblait assourdissant.

« Je parie que vous n'avez même pas de revolver ».

« Et à quoi me servirait-il ? ».

« C'est vrai, j'oubliais qu'il vous est interdit de tuer ! Et pourtant, on dit bien que c'est le repaire des assassins, voleurs, trafiquants de drogue et autres bandits ».

« Tu les a vus de tes yeux ? »

« Honnêtement, ça ne m'est pas arrivé ».

« Les dealers, souteneurs, voleurs et assassins se prélassent en plein jour à ne rien faire, là-haut, dans la zone de la charia. Le pourcentage de ceux qui se font pincer par la police est si infime que les criminels n'ont aucun besoin d'aller se terrer dans des lieux aussi inhospitaliers. La police attrape le nombre de truands juste nécessaire aux supplices publics de dissuasion comme trancher la main des voleurs. Quant aux autres elle se contente de les contrôler. Cela arrange tout le monde ».

« Les inquisiteurs, je pense, sont plus zélés ».

« Ils ont d'autres missions ». Le père Lotaire tira un objet de la poche de son bleu de travail. Quelques légers claquements, et un faisceau de lumière vive vint fouiller la gueule

obscure des voûtes. « Toute mégalopole, même la plus artificielle, doit respecter, pour survivre, un subtil équilibre. S'il vient à se dérégler, elle est balayée par un ouragan meurtrier ».

Le terrain était glissant. Il fallait marcher de traverse en traverse en tâtonnant du pied.

« Au fait, mon Révérend, je voulais vous demander : que penser de cette affirmation des musulmans selon laquelle ils seraient meilleurs que les chrétiens puisqu' « ils communiquent directement avec Dieu » ? Un bobard, sans doute, comme tout ce qu'ils racontent, de a jusqu'à z ».

« Bien vu, Eugène Olivier. En tant que matérialiste tu considères toutes les croyances des musulmans comme des billevesées. Mais si tu cherches à comprendre ce qu'il en est de leur foi et de celle de ceux qui en ont une autre, c'est que tu mûris. Celui qui reste enfermé dans le carcan de ses propres convictions sclérose sa pensée. Tout en restant matérialiste (le père Lotaire eut un léger sourire), tu prendras l'avantage sur eux, si tu les vois de l'intérieur et du point de vue d'un chrétien ».

« Je comprends. Mais il n'y a pas de quoi me féliciter. C'est Sophie Sévazmiou qui m'a conseillé de vous questionner. Alors, où est la bêtise ? ».

« Dis plutôt la tricherie, reprit le père Lotaire en souriant à nouveau. Il s'agit, en effet, d'un jeu de cartes biseautées, avec, en plus, un as que l'on tire de sa manche. Leur prétendu « entretien en direct avec Allah qui les différencie des chrétiens » n'est qu'une phrase retentissante et vide de sens, mais combien ces mots creux ont piégé de gens à la charnière de notre siècle ! Bon, reprenons depuis le début. S'adresser directement à Dieu est à la portée de tout chrétien, et même c'est son devoir. Cette adresse s'appelle la prière. Dieu entend ces prières. Peut-être les musulmans suggèrent-ils un *dialogue* ? L'homme s'adresserait à Dieu et recevrait une réponse. Mais raisonnons un peu : est-ce que n'importe qui est en mesure de percevoir de façon adéquate un message qui lui parvient depuis un principe inaccessible, désespérément inaccessible à notre faible entendement ? Il y a de quoi devenir fou. Comprends moi bien : ce n'est pas le Seigneur qui refuse de répondre aux simples mortels, mais ceux-ci qui ne sont pas capables d'embrasser la Vérité. Il se trouve pourtant des mortels pas ordinaires qui – disons comme ça pour que tu saisisses – possèdent un certain entraînement. Ils mènent un combat incessant contre leur nature pécheresse, toutes leurs pensées, tous leurs désirs sont tendus vers l'intelligence de la Vérité. Nous les appelons des saints. Et ces saints justement reçoivent parfois une *réponse*. Ils ont des révélations et des visions, ils perçoivent beaucoup de ce qui est hors de notre portée. Les musulmans, eux, prétendent qu'ils sont tous aptes à un « dialogue sans intermédiaire ». Il suffit à ces pécheurs, dévorés de toutes les passions de réciter la formule de leur prière ».

« Cela veut dire qu'ils marmonnent dans leur barbe et qu'ensuite ils se mettent dans la tête qu'ils ont entendu une réponse d'en-haut ? » ricana Eugène-Olivier.

« Dans le meilleur des cas, oui, répliqua vivement le père Lotaire. Dans un cas très favorable, il en est bien ainsi. N'oublie pas qu'existe aussi un certain personnage au plus haut point friand de dialogue avec les êtres non entraînés ».

« Vous voulez dire, le diable ? »

« Naturellement. Mais ce n'est pas le seul problème. En contradiction avec eux-mêmes, ils placent entre eux et, j'hésite à le dire, Dieu des tierces personnes qui assument certaines fonctions. Tous ces imams, mollahs, cheiks, à quoi servent-ils donc ? ».

« Alors quand ils déclarent à tout bout de champ qu'ils sont meilleurs que nous parce que nous avons un clergé tandis qu'eux, ils « communiquent directement », ça n'a aucun sens ? En fait, ils ont bel et bien un clergé ? ».

Le père Lotaire fit semblant de ne pas avoir remarqué les « nous ».

« Cela n'a pas de sens, mais ils n'ont même pas un clergé, dit-il en appuyant sur les mots. On ne peut convenablement comparer un imam musulman qu'à un quelconque pasteur protestant ou à un prédicateur baptiste. Mais pas à un prêtre. Vois-tu, Eugène-Olivier, le christianisme, le christianisme authentique et non ses profanations tardives et hérétiques, repose sur un mystère. Et l'islam rejette le mystère dès ses origines ».

« Qu'est-ce que l'islam alors ? ».

« De la magie, comme dirait les enfants. Le ministère du prêtre, indispensable au chrétien, n'a pas de raison d'être dans l'islam ».

« Changer le pain en Chair, le vin en Sang, c'est ça ? »

« Oui, principalement. Tu sais, mon jeune Lévêque, il est facile de dénoncer une idée extravagante. Par contre quand, dans la même affirmation, se superposent plusieurs inepties, tu n'imagines pas combien il est compliqué de la démêler en termes clairs. Justement cette formule « les musulmans communiquent avec Dieu sans intermédiaires » est délirante à plusieurs niveaux. Mais, je le répète, bien qu'elle soit dépourvue de tout contenu, cette phrase tonitruante a fait beaucoup de dégâts à l'époque où ils se donnaient encore la peine de chercher à convaincre par des mots. Mon Dieu, combien de fois l'humanité s'est-elle laissé piéger par les mots au cours de son histoire ! Une stupidité ressassée à l'infini agit plus sûrement que n'importe quelle incantation ».

« Je n'aurais jamais pensé que d'aller farfouiller dans leur cervelle, chercher à comprendre ce qu'ils ont dans la tête, pouvait être une occupation aussi intéressante. J'aurais juré que le jeu n'en valait pas la chandelle ».

Le faisceau de la lampe torche que tenait le père Lotaire tantôt butait contre des obstacles rapprochés, tantôt s'allongeait lorsque l'espace s'élargissait. Dans les souterrains du métro régnait comme toujours une chaleur étouffante et humide.

« Pour parler crûment, je dirais que leur représentation du monde est, dans une certaine mesure, plus proche de la réalité que la tienne ».

« Ah, bon… »

« Avec quelques réserves, bien entendu ».

Le prêtre fit comme s'il ne remarquait pas l'indignation de son interlocuteur.

« Le cadi que j'ai fait sauter ce matin croyait que, juste après sa mort, il allait faire l'amour avec soixante douze houris ».

« Je ne peux pas le garantir, mais, vraisemblablement, ses attentes ont été comblées ».

Eugène Olivier éclata de rire.

« Si tu crois que je plaisante, eh bien, tu te trompes ». A l'intonation de sa voix, Eugène Olivier comprit soudain que le prêtre parlait en effet sans l'ombre d'un sourire.

« Tu sais qui sont les houris ? »

« Des beautés à couper le souffle que ne ternissent ni la poussière ni la boue ».

« Ajoute aussi qu'elles n'ont pas de règles, qu'elles ne vieillissent pas et qu'elles ne tombent pas enceintes. Aucune source musulmane crédible n'indique que ce sont des femmes confessant l'islam qui se transformeront en houris après leur mort. Certains exégètes modernes ont tenté de le suggérer, mais c'est un pur artifice tiré par les cheveux. Les houris ont été créées houris dès l'origine. Ajoute qu'elles sont insatiables sur le plan sexuel ».

« Ce sont des élucubrations dégoûtantes, rien de plus ».

« Le Moyen âge, peu familier avec l'islam, nous a laissé des descriptions assez détaillées de démons appelés *succubes* et *incubes*. Dieu merci, nous n'aurons pas à nous intéresser à l'incube. Mais le succube, par contre, doit retenir toute notre attention. C'est un démon ayant revêtu l'apparence d'une femme qui cherche à s'accoupler avec les hommes. Je dis bien un démon femelle, et non une femme. Forniquer avec un démon tourne toujours mal pour un mortel… ».

« Vous voulez dire que houri et succube, c'est la même chose ? .Eugène Olivier avait l'impression que le père Lotaire commençait à dérailler sérieusement.

« Je veux dire que le diable, en général, tient ses promesses, coupa le prêtre d'un ton cassant. Il dit : « Tu auras la possibilité de faire l'amour avec soixante douze beautés aux yeux noirs ». « Formidable », pense l'homme sans avoir l'idée de se demander : est-ce que j'en tirerai du plaisir ? Mais au moment où l'une des douze portes de ce merveilleux séjour s'ouvrira devant lui, il sera déjà trop tard. Trop tard pour crier quand l'une de ces beautés aux yeux noirs se saisira de lui et l'assouvira de volupté jusqu'à plus soif et qu'ensuite une autre lui succédera et que, si les forces viennent à lui manquer, il lui faudra ingurgiter une portion de bœuf du pays qui décuple la virilité, et mastiquer au plus vite car une troisième lui ouvrira déjà les bras… Et ainsi éternellement, sans pouvoir supplier ni crier grâce, un accouplement permanent, ininterrompu, effrayant ».

« C'est bien cela que tu voulais, n'est-ce pas ? C'était pour toi la récompense suprême ? Tu as tout fait pour la mériter ? Eh bien jouis-en maintenant, jouis-en à satiété ! ».

« Vous croyez à cela *pour de bon* ? ». Eugène Olivier trébucha contre une traverse, mais se retint de tomber.

« Tout ce à quoi nous sommes actuellement confrontés est depuis longtemps décrit, depuis longtemps énoncé. En vérité, il n'y a rien de nouveau sous la lune. Tiens, à propos de lune. Crois-tu que ce soit par hasard que nous ayons un calendrier solaire, alors que le leur est lunaire ? La lune est un astre mort, contrairement au soleil, source de vie. Tous les adorateurs du diable, depuis l'origine des temps, vouent un culte à la lune ».

« Vous considérez qu'*ils* adorent le diable ? »

Eugène Olivier étouffa un sifflement qui aurait retenti de façon par trop déplaisante dans les ténèbres environnantes.

« Je ne peux pas l'affirmer dans la mesure où eux-mêmes ne le prétendent pas, répondit le père Lotaire d'une voix tendue. Mais je ne peux ignorer les signes qui doivent alarmer un prêtre chrétien. Si l'on me dit qu'au paradis l'homme est accueilli par des êtres dont la description rappelle fort celle des succubes, je suis tenu de me demander : est-ce bien le paradis dont on parle ? Cela évoque plutôt l'enfer. Si l'on présente la lune comme emblème principal d'une religion, comment puis-je ne pas me souvenir que le culte de la lune est indissociablement lié au satanisme ? ».

« Pour être franc, je ne peux imaginer que l'on puise croire sérieusement à Satan, à l'enfer, et même au paradis. A mon avis *ils* sont tous des toqués, des fanatiques à qui il manque un grain. Et voilà que vous aussi…excusez moi, mon Révérend, mais je ne veux pas mentir ».

« Ce n'est pas grave. Voyons, il me semble que ce machin se trouvait dans le secteur….Bravo, le voilà ! Nous allons poursuivre notre route avec tout le confort ».

Le faisceau de lumière fit surgir des ténèbres un wagonnet muni d'un long manche-balancier qui n'était pas sans rappeler les balançoires pour enfants.

« Super ! Une draisine en état de fonctionnement ! Vous avez raison, mon Révérend, c'est un véhicule de luxe ».

« On va la faire passer sur la voie principale ». Le prêtre, pour se libérer les mains, fixa la lampe torche sur son bleu de travail. « Une minute, je change l'aiguillage. Et maintenant, allons-y ! ».

« Ouf ! » Eugène Olivier sauta sur l'étroite plate-forme « Mais vous, comment auriez vous continué votre route, si vous aviez été seul ? A pied ? ».

« Non, pourquoi ? J'aurais fait la même chose »

« Vous auriez pu manœuvrer le balancier sans aide ? » demanda Eugène Olivier d'un ton dubitatif.

« Cela n'aurait pas été la première fois. Quand j'étais au séminaire, on insistait beaucoup sur le sport. Bonne habitude, comme je ne cesse de le constater ».

La draisine insensiblement prenait de la vitesse.

« Alors qu'est-ce que tu voulais dire à propos de ce grain qui *me* manquait ? »

« Je n'ai pas dit ça ».

« Qu'est-ce que ça changera si tu utilises à mon égard des expressions plus feutrées qu'à l'adresse des musulmans ? ».

« Vous avez raison. Mais, père Lotaire, vous ne…vous ne jouez pas un jeu ? Je peux comprendre que vous aimiez beaucoup la messe, et aussi que, tant que vous vivrez, vous ne tolériez de personne qu'on vous interdise de la célébrer. Je peux comprendre que le christianisme fasse à ce point partie de votre culture que vous soyez prêt à mourir pour lui. Mais, pour le reste, pour ces plaisanteries… le diable, je ne sais quoi, les démons, les anges, le paradis, l'enfer… Je pensais que même les prêtres, depuis belle lurette, considéraient tout ça comme des symboles ».

« Les générations de prêtres catholiques qui considéraient le diable comme une figure de rhétorique appartiennent au passé ! dit sèchement le père Lotaire entre deux poussées sur le levier de propulsion. Je pense qu'ils dissertent maintenant dans cet enfer même qu'ils tenaient pour une figure de style, ces prêtres du vingtième siècle ! Par leur faute, l'Eglise de Rome est tombée, puis elle a cessé d'exister. Ils disaient, comme dans une anecdote stupide : « vous aussi vous avez raison, bien sûr vous avez raison, raison à votre manière ». Tous les peuples vont à Dieu, chacun selon sa voie propre ! Et puisqu'il en est ainsi, la mission n'a pas de raison d'être ! Mais l'Eglise ne peut vivre, si elle perd la conscience qu'elle est l'unique réceptacle de la Vérité. C'est comme un œil privé de vue, un corps privé d'âme. Des siècles durant l'Eglise de Rome affirmait : je détiens seule la vérité ! Au vingtième siècle, rongée par le relativisme, elle a déclaré : chacun a raison à sa façon. Ce fut la fin du catholicisme, le *néo catholicisme* était né. C'est-à-dire une parlote humanitariste légèrement théâtralisée. Sais-tu ce qu'on nous enseignait au séminaire ? Si les Saintes espèces sont tombées par terre, le prêtre doit se mettre à genoux, lécher les dalles à cet endroit, ensuite aller chercher un burin spécial pour réduire en poudre la surface du sol à cet endroit. Cette poudre de pierre doit être à son tour recueillie, bref, bien d'autres précautions sont à observer… Tout cela peut sembler stupide, sauf à une condition. Il faut croire qu'il s'agit de la Chair du Christ. Mais si l'on considère que la parcelle consacrée est un substitut de la Chair du Christ, est *symboliquement* la Chair du Christ, alors rien n'empêche de la ramasser simplement et de la mettre dans sa poche, ni de fouler tranquillement cet endroit comme l'ont fait pendant près de soixante dix ans les néo catholiques. Encore mieux, les hosties qui restaient après la messe, ils les jetaient. Imagine un peu, ce Corps du Christ était *de trop* ! Aurait-on envie de mourir pour une hostie que l'on jette directement du ciboire dans la poubelle ? Ainsi quand advint le véritable ennemi qui se disait lui-même porteur de vérité et considérait en douce les catholiques libéraux si conciliants comme des idiots, personne ne voulut mourir. Et, à leur place, ce fut l'Eglise romaine qui mourut ».

« Pas tout à fait personne. Mon grand-père….il était…. tous, dans notre famille étaient servants d'autel à Notre-Dame. Il a été tué quand les wahhabites se sont emparés de la cathédrale. Il est mort pour Notre-Dame, et le prêtre s'est enfui ».

« Alors, comme ça, tu es le petit-fils d'un martyr ? Tu as de la chance, ton grand-père te garde ».

« Et pourtant, mon grand-père était un néo catholique, comme vous dites. Il assistait à la messe croupion sans latin, et, je pense, recevait l'hostie dans ses mains ».

« C'est un martyr, le reste est sans importance. Tu comprends, ce n'est pas à un laïc de décider comment on doit se comporter avec les Saintes Espèces, ou comment on doit dire la messe. Le Seigneur pardonne au fidèle qui a reçu une mauvaise instruction. Toute la responsabilité repose sur le clergé. D'ailleurs, le Seigneur a prodigué le courage à ton grand-père, et ne l'a pas accordé au prêtre. Au demeurant, des gens comme ton grand-père, ont été rares, très rares. Le néo catholicisme a dévoré la foi. La désinvolture vis-à-vis de la Communion, l'abandon des jeûnes, c'était trop de tentations pour les laïcs aussi ».

La draisine filait dans les ténèbres, le pinceau de lumière glissait trop vite pour que l'on pût distinguer quoi que ce soit en avant. Une pensée traversa soudain l'esprit d'Eugène Olivier.

« Un instant, père Lotaire ! Mais quel âge avez-vous donc ? ».

« Trente-trois ans ».

« Comment alors avez-vous été formé dans un séminaire ? »

Le prêtre éclata de rire sans cesser d'actionner le balancier en cadence.

« Oh, j'ai eu juste le temps de finir officiellement ma première année ! Et cela parce que mon séminaire n'était pas néo catholique. Ceux-là, on les avait tous fermés les uns après les autres deux ans plus tôt. Moi, j'ai encore pu entrer au séminaire de Flavigny, un endroit fabuleux où le monastère existait sous Charles Martel. Tu te rends compte, j'ai vécu entre des murs qui se souvenaient de l'époque où la France n'était même pas encore considérée comme « la fille aînée de l'Eglise » mais faisait tout son possible pour mériter ce titre ! Les pierres s'en souvenaient, je le sentais bien. J'avais à peu près ton âge, un âge où l'écoute intérieure est particulièrement fine. A la fin du XXe siècle, il va de soi que cet antique monastère n'intéressait plus personne. Le bâtiment fut mis en vente. Et quelques fils spirituels de monseigneur Marcel Lefebvre l'achetèrent pour le compte de la fraternité pastorale Saint-Pie-Dix. De même que les murs du séminaire d'Ecône en Suisse. Au début, les trois premières années de séminaire étaient dispensées à Flavigny, Ecône étant réservé aux séminaristes en fin d'études. Mais, à partir des années dix, il y eut un changement et Flavigny assura le cycle complet ».

Le père Lotaire se tut. Il venait de se souvenir soudain de son retour à la maison pour les vacances de Pâques, alors qu'il était séminariste et qu'il avait reçu quelques mois auparavant la bénédiction pour le port de la soutane. Dans sa chambre, si familière mais déjà devenue étrangère, il retrouva, installé sur le lit, l'ours en peluche tout râpé avec lequel il dormait quand il était enfant. L'ours était revêtu d'une petite soutane tout neuve avec son col romain : il n'y avait que sa mère pour faire un coup pareil ! Lotaire avait pris soin de refermer la porte avant de prendre l'ours dans ses bras. Eh oui, petit frère, de l'eau a coulé sous les ponts depuis le temps.

Seigneur, comme il avait pu être fier de sa première soutane de drap qui lui tombait sur les pieds, et comme elle était malcommode ! Surtout quand il s'agissait de jouer au foot. Les anciens de troisième année, pour le taquiner, lui faisaient peur : il lui faudrait faire aussi de l'alpinisme en « grande tenue » au cours de la sortie d'été du séminaire dans les Alpes.

Le vieil abbé Florian, qui avait connu Lefebvre de son vivant, prévenait : « Ou ça sera votre unique habit, ou vous ne vous sentirez jamais vous-même en le portant ! ».

Aucune concession au siècle ! La vie s'écoulait sans hâte sur un rythme médiéval. Pas de téléphones portables, Internet à la bibliothèque seulement. Une cellule minuscule, d'aspect assez rébarbatif, nonobstant l'antiquité des lieux. On aurait dit la chambre de quelque hôtel borgne plutôt qu'une cellule de monastère. Deux murs, à vrai dire, et non pas quatre. Un panneau était occupé par la fenêtre, un autre par la porte. Une table, une chaise, un lit, une armoire et un lavabo miniature dans un coin. Douches communautaires et en guise de peignoir, la soutane à même le corps. Interdiction de garder des provisions, fût-ce du café soluble ou du thé en sachets. Le médecin avait recommandé à son condisciple, Philippe Quimbert, de boire du thé fréquemment. On l'autorisa officiellement, non à installer une bouilloire dans sa cellule, mais à se rendre aux cuisines en dehors des horaires réglementaires pour se préparer du thé à volonté.

La cellule était si étroite que deux personnes auraient eu du mal à s'y tenir côte à côte sans se donner des coups de coudes. Si un camarade te demandait l'autorisation de consulter tes livres, tu pouvais bien sûr la lui accorder, mais, après l'avoir introduit, il ne te restait qu'à attendre sur le seuil de la porte qu'il fasse son choix, et mieux valait, au cas où les recherches se prolongeraient, te trouver une autre occupation en attendant. Car impossible de coexister. La règle des monastères cénobitiques, qu'avaient adoptée tardivement les séminaires, n'avait pas été conçue par des benêts.

«Il n'est pas de discipline que l'on ne puisse assimiler avec des livres, répétait l'abbé Florian. Et ce n'est pas pour le bagage intellectuel que vous avez besoin de six ans au séminaire ».

Bien sûr, il exagérait un peu, l'abbé Florian. Il y avait tout de même une matière où les livres étaient inutiles : c'était la liturgie appliquée.

La première fois qu'il s'était trouvé dans cette salle exiguë, Lotaire avait pensé qu'il s'agissait d'un oratoire intérieur. Pourquoi, dans ce cas, boucler la porte, la cadenasser et en interdire strictement l'accès aux laïcs ! On se serait cru chez Barbe Bleue, ma parole ! La raison ? C'était la présence d'un autel, d'un tabernacle, de cierges, de tout ce qui est nécessaire à la célébration de la messe.

L'autel était simulé, le calice, factice. La chapelle miniature, destinée à l'apprentissage.

« Plus haut l'encensoir ! Plus bas ! Pas comme ça, vers le bas pour commencer ! Pas si ample le geste ! On recommence ! ».

« *Oremus* »

Non, depuis le début !

« *Oremus* »

Encore !

« *Oremus* ».

Et ainsi vingt fois de suite.

Tout le reste, il avait bien fallu par la suite qu'il en achève l'étude dans les livres : la théorie liturgique et l'homilétique, la théologie dogmatique et morale, le latin et quelques rudiments de grec ancien. Mais les livres ne servaient à rien pour affiner le mouvement des mains ou de l'encensoir, pour redresser la stature, pour discipliner la démarche.

Encore heureux qu'il ait pu bénéficier au moins de cette unique année. Une année de régime militaire, une année de caserne, quand toute la force de la volonté est sollicitée pour s'abolir elle-même. Comme peut être monotone, pesamment prosaïque le quotidien d'un veilleur du Saint Graal. Le romantisme de la vocation s'épuise vite. On disait que pour quinze à vingt postulants qui entraient à Flavigny chaque année, il n'y avait que cinq à dix prêtres qui sortaient d'Ecône.

La journée commençait avant l'aube par la messe. A table, longues lectures des Pères de l'Eglise, interrompues, il est vrai, quinze minutes avant la fin du repas sur un signe du recteur, pour permettre les conversations particulières derrière un verre de vin. Ce quart d'heure n'était pas, du reste, le seul moment d'échanges dans la journée. Après le repas on disposait d'une heure pour se promener dans les jardins du monastère. Bien entendu, il était possible, une fois ou deux, de déambuler en silence, seul dans les allées. Mais le père modérateur te rappelait vite à l'ordre. « Un prêtre doit être ouvert aux autres. Ce temps doit être consacré au dialogue », disait à ce propos l'abbé Florian, lequel, soit dit en passant, avait été assassiné il y a cinq ans en Picardie.

En revanche, après complies, vers neuf heures du soir, tout contact était interdit. On entrait dans « le grand silence » jusqu'au matin. Toute parole était proscrite. Durant le Grand carême, des jours entiers étaient déclarés jours de « grand silence ». Même les séminaristes de service aux cuisines devaient communiquer par signes : avec une pomme de terre dans une main, on brandit de l'autre un couteau invisible : tu sais où ils sont ? On te désigne un tiroir d'un mouvement de tête.

Non, pourquoi parler de caserne. Dans une caserne, personne n'a rien à faire de ta vie intérieure ni de savoir si tu passes ton temps libre tout seul ou avec un camarade d'élection, ce qui n'était pas du tout apprécié au séminaire.

De la fierté pour le bien de la cause : j'ai été choisi, je fais partie des rares élus. De l'amertume qui empoisonne le quotidien : nous sommes trop peu nombreux. De cinq à dix prêtres par promotion, et cela, pour l'Europe entière ! Et parfois, il fallait partager encore avec l'Asie, et chaque fois c'était un pincement au cœur. Imaginez un peu : « A six heures du matin, je célèbre dans ma paroisse de Saint-Quentin, se plaignait un vieil abbé. Puis, je saute dans ma voiture (encore heureux que je n'aie pas à l'emprunter), et je file comme un pilote de course pour dire ma seconde messe à Guize. De là je fonce à Laon, et c'est

miracle si je puis commencer la Liturgie avant midi. Je déjeune à Laon, bien que, je dois l'avouer, j'ai du mal à prendre le volant à Guize sans une tasse de café. De plus, malgré cette vie de forçat, jeunes gens, n'allez pas vous consoler en imaginant que notre travail est particulièrement requis. Non, ce n'est pas la surabondance des fidèles qui est en cause, mais le peu que nous sommes ! Il y a un nombre infime de catholiques, et de pasteurs encore moins ».

Mais Lotaire était prêt. Il était prêt à bien d'autres amertumes qu'évoquaient l'abbé…Mon Dieu, comment donc s'appelait-il ? L'abbé Beulef ! Il s'attendait à aller officier dans quelque vieux hangar, en passant, pour s'y rendre, devant une superbe petite église baroque transformée en centre touristique avec musée et boutique de souvenirs, ou pire encore, devant un sanctuaire de style pseudo gothique ou pseudo classique «ne présentant d'intérêt ni architectural ni historique » et transformé en mosquée « pour répondre à la demande de la population ».[65] On l'avait averti, et il était prêt.

Par contre personne n'était prêt aux évènements qui mirent fin à ses études.

Les troupes gouvernementales avaient encerclé Flavigny durant la messe, en sorte que leur manœuvre passa inaperçue. Mais cela aurait-il changé grand-chose que les séminaristes se soient rendu compte de ce qui se passait avant l'irruption des soldats dans les cellules, les couloirs les salles de cours ? C'est vrai, on aurait pu se barricader, tenir le siège quelques jours. Mais même dans ce cas, la presse n'aurait pas réagi. Bien sûr, les fidèles auraient afflué, auraient campé sur place avec enfants, croix et icônes. Et plût à Dieu qu'il n'y ait pas eu de victimes. Flavigny fut liquidé sur ordre du gouvernement, et l'exécution en fut confiée à l'armée, composée alors aux deux tiers de musulmans, des Français non croyants constituant le tiers restant. Ces derniers écarquillaient les yeux sur les soutanes des résidents, comme s'ils étaient des sauvages de tribus exotiques, et se marraient ouvertement.

Tandis que les professeurs emballaient à la hâte les objets de culte pour les soustraire à des manipulations sacrilèges, un diacre envoya Lotaire chercher des cartons vides et de la ficelle. Il devait y en avoir une bonne réserve dans la resserre du premier étage se souvint Lotaire qui avait déballé lui-même, trois jours auparavant, des paquets de papier pour imprimante et des fournitures scolaires livrés du dépôt. Il grimpa l'escalier quatre à quatre.

Il trouva les portes de la « chambre de Barbe Bleue » grandes ouvertes. Deux gaillards avaient pris possession des lieux, deux Français à n'en pas douter. L'un, affalé par terre, buvait du coca-cola dans un calice, la bouteille vide traînait à côté. L'autre, curieux, retournait entre ses mains le « tabernacle » arraché à l'autel factice.

Lotaire pénétra dans la pièce, sans savoir vraiment ce qu'il allait faire, et il éclata de rire. Ces deux là imaginaient, visiblement, qu'ils dévastaient une chapelle. Les démons leur infligeraient-ils un gril un peu moins ardent en raison de leur bévue ?

---

[65] Ici, nous quittons déjà le domaine de la fiction, bien que des cas de bâtiments religieux proposés à l'usage de mosquées n'aient été relevés, pour le moment, qu'en Allemagne. Notons cependant qu'en France, les autorités préfèrent laisser les sanctuaires tomber en ruine plutôt que de les mettre à disposition des catholiques traditionalistes. Toutes les vieilles églises que possèdent actuellement les traditionalistes en France ont été acquises au prix d'énormes sacrifices financiers consentis par les paroissiens.

« Eh toi, qu'est-ce qui te fait rire, s'étonna, ahuri, un des soldats en se relevant. Qu'est-ce qui te prend, curé ? ».

« Je ne suis pas encore curé, répliqua Lotaire en envoyant avec plaisir un direct dans la mâchoire avalée du militaire, par contre, toi, tu es déjà un crétin ».

Mais combien, tout de même, cette unique année à Flavigny, (prolongée, pour être exact, jusqu'en septembre) avait été cruellement insuffisante.

« C'est ici qu'il faut descendre et changer l'aiguillage ». Le prêtre arrêta d'actionner le balancier.

Eugène Olivier s'orientait parfaitement dans le réseau souterrain du métro, mais il faut reconnaître que le père Lotaire n'était pas moins expert en la matière.

Bientôt, ils reprirent leur marche dans les ténèbres.

Mais jamais Eugène Olivier ne s'était senti aussi mal à l'aise, aussi démoralisé dans l'obscurité protectrice et sûre de ces tunnels. Peut-être parce qu'une idée le hantait qui ne l'avait jusqu'alors jamais effleuré : il s'imaginait être un musulman. Et même pas un musulman de nos jours, mais un de ces *chahids* qui étaient si nombreux au début du siècle quand l'islam commençait à établir son empire sur la moitié du monde. Il se voyait, avec une bande armée de lances flamme, faire irruption dans un jardin d'enfant, en plein milieu d'une fête amusante, disons Mardi gras, quand les bambins se barbouillent le visage entre eux avec du charbon et des aquarelles en faisant la ronde et en se gavant de crêpes. Et tout d'un coup, les marmots sont devenus des otages et l'on peut annoncer que pour tout *insurgé* blessé, on en exécutera trois ou cinq, en fonction de l'importance de la prise. Et l'on peut poser des conditions à remplir sous peine d'autres mises à mort d'enfants. Par exemple, d'abolir la loi de restriction sur le port du *hidjab*. (Car c'est bien ainsi qu'ils avaient obtenu gain de cause. Après deux ou trois opérations de prises d'otages, nos grands-parents, exigèrent eux-mêmes du gouvernement qu'il cesse de faire prendre des risques à leurs enfants. Peu importe la tenue dans laquelle les musulmanes iraient à l'école…). D'abord, les menaces, ensuite pour terroriser davantage, un premier enfant est abattu d'un coup de revolver sous le regard de ses camarades, qui ont trop peur même pour pleurer. Puis on relâche un otage, choisi arbitrairement, et on le munit d'un cliché au polaroïd du petit cadavre en gros plan, destiné au monde extérieur. Mais ils savent aussi que tout accord conclu peut être déclaré nul et non avenu après la libération ou le massacre de tous les otages. Ils n'ont qu'un seul but : épouvanter, briser. C'est pourquoi, en fait, ils sont prêts à mourir. Peut-être bourrés de drogue, mais tout de même plus ou moins conscients, ils sont prêts. Celui-là, souillé de sang innocent, téléphone chez lui, quelque part aux Emirats, pour dire adieu à sa mère et l'informer qu'il rejoint Allah. Sa mère appelle sur lui toutes sortes de bénédictions et lui annonce, entre autres, qu'elle a déjà invité plusieurs personnes à « ses noces avec les filles du ciel aux yeux noirs ». Il tombe enfin sur le corps de ses victimes. Et après ? Il y a-t-il un après ?

Qu'il y en ait ou non, peu importe. Le principal, c'est qu'il croit, lui, qu'il y en a un. Lequel ? Des portes s'ouvrent devant lui qui mènent en un lieu où coulent quatre rivières. L'une, de lait, une autre, de miel, la troisième, d'eau, et la dernière, par parenthèses, de vin. Fallait-il vraiment tuer des enfants pour avoir du miel gratis ? Peut-être bien, selon lui. Oh,

comme il est difficile d'entrer dans ses vues ! Et voilà que s'avancent vers lui ces filles aux yeux noirs, toute une foule, toutes aussi belles les unes que les autres, toutes avides de pratiquer avec lui les jeux de l'amour…. Y aura-t-il un échange de paroles pour entrer en matière ou alors, tout à trac comme on dit, on se met au travail ? Mais savent-elles seulement parler ? Et de quoi ? Ce ne sont pas des êtres humains. Elles ne sont qu'un sexe, qu'une bouche vermeille, que mains blanches, trop blanches, d'une blancheur cadavérique, lunaire, des mains avides, rapaces….Elles n'ont pas la vie, c'est donc qu'elles sont mortes…Hélas.

Eugène Olivier secoua la tête pour dissiper ces terrifiantes visions.

« Eh bien, nous voilà rendus. », dit le père Lotaire.

*
**

Chapitre 9.

Sous le toit d'un converti.

Derrière les vitres de la voiture, on vit passer la station de métro Cluny.

« A deux pas d'ici, il y avait, dans le temps, un musée consacré au Moyen Age, dit Annette d'une voix un peu oppressée. Ma grand-mère m'y emmenait quand j'étais toute petite, quatre ans peut-être. Il y avait un gobelin, *La Dame à la licorne*. Je m'en souviens encore. Je pense qu'on a dû le brûler. Tu sais, fillette, nous dirons à la maison que tu es une petite nièce éloignée venue du ghetto. Nous allons t'appeler, disons….Nicole. J'ai toujours aimé ce prénom, et même, si….Bon, c'est sans importance ».

« Je m'appelle Jeanne ». Comme il était difficile de parler sans rencontrer le regard de son interlocuteur ! Et, quand on n'avait pas l'habitude, on crevait de chaleur dans cette tente portative. Bien sûr, elle avait déjà eu l'occasion de revêtir cette guenille, mais, c'est drôle, il suffisait de s'en débarrasser pour oublier aussitôt le plaisir mitigé que cela procurait. « Je pense qu'il est inutile de me chercher un autre nom, et puis, je ne suis pas du ghetto ».

« Et où donc habites-tu ? » fit la femme sur un ton d'étonnement incrédule.

Jeanne, en oubliant qu'elle était invisible, haussa les épaules.

« Nulle part ».

« Mais c'est impossible ! ».

« C'est possible, et comment ! Voilà déjà près de quatre ans que je ne vis nulle part. Il ne manque pas de braves gens chez qui on peut passer la nuit ou laisser ses affaires ».

Annette ne répondit pas. Sa *parandja* ne permettait pas de voir comment elle avait réagi aux propos de Jeanne.

La voiture pénétra dans un jardin clôturé, au milieu duquel se dressait un hôtel particulier dont l'étage était coiffé d'un haut toit d'ardoises, comme on en construisait couramment aux dix septième et dix huitième siècles. Jeanne se fit la remarque que, cette année, elle avait laissé passer le moment où s'allument les petites chandelles roses des marronniers. Avant-hier encore, ils n'étaient pas en fleur.

Annette abandonna la voiture au beau milieu de l'accès garage, comme quelqu'un qui a l'habitude d'être servi.

« Entre, ma petite fille ».

Il y avait une éternité que personne n'avait appelé Jeanne « ma petite fille », de plus avec un tel accent de sincérité.

Comme elle était étrange la demeure dans laquelle elles venaient d'entrer ! Combien de fois Jeanne avait eu l'occasion d'observer *de l'extérieur* des fenêtres condamnées, mais *de l'intérieur*, c'était la première fois. Et ces hautes fenêtres dans leurs encadrements de pierre qui prenaient naissance à un pouce du plancher, comme elles inondaient jadis les pièces de lumière solaire, quelle vue elles offraient sur le petit jardin aux marronniers fleuris ! Les gardiens de la vertu avaient sans doute considéré que le jardin était trop petit. A l'intérieur, les chambranles de pierre avaient disparu au cours des fastueux travaux de réfection, et on avait l'impression de pénétrer dans une cave dont seul le plafond affleurait au niveau du sol. Les souterrains, Jeanne connaissait depuis longtemps, ça va de soi, mais que l'on puisse de la sorte se dérober volontairement à la lumière du jour ! Même dans le ghetto, les vitres bien propres reflétaient gaiement le soleil, de simples rideaux servant à se protéger du regard des gardiens de la vertu.

Pour une cave, bien sûr, c'était du grand luxe. L'entrée déjà était surchargée de tapis, de tentures et d'une quantité insensée de dinanderie aux motifs stupides. Les escaliers qui menaient à l'étage, les portes, les ouvertures en arc plein cintre, tout était en bois sculpté.

Jeanne ne fit pas immédiatement attention à la vieille femme qui leur avait ouvert la porte. Elle l'avait fait tellement discrètement avant de se glisser vers une portière de velours.

« Mais c'est madame Assette avec une invitée. En voilà une bonne surprise ! »

La vieille était pesante et sa voix mielleuse contrastait avec un visage dur, le dessin rapace des sourcils sombres, les yeux perçants semblables à deux olives noires, le nez crochu, le duvet brun au dessus des lèvres minces. Elle, pour sûr, n'était pas française, cela aurait été évident même si elle s'était exprimée en français et non dans un sabir ignoble.

« Va chercher les paquets sur le siège arrière », lui lança sa patronne en entraînant Jeanne vers le fond des appartements, « Oui, Zouraïda, cette fillette est la fille de ma cousine Berthe, celle qui habite tu sais bien…. ».

« Madame est allée toute seule dans ce lieu ? Ce n'est pas possible ! » s'exclama la servante en levant les bras au ciel.

« Bien sûr que non », répliqua avec irritation celle qui se faisait appeler Annette. Mais sa voix qui se voulait minaudière vibrait, tendue comme une corde. « C'est un parent qui vient d'obtenir l'autorisation de se déplacer dans Paris qui m'a amené la fillette. Eh bien, Zouraïda, pourquoi restes-tu plantée là, bouge-toi un peu ! ».

La vieille enveloppa Jeanne d'un regard pesant, qui rebondit sur la *parandja* comme un projectile sur un gilet pare-balles. Que cherchait-elle à voir mis à part la petite taille ? Mais on pouvait être sûr, qu'elle profiterait de la moindre occasion pour glisser encore un œil.

En passant dans une pièce spacieuse au plafond haut, Annette, ou Assette, se débarrassa négligemment de sa *parandja* en la jetant directement sur le tapis. Ici commençait, de toute évidence, la partie réservée aux femmes. Avant que Jeanne ait eu le

temps de suivre son exemple, l'on vit surgir en courant du fond des appartements, précédée d'un tintement de grelots, une gamine de quinze ans tout au plus. Elle se précipita vers Annette :

« Oh, maman, c'est un vêtement tout à fait comme celui de la fille que je t'avais demandé d'acheter. Bon, tu vois bien que c'est la couleur à la mode ! ».

« Pas comme le mien, puisque cette nippe est à toi, dit Jeanne en s'extirpant de la *parandja*. Ouf, ça y est ! Et puis, quelle importance que cette horreur soit d'une couleur ou d'une autre ! ».

Annette fit les présentations d'une voix tranquille :

« Ma fille, Iman. Iman, notre invitée s'appelle Jeanne. Conduis la dans ton domaine, occupe-toi d'elle, je vais donner des ordres pour qu'on vous apporte un bon goûter ».

Iman, visiblement abasourdie, fit juste un signe de tête. Sans échanger une parole, les deux gamines passèrent dans une pièce double divisée par une baie en arcade, apparemment, le domaine d'Iman.

Le silence s'éternisait. Jeanne s'installa sur un pouf en cuir moelleux. La situation plus qu'étrange dans laquelle elle se retrouvait ne provoquait en elle ni confusion ni inquiétude, Au contraire, elle était possédée par la curieuse certitude que, de pénétrer dans cette demeure et de connaître la vérité sur ses propriétaires, relevait de son droit le plus strict.

Iman ne s'était pas assise. Elle s'appuyait d'un genou sur un autre pouf identique dans une pose gracieuse. Elle dévorait Jeanne avec des yeux qui s'écarquillaient de plus en plus. Et Jeanne n'était pas en reste.

A la différence de Jeanne, Iman était idéalement proportionnée, elle aurait eu seulement avantage à se débarrasser de quatre ou cinq kilos superflus. Ses fesses et ses hanches moulées dans des caleçons noirs étaient plutôt rebondies et son petit ventre dénudé n'était pas du genre flasque. Elle portait un vêtement rose à paillettes qui tenait plus du soutien gorge à rallonge que du boléro écourté. Ses poignets étaient chargés de minces bracelets à grelots et ses cheveux relevés sur la nuque, piqués d'épingles et de peignes. Bien qu'Iman fût d'un ou deux ans la cadette de Jeanne, elle était aussi grande qu'elle, ce qui s'expliquait non par une différence de constitution mais par une meilleure alimentation dans la petite enfance.

Les chambres étaient à l'image de la résidente. Le lit était recouvert d'un dessus en soie rouge cerise et le chevet coiffé d'un ciel en satin rose, sans autre fonction qu'ornementale, mais très pimpant avec ses ruches et ses rubans. Les gadgets qui servaient au délassement de la jeune personne étaient répandus dans tous les coins, sur les tapis, les divans, les tables basses. Il y avait, dans des coffrets transparents, des perles multicolores en telle quantité qu'on aurait dit de la semoule destinée à la cuisine de quelque magicienne, du fil à broder, de la soie, des fuseaux, des canevas, une profusion de mosaïques pour jouer. Il ne manquait que des poupées, mais, bien sûr, il ne pouvait en être question. En revanche, il y avait des tas de friandises, qui, à proprement parler, n'avaient pas leur place dans une chambre, du moins Jeanne aurait-elle été grondée, dans son enfance, pour pareille

négligence. Mais ici, visiblement, on jugeait naturel de trouver à portée de main des boîtes de rahat loukoum et de halva, des bonbons, des noisettes, des pistaches, des paquets de biscuits, des coupes de fruits.

« Qu'est ce que je vais pouvoir te montrer ? dit Iman en faisant une moue capricieuse et en s'étirant avec des grâces de chat. Tu veux qu'on regarde ensemble mes bijoux ? ».

«Vas-y, montre » dit Jeanne avec un petit sourire ironique.

Iman apporta aussitôt un énorme coffret en métal repoussé, s'assit par terre à côté de Jeanne et se mit à manipuler la serrure. Quelle impression curieuse on éprouvait, malgré tout, en la regardant ! Exactement les mêmes yeux bleus que Gaëlle Moussoltin et le même menton ovale que Madeleine Méchin. Mais, à la différence des amies de Jeanne, quelle bizarre nonchalance dans les mouvements, quelle langueur oisive dans chaque geste, dans chaque intonation de la voix.

Après avoir ouvert son coffre, Iman se débarrassa de ses pendeloques à grelots et enfila sur son poignet un bijou incroyablement pesant, incrusté de petits motifs symétriques.

« Les bracelets, c'est papa qui me les a offerts pour mes treize ans. Tu vois, il y en a deux. Il faut dire que papa les avait commandés dans le huitième, dans une boutique où on doit s'y prendre deux mois à l'avance. Bon, je ne vais pas les mettre tous les deux. Cette perle, je l'ai achetée avec maman, tout bêtement aux Galeries Lafayette, mais j'ai eu le coup de foudre ! Les bracelets, évidemment, sont des pièces uniques. Au fond, pourquoi je ne les mettrais pas tous les deux ? Tiens, regarde, c'est chouette, non ? ».

Jeanne n'avait pas besoin de cette invitation pour considérer ces excroissances d'or qui pesaient sur les blanches chairs potelées comme des champignons parasites sur le tronc d'un bouleau.

« C'est avec ça que tu te fais les muscles ou quoi ? C'est vrai que chez vous les haltères sont interdits ».

Jeanne évoqua à nouveau Gaëlle. A la différence d'elle-même et de Madeleine, Gaëlle aimait et savait se faire belle. « On peut dire que Gaëlle est une vraie Parisienne », soupirait mademoiselle Teysse, en écoutant patiemment son élève lui expliquer que dans une toilette il suffit d'un seul détail provocant, ou bien un décolleté avec une robe longue, ou une mini jupe avec une encolure fermée (sinon, les deux à la fois, ça porte un autre nom, n'est ce pas ?), que l'or « tue » les diamants, et, qu'en général, il faut lui préférer l'argent. Au demeurant, il ne restait chez les Moussoltin pas plus d'or que de diamants, mais comme son unique saphir, dans sa fine enchâssure d'or invisible à dix pas, chatoyait sur son doigt ! On aurait dit que la pierre s'y était posée un instant pour se reposer avant de reprendre son vol. De près, elle semblait un œil aux cils d'or qui te regardait. Etait-ce particulier à ce saphir, ou s'animait-il seulement sur la main de Gaëlle ?

« Qu'est-ce que c'est, des haltères ? » interrogea Iman en fronçant le front.

« Bof, ce sont des machins lourds qu'on soulève pour renforcer ses bras » répondit Jeanne en soupirant.

« Mais c’est du sport, ça, et le sport c’est *haram* ».

«C’est bien pour ça que je dis que tes bracelets te remplacent le sport ».

Iman fit la moue :

« Ils ne te plaisent pas mes bracelets ? »

« A mon avis, c’est un vrai cauchemar ».

Iman, vexée, claqua le couvercle de son coffret. S’ensuivit un silence pesant que ni l’une ni l’autre ne savait absolument pas comment remplir.

Iman tendit à Jeanne une boîte laquée qui se trouvait à portée de sa main :

« Tu veux des pâtes de fruit ? »

« Merci, je n’aime pas ça. ».

« Et qu’est-ce que tu aimes comme friandises ? » s’enquit Iman du ton plus assuré de celle qui entre dans son rôle de maîtresse de maison.

Jeanne haussa les épaules

« J’en sais rien. Si, par exemple, j’aime bien les caramels fourrés au calvados ».

Il y avait un énorme bocal rempli de ces bonbons chez le vieux monsieur de Lescure, le servant d’autel à l’église des catacombes. Il y tenait terriblement, et n’en proposait à Jeanne jamais plus de deux à la fois. Enveloppés d’un papier jaune représentant Guillaume le Conquérant, les bonbons, translucides à l’origine, avaient fini par s’opacifier de l’intérieur. Mais quelle suave amertume envahissait votre palais au contact de la pâte ambrée qui s’en écoulait !

Iman réagit sur un ton légèrement offensé qui avait bien l’air de lui être habituel :

« Le Calvados, c’est la région où il y a la Manche ! Quel rapport avec des bonbons ? ».

« Le calvados, c’est aussi une eau-de-vie qu’on fabriquait là-bas, dans le temps ».

« De l’eau-de-vie ?! ». On aurait juré qu’Iman venait de se piquer à l’aiguille de l’un de ses nombreux ouvrages. « Tu as goûté de l’eau-de-vie ? Pour de vrai ? Et tu n’as pas reçu le fouet ? ».

« Pour m’infliger votre fouet, il faudrait encore réussir à m’attraper ».

Cette visite commençait à ennuyer Jeanne passablement. Il était peut-être temps de mettre les bouts. Iman, en faisant des yeux ronds, dit d’une voix pleine de sous-entendus :

« Ecoute, je ne suis plus un bébé, et je comprends parfaitement que tu viens du ghetto. Mais tu n'es quand même pas une véritable *kafirka*, tu demandes la conversion, vrai ou pas ? ».

« Et toi, qu'est-ce que tu dirais ? A ce propos, excuse-moi bien sûr, mais je dois te dire que ce n'est pas moi la *kafirka*, mais toi la *sarrasine* ».

*
**

Cependant, Assette s'activait à la cuisine sans remarquer les regards désapprobateurs que lui lançait la cuisinière. Elle soulevait les couvercles des casseroles et des poêles, jetait un coup d'œil dans les fours et les grills, essayant d'imaginer parmi les plats que l'on préparait pour le dîner, ce qui, malgré tout, pourrait plaire à cette gamine qui avait fait chez elle une intrusion aussi inattendue. Elle se rendait compte que sa propre attitude n'était pas exempte d'une certaine hypocrisie, car Jeanne n'avait pas tellement besoin de l'asile qu'elle lui donnait. On comprenait à plus d'un signe qu'elle aurait su où aller dans l'énorme cité, sans l'aide d'Annette. C'était elle, oui, elle, avant tout, qui accordait une étrange importance à l'accueil sous son toit de cette fillette, ne serait-ce que quelques heures. Elle avait follement envie de lui offrir à manger, de lui faire un cadeau. Cela tenait de la névrose, mais il lui semblait que si Jeanne partageait quelques bouchées, cela suffirait pour rendre un peu de paix à son âme, pour atténuer l'insupportable malaise qui la tourmentait.

Et ce malaise insupportable ne la quittait plus depuis l'instant où son amie Zeïnab l'avait tellement épouvantée. Certes, elle avait toujours considéré Zeïnab comme une sotte parvenue. Mais ce n'est pas d'hier qu'on le sait, et ce n'est pas l'islam qui l'a inventé : les femmes, pour aider leurs maris, doivent entretenir des relations amicales avec les épouses de leurs collègues influents. Il en avait toujours été ainsi, c'était juste la règle du jeu. Et Assette prenait la vie comme elle venait, avec ses bons côtés, la responsabilité du ménage ou l'éducation des enfants, et ses obligations pénibles comme les contacts mondains avec cette dinde de Zeïnab. Mais pourquoi soudain cette envie de fuir, cette terreur enfantine, comme si, perdue dans un bois, elle s'était retrouvée nez à nez avec des monstres, au moment où le sac privé de bouche s'était mis à hurler à côté d'elle au milieu des éclats de verre et de la rumeur qui s'engouffrait dans le magasin ? Comme s'il ne s'agissait pas de Zeïnab dans sa *parandja*, mais d'un revenant, d'un esprit malin qui aurait dissimulé derrière son voile non pas un visage, mais quelque chose d'inimaginable, de plus horrible que le faciès rongé d'un lépreux, que le rictus d'un mort vivant.

Elle essayait de se raisonner : il était normal que la mort brutale et violente du cadi Malik ait représenté un stress même pour elle qui l'avait toujours trouvé profondément antipathique. Mais rien n'y faisait, l'oppression demeurait. Et seule, l'apparition de Jeanne, cette gamine, l'avait un peu soulagée. Elle avait envie de la retenir encore un peu…

« Et qui c'est ça, les *Sarrasins* ? ». Il fallait reconnaître qu'Iman n'était pas paresseuse pour poser des questions.

« Des adeptes de Mahomet… C'est le nom qu'on vous donnait à l'époque où Charles Martel a mis les vôtres en charpie ».

« Charles Martel était un bandit, le pire de tous les *kafirs* !! ». Les narines d'Iman s'étaient dilatées et, soudain, curieusement, elle ressemblait à la fois à Gaëlle Moussoltin, à Madeleine Méchin et à Geneviève Bussy. « Il brûle en enfer ! C'était un sale vaurien ! ».

« C'était ton ancêtre, idiote ! ». Jeanne se retint de lui envoyer des claques non pour respecter les convenances mais parce que pesait sur elle la fatigue d'une journée mouvementée, où se mêlaient la rage et la douleur, la frénésie de la poursuite, le triomphe de la vengeance, l'effroi. Et maintenant cette maison bizarre. Même pour Jeanne qui débordait toujours d'énergie, cela faisait beaucoup. Il fallait ajouter que cette nouvelle Iman, combative et fielleuse lui en imposait plus que lorsqu'elle babillait sur ses fanfreluches de mauvais goût.

« Quelle importance ? Le lieu de naissance est sans intérêt, l'important, c'est que l'on confesse la vraie foi ».

« On voit bien que c'est sans intérêt pour vous qui passez votre vie à lécher les bottes des Arabes ».

« Mais ils sont tout de même les descendants du Prophète, enfin, je veux dire, parmi les Arabes il a des descendants », répliqua Iman d'un ton moins assuré.

« Et nous, nous sommes les descendants de ceux qui ont fait mordre la poussière à ces « descendants du Prophète », soupira Jeanne. Et nos ancêtres se seraient tous fait moines s'ils avaient su qu'ils pourraient engendrer des gens comme toi ».

«Quoi que tu dises, la vérité avant tout ! ».

« D'accord. Mais d'où peux-tu la connaître, toi, la vérité ? Tu n'es pas une jeune fille, tu es une poupée mécanique. On te pare, on te nourrit, on te bichonne, on t'a fourré dans la tête deux ou trois idées débiles et encore avec interdiction de les remettre en question. Maintenant, tu obéis à tes parents, puis on te choisira un mari. Pas toi, les autres le choisiront, tu prendras ce qu'on te donnera. Ensuite, tu seras soumise à ton mari, tu lui feras des enfants. Ensuite tu vieilliras, sans jamais mettre le nez dehors, puis tu crèveras. Et puis, rien ne se passera pour toi. Rien du tout. Le néant ».

« C'est ce que tu crois ! ». Tantôt blême, tantôt cramoisie de rage, Iman tentait de mettre en ordre d'attaque les arguments qui passaient dans son regard en se bousculant. Jeanne éclata de rire, satisfaite de ce que l'oiseau soit tombé si facilement dans le piège.

« Tu te mets le doigt dans l'œil ! Je crois tout le contraire. Je crois que tu as une âme immortelle, et que cette âme sera jetée en enfer, parce que c'est l'âme d'une renégate, d'une servante des persécuteurs de notre Seigneur Jésus-Christ. Et c'est toi-même qui penses qu'après ta mort, rien ne se passera, que tu te dilueras dans le néant. Tu penses que ta vie s'achèvera avec la disparition de ton corps ».

« Quelle idiotie ! Bien sûr que je ne pense pas que ma vie va s'arrêter à ma mort ».

« Tu es musulmane ? »

« Evidemment ! »

« Alors, c’est ça que tu dois croire. Ca, et pas autre chose ».

Iman prit un air radieux

« Décidément, vous, les *kafirs*, vous ne comprenez rien de rien ! Toutes les filles musulmanes savent parfaitement que si elles font leurs cinq prières par jour, si elles accomplissent le *hadj*, si…. ».

« Arrête de compter sur tes doigts ! ».

« …eh bien, elle ira au paradis », conclut Iman sur un ton triomphant.

« Permets moi d’en douter. Votre paradis, c’est connu, n’est que pour les hommes. La femme musulmane n’a pas d’âme. Pas plus qu’un chien ou, tiens, ces poissons rouges », dit Jeanne en désignant du menton un superbe aquarium avec jets d’eau et décor de corail. « J’ai pour toi plus d’estime que tu n’en as toi-même ».

«C’est faux ! L’imam Chapelier nous a dit… »

« Il vous bourre le mou, ton imam Chapelier. Pas difficile d’ailleurs, vous avez la cervelle aussi flasque que les muscles ».

« Comment tu oses parler comme ça de l’imam Chapelier ! ».

Jeanne se retint d’ajouter qu’elle oserait aussi, à l’occasion, expédier l’imam Chapelier dans l’autre monde sur les traces de l’imam Abdolvahid. Mais soudain, elle fut prise d’une pitié écoeurée pour cette malheureuse fleur de serre, plantée à seule fin que son parfum chatouille voluptueusement les narines d’un homme.

A quelques pièces de là, au fond de l’appartement, on entendit soudain un enfant pleurer.

« C’est Azisa, ma sœur, expliqua Iman en poussant un soupir. Elle va avoir deux ans ».

Il vint alors à l’idée de Jeanne que cette maison présentait une étrangeté supplémentaire. Apparemment, Iman n’avait qu’une sœur et son père qu’une seule épouse. Et pour trois femmes, nul besoin d’un tas de servantes. Et cependant, ces pièces désertes, dans leur luxe, appelaient la présence de femmes en grand nombre, des servantes et des maîtresses, nouant leurs intrigues à qui mieux mieux, toutes vipérines, se battant pour obtenir les faveurs du maître de séant et cherchant à écraser les autres de leur pouvoir. Privée de cette agitation fébrile, cette somptueuse demeure semblait une coquille vide. Hélas, quelle malheureuse tribu vous faites, vous autres, les convertis. Pourquoi tant d’efforts pour jouer aux Arabes, alors que, de toute façon, vous resterez toujours à moitié français !

« Et vous, les *kafirs*, on dit que vous vous livrez à de drôles d’abominations », reprit Iman, mais en baissant la voix, comme si elle avait perçu le changement d’humeur de

Jeanne. «Par exemple, dis-moi, c'est vrai que vous ne faites pas de différence entre les deux mains : celle pour les choses impures et celle pour les choses pures ? ».

« Et pourquoi, diable, faire la différence ? »

« Non, mais est-ce que vraiment tu manges et tu t'essuies avec la même main ? », dit Iman en se recroquevillant.

Jeanne lui lança, avec un geste agacé :

« Il faut un peu moins toucher la m…. Il y a un truc qui s'appelle le papier hygiénique. Entre nous soit dit, c'est une fameuse invention de l'humanité. A ce propos, au ghetto de Pantin, il y a un vieux qui se fait une jolie fortune en en fabriquant ».

Ce que Jeanne passa sous silence, évidemment, c'est que la moitié des revenus que monsieur Truchot tirait des vieux papiers et des chiffons allait à graisser la patte des fonctionnaires arabes, ce qui allégeait passablement le sort de ses compagnons d'infortune. En général le ghetto produisait maintenant un grand nombre de denrées de manière artisanale dans des « fabriques » installées dans des garages ou des caves désaffectés. Malgré un rendement de quelques sous, l'affaire était rentable car les gens étaient heureux d'acheter des produits maison et non sortis de *leurs* ateliers.

Assette écoutait depuis longtemps derrière la porte, et les tasses de chocolat avec les petits gâteaux s'entrechoquaient sur le plateau qu'elle tenait dans ses mains. Elle était folle, elle avait carrément perdu l'esprit ! Comment avait-elle pu introduire cette adolescente inconnue et dangereuse auprès de sa propre fille ? Ne s'était-elle pas toujours félicitée de ce qu'Iman grandisse sans connaître ce pénible déchirement qu'elle avait elle-même vécu dans son enfance. Elle ne connaissait pas les regards chargés de mépris d'une grand-mère qui s'enfermait entre quatre murs pour faire enrager « les gens qui vivent au crochet de cinglés ». Peut-être croyait-elle à cet Allah, mais ce n'était pas pire que de croire au Petit chaperon rouge ! En grandissant, elle finirait bien par comprendre que tout ça n'existe pas, c'était une fille intelligente, à l'esprit pratique. Par contre, elle continuerait à respecter les règles du jeu. Il fallait bien hurler avec les loups. Si tous les privilèges de l'existence étaient entre les mains de fanatiques, on n'avait pas le choix, il fallait leur complaire. L'essentiel, c'était la famille, le bien-être des siens, la tranquillité d'Iman et, bientôt, d'Azisa. Tout était clair et simple, alors qu'est-ce qu'elle était en train de fabriquer elle-même ?

Il faut croire que les parents de cette Jeanne étaient de fieffés égoïstes pour avoir sacrifié l'avenir de leur enfant à des chimères au nom ronflant du genre « valeurs historiques et religieuses de la nation » ! Allons donc ! Quel Européen, quel Français, de nos jours, prend au sérieux la religion ? Ces gens là frimaient et se regardaient le nombril. Et cette malheureuse gamine, en prenant pour argent comptant le mythe du personnage historique du Christ, avait grandi « normalement » dans la même illusion que les Arabes, mais dans le mauvais camp.

Maintenant, c'était trop tard pour sauver cette fillette, pour la tirer de là. Il fallait interrompre sa conversation avec Iman, cet échange plus qu'indésirable, d'autant que Zouraïda, qui traînait par là, n'avait pas les oreilles dans sa poche. Il fallait intervenir, changer de sujet, proposer à goûter. Et ensuite, la gamine s'en irait, et, finalement, bon

débarras. Mais pourquoi alors cette impression, qu'après son départ, la maison replongerait dans le non-être, comme un corps sans âme ?

« Non, je parle sérieusement, insistait Iman. C'est quand même mieux de garder une main pour les choses sales et de se servir de l'autre pour le propre ! Tu ne trouves pas dégoûtant de faire autrement ? ».

« C'est complètement idiot, grogna Jeanne. Nos mains, c'est comme nos pensées. Elles se frottent aux choses les plus répugnantes aussi bien qu'aux plus pures. Il faut être crétin pour se croire à l'abri de toute impureté dans notre monde faillible, seulement parce qu'on s'essuie de la main gauche et qu'on mange de la droite. Si ta main est sale, lave la. Si tes pensées sont sales, purifie ton âme. Tout le reste est foutaise ».

« Pourquoi tu ne fais que dire des gros mots ? ».

« Excuse moi, mais je n'ai pas poussé dans un parterre, moi. Tu ferais mieux de me dire pourquoi votre domestique, la vieille, là, elle n'est pas française ? Je me trompe ou non ? ».

« Zouraïda ? Bien sûr qu'elle n'est pas française. Maman dit qu'on regarde de travers les maisons où il n'y a que des Français ».

« Vous devez être affamées, les filles, non ? » se hâta d'intervenir Assette en entrant.

Jeanne répondit avec son franc sourire de barberis :

« Il est aussi difficile d'avoir faim chez vous que dans un dépôt alimentaire ».

Au fond, ces convertis n'étaient pas coupables, ils n'étaient que des mauviettes. Au moins, dans cette maison, on pouvait trouver une nourriture à peu près normale. Du chocolat chaud, par exemple, avec un doigt de lait, c'était même assez sympathique. Et puis, c'est vrai qu'elle avait un creux.

Elle allait tendre la main vers la tasse, mais son geste se figea avant même que le joyeux sourire d'Assette ne s'efface de son visage.

Depuis un moment, des pleurs d'enfant, dans une pièce voisine, se mêlaient à une voix qui chantait en sabir français une chanson monotone. Mais, tout d'un coup, Jeanne venait d'en distinguer les paroles :

Si, chez toi, juste à la date,
On s'acquitte du *zakat*,
Tu peux dormir calmement,
N'aie pas peur du noir, du vent !

Et une voix rauque de vieille femme continuait sa mélopée,

Dodo, dodo, mon enfant
Ferme les yeux en rêvant !

Si quelqu'un, par avarice
Dissimule un bénéfice,
Garde-toi de t'assoupir
Tu pourrais t'en repentir !

Dodo, dodo, mon enfant,
Ferme les yeux en rêvant !

Satan, maître de la nuit
Viendra cogner à ton huis !
Qui s'approche, qui trottine
Plus affreux qu'un vilain djinn ?

Dodo, dodo, mon enfant,
Ferme les yeux en rêvant !

Clac ! La sorcière aux trois doigts
Par l'oreille te prendra,
Dans le noir t'entraînera
De maman te privera !

Dodo, dodo, mon enfant
Ferme les yeux en rêvant !

« Bah ! c'est juste Zouraïda qui couche la petite, dit Assette en rougissant. Sers-toi, Jeanne, qu'est-ce que tu attends ? ».

« Merci bien, je suis déjà repue ! ».

Jeanne s'était brusquement levée de son pouf moelleux. La tête lui tournait un peu. Comment avait-elle pu passer aussi longtemps dans ces pièces confinées, dépourvues de fenêtres, où l'air était saturé de parfums douceâtres, de bâtonnets aromatiques, de sucreries. L'oxygène lui manquait.

« Je dois partir ».

«Attends un peu, mignonne, où irais-tu à l'heure qu'il est ? Est-ce que tu es vexée ? ».

« Non, pas du tout ». Jeanne se dirigeait vers la porte d'un pas décidé. Assette se précipita à sa suite. Iman qui n'y comprenait rien restait sur place, abasourdie.

« Mais tu a oublié de mettre ta *parandja* ! »

« Ce n'est pas ma *parandja*. Rendez-la à votre fille ».

« Jeanne, tu ne dois pas te promener en ville sans *parandja* ! C'est dangereux, très dangereux, tu devrais le comprendre toi-même ! »

« Je m'arrangerai »

« Attends un peu. D’accord, je vais t’accompagner en voiture où tu me diras, seulement, pour l’amour de Dieu, ne sors pas dans cette tenue ! », dit Assette, désespérée, en retenant Jeanne par les épaules.

Jeanne se libéra d’un mouvement vif.

« Pour l’amour de quel Dieu ? D’Allah ? ».

Le temps avait changé, et elle en fut surprise. Evidemment, comment aurait-elle pu s’en rendre compte derrière des fenêtres aveugles ? Le ciel, maintenant, était chargé de lourds nuages gris anthracite à l’allure pas du tout printanière. Quelques gouttes de pluie étaient déjà tombées sur l’allée entre les marronniers où Jeanne courait vers le portail.

« Jeanne ! Jeanne ! Si tu as besoin de quelque chose, viens à la maison, tu entends ? ».

Il n’y eut pas de réponse. Annette, prise d’une soudaine faiblesse, saisit le chambranle de la porte. Durant ses trente et un ans d’existence, elle n’avait jamais encore éprouvé un désespoir aussi total, aussi absolu. La fillette ne reviendrait pas, jamais plus elle ne reviendrait.

Maintenant, il pleuvait à seaux. Après tout, c’était mieux comme ça, les gens avaient autre chose à faire que de dévisager les passants.

Les cheveux et les jeans de Jeanne furent à tordre en un instant, le k-way résista quelques minutes avant d’être transpercé par l’averse.

On ne peut pas pardonner aux traîtres, on ne peut pas, même s’ils ont de jolies mains douces et s’ils savent dire gentiment « ma petite fille ». Même s’ils comprennent qu’ils sont des traîtres. On ne peut leur pardonner même s’ils ont les yeux de Madeleine et le menton de Gaëlle et qu’ils ignorent totalement qu’ils sont des traîtres.

Jeanne courait sous la pluie grise. Elle courait chez Lucile, vers ce réduit insalubre et minuscule plein de produits ménagers, et pourtant si vaste que l’on y respirait à pleins poumons. Elle courait vers un asile offert par quelqu’un des siens, une personne sur laquelle elle pouvait se reposer.

Et au-dessus de Paris retentissait de toute part l’appel ininterrompu des muezzins à la prière. Il se répandait dans une vibration monotone et stridente, qui rappelait le cri d’un cochon gigantesque que l’on aurait égorgé dans le tambour tournoyant d’une colossale machine à laver.

*
**

Chapitre 10.

Histoire du vieux Roi.

Dans l'épais labyrinthe de béton, une étendue d'eau jeta soudain son éclat, vivant comme celui d'une énorme prunelle noire.

« On a fini par se perdre. De Clichy, on a bifurqué vers Rome » s'exclama avec dépit Eugène Olivier en sautant de la draisine. « Et de Rome, on n'en a rien à faire, à moins qu'on veuille pêcher des têtards pour le souper. Devant nous, les quais sont submergés. Impossible de passer à gué ».

« Oui, c'est vrai, il y a ici une résurgence des nappes phréatiques, répliqua le père Lotaire sans une ombre de désappointement. Mais nous allons évacuer l'eau tout de suite ».

« Comment ça, évacuer l'eau ? ».

« J'étais bien sûr que tu connaissais l'existence de ce lac souterrain, mais, si je ne m'abuse, tu dois ignorer qu'il n'est pas venu là tout seul. Il est artificiel. J'ai connu l'ingénieur qui l'a créé. Une minute, le temps de trouver la corde pour retirer la bonde de cette baignoire ».

Le père Lotaire avançait précautionneusement, explorant méthodiquement avec sa torche toutes ses aspérités du mur.

Et Eugène Olivier pensa soudain que les wahhabites seraient bien incapables, quelles que soient les circonstances, de priver les Parisiens de leurs refuges imprenables. Il y en avait tant, que lui-même, franc-tireur depuis l'enfance, ne connaissait pas l'existence des abris anti-atomiques creusés au cours du vingtième siècle. Les wahhabites avaient abandonné à la population, par paresse et je-m'en-fichisme, un bon tiers du métro, mais même sans ça, l'espace n'aurait pas manqué. En condamnant l'entrée principale des catacombes, place Denfert-Rochereau, ils se figurèrent sérieusement avoir mis hors d'usage les kilomètres et les kilomètres de galeries de l'ossuaire. Comme si il n'existait pas des centaines d'accès à partir du réseau, tout aussi colossal, des égouts. Paris plongeait ses racines dans un inextricable labyrinthe qu'aucune armée n'aurait pu ratisser. Cela signifiait-il qu'ils étaient impuissants, condamnés à tolérer indéfiniment l'existence des partisans et des chrétiens des catacombes ? Non, ils avaient un autre moyen, contre lequel les catacombes de Paris, les cités enterrées sous les forêts de Bretagne et les grottes troglodytiques étaient également inopérantes. Il suffisait que ces fils du Croissant prennent un contrôle absolu sur toute forme de vie sous le soleil, alors, ce serait la fin. A quoi bon les dépôts d'armes sur lesquels veillaient les ossements des ancêtres, si tout contact clandestin devenait impossible en surface ?

Ses pensées furent interrompues par un bruit assourdissant de cataracte. Même à la lumière de la torche, on pouvait se rendre compte que la surface noire des eaux, soudain agitées, s'était mise à tournoyer dans un gigantesque entonnoir.

Fascinés par ce tourbillon, les deux hommes, figés, observaient en silence comment le «lac » souterrain se vidait à vitesse accélérée.

« Il va falloir se mouiller les pieds, si nous ne voulons pas attendre ici deux heures avant que les quais soient secs. Mais on va trouver de quoi se réchauffer ».

Il était impossible de distinguer le sol sous la couche de boue, de vase ou de toute matière visqueuse qui recouvrait les quais. Ici et là, l'eau s'évacuait encore en clapotant, mais le prêtre, pressé, descendait déjà sur le « fond » à peine asséché.

Eugène Olivier lui emboîta le pas, en extrayant avec dégoût ses baskets de la vase assez nauséabonde qui collait à ses semelles.

Parvenus au bout du quai, ils se trouvèrent face à un étroit passage où se devinaient les marches d'un escalier qui conduisait vers le haut. Sans doute vers un local de service du temps où la station fonctionnait.

« Normalement, l'eau dissimule complètement l'entrée, dit le prêtre. Attention, ça glisse ».

La pièce où menaient les marches avait, visiblement, échappé à l'inondation. C'était un local de taille moyenne, une soixantaine de mètres carrés. Sur le lino qui recouvrait le sol, s'amoncelaient, jusqu'au plafond surbaissé, diverses caisses, ballots en tout genre et assortiment d'objets enveloppés de chiffons ou d'emballages plastiques.

Tout en entreprenant de sortir de son emballage un objet qui rappelait par sa forme et ses dimensions un petit réfrigérateur, le père Lotaire déclara :

« C'est ici, au milieu de ce fatras, que nous avons stocké l'essentiel de nos objets de culte ».

« L'abri anti-atomique est tout de même plus confortable ».

« Oui, mais, ne l'oublie pas, tellement plus accessible. Il est un peu trop facile à découvrir, bien que, jusqu'à présent, Dieu l'ait épargné. Mais je n'ai qu'une seule relique et encore, enfouie dans une châsse portative en pierre. Plus tu l'éloignes, plus tu en reçois de grâces. Bon, nous allons d'abord mettre en route l'électricité, on pourra alors brancher le convecteur. Je ne serais pas contre une petite tasse de thé brûlant, et toi, jeune Lévêque ? ».

Intrigué par l'optimisme de ces perspectives, Eugène Olivier fixait du regard l'objet métallique aux contours indéterminés que le prêtre faisait surgir de son emballage.

« Sans vous offenser, mon Révérend, c'est quoi cette ferraille ? ».

« Son nom ne te dirait pas grand-chose. C'est invraisemblable tout ce que l'on peut dénicher comme vieilleries dans les greniers de la ville. Quand nous avons mis la main sur cette chose, elle prenait la poussière depuis soixante dix ans au moins. Et, le plus étonnant, c'est que ça fonctionne. Ce truc s'appelle un *générateur*. Ce n'est pas plus clair, hein ? Le père Lotaire partit d'un rire satisfait en continuant à fouiller au milieu des caisses. Disons

plus simplement qu'il s'agit d'un petit groupe électrogène de faible puissance fonctionnant au diesel. On en trouve qui marchent à l'essence. Celui-là accepterait aussi bien du pétrole, mais va-t-en en trouver. Ah, enfin, voilà le diesel ! Attrape la torche ».

« On dirait une boîte de conserve toute bosselée, ricana Eugène Olivier. Vraiment, mon Révérend, vous avez le chic pour prouver aux pécheurs *de visu* que les miracles existent bel et bien. En tout cas, si ce machin réussit à alimenter une ampoule électrique, sans même parler d'un radiateur, moi, je crierai au miracle ».

Le père Lotaire inclina le bidon de diesel :

« Puisque tu as tellement envie d'assister à un miracle….A l'aide de cette boîte de conserve, selon ton expression irrévérencieuse, il nous faut remettre en état toute la station. L'éclairer, l'assécher, le travail ne manque pas ».

« Et comment on la met en marche ? »

« Tu vas voir ». Le père Lotaire se mit à tirer à coups secs sur une corde, comme s'il cherchait à faire démarrer le moteur d'un canot.

Presque aussitôt, la ferraille commença à pétarader désagréablement, mais des ampoules nues s'allumèrent sous le plafond comme si elles obéissaient à l'injonction de ce vacarme. Dans cette lumière, éblouissante après l'obscurité complète, on vit que le lino, par terre, était vert et que les murs étaient revêtus de faïence blanche.

« Cours voir sur le quai, et dis moi s'il est éclairé ! ».

Eugène Olivier dévala les marches d'escalier. Le quai, il y a un instant encore, repoussant et obscur, était éclairé par une dizaine de lampadaires et semblait presque accueillant.

« C'est allumé ! ».

«Les générateurs, je connais ça depuis l'enfance, dit le père Lotaire en tirant au milieu de la pièce un poêle électrique. Aussi loin que je me souvienne, on avait exactement le même au château ».

« Les chandelles, c'est plus classe, surtout dans un château ».

« Il y en avait aussi, bien sûr. A une heure du matin, quand le générateur cessait de fonctionner, les interrupteurs devenaient inutiles. Si l'on avait besoin de quelque chose la nuit, qu'on le veuille ou non, il fallait bien allumer une bougie. Et cet engin avait la détestable habitude de tomber en panne sèche au beau milieu de la page la plus passionnante d'un livre. Et je n'avais pas le droit de continuer ma lecture à la bougie ». Le père Lotaire sourit, en essuyant avec son mouchoir ses mains souillées. « En fait, on avait coupé le câble électrique qui nous reliait au village. Un richard local, propriétaire de la chaîne de magasins « *Tout pour les animaux domestiques* », était furieux que des miséreux comme nous possèdent un bâtiment aussi pittoresque qu'ils n'avaient même pas les moyens de mettre aux normes des appartements cinq étoiles. Le malheureux souffrait en imaginant quel solarium il aurait installé dans le donjon et quel bowling dans l'orangerie.

Et il ne savait quelles vexations inventer pour que ma mère se trouve contrainte de vendre le château. Un beau jour, nous reçûmes une invraisemblable facture d'électricité bien au dessus de nos moyens, ce fut l'occasion de nous couper le courant. Se lancer dans un procès était trop onéreux. Mais le déplorable monsieur Grandier avait oublié que, dans ces murs, des dizaines de générations avant nous s'étaient passées d'électricité. Il fallut installer un groupe électrogène, ce dont nos ancêtres ne disposaient même pas. Pour la réfrigération, c'était un peu insuffisant, mais il y avait de bonnes caves. Monsieur Grandier en fut donc pour ses frais. Ensuite, bien entendu, avec les chambardements, monsieur Grandier lui-même cessa de s'intéresser aux châteaux des autres ».

«Pas évident, ricana Eugène Olivier. Je suppose qu'il est devenu un collabo zélé ».

« En tout cas, il n'est sûrement pas de ceux qui émigrèrent dans les ghettos », soupira le père Lotaire, en remplissant la bouilloire à l'aide d'un seau plastique. Sur une table démodée, qui devait servir de bureau au téléphoniste de service, apparurent des boîtes métalliques avec du fromage et des biscuits. Par délicatesse, Eugène Olivier ne prêta pas attention à la prière que le prêtre prononça durant toute une minute pour bénir cette modeste pitance : « *Oculi omnium in te sperant Domine….* etc »[66].

« Oui, ce monsieur Grandier n'a vraisemblablement pas rejoint le ghetto, reprit le prêtre. Il était né autour des années quatre-vingt, et tu n'imaginerais pas à quel point on avait, à cette époque, le culte des choses de la chair. Ma mère me racontait un souvenir d'adolescence qui l'avait particulièrement choquée. Rien à voir avec un acte de terrorisme ou une prise d'otages. Non, à première vue, un fait divers insignifiant. C'était au début de l'année 2003 (elle avait même retenue la date), à l'occasion d'un célèbre concours de cuisine. On appelait ça un *show*. Télévision, journaux, magazines, photographes, public trié sur le volet pour assister à une compétition de chefs cuisiniers. La palme à celui qui inventerait la sauce la plus sophistiquée pour accompagner le filet de bœuf, ou qui présenterait les plus belles asperges en croûte.

Eugène Olivier acquiesça sans conviction. Son gobelet plastique lui réchauffait les doigts et le calorifère diffusait une agréable tiédeur. Les biscuits et le camembert en boîte se révélèrent étonnamment délicieux, mais quel était l'état des réserves, et pour combien de personnes ? Il aurait bien dévoré à lui tout seul ce qui, sur la table, était destiné à deux convives et, plus volontiers encore, assisté à ce fameux concours de cuisiniers où, vraisemblablement, le public était autorisé à déguster à satiété. Tu parles d'un péché !

Le prêtre sourit, en attaquant à l'ouvre-boîte une nouvelle conserve ronde :

« Au fait, n'aie aucun scrupule, il y a ici assez de nourriture même pour tous ceux qui viendront ici à la réunion de demain. Tout à côté se trouvent de vieilles réserves de l'armée dont les Sarrasins n'ont jamais entendu parler. Si tu veux, demain matin, nous pourrons aller y chercher quelques caisses supplémentaires. Mais je reviens à mon histoire. Le clou de tout ça, c'est que les participants ne se contentèrent pas du tout de déguster des profiteroles. Figure-toi qu'ils décidèrent d'adresser une pétition au pape. Ils exigeaient que le souverain Pontife exclue la *gourmandise* de la liste des péchés mortels. Et ils l'envoyèrent, avec, au bas, une liste impressionnante de signataires représentant l'élite française !

[66] *Tous les yeux se tournent vers Toi avec espérance, Seigneur* (lat.)

Eugène Olivier resta sidéré :

« Excusez moi, mon Révérend, mais qu'est-ce que c'est que ce canular ! Les péchés mortels, ce n'est jamais qu'une blague de chrétiens, pas vrai ? Si on n'est pas d'accord, personne ne vous forcera à vous déclarer chrétien ! ».

Le visage du père Lotaire perdit d'un coup son aspect juvénile.

« Justement, le problème est que cette anecdote révèle le visage authentique d'un phénomène monstrueux dénommé *néo-catholicisme*. Bien entendu, personne n'empêchait ces gens d'être athées ni de penser que ranger la gourmandise au nombre des péchés était une ineptie de chrétien. Mais ils tenaient à ce qu'on les dise catholiques. Question de respectabilité. Les mariages à l'église, c'est tout de même plus prestigieux que les unions civiles. Et puis, les baptêmes sont une occasion de faire des cadeaux, de jeter des dragées, roses, bleues, argentées. De même pour la confirmation, il est bien agréable de commander des habits de fête pour les enfants. Il n'était pas question de renoncer à ces plaisirs. Et puisque eux, les maîtres de ce monde, désiraient être catholiques, pourquoi ne pas apporter quelques correctifs à cette croyance afin de la rendre plus conviviale ? L'homme au centre de tout, et tout à la convenance de l'homme, telles étaient les devises des sociétés démocratiques au tournant du siècle. D'autre part, le pape avait déjà fait tant de concessions aux libéraux, qu'ils auraient pu, à juste titre, s'étonner qu'on rejetât une requête aussi insignifiante exprimée par l'élite de la nation française ».

Eugène Olivier sentit soudain qu'il n'avait plus faim du tout. Il s'obligea à finir de mastiquer son biscuit, devenu tout d'un coup insipide, seulement pour respecter l'habitude de ne rien laisser dans son assiette (même si, en l'occurrence, il n'y avait pas d'assiette).

« Attends, l'histoire ne s'arrête pas là ». Le père Lotaire tira sur le fil du sachet de thé pour en exprimer la liqueur concentrée. « Au printemps de la même année, l'un des membres les plus respectés de l'honorable jury se suicida. Il était propriétaire d'une célèbre chaîne de restaurants. Et tu ne devineras jamais pourquoi. *La cote de son enseigne avait été rétrogradée à trois étoiles.*[67] Dans les guides faisant autorité, ses établissements étaient maintenant signalés trois lignes plus bas que de coutume. Imagine un peu, jeune Lévêque ! En tant que prêtre, tu comprends bien, je suppose, que je doive considérer le suicide comme la faute la plus irrémissible ».

Eugène Olivier, qui venait d'avaler enfin son dernier morceau de biscuit, gardait le silence. Il n'avait pas du tout le sentiment, mais pas du tout, d'avoir commis une faute quand, l'autre jour, il avait tenté sans succès de se faire sauter avec une décharge de courant. Cependant, il était heureux que le père Lotaire n'en sût rien.

« Le péché le plus grave, car le plus irréversible. Mais, je l'avoue, il est des cas où j'ai du mal à condamner un suicidé. On sait que le Seigneur ne nous soumet jamais à une épreuve supérieure à nos forces, mais combien en faut-il, parfois pour nous mettre à la hauteur de la souffrance ! Par exemple une mère qui perd son enfant. Mais considère, je te prie, ce point particulièrement important. Cet homme n'était pas ruiné. A plus forte raison, la faim ne le menaçait nullement, alors qu'au tournant du siècle la faim, la vraie famine,

[67] Tout cela est la stricte vérité et peut être vérifié dans la presse du début de l'année 2003

grattait à plus d'un huis de sa main décharnée. Il n'avait perdu aucun être cher, sa réputation était intacte. Ce n'était qu'une simple blessure d'amour propre, car il était moins à la mode. Peut-être imaginait-il qu'on jasait derrière son dos. Et *cela* avait suffi pour qu'il foule aux pieds sa vie, ce don inestimable de Dieu ! Seigneur, quand on dégringole dans de tels bas-fonds, peut-on s'étonner d'avoir perdu son pays, d'avoir bradé notre douce France, la fille aînée de l'Eglise ! ».

Frappé par l'extraordinaire émotion du prêtre, Eugène Olivier gardait un silence accablé. Cependant, on respirait mieux maintenant dans la pièce où une agréable chaleur avait chassé l'humidité.

« A l'époque, ma mère n'était qu'une gamine de seize ans, continua le père Lotaire sur un ton plus calme. Mais elle avait pris conscience de la gravité de cette histoire. Elle était alors pensionnaire chez les lefèbvristes. Les enseignants, là aussi, avaient leurs tocs. Mais, si on les comparait à ceux de l'enseignement public, ils étaient des parangons de bon sens ».

« Mon Révérend, qu'est-ce qu'on doit faire encore ? » demanda Eugène Olivier qui comprenait confusément que si le prêtre continuait à développer le thème des rapports entre les hommes et les religions, il allait définitivement perdre les pédales.

Le générateur ronronnait à la façon d'un grillon derrière le poêle. On entendit en bas, sur le quai, le bruit de pas qui résonnèrent bientôt dans l'escalier. Evidemment, ça ne pouvait être, en aucun cas, des « Sarrasins ».

« Quand le sol de la station sera sec, nous y installerons une bonne quantité de bancs que nous fabriquerons à l'aide de ces planches, répondit le père Lotaire avec entrain. Nous utiliserons des bandes adhésives pour les solidariser à des bidons vides qui feront office de pieds. Ah, et voilà monsieur de Lescure ! ».

« Je ne suis pas seul, mon Révérend, reprit le nouveau venu ».

Eugène Olivier reconnut immédiatement ce vieillard aux cheveux blancs rassemblés en queue de cheval. Il l'avait vu dans la chapelle de l'abri anti-atomique. Derrière lui, glissait une ombre aussi légère que celle d'une chauve-souris. Eugène Olivier, qui se chauffait au radiateur fut parcouru d'un frisson. Valérie ! Ses pieds nus, noirs de boue et ensanglantés faisaient peine à voir. Mais plus terrible encore ce qui émanait de sa personne et qu'Eugène Olivier avait eu le temps d'oublier.

« Papy Vincent m'a promis un bonbon à la pomme si je venais ici me cacher avec lui, déclara-t-elle de sa petite voix argentée. Deux bonbons, même. Mais je n'ai pas voulu qu'il me porte pour traverser la boue. Je n'aime pas ça. Il y a trop de boue, il y en a partout. Il faut bien marcher dedans. C'est pour ça que je n'ai pas voulu ».

« Je doute que sa présence soit ici souhaitable, mais j'ai eu peur de laisser cette enfant dans la rue, dit à mi-voix monsieur de Lescure. C'est vrai qu'ils la redoutent, mais ils la haïssent encore plus ».

Valérie s'était approchée tout contre Eugène Olivier. Celui-ci remarqua un trait qui lui avait échappé la dernière fois. Les cheveux crasseux et emmêlés de la petite fille, son

tee-shirt d'homme délavé, son petit corps négligé auraient dû indisposer par une odeur rien moins que suave. Or, il n'en était rien. De Valérie émanait cette senteur insaisissable que dégagent les fleurs dites « sans parfum », comme les nénuphars ou les tulipes. Un arôme de fraîcheur humide.

« Salut, petit-fils de martyr », dit-elle en ouvrant de grands yeux bleu de Prusse. D'un geste familier, elle rejeta la boucle qui barrait son visage. Sur sa menotte perlaient quelques gouttes de sang qui, en coulant sur son avant-bras, avaient laissé des traces brunâtres.

Eugène Olivier se reprocha de ne pas avoir gardé en réserve un petit cadeau pour elle, comme Jeanne faisait toujours. Rien dans les poches, ni chocolat, ni baudruche gonflable, ni bout de plastique coloré.

Valérie fit la moue :

« Tu ne réponds pas quand je parle de ton grand-père. Tu es vraiment sot ».

« Peut-être avez-vous raison, monsieur de Lescure, dit pensivement le père Lotaire. Peut-être bien. Mais je ne vous ai pas présenté Eugène Olivier Lévêque. Eugène Olivier, monsieur de Lescure est servant d'autel. Il assure dans notre communauté les fonctions qui étaient celles de votre grand-père à Notre-Dame ».

« Et dans le civil, bouquiniste, reprit le vieil homme avec un bon sourire. J'ai une petite boutique au ghetto Défense. Dans l'arrière boutique, je donne des cours de latin à quelques jeunes. Le latin, ce n'est pas évident, même pour des catholiques de souche. Si le cœur vous en dit, je serais heureux que vous soyez des nôtres. Le premier venu, là-bas, vous indiquera comment me trouver ».

« Je doute que notre jeune ami ait le temps de beaucoup progresser, même s'il commence tout de suite », laissa tomber le père Lotaire avec amertume.

« Tiens, voilà ton bonbon, Valérie ». Ayant, de la sorte, détourné l'attention de la petite fille, le vieillard enveloppa le père Lotaire du regard pénétrant de ses yeux bleus décolorés par l'âge. « Mon Révérend, la situation est-elle à ce point alarmante ? On ne vous reconnaît pas aujourd'hui. Rien qu'en entrant, j'ai senti que vous étiez aussi tendu qu'une corde qui vibre ».

Curieuse, cette remarque de de Lescure, pensa Eugène Olivier. Lui n'avait pas trouvé le prêtre différent de la fois passée. Sauf, peut-être, un peu plus loquace que d'habitude. Au fond, de quoi avaient-ils tous bien pu parler avec cet Arabe trois heures durant ? Mais c'était une question, et les soldats ne posent pas de questions.

Le père eut un petit rire douloureux :

« Pire qu'alarmante. C'est la fin du *statu quo*. Il ne nous reste qu'une possibilité. Celle d'infléchir *à notre façon* les changements qui se préparent ».

Valérie les interrompit en zézayant un peu à cause du bonbon :

« Je veux un autre chapelet. Les « derrières » m'ont volé le mien et l'ont piétiné avec leurs talons. Je leur ai couru après, parce que j'étais très en colère. Ils se sont enfuis. Mais le chapelet est cassé, on ne peut pas le réparer. Il est drôlement bon ce bonbon, papy Vincent. Il fait tourner la tête ».

« Attends, je vais t'apporter une boîte, et tu pourras choisir toi-même ». Mais la voix du vieil homme était inexpressive, comme s'il pensait à autre chose.

Cependant, il alla chercher dans un coin éloigné une grosse boîte qu'il installa devant Valérie. Celle-ci l'ouvrit aussitôt en poussant un cri de surprise comme si elle découvrait de nouveaux joujoux. Le carton était plein à craquer de petits sacs fermés avec des cordons, d'étuis minuscules[68], de scapulaires noués avec un ruban. Soudain indifférente au monde extérieur, la petite fille se mit à sortir les chapelets les uns après les autres. Il y en avait de toutes sortes : en ébène et en bois blanc, enfilés sur des fils de soie ou des chaînettes métalliques, en verroterie de couleur, en plastique, avec des grains ronds et ovales, grands ou petits. Ils portaient aussi des croix différentes : en bois peint ou sculpté, en métal.

« Les rouges corail, je n'en veux pas. Non, je ne veux pas les noirs, murmurait-elle entre ses dents. Pas en bois non plus. J'en veux un transparent comme de l'ambre ».

« Buvez du chocolat chaud, de Lescure. Seulement, pour le lait en poudre, il faudra que vous le trouviez vous-même, il doit y en avoir un plein sac quelque part. Sinon, vous avez du thé. Demain, nous aurons une rude journée, il faut prendre des forces et se reposer ».

« Ne vous inquiétez pas, le chocolat à l'eau me convient parfaitement. C'est une boisson de chez nous, contrairement au thé. Et, il y aura beaucoup de monde, mon Révérend ? ».

« Environ deux cents des nôtres, et presque le double de Résistants ».

« Pas mal du tout ».

Voilà donc pourquoi il fallait tout nettoyer ici et fabriquer des bancs avec des planches et des bidons ! Mais pour quelle raison les soldats de la Résistance avaient-ils besoin d'organiser une réunion avec les croyants ?

Eugène Olivier eut du mal à trouver le sommeil, bien qu'il ait hérité d'un sac de couchage en duvet d'oie « comme ceux que les alpinistes utilisaient jadis pour dormir à même la glace » avait assuré de Lescure. C'est vrai qu'il était moelleux et chaud, mais à peine fermait-il les paupières que se mettaient à défiler des images immondes : des houris succubes se collaient à lui avec leurs bouches écarlates, leurs seins énormes et s'agrippaient avec des doigts crochus. Ces étreintes le réveillaient en sursaut. De plus, il y

[68] *Scapulaire* (du latin scapularium, vêtement jeté sur les épaules). A l'origine, bande d'étoffe tombant des épaules sur la poitrine en usage dans les ordres religieux catholiques. Outre les moines, certains laïcs la revêtaient en signe de dévotion particulière à tel ou tel ordre. Par la suite, cette bande d'étoffe fut remplacée par de petites icônes en tissu à l'image de la Mère de Dieu ou des saints protecteurs de la Congrégation.

avait longtemps que le ronronnement sécurisant du générateur s'était tu, et, dans ce souterrain régnaient des ténèbres oppressantes.

Alors qu'il s'éveillait pour la troisième ou la quatrième fois, Eugène Olivier entendit avec soulagement des voix qui chuchotaient. Enfin, un signe de vie, il allait pouvoir s'endormir pour de bon et il sentait tout son corps se détendre. A qui appartenaient ces voix et ce qu'elles se disaient lui semblait sans importance. L'essentiel était d'être libéré de ce silence où il étouffait comme dans une ouate maléfique.

Dans une demi-conscience, il perçut quelques bribes de conversation. C'était le prêtre qui parlait à Valérie :

« Les petites filles doivent dormir à l'heure qu'il est ». On sentait passer un sourire dans la voix du père Lotaire. « Fais dodo Valérie ».

« Raconte-moi une histoire », exigea l'enfant.

Le prêtre soupira :

« Bon, si tu veux. Seulement pas très longue, d'accord ? ».

« Mais pas très courte non plus ».

« Entendu. Tu veux que je te dise le conte que je préférais quand j'étais petit ? C'est ma maman qui me le racontait avant de m'endormir. Je pense qu'il te plaira. C'est l'histoire du vieux Roi, de ses quatre paladins et de son château dans les montagnes ».

«Raconte » dit Valérie en bâillant doucement.

Le prêtre aussi étouffa un bâillement :

« Il était une fois une famille dont les fils, depuis des centaines d'années, quand ils étaient grands, devenaient chevaliers du Saint Graal. Est-ce que tu sais, Valérie, ce que l'on appelle parfois le Saint Graal ? »

« Le calice de la communion. Alors, ils devenaient des moines ou des prêtres, c'est ça ? ».

« C'est ça. Et le vieux Roi était devenu archevêque. Mais avant, il avait beaucoup, beaucoup voyagé à travers le monde. Il avait appris aux hommes Noirs la foi en Notre Seigneur Jésus Christ. A cette époque, il vivait dans des huttes de bambous dont le toit laissait souvent passer la pluie. Il faut dire que, dans ce pays, il y a des pluies très fortes et très longues. Combien de fois il avait failli se noyer dans le courant violent d'énormes fleuves qu'il traversait dans des barques ou des radeaux pour aller dire la messe sur l'autre rive. Alors, à la fin, il devint vieux et c'est comme ça qu'il fut sacré vieux Roi ».

« Evêque ? ».

« Oui. Archevêque. Mais, un jour, il fut pris de nostalgie pour la douce France. J'ai les cheveux blancs, se dit le vieux Roi, et il ne me reste que peu de temps à vivre. Je vais

finir mes jours là où je suis né. Les hommes Noirs pleurèrent beaucoup, ils ne voulaient pas que le vieux Roi les quitte. Mais il leur laissa de jeunes prêtres pour leur dire la messe, et il rentra à la maison. Mais comme tout avait changé chez lui durant les longues années qu'il avait passées dans les forêts épaisses ! Dans la ville sainte de Rome s'étaient mis à régner des papes pas gentils. Mais il faut que je t'explique en quoi ils n'étaient pas gentils. La Ville éternelle avait déjà connu autrefois de mauvais papes, par exemple des papes qui aimaient beaucoup l'argent, et ça, il ne faut pas, tu le sais, ou simplement des papes pas trop bons. Mais c'était leur problème parce que chacun doit répondre de ce qu'il a fait, après la mort, pas vrai ? L'essentiel c'est qu'un pape dirige bien les affaires qui lui sont confiées ».

Eugène Olivier eut un sourire en comprenant que le père Lotaire racontait à Valérie l'histoire du Concile Vatican II et du schisme qui s'en était suivi. C'est pas pour dire, mais sa mère choisissait de drôles d'histoires pour endormir son petit garçon ! Sans doute rêvait-elle déjà d'en faire un prêtre. Et il l'était devenu, songea aussitôt Eugène Olivier. Et pas de ces prêtres capables de prendre la fuite en jetant derrière eux leur froc aux orties.

« Et les nouveaux papes se mirent à défigurer la messe, continua le père Lotaire. Et pas seulement la messe, mais aussi les églises et le chœur des églises. Et cela déplut grandement au vieux Roi. Il réunit des jeunes gens, de nobles chevaliers, et il les emmena dans les montagnes ».

Ah oui, Ecône, dans les Alpes, pensa Eugène Olivier.

« Là, ils se sont installés dans un vieux, dans un très vieux château, et ils veillaient sur le Saint Graal. Et le vieux Roi ordonna de nombreux jeunes prêtres. Tout serait allé pour le mieux sans cette question qui tourmentait le vieux Roi jour et nuit, et lui faisait perdre le sommeil : qu'allait-il se passer quand il serait mort ? Seuls les évêques peuvent ordonner des prêtres. La sainte messe, à laquelle les fidèles pouvaient encore maintenant assister, qui la célébrerait pour leurs enfants, pour leurs petits-enfants ? Parce que même les plus jeunes des disciples du vieux Roi mourraient un jour, fatalement. Alors, il adressa une requête au pape d'alors, qui n'était pas un gentil pape : permets-nous, à moi et à mon ami, le vieux Duc, de consacrer de nouveaux évêques. Mes fidèles désirent que leurs petits enfants connaissent non pas ta fausse messe mais la véritable ! ».

« Et pourquoi il demandait la permission au mauvais pape ? » s'indigna Valérie dans l'obscurité.

« Pour respecter la règle, je pense. Mais le pape lui fit répondre : ne compte pas là-dessus, vieux Roi, il n'en sera pas selon ta volonté ! Les petits enfants de tes fidèles ne connaîtront pas la messe véritable ! Je ne te laisserai pas consacrer des évêques ! ».

« Ce pape était l'Antéchrist ? ».

Eugène Olivier se souvint que ce pape était Jean-Paul II, le Polonais Karol Woityla. Seulement tout cela ne s'était pas fait du jour au lendemain, on avait encore pendant longtemps mené monseigneur Lefèbvre par le bout du nez, on le payait de belles promesses[69].

[69] Oh, quelle honte, mon Révérend ! On aurait pu attendre d'un homme aussi intelligent que vous qu'il ne répète pas aveuglément ce qu'il avait entendu dire dans son enfance. Dans les cercles

« Je ne sais pas, Valérie. Et alors, une nuit, le vieux Roi a envoyé chercher son ami, le vieux Duc. Lui ne faisait pas de bruit, il ne formait pas de jeunes chevaliers. Et il arriva, en pleine nuit, dans le château montagnard. Et le vieux Roi fit venir quatre de ses disciples, quatre jeunes paladins ».

Eugène Olivier commençait à se prendre au jeu des énigmes. Tissier de Mallerais, Fellay, Galaretta et Williamson. Et le plus étonnant était que ces quatre noms aient ressurgi soudain dans sa mémoire comme des pantins sortis de leur boîte. Pourtant il y avait plus de six ans qu'il avait entendu cette histoire de la bouche de son père.

« Rome est occupée par des antéchrists, mes enfants, dit le vieux Roi. Aurez-vous le courage, tous les quatre, de devenir évêques, pour que ne périsse pas cette messe à laquelle assistaient Charlemagne, Charles Martel, Clovis et Jeanne la Pucelle ? Ou préférez-vous que l'ancienne messe disparaisse avec nous ? Non, répondirent les paladins. Nous ne craignons pas Rome, nous ne voulons qu'une chose, c'est que vive la messe. Et, avant l'aube, les jeunes chevaliers dressèrent des tentes dans une grande prairie, car aucune salle du château n'était assez grande pour accueillir la foule qui affluait. Avant que le pape ait pu être informé, le vieux Roi et le vieux Duc avaient ordonné évêques les quatre paladins. Et le peuple en liesse jubilait. Et cela se passait il y a soixante ans, Valérie, tout juste soixante ans dans deux mois ».

« Et le pape alors ? »

« Il fut pris d'une grande colère. Si grande même, qu'il ordonna d'excommunier tous les partisans du vieux Roi et tous ceux qui assisteraient à la messe véritable. Il faut dire que, pas plus que les mauvais papes qui l'avaient précédé, il ne songea à excommunier ni les francs maçons, ni les communistes. Ah, excuse moi, Valérie, tu ne sais pas de qui je parle. Donc, le pape se fâcha et dit à tout le monde que désormais, le vieux Roi était son ennemi. Et que ses amis étaient les idolâtres, les polythéistes et les musulmans ».

« Les derrières étaient ses amis ? Alors c'est vrai qu'il était l'Antéchrist ! ».

« Valérie, tu dois dire, les Sarrasins. Bon, mais le vieux Roi n'avait pas peur du pape, pas peur du tout. Il continuait à vivre tranquillement dans son château montagnard, veillait sur la Coupe du Graal, et il mourut trois ans plus tard, le cœur en paix. Voilà, c'est la fin de l'histoire ».

« Non, attends ! Et les chevaliers, tu sais les quatre chevaliers, quand le vieux Roi a été mort, ils n'ont pas eu peur du pape Antéchrist ? ».

---

lefèbvristes, on avait toujours eu tendance à minimiser les mérites de monseigneur de Castro-Meyer, co-artisan avec monseigneur Lefèbvre du plus grand scandale que le monde catholique ait connu au XXe siècle : l'ordination épiscopale de quatre jeunes prêtres traditionalistes. D'ailleurs, il dirigeait, avant le schisme, un séminaire traditionnel, de sorte qu'il formait lui aussi de « jeunes chevaliers ». Les deux personnalités méritent une égale considération. Avant que n'éclate le scandale, chacun avait sa stratégie : Lefèbvre essaimait de petits bastions dans toute l'Europe, de Castro-Meyer tenait tout un diocèse. A vue humaine, évidemment, on peut comprendre les traditionalistes, surtout français. Il suffit de regarder les photos de la cérémonie scandaleuse. Monseigneur Lefèbvre est si majestueux, si beau, si imposant qu'à côté de lui, monseigneur de Castro Meyer fait figure de gringalet croulant avec ses lunettes et ses ornements somptueux. Mais vous, père Lotaire, comment n'avez-vous pas creusé un peu plus….

« Je dois te dire, Valérie, que quand j'étais petit, je ne posais pas ces questions là. Et je ne t'aurais pas raconté cette histoire, si j'avais su que tu les poserais ».

« Ils ont eu peur alors ? »

Le père Lotaire poussa un soupir :

« Pas tout de suite, bien sûr. Ils ont tenu plus de dix ans, et ensuite, ils se sont mis à chercher discrètement un moyen de se réconcilier avec le pape. Et, de ce temps, le pape cherchait, mine de rien, à les diviser. Et même si le vœu du vieux Roi a été exaucé – la messe, la messe véritable est célébrée encore de nos jours, personne ne dit plus la fausse depuis longtemps -, cependant il reste très peu de prêtres ».

« Si peu que tu es le seul dans tout Paris ? ».

Eugène Olivier *entendit* frémir le père Lotaire.

« D'où est-ce que tu sais ça ? En plus, c'est une question sotte. D'abord, nous étions deux, il y a encore très peu de temps. Ils ont attrapé et tué le père François l'hiver dernier seulement. Ensuite, dans tous les ghettos de Paris, il n'y a pas plus de trois cents chrétiens. Pour si peu de fidèles, un seul pasteur suffit tant bien que mal. Mais il y a encore à dire que s'ils me tuent, nos évêques ordonneront un nouveau prêtre. Un des moines des forêts de Bretagne ou un séminariste clandestin. Ils sont peu nombreux, mais ils existent. Nous n'allons pas nous laisser décourager, Valérie ».

« Le vieux Roi aurait dû choisir des paladins plus courageux ».

« C'était difficile. Le vieux Roi était un juste. Autour de lui, les gens présumaient de leurs forces, ils cherchaient à sauter plus loin que leur ombre. Il ne pouvait pas leur dire tout de même : vous êtes pleins d'assurance seulement parce que je suis parmi vous ! Un chrétien charitable ne prononcera jamais de telles paroles. Et pourtant, c'était la vérité ».

« Elle n'est pas jolie, ton histoire. Elle est triste. Moi je vais t'en raconter une rigolote, tu veux ? »

« Oui, beaucoup ».

« La Mère de Dieu va bien s'amuser dans pas longtemps ».

« Nous allons prier à cette intention, Valérie ».

Il n'obtint en réponse qu'un frôlement, léger comme la course d'une souris, puis un soupir et la respiration régulière du sommeil qui vient..

Le prêtre, comme le devina Eugène Olivier dans l'obscurité absolue du souterrain, demeura assis, la tête penchée au dessus de l'enfant.

« Dors, et que la Mère de Dieu t'envoie sa paix au moins dans tes rêves, murmura-t-il, et l'on ne savait s'il s'adressait à la fillette ou à lui-même. Dors, petite énigme impénétrable, venue de nulle part, petite fille sans passé. Inutile d'interroger Jeanne

Sainteville sur son enfance. On voit bien qu'elle a perdu ses parents vers l'âge de dix-onze ans, pas plus tôt, car une perte trop précoce aurait brisé sa volonté, ni plus tard, sinon elle n'aurait pas acquis une telle indépendance à seize ans. Mais toi, tu n'es ni Valérie Sainteville, ni Valérie Bourdelet, ni Valérie Lévêque. Tu es Valérie. Peut-être tes parents ont-ils été tués sous tes yeux, peut-être étaient-ils des justes qui t'ont appris à prier dès tes premiers balbutiements. Mais on peut supposer, avec la même vraisemblance, qu'ils sont des collabos, peut-être même vivants et prospères à l'heure qu'il est. Tu as pu surgir des cendres d'une maison dévastée, ou, qui sait, tu as quitté un beau jour la table familiale pour ne plus revenir, et personne n'a osé se mettre en travers de ton chemin. Ton passé est tout aussi inconcevable que la vérité infaillible que tu incarnes aujourd'hui. Dors, mon enfant ».

*
**

Chapitre 11.

Sous le toit d'un converti (suite).

« Ma chère, qui donc était cette gamine du ghetto que tu as reçue chez nous ? Je t'ai déjà dit cent fois que la vieille allait nous dénoncer ! ».

« Excuse-moi, mais c'est toi qui ne me laisses pas lui donner son congé. Cent fois je te l'ai proposé ».

« Ne va pas te figurer que tu en trouverais une différente. Tu sais aussi bien que moi que les domestiques au service des convertis perçoivent un deuxième salaire, car ils travaillent aussi pour la Première section ».

Assette frissonna. La Première section, alias Subdivision de la Vertu, avait, dans chaque entreprise importante, une antenne qui veillait à l'application de la charia. Bien entendu, les petites entreprises privées n'étaient pas exemptes de ce contrôle. Simplement, partout où l'administration jugeait trop onéreux d'entretenir sur place deux ou trois agents et ne pouvait y contraindre le patron, on ouvrait un bureau local qui supervisait de trois à dix entreprises à la fois.

Kassim se tenait devant son épouse. Il n'avait pas eu le temps de quitter son uniforme de capitaine des services de sécurité pour enfiler ses amples vêtements d'intérieur. Un bel homme de trente-sept ans, de ceux que flattent de précoces cheveux blancs. Mais il fallait que le visage fût jeune et la silhouette vigoureuse, du moins était-ce l'opinion d'Assette depuis qu'elle avait remarqué les premiers fils argentés dans la chevelure soignée de son époux. Et, de nos jours, où le sport était interdit, seuls les militaires pouvaient s'enorgueillir d'une musculature développée : comment interdire l'entraînement à des soldats ! Comparé à ses collègues arabes ou turcs qui péchaient par indolence physique, Kassim – sous ce rapport – passaient pour un officier exemplaire, toujours volontaire pour une séance de tir, de course à pied ou de lutte. En réalité, habitué au sport dès l'enfance, Kassim avait besoin de ces exercices qui en tenaient lieu, bien qu'il n'eût jamais présenté les choses de cette façon, pas plus qu'Assette, qui gardait sur ce point un silence prudent. Cela faisait partie du jeu qu'ils jouaient l'un et l'autre, car de ce jeu dépendait le bien-être et, peut-être, l'existence même de leur famille.

Assurément, quand Kassim serait promu au ministère, il faudrait sacrifier la forme physique à la carrière professionnelle. Mais la promotion était sans cesse repoussée et Assette subodorait que la Première section, encore elle, n'était pas étrangère à ces atermoiements. Evidemment, une seule épouse pour un croyant, ça ne faisait pas sérieux. Et que faire ? Ils souffraient cruellement du manque d'amies célibataires matériellement dans la gêne. La demande était supérieure à l'offre. Aucune occasion ne s'était présentée pour eux. Bien sûr, Assette était quand même reconnaissante à Kassim qu'il refusât de se plier à cette règle du jeu. Elle ne manquait jamais de le faire sentir délicatement à son mari, même si son bon sens de Parisienne lui soufflait que l'attachement amoureux n'était pas le seul frein à sa carrière. Elle avait de bonnes raisons de penser que, sur le chapitre des mariages de trois heures avec une prostituée, son mari ne valait pas mieux que ses

collègues. Mais, par nature, les hommes préservent leur vie conjugale. Installer à son domicile une étrangère absolue, partager son lit, supporter chaque jour sa vue et son bavardage, modifier pour lui complaire la vie domestique, peu de convertis étaient prêts à un tel sacrifice. Il existait bien une alternative, mais elle n'était pas meilleure : entre deux épouses françaises, il y aurait eu constamment de l'électricité dans l'air. Dans tous les cas, fini le plaisir d'une détente complète chez soi, même s'il fallait toujours se méfier des domestiques. Et les hommes apprécient, par dessus tout, leur tranquillité à la maison. Quel Français ne souscrirait pas à l'adage, tout anglais qu'il soit, « ma maison, c'est ma forteresse ».

Bien sûr, si cette inobservance de la charia avait mis en danger non sa carrière, mais sa vie, Kassim n'aurait pas manqué de se soumettre. Il fallait savoir jusqu'où on pouvait aller. Une transgression unique – à condition d'observer avec zèle les autres prescriptions – cela ne tirait pas trop à conséquence. Kassim conservait l'espoir d'être muté au ministère tôt ou tard, malgré sa monogamie. Par contre, deux ou trois entorses à la loi coranique, cela pouvait devenir intenable. En fin de compte, tout était une question de flair, deux infractions pèsent parfois plus lourd que quatre plus légères. Le jeu que pratiquaient au jour le jour les deux époux était régi par des règles non écrites, infiniment subtiles.

Pourquoi donc « pratiquaient », pensa Annette avec irritation. Ce jeu était toujours d'actualité, et le serait demain tout autant qu'aujourd'hui. D'où venait que depuis sa rencontre avec cette gamine, aussi naïve qu'intraitable, elle avait tendance à conjuguer au passé tout ce qui la concernait ? N'était-ce pas stupide ?

« Cette fille ne vient pas du ghetto, cher ami ».

Kassim rougissait facilement, mais là, sous le coup de l'indignation, ses joues s'empourprèrent :

« Ca, par exemple…Tu aurais pu éviter de me mentir. Tu penses peut-être que Zouraïda n'est pas capable de distinguer une croyante d'une *kafirka* ? A coup sûr, elle a parlé… »

« Je n'ai pas l'habitude de te mentir, et ce que je dis est la vérité, protesta Annette avec dignité. Je n'ai jamais prétendu que la gamine était croyante. Quant à Zouraïda, par bonheur, c'est une dinde ».

« Explique-toi, je te prie ».

Kassim était désarçonné par l'assurance de son épouse. Il était rentré à la maison irrité, en partie parce que la question de sa mutation était à nouveau en suspens, mais surtout, à cause de ce portable chinois tout neuf que Iassir Ibrahim Khassan avait amené au travail. Des broutilles idiotes piquent parfois davantage que les problèmes les plus sérieux. Avec un petit air de triomphe, ce jeune morveux avait fait étalage, devant ses collègues, des performances de son acquisition, tout en exprimant des regrets hypocrites : « Avec mes modestes revenus, je n'ai pas encore les moyens de m'acheter les produits de notre excellente firme *Farkhad*, et j'ai dû me contenter de l'électronique chinoise. Mais, pour du bas de gamme, avouez, messieurs, que ce n'est pas trop mal ! ». Il n'y avait rien à répliquer. Et Kassim rageait intérieurement contre cet effronté qui avait déballé devant lui un super ordinateur deux fois moins cher que le sien pour la seule raison que les patrons de

Farkhad faisaient payer le design plus ou moins présentable de la marque, alors que le système électronique, *made in China*, était exactement le même. Que faire ? Etant donné sa situation, il n'avait pas le choix. Mais pourquoi pareille vétille l'avait-elle blessé à ce point ? L'incident était insignifiant. Le mois dernier, la facture de ces filous de chez *Farkhad* ne l'avait pas mis sur la paille. A vrai dire, ce n'était pas un problème pour le budget familial de débourser huit cents ou mille six cents euros-islam pour un ordinateur. Pourtant ça l'avait agacé. Il rentre à la maison, et voilà qu'il apprend qu'Assette avait reçu, en son absence, on ne sait quelle petite *kafirka*. Comment ne pas laisser éclater son exaspération ? Bien sûr, rien de grave, il le savait bien, juste la soupape qui lâche après une journée de travail. Sa femme allait s'empresser d'arrondir les angles, la table était déjà mise pour le souper, sa fille aînée, une beauté, allait sortir en courant pour se jeter à son cou, on lui porterait la petite dernière, si pleine de force et de vie, pour le baiser rituel…. Curieusement, cette irritation superficielle ne faisait que souligner la douceur de son existence. Mais le ton qu'avait pris sa femme l'avait soudain refroidi. Il laissait deviner quelque chose de sérieux, très sérieux même. D'où cette jeune *kafirka* pouvait-elle bien sortir, sinon du ghetto ?

« Je ne sais pas au juste, mais vraisemblablement, elle est du maquis. Je l'ai amenée chez nous pour la cacher à la police ».

Les lèvres de Kassim se mirent à trembler :

« Une fille du maquis ? Une résistante sous notre toit ?! Assette, tu es malade, tu délires, je ne peux pas croire que tu sois capable d'une telle folie ! ».

« Je te répète que, sans mon aide, elle serait tombée entre les mains de la police. Tu sais le sort qu'ils réservent aux maquisards. Imagine, mon chéri, pour peu que le destin ait pris une autre tournure, notre fille aurait pu se trouver à sa place ».

« Et tu donnes un petit coup de pouce au destin pour que notre fille soit exposée, elle aussi ? Tu le sais, tu le sais mieux que personne, nous marchons sur la corde raide. Je sue sang et eau pour que ma famille vive dans la sécurité et l'aisance, et ma propre épouse nous pousse tous vers la fosse avec ses lubies de cinglée ! Non, mais, il faut le faire, aller aider une *kafirka* du maquis ! Tu penses peut-être qu'ils vont te dire merci ? Merci de nous avoir tous mis dans le pétrin ? Tu ne sais pas que ces fanatiques nous détestent ? Plus, je pense, que des musulmans de souche ! A tout moment, ils peuvent me faire sauter, moi, un officier des troupes gouvernementales de sécurité, comme ils l'ont fait pour le cadi Malik, sans l'appui duquel, entre parenthèses, ces chicaneurs de la Première section vont encore me mener en bateau pendant des mois pour ma mutation. Bon, laissons la mutation pour le moment. Qu'est-ce tu manigances, Assette ? Je te repose la question : est-ce que tu te rends compte que tes actes – on ose à peine dire – de charité, ne les gênera pas un instant pour me coller une bombe ? Tiens, pas plus tard qu'aujourd'hui, ils ont fait sauter l'imam Abdolvakhid. Est-ce que tu comprends, oui ou non, qu'à la première occasion, ces gens avec qui tu frayes me réserveront le même sort ?! ».

«Je crains que tu n'aies pas tort, dit Assette sans perdre son calme. Mais j'ai de bonnes raisons de penser que cela n'a aucun lien avec ce qui s'est passé ».

Kassim ne reconnaissait pas son épouse. La femme qu'il avait devant lui portait bien le vêtement d'intérieur si familier d'Assette, une robe longue et ample en soie framboise

froncée à la taille. Elle était chaussée des chaussons en peau de crocodile qu'il lui avait lui-même offerts pour son anniversaire. Et cependant, elle lui était étrangère. Et aussi, elle lui semblait beaucoup plus belle que sa propre épouse.

Pour chasser cette vision étrange, il se mit à lui parler méchamment :

« Tu n'as plus qu'à te faire soigner ! Tu me fais penser à ta toquée de grand-mère, celle qui s'est enfermée elle-même dans sa propre maison pendant dix ans ! ».

« Puisqu'on parle des ancêtres, toi, au moins, tu n'as rien pris à ton grand-père. Je parle de ton grand-père paternel. Il était bien officier comme toi, n'est-ce pas mon chéri ? ».

Faire allusion à une honte de la famille soigneusement cachée, le *skeleton in the cupboard*, Kassim ne pouvait s'attendre à pareil coup bas de la part d'Assette. Il était prudent d'éviter ne serait-ce que de penser à cette affaire, et, depuis des années, personne n'avait évoqué, même en son for intérieur, les cinq ans de réclusion auxquels ledit grand-père avait été condamné. A la fin du siècle dernier, alors qu'il se trouvait au cœur des opérations militaires contre les Serbes, il leur avait secrètement communiqué des informations sur les positions de l'UCK et sur les projets de bombardement de l'OTAN[70]. Encore heureux qu'il n'ait pas réclamé d'argent contre ses services d'espionnage. Quoi qu'il en soit, c'était un criminel de guerre et même un criminel particulièrement odieux qui avait pris le parti des sales *kafirs* dans leur combat contre des croyants. A l'époque, ces derniers ne détenaient pas encore le pouvoir en Europe, c'est pourquoi, il s'en était tiré avec une peine symbolique. Mais que l'affaire refasse surface, dans le meilleur des cas, Kassim n'aurait d'autre perspective que d'aller végéter le restant de ses jours dans quelque garnison perdue au fin fond de la Picardie.

« Merci de me le rappeler, prononça Kassim d'une voix éteinte. Il est vrai que ton mari a des raisons plus sérieuses que toi d'avoir honte de ses ancêtres ».

« Et il ne t'est jamais venu à l'esprit, mon cher, que ton grand-père, s'il pouvait te voir actuellement, aurait encore plus honte de toi que toi de lui. Qu'il n'avait, peut-être, enfreint son devoir de soldat que parce qu'il refusait que son arrière petite fille s'appelle un jour Iman ?! ».

Annette maintenant criait presque. Son visage était parcouru de spasmes comme une pâte qui lève sous les mains d'une cuisinière :

« Peut-être voulait-il que sa petite fille s'appelle Nicole ? Nicole, c'est le nom que je voulais lui donner moi aussi, seulement je n'ai jamais osé le dire ! Nicole ! Nicole !! ».

Kassim se précipita vers sa femme. Sa colère était tombée, mais il l'attrapa d'une main par les épaules et, de l'autre, il lui allongea une bonne gifle simplement pour arrêter la crise de nerfs.

[70] Il s'agit d'un fait réel. L'état-major français dans sa majorité, contrairement aux responsables politiques et à la société civile, n'approuvait pas l'intervention contre la Serbie.

Assette avait perdu toute énergie et elle titubait, comme si elle cherchait un point d'appui. Elle passa ses bras autour du cou de son mari et se mit à pleurer doucement, le visage enfoui contre sa poitrine.

« Pardonne moi, mon chéri, pardonne-moi, tu as déjà tant de soucis sans moi ! Peut-être bien que je suis malade, peut-être que je suis comme ma grand-mère, c'est vrai. Je ne sais pas, je ne sais pas ce qui m'arrive ! ».

Kassim serra sa femme contre lui.

« Calme-toi, ma chérie. Je pense que tu es encore sous le choc de l'assassinat du cadi Malik dont tu as été témoin. Même si le défunt, il faut bien le dire, était un type écoeurant, on avait besoin de lui, et puis voir ça de près…Vivre ça, surtout pour une femme, c'est un vrai cauchemar. En plus, cette pauvre Zeïnab était ton amie….Maintenant, c'est clair, les amies, il faut qu'elle les oublie, mais je comprends qu'elle te fasse pitié … ».

« Je ne sais pas. Actuellement, je ne sais plus rien ». Assette essuya ses larmes. « Pourvu que les domestiques ne remarquent rien, il ne manquerait plus que ça. Je vais me remaquiller, puis, je donnerai l'ordre de servir ».

« Attends un peu, ma chérie. Dis leur de servir….dans un petit quart d'heure ». Kassim embrassa sa femme sur la joue et sortit de la pièce.

Le vieil Ali lui tendait déjà son costume d'intérieur. Il appréciait ce domestique surtout parce qu'il n'avait jamais appris le français, pas même sous la forme du sabir, bien qu'il fût arrivé en France à l'âge de quinze ans. Il le congédia d'un geste las, puis resta planté un instant avec, entre les mains, une tunique claire qui descendait au-dessous du genou, un gilet rouge riquiqui et des pantalons trop courts. Il pensait que le premier Noir analphabète venu se pavanait en tee-shirt et en jeans, les mêmes que son père portait jadis en dehors du travail. Que faire, sa situation ne le lui permettait pas. Un officier des forces de sécurité intérieure, ce n'était tout de même pas un quelconque Black qui s'engraisse sur les aides sociales. Pourtant, quel ennui d'avoir à enfiler ces nippes idiotes à la mode arabe ou afghane, peu importait. Pourquoi, après tout, « nippes idiotes » ? Au fond, c'était une tenue commode, de première qualité, sans mélange de synthétique.

Kassim se toucha le front d'un air fatigué. Les psychoses, ça ne s'attrape pas comme la grippe, par simple contact avec un malade. Ou alors, il y avait quand même des risques ? Où est-ce qu'elle était allée chercher ça : Nicole. Sa fille, Nicole ! Pourquoi pas Geneviève tant qu'elle y était ? Du délire. Mais pourquoi se sentait-il si déprimé ? Peut-être parce qu'Assette, toujours si avisée, lui avait jeté grossièrement à la face le secret honteux de la famille ? Ou alors c'était de voir sa femme dans cet état ? Mais qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ?

Il n'avait même pas faim. Kassim tendit l'oreille, s'approcha de la porte qu'il ferma à clef. Une autre clef, celle d'un tiroir du secrétaire, se trouvait dans un coffret au milieu de bijoux, dans un petit étui spécial protégé par un code. On aurait dit une boîte de boutons de manchettes.

Du tiroir secret, Kassim retira un tube de verre contenant de la poudre blanche. Indécis, il le tournait entre ses doigts. Bah ! A quoi bon toutes ces précautions ? Après tout,

cette chose n'était pas *haram*. Il y en avait bien d'autres qui ne se privaient pas de ce petit plaisir de temps en temps. Ses chefs, pour ne citer qu'eux. Il détacha une feuille jaune de l'agenda, au creux de laquelle, il fit tomber un peu de poudre à l'aide d'un bouchon doseur. Rien de *haram* là dedans. Il comptait bien échapper à la dépendance et ne pas être tenté par des drogues plus dures. Calé dans un fauteuil moelleux, il se renversa sur le dossier et sniffa la cocaïne.

Ses bras et ses jambes devinrent flasques et inertes comme des membres de chiffon. Dans son cerveau se mirent à pétiller en le chatouillant agréablement mille petites bulles, semblables à ce champagne qu'il avait goûté quand il avait une vingtaine d'années. Mais quel champagne aurait pu se comparer à cette merveilleuse poudre blanche, à cette jubilante tempête de neige sous ton crâne ?

Quand Kassim se présenta à la salle à manger, toute la famille était déjà à table. Aziza, la petite dernière, dûment emmaillotée dans une magnifique grenouillère, trônait fièrement sur sa chaise haute. Assette avait juste les yeux un peu rouges : elle s'était refait une beauté avec un rouge qui ne tache pas les verres, une touche de poudre, un trait de crayon pour souligner la hauteur des pommettes.

« *Bismilla….* »[71].

En ouvrant les huîtres, Kassim comprit soudain que l'effet euphorisant du narcotique s'était évaporé un peu vite. Sinon, il n'aurait pas remarqué que l'ambiance n'y était pas. Les spéciales de claire étaient bien vivantes et se rétractaient sous les gouttes de citron, mais elles avaient perdu leur eau. Iman, contrairement à son habitude, n'exigeait pas, en faisant la moue, qu'on lui servît directement la glace, refusant hors d'œuvre et plat de résistance. Elle n'affectait pas, avec de petits rires, d'avoir peur des mollusques qui bougeaient. Elle restait à sa place, sans entrain, mangeant ce qu'elle avait dans son assiette.

Il fut soudain saisi d'angoisse à la pensée que la fillette allait sur ses quatorze ans. Encore deux ans ou trois, et il faudrait se séparer d'elle, il était déjà temps de lui chercher un parti. Or, c'était une catastrophe, inutile de se cacher la tête dans le sable. Il y avait encore une dizaine d'années, les mariages entre convertis étaient fréquents, mais on commençait à les regarder de travers, plus que de travers. Peu de chances d'accorder la main d'Iman à un jeune Français comme il faut. Sans compter que le cheikh Ioussouf lui avait glissé à deux ou trois reprises qu'il ne serait pas fâché de prendre une quatrième épouse…. Kassim se retranchait derrière l'âge de sa fille dans l'espoir que le vieux, dans les deux ans qui venaient, serait terrassé par un infarctus. Mais si ce n'était pas le cas ? Faudrait-il livrer sa fille au pouvoir de la première épouse, cette vieille mégère, l'abandonner aux intrigues des deux autres matrones, et, le pire, (cette pensée lui était insupportable), la remettre entre les mains d'un vieillard libidineux, rongé par toutes les maladies imaginables ? Et s'il se rebiffait, lui, un simple militaire, le cheikh, qui avait le bras long, pouvait, sous l'offense, balayer sa carrière d'un revers de main. Le seul espoir était qu'il casse sa pipe sans tarder, sinon il faudrait céder. On ne refuse pas de s'allier à un descendant du Prophète. Il ne lui resterait plus qu'à livrer sa propre gamine à ce type qui – tout descendant du Prophète qu'il était – ne dédaignait pas de temps en temps, de s'offrir un jeune garçon.

[71] *Au nom d'Allah* (arab.)

Et les images repoussantes qui lui traversaient maintenant la tête, le torturaient. Il allait l'obliger à faire ceci et cela, il n'aurait pas pitié d'elle, car, pour ces gens là, la pureté n'est qu'une formalité juridique, l'essentiel étant que la fille soit vierge, tout le reste, sentiments, innocence, ils s'en moquaient éperdument…

« Mon chéri, qu'est-ce que tu as ? »

Kassim se rendit compte qu'il gémissait.

« Excuse-moi, j'ai attrapé mal à la tête. C'est venu tout d'un coup »

« Attends, je t'apporte un cachet d'aspirine ! » dit Assette en quittant précipitamment la salle à manger.

Non, ces pensées n'effleuraient pas encore sa femme, songea Kassim en la voyant s'éloigner. Elle n'y pensait pas parce qu'elle était heureuse en mariage et qu'elle imaginait pour ses filles un avenir semblable à ce qu'elle vivait elle-même.

Iman, du moins, avait eu une enfance saine, exempte de toute mutilation. Mais qu'en serait-il pour Aziza ? Encore une chance que les maquisards n'aient pas raté l'imam Abdolvahid, ce partisan fanatique de la « circoncision pharaonique »[72] pratiqué sur les filles encore petites. Il ne cessait de prononcer des conférences sur ce thème, d'inonder la presse de ses articles. Pour l'instant, les wahhabites au pouvoir restaient partagés. Dans les Emirats et en Egypte, on pratique les trois variantes d'excision[73], notamment la « pharaonique », la plus affreuse de toutes. Mais en Iran, par exemple, il n'en a jamais été question. Dans la mesure où, en Europe actuellement, s'était effectué un brassage de ressortissants provenant de tout le monde musulman, dans bien des domaines, celui-là entre autres, il n'existait pas de règle imposée à tous. Mais certains responsables, du genre de feu Abdolvahid, militaient pour une réglementation commune, et toujours dans la variante la plus radicale. Il s'agissait d'emprunter à chacun ses meilleures pratiques. Grâce aux maquisards, le spectre de la « circoncision pharaonique » s'était éloigné provisoirement, mais pour combien de temps ? Un nouveau salopard ne manquerait pas de se manifester, parce qu'on s'orientait vers une harmonisation du code des us et coutumes en l'alignant sur les modèles extrémistes, il n'y avait pas à s'illusionner bêtement sur ce point. Pourvu qu'Aziza ait le temps de passer à travers maille ! Pourvu que le cheikh Ioussouf tire sa révérence au bon moment !

Mais que se passait-il aujourd'hui, c'était curieux tout de même ! Il y avait à peine trois heures, ce n'était, semblait-il, qu'une journée comme une autre, avec, certes, ses petits désagréments, mais sans plus. Et puis coup sur coup, cette crise de nerfs incroyable d'Assette, ce symptôme inquiétant avec la cocaïne, et, pour finir, ces idées noires, ces visions dégoûtantes.

Quand on commence à faire des concessions, on ne peut plus s'arrêter.

Qui avait prononcé cette maxime étrange, et à quel moment ?

---

[72] Il s'agit de l'infibulation (NdT)

[73] Pour ne pas avoir à donner des précisions répugnantes, je renvoie le lecteur à l'ouvrage *L'amour et la sexualité en terre d'islam* publié aux éditions *Ansar* en 2004.

C’était la pure vérité !

Mais qui pouvait dire qu’il eût jamais concédé quoi que ce soit, où était sa faute ? Dans sa famille, il n’y avait eu que des militaires. Lui aussi, il avait voulu entrer dans l’armée, dès son plus jeune âge. Dans l’armée de ce pays, de ce bloc militaire. Alors qu’il était gosse, on avait changé de religion. Et puis après ? La religion, ce n’est qu’une pièce rapportée, un gadget qui ne signifie rien du tout. Le pays ne s’était pas transporté ailleurs, la population était toujours là, même si les vagues migratoires successives avaient provoqué une énorme croissance démographique, et l’ennemi traditionnel restait la Russie, comme par le passé. On avait frôlé le conflit avec elle du temps de son arrière grand-père, à l’époque de la guerre froide, cela pouvait se produire aujourd’hui encore. Rien n’avait changé. Et il ne faisait que son devoir.

Oui, mais quel avenir préparait-il à ses enfants ? Lui n’était pas comme *ces gens là*, Assette n’était pas non plus comme *ces gens là*. Mais les enfants, eux, les enfants allaient se fondre dans *leur masse*, comme une cuillère de café en poudre dans un bol d’eau bouillante. Ses petits enfants ne feraient plus qu’un avec *eux*.

Quand on commence à faire des concessions, on ne peut plus s’arrêter.

Assette était revenue, tenant d’une main un verre où se dissolvait un comprimé, et, de l’autre, le combiné téléphonique.

« Tu as débranché ton portable ? ».

« Bien sûr ».

« Eh bien, c’est pour ça qu’on t’appelle sur le fixe ». Assette appuya une main sur le micro. « J’ai l’impression qu’on t’appelle du boulot. Il faut que tu y reviennes d’urgence ».

*
**

Chapitre 12.

Le chemin des squelettes.

Les phares de la *Harley* firent surgir de l'obscurité un enchevêtrement blanchâtre d'ossements humains.

« Six millions de squelettes, tu parles, comme si quelqu'un avait pu les compter », ricana Jeanne non sans irritation, et elle diminua les gaz. « Il y a de fameuses ornières par ici, juste ce qu'il faut pour culbuter par-dessus le guidon ».

« Si l'on y réfléchit, c'est tout de même scandaleux de faire du moto-cross à travers un cimetière si démesuré, et vous, les ancêtres, vous pourriez en prendre ombrage. Mais, à votre place, je trouverais plutôt agréable le spectacle de cette super moto, et puis nous ne sommes pas des étrangers vous et moi ».

Chevaucher un deux roues à l'intérieur du gigantesque ossuaire à vitesse pas trop ridicule n'était possible que sur de rares tronçons. Dans le temps, c'est-à-dire lorsque Jeanne était enfant, ses parents faisaient visiter les catacombes, et les itinéraires étaient alors entretenus. Par contre on ignorait une grande quantité de ramifications. C'est plus tard que les archéologues du Maquis les avaient reconnus, et ils avaient pour cela de bonnes raisons. Autrefois, on pouvait trouver le plan des catacombes dans n'importe quel kiosque à journaux, on le diffusait par centaines d'exemplaires sous forme d'albums, de dépliants et de guides touristiques. Et les Sarrasins disposaient, aujourd'hui encore, de toute cette documentation. Tôt ou tard, ils s'en prendraient aux catacombes pour de bon. Ils ne les inonderaient pas, c'était trop risqué sur une surface aussi grande. Ils auraient peur d'un effondrement de terrain qui entraînerait les immeubles. Mais ils pouvaient très bien, mine de rien, y couler du béton, organiser des patrouilles de surveillance ou lâcher des gaz toxiques. C'est pourquoi, il était vital qu'il y eût des tunnels postérieurs à la période touristique, des passages, creusés au cours de la dernière décennie, qui faisaient communiquer l'ossuaire avec les égouts, et ces derniers avec les lignes de métro abandonnées. Et puis, il y avait des endroits absolument secrets, comme celui vers lequel elle se dirigeait.

Pour la dixième fois en quarante minutes, Jeanne avait été obligée de mettre pied à terre pour tirer sa moto dans un goulet d'étranglement. Mais l'engin, bien qu'en matériaux allégés, pesait quand même un âne mort ! Ah !

La *Harley*, tout d'un coup venait de perdre les deux tiers de son poids.

« A la pétarade qui s'entend de loin, j'ai compris que c'était le méchant petit cochon nommé Sainteville qui chevauchait son manche à balai ! Qu'on sorte de ce boyau, et il va voir comment je lui tire la queue ! ».

« Qu'est-ce que j'ai encore fait ? ».

Henri La Rochejaquelein avait l'habitude de s'adresser à Jeanne comme à un gamin, comme à un petit frère. Avant, cela ne lui déplaisait pas, mais, depuis quelque temps, elle en ressentait parfois de l'irritation, sans savoir pourquoi.

« Tu ne t'en doutes pas ? ».

« Pas du tout ».

La Rochejaquelein reposa la roue arrière sur le sol, attrapa Jeanne par le col de son blouson et lui flanqua sur les fesses une claque un peu trop rude pour n'être qu'une simple plaisanterie.

Jeanne se dégagea d'autant plus facilement qu'il ne cherchait pas sérieusement à la retenir.

« Je te signale que ma mère s'est foulé la main comme ça. Moi, je n'ai rien senti, mais elle s'est promenée pendant une semaine avec deux doigts bleus et enflés. Comment ça va, toi ? ».

On entendait, dans l'obscurité, les efforts infructueux de La Rochejaquelein pour étouffer un fou rire. L'orage n'était pas tout à fait passé, sinon il aurait donné libre cours à son hilarité.

« J'ose imaginer, petite peste, que ma poigne est un peu plus solide que la main de ta mère ».

« Oui, mais, depuis, mes fesses aussi sont devenues plus dures. Je suis quand même contente que tu ne te sois pas blessé, La Rochejaquelein ».

La torche électrique, que La Rochejaquelein avait éteinte pour ne pas trahir sa présence avant d'avoir identifié le visiteur du tunnel, fit jaillir à nouveau son faisceau de lumière. Seul apparut son visage au front trop régulier barré par une boucle de cheveux de lin, son treillis de camouflage continuait à dissimuler son corps dans l'obscurité.

« Bon, maintenant, je parle sérieusement. Qu'est-ce que tu t'es permis de faire ? Qui a fait sauter l'imam ? Ce n'est pas toi peut-être ? ».

« Alors, on peut zigouiller un cadi, mais un imam est intouchable ? ». Depuis toujours, Jeanne avait considéré l'attaque comme le plus sûr moyen de se défendre.

« Le cadi a été liquidé parce qu'ainsi en avaient décidé des adultes raisonnables, capables de calculer les conséquences de leurs actes. Et un moment particulièrement favorable avait été choisi. Pas besoin, je pense, de te faire un dessin, pas vrai ? Ecoute, Jeanne Sainteville, je te parle comme ton commandant : encore une connerie comme celle là, et je te nomme responsable de la cueillette du muguet au bois de Fougères. Tu en as marre peut-être d'être un soldat ? Le plus vexant, c'est que ça crevait les yeux que c'était idiot de faire ça. Tu sais tout ça évidemment, mais tu ne veux pas le reconnaître ».

« D'accord, La Rochejaquelein, c'était idiot, c'est vrai. Mais lui, c'était un super salaud ».

« Pas de doute, ce vieux birbe était une ordure exceptionnelle. Il avait sur la conscience, outre une profusion de sang innocent, la destruction de la plus riche collection de violons *Amati*. En vue de ses expéditions, il organisait des brigades de gamins issus de familles « socialement » intéressantes. Les «*jeunes murids* »[74], c'est ainsi qu'il les nommait, je crois. Et pour commettre ses forfaits, il trouvait une énergie invraisemblable, à croire que le diable lui-même le portait sur son dos. N'empêche que tu es inexcusable ».

« Je ne le ferai plus ».

« C'est un engagement que tu prends ? ».

« Ecoute, c'est pas possible de mettre les gens, comme ça, au pied du mur ! ».

« Tiens, à propos de mur, retourne toi et regarde ».

La Rochejaquelein éclairait avec sa torche une croix sculptée dans la pierre noircie. C'était une croix celtique inscrite dans un carré. Il y avait au dessous une minuscule ouverture par laquelle on n'aurait pas pu glisser la tête.

« Mais, c'est la cellule d'un reclus » dit soudain Jeanne en baissant involontairement le ton. « C'était par là qu'on lui passait l'eau et le pain sec. Et ça fait combien de temps ? Mille cinq cents ans, peut-être ? On aimerait savoir quel homme il était, et ce qu'il avait fait avant de se venir ici s'isoler du monde…. ».

La Rochejaquelein répondit, lui aussi à mi voix :

« C'étaient les Mérovingiens qui nous gouvernaient alors. Des rois chevelus au sang de magicien. Tu te souviens pourquoi ils ne se coupaient jamais les cheveux ? ».

Jeanne, fascinée, ne pouvait détacher son regard de cette ouverture irrégulière, comme tracée au charbon.

« Je pense bien, leur force magique résidait dans leur chevelure ».

« Tu sais le sort que Clotaire réserva aux petits fils de Clodomir ? »[75]

« Rappelle le moi ».

La Rochejaquelein fut lui-même surpris de se laisser entraîner dans ces considérations sur le passé, alors qu'il avait tant d'autres choses à faire.

« Clotaire avait fait porter à Clotilde par son serviteur un glaive et des ciseaux accompagnés du message suivant : *ma chère maman, que dois-je faire avec mes neveux, leur couper la tête ou les cheveux ? »*.

---

[74] De *murid* (arab.). Le muridisme est un mouvement soufi apparu dans le Caucase à l'époque de la conquête russe. Il préconisait, entre autres, l'extermination des chrétiens (NdT).

[75] Il s'agit apparemment non des petits fils, mais de deux des fils de Clodomir assassinés en 532 par leur oncle, Clotaire (NdT).

« Ah, oui. Et Clotilde, furieuse, avait crié : *Va dire à mon fils que je préfère voir mes petits fils morts que tondus !* Mais je pense qu'elle ne croyait pas Clotaire capable d'une telle noirceur ».

« Comment, elle ne croyait pas. La vieille Clotilde, plus que quiconque dans sa vie, en avait vu de toutes les couleurs. Non, elle préférait vraiment. Un Mérovingien, privé de sa force magique, était-ce toujours un Mérovingien ? Il n'aurait plus été que l'ombre de lui-même. Elle avait établi des priorités. Quant à Clotaire, couper la tête ou la chevelure, ça lui était tout à fait égal. En général, le temps des Mérovingiens, c'est plein d'histoires de cheveux. Ildico étouffa Attila avec sa tresse pour se débarrasser de ses avances. Evidemment, on ne l'aurait jamais laissé entrer dans la chambre nuptiale armée d'un couteau. Mais c'est avec ses cheveux qu'elle l'a étranglé, pas avec ses mains. Et les filles, dans ce temps, elles ne manquaient pas de poigne. Sérieusement, tout cela avait un sens qu'on a oublié ».

Le faisceau de la torche effleura la tête de Jeanne dont les cheveux resplendirent à la façon d'une auréole.

« Moi, ce que je préfère, c'est quand sainte Radegonde réussit à se réfugier dans une église, une paire de ciseaux à la main, avec son mari à ses trousses. Elle lui balance ses tresses dans les jambes en s'exclamant : *Tiens, scélérat, voilà ce qui te revient, le reste appartient à Dieu !* Franchement, j'adore Radegonde.

J'ai vu des femmes que l'on traînait en esclavage
Leurs bras étaient entravés, leurs cheveux dénoués.
L'une, de son pied nu, marchait dans le sang de son mari,
Une autre trébuchait sur le corps de son frère.
Chacune pleurait les siens, moi, je les pleurais tous
Les vivants autant que les morts.
Mes larmes sont taries. Mes soupirs se sont tus. Ma douleur est toujours la même.
J'écoute le vent, porte-t-il des nouvelles ?
Mais non, les ombres chères m'ont à jamais quittée
Un gouffre s'est ouvert qui nous a séparés.
J'interroge le vent, les nuages qui passent : où sont-ils désormais ?
Oiseau, oiseau, me parleras-tu d'eux ?
Ah, si je n'étais pas retenue par mes vœux,
Voguant vers eux, je défierais vagues et tempêtes
Les marins frémiraient. Pas moi.
Le navire brisé, resterait une planche
Sinon, c'est en nageant que je les rejoindrais ».

« Chapeau, tu sais ça par cœur ! ».

« Bien sûr, c'est sainte Radegonde qui a écrit ces vers[76], s'exclama Jeanne en se signant devant la croix de pierre. Et si cet ermite l'avait connue ? Tu te rends compte, ça n'est pas impossible qu'un de ses amis se soit retiré ici ! Elle a inspiré plus d'un

[76] Jeanne commet une légère erreur. Les vers ont été écrits, sur le récit de sainte Radegonde, par le poète Venance Fortunat, lequel, par la suite, sous l'influence de cette femme extraordinaire, prit lui-même la tonsure monastique.

anachorète, c’est connu. Alors quoi, on met les bouts ? Mais tu es à pied, non ? Je t’emmène, si tu veux ? Autrement, tu vas mettre une heure ».

La Rochejaquelein secoua ses longs cheveux, comme pour disperser les sortilèges du passé.

« Qu’une fille me conduise, il ne manquerait plus que ça ! ».

« Alors, prends toi-même le volant ».

Elle avait fait cette proposition sur un ton désinvolte, mais, en fait, elle ne la réservait qu’à un tout petit nombre de privilégiés.

La Rochejaquelein, cependant, avait l’air d’attendre quelque chose.

« Souviens-toi, tu as promis. On est bien d’accord ? ».

« D’accord, j’ai promis » répondit Jeanne en fronçant le nez.

A nouveau défilèrent en festons entrelacés les fragiles ossements qui tapissaient la muraille. Parfois, surgissaient des fragments de sépulture sur lesquels étaient gravées des lettres romanes que Jeanne pouvait déchiffrer ici ou là, car La Rochejaquelein allait si lentement qu’elle lui soufflait dans la nuque avec impatience. Quelques minutes plus tard, il dut freiner.

On était parvenu à une nouvelle bifurcation. L’étranglement était presque totalement masqué par une dalle parfaitement conservée dont seul un angle avait sauté. On pouvait y voir encore un bas relief maladroit qui représentait une colombe au dessus d’une coupe.

« Celle-là, il est difficile de la rater ou de l’oublier, dit La Rochejaquelein en la poussant avec l’épaule. C’est d’ici que part la piste vers le deuxième entrepôt ».

Jeanne tenait la torche. Au début le boyau, creusé dans la terre, semblait avoir été pratiqué en des temps très anciens. Mais, un peu plus loin, les parois devenues régulières, avaient été bétonnées, et on cheminait dans un couloir qui rappelait un bunker..

« Je dois dire que je ne suis jamais venue ici » dit Jeanne en enfourchant le siège arrière.

« Alors, il y a encore espoir que tout n’ait pas été pillé » rigola La Rochejaquelein en démarrant en trombe.

Maintenant, il avait mis les gaz à fond. Il ne leur fallut pas plus de cinq minutes pour parvenir à destination.

Devant les battants pivotants d’un portail peint en bleu, La Rochejaquelein alluma, sous la voûte, un projecteur visiblement alimenté par des batteries.

L’entrepôt, un de ceux que le temps avait épargné, était jonché de caisses empilées en tas réguliers.

« Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi le Ministère de la guerre avait jugé utile d'installer sous la ville ces dépôts de munitions en temps de paix, dit La Rochejaquelein en haussant les épaules. Maintenant, il n'y a plus personne pour répondre à cette question. Au fait, Jeanne, où est-ce que tu te rendais à cette allure ? Il me semble que, dans cinq heures c'est au métro *Rome* que tu devais te trouver, pas ici ».

« Bah, j'aurais encore cent fois le temps de faire un saut au ghetto de la Défense. Monsieur de Lescure a promis de me passer un livre de Guillaume de Tyr. Un livre à notre programme d'études. Tu connais monsieur de Lescure ? ».

« De vue. Je connaissais mieux son fils, Etienne, l'un des fondateurs de la Résistance. Quand il a été tué, je n'avais pas encore dix-sept ans. Il avait perdu ses deux frères aînés pendant le coup d'Etat. Par contre, tu ferais mieux de ne pas trop te montrer dans le ghetto. C'est bien que je sois tombé sur toi, tu vas pouvoir me donner un coup de main ».

« Pas de problème, je vais t'aider. Mais pourquoi ne devrais-je pas me montrer dans le ghetto ? On me recherche ou quoi ? ».

« Non, pas toi, tu en sauras davantage plus tard. Laissons cela, et regardons un peu ce qu'il y a d'intéressant par ici ».

En se déplaçant lentement le long de la muraille de caisses, La Rochejaquelein étudiait attentivement les plaques avec marques d'identification qui y étaient collées.

« Qu 'est-ce que c'est que ça ? Des dispositifs de déminage ! Deux…quatre…huit caisses ! Des conserves de confiture de fraise auraient mieux fait l'affaire. Tiens, à propos de confiture, souviens toi, Sainteville, que c'est ainsi que l'on marque les denrées alimentaires. Bon, continuons nos recherches. Des mitraillettes ! Mâtin, mais il y en a dix fois plus que nécessaire ! Ce sera notre livraison prioritaire. Quel sigle dessiner ? J'y suis ! »

Ayant extrait un marqueur fluo de la poche de son treillis de camouflage, La Rochejaquelein dessina à grands traits sur un côté de la caisse un lys éblouissant. A côté, il traça le chiffre un, en caractère romain proscrit par les wahhabites (Sans s'être concertés, les maquisards, comme les chrétiens des catacombes, avaient depuis longtemps banni les chiffres arabes).

« J'ai l'impression de trier les fèves, comme Cendrillon, remarqua-t-il en pouffant de rire. Ensuite, j'enverrai les nôtres prendre livraison du chargement. Mais, ils ne sont pas très forts pour déchiffrer les plaques d'identification. S'il leur fallait ouvrir les caisses les unes après les autres, un jour ne suffirait pas. Enregistre au passage comment sont marquées les armes à feu ».

Jeanne, tout ouïe, écarquillait les yeux.

« La ligne du haut désigne les armes à feu, en général. Celle du bas le type d'arme concerné. Ici, ce sont des fusils de snippers. Tu vois, sur la ligne du haut, ce sont les mêmes signes que pour les mitraillettes, tout à l'heure. Question : en aurons-nous besoin ?

Apparemment, il ne me semble pas qu'ils soient de première nécessité. Bien qu'en principe, la chose soit utile. C'est un gadget assez sympa. Allez, on en met une cinquantaine, ça ne sera pas de trop ».

La Rochejaquelein décora la caisse du même lys stylisé, mais cette fois, il l'accompagna du chiffre quatre en précisant entre parenthèses : cinquante unités.

« Ce qui signifie, à enlever dans l'ordre en quatrième position, avec, en plus, le nombre requis. Bien, voyons la suite. Ah, voilà tout à fait ce qu'il nous faut : des lance-grenades ! ».

Jeanne joignit, dans un geste enjôleur de supplication, ses mains encore potelées. Ses joues aussi se creusèrent de fossettes. On aurait dit maintenant une petite fille attendrissante de cinq ans suppliant sa grand-mère de lui permettre d'essayer son vieux chapeau à plume d'autruche.

« La Rochejaquelein, mon ami gentil, adorable, mignon, tout mignon. Ecoute, je meurs d'envie de savoir. Dis-moi quelle ratatouille est en train de cuire ? Pourquoi a-t-on besoin de tant d'armes à la fois ? Dis-le-moi, je t'en prie…. ».

La Rochejaquelein ne put se retenir de rire.

« Moi-même, je ne le sais pas exactement. Ce qui est certain, c'est qu'il se mijote bien une ratatouille. Laquelle ? Tu l'apprendras comme moi dans quelques heures. En attendant, poursuivons nos investigations ».

« *Un, deux, trois, petit chaudron, mijote !* »[77] s'exclama Jeanne avec jubilation. En un clin d'œil, son faux air d'adorable fillette avait disparu. « Suffit, je me tais ! Motus ! Motus !! ».

« Les mitrailleuses lourdes ne sont délivrées strictement que sur ordonnance médicale ».

« Que dis-tu ? ».

« Rien, fais pas attention. Aucun doute, il s'agit d'un objet de première nécessité. Tu veux un bâtonnet aux noisettes ? »

« Pourquoi pas ? Aux noisettes ou aux cacahouètes ? ».

« J'ai les deux. Choisis ».

Jeanne opta pour le chocolat aux noisettes. Ils restèrent un certain temps assis côte à côte, silencieux, sur une caisse de cartouches, en froissant l'enveloppe du bonbon entre leurs doigts. Puis Jeanne fit une boulette avec le papier argenté.

« Tu sais, il y a longtemps que je voulais te poser une question. Tu peux ne pas y répondre, ce n'est pas grave. La Rochejaquelein, c'est ton vrai nom ? ».

[77] Allusion au conte des frères Grimm *La douce bouillie* (NdT).

« Mon vrai nom, c'est Henri, répondit le garçon avec un sourire. Dans les bases de données d'Europol, je ne figure pas sous le patronyme de La Rochejaquelein. On m'avait donné ce surnom quand j'étais gosse. On était trois copains, et chacun avait son héros préféré. Moi, c'était La Rochejaquelein, le deuxième, Cadoudal, le troisième Charette. Je suis le seul qui ait eu le bonheur d'hériter du nom de son idole, parce que nos prénoms étaient identiques. De nous trois, je suis le seul survivant ».

La Rochejaquelein se tut. Le hasard de la conversation faisait remonter en lui des souvenirs d'enfance. Et, s'il en était un qu'il n'aurait pas voulu évoquer, c'était bien la disparition de celui de ses camarades qui avait pris Cadoudal pour héros. C'est vrai, les trois garçons connaissaient assez bien l'histoire de la Vendée, ils étaient des élèves studieux, mais, à treize ou quatorze ans, ils restaient des enfants. Ils aimaient à jouer aux héros des vieilles bandes dessinées que l'on trouvait encore à l'époque, comme *La guerre des étoiles*. Ils faisaient partie d'une bande de « tagueurs ». C'étaient des gamineries idiotes, mais tellement drôles ! Les garnements se jouaient des fils barbelés comme des murs de béton. Ils trouvaient toujours à se glisser par des passages impraticables pour les adultes. Armés de leurs précieux gros marqueurs et de pots de peinture à l'aniline, ils pénétraient nuitamment dans les quartiers soumis à la charia. Sur les murs, sur les clôtures, sur les fenêtres condamnées, ils dessinaient des guerriers brandissant des rayons laser, des princesses vêtues d'atours extravagants, ils dessinaient *des êtres vivants*. Les tagueurs, organisés en bandes, faisaient assaut de témérité, bien qu'il leur fût impossible de démontrer leurs exploits au grand jour. Dès l'aube, des ouvriers convoqués de toute urgence faisaient disparaître les traces de ces facéties « indécentes ». Mais ils se croyaient sur parole. Personne ne mentait. On comptait les points par équipe en tenant compte scrupuleusement de tout : de la surface recouverte, de la complexité du dessin, de la prise de risque. Pendant un mois, les vainqueurs étaient considérés comme les caïds, et ceci, jusqu'au classement suivant.

Noël, le « fan » de Cadoudal, avait été surpris par les flics alors qu'il taguait en vert une tête de Yodo[78]sur la portière d'une voiture de police. Furieux d'une telle insolence, les policiers sortirent leurs matraques et se mirent à le rouer de coups. Ils avaient frappé longtemps, car ils savent éviter la mort instantanée, tout en mettant en charpie ce qu'ils peuvent. Henri avait vu le corps de son ami que l'on avait, suite à une lubie inexplicable, restitué à ses parents au lieu de le charger directement sur la charrette mortuaire. Il en avait gardé pour toujours un sentiment de culpabilité, dont il n'aurait su lui-même expliquer la raison. Peut-être simplement parce que son ami avait été pris, et pas lui. Et même si, dans les cinq années qui suivirent, chacun des flics avaient eu à payer pour la mort de Noël, cette pensée n'adoucissait nullement son chagrin.

« Dis donc, on est en train de flemmarder, il me semble ? dit La Rochejaquelein en se levant. «Allons, y a encore du boulot ».

*

[78] Héros d'un jeu informatique au visage de gnome (NdT)

**

Chapitre 13.

On tient conseil sous terre.

Pour économiser l'électricité, il avait fallu éteindre un plafonnier sur deux, de sorte que le quai, où alternaient les zones d'ombre et de lumière, donnait l'impression d'être zébré.

Les gens, arrivés seuls ou par petits groupes, se massaient le long des voies. Eugène-Olivier pensa que cette foule devait être assez semblable à celle qui, vingt-cinq ans auparavant, attendait là le passage des trains. Bien différente, à coup sûr, de celles qui hantaient actuellement les stations de métro voisines restées ouvertes. On n'y voyait ni femmes drapées dans leur linceul, comme des revenantes, ni fez ou calottes vertes sur la tête des hommes. Ce n'étaient que frais minois de jeunes filles, nobles visages de femmes mûres, et mentons rasés. (Il y avait longtemps déjà, depuis la prise de pouvoir par les wahhabites, que, parmi les Français, seuls les collabos portaient la barbe. Les autres s'étaient tout à coup avisés que même Charlemagne se rasait).

Ici, il n'y avait aucun ex-Français, que des Français véritables. Et parmi eux, cette jeune Africaine, vêtue d'une longue jupe plissée et d'une écharpe de dentelle noire gracieusement jetée sur ses épaules. Elle portait une croix ancienne, sans doute héritée de sa grand-mère, et cette croix semblait lourde, passée autour de son cou gracile. Eugène-Olivier, qui l'avait croisée plusieurs fois dans le ghetto de Pantin, se souvenait d'elle, car il y avait peu de Noirs dans les ghettos, à part quelques adeptes du vaudou que l'on pouvait identifier facilement. Mais il ne savait pas qu'elle était chrétienne, comme il ignorait d'ailleurs l'existence même des chrétiens. Allait-il retrouver d'autres visages connus ?

La jeune fille, qui l'avait aussi reconnu, lui sourit, tout en se frayant un passage entre les bancs vers un groupe d'amies dont l'une lui faisait signe de loin. Elle était chaussée d'escarpins légers totalement inadaptés au sol glissant du souterrain.

« C'est Michelle, une battante. Elle veut devenir religieuse, elle se prépare à entrer au Carmel. Tu sais qu'il y a encore un Carmel dans les Pyrénées. Figure-toi que ses ancêtres, au Gabon, étaient des enfants spirituels de Monseigneur en personne ! C'est-à-dire, à l'époque où il n'était encore qu'un simple missionnaire ».

Ce fut comme si le sol se dérobait sous lui. Jeanne, radieuse, se tenait à ses côtés. De toute évidence, elle était comblée par la vie ou fière d'elle-même ou les deux à la fois.

« Salut ». Eugène-Olivier, à sa grande confusion, sentit que son visage s'empourprait. Combien de fois, ces derniers jours, il avait imaginé cette nouvelle rencontre et voilà qu'il était pris de panique. « J'aurais jamais cru te trouver ici ».

Jeanne fit l'étonnée.

« Ca, par exemple ! Tous les gens comme il faut se réunissent ici, et il faudrait que je n'y sois pas ? A quel titre, cette exclusion ? ».

« Non, pas du tout, je voulais pas parler d'exclusion. J'avais seulement oublié que tu pouvais être là ». Et impossible de disparaître sous terre, on s'y trouvait déjà. Quel crétin, mais quel crétin il faisait ! Il avait eu peur de laisser paraître qu'il n'attendait que cette rencontre et ce qu'il venait de lâcher, revenait à dire qu'il n'avait que faire d'elle. C'est ce qu'elle allait penser maintenant et elle le balaierait de sa mémoire comme quantité négligeable. Mais qu'est-ce qui lui avait pris de soulever cette stupide question de rencontre. Il y avait tant d'autres sujets intéressants qu'il aurait pu aborder d'emblée avec la jeune fille, sans avoir l'air de rien, comme il l'avait prévu. Mais où étaient donc passés tous ces sujets, soigneusement sélectionnés ? Sa tête était vide comme une coquille d'oeuf.

« Tu as une idée de ce qui se prépare ? ».

Ouf ! Au moins, elle n'avait pas l'air d'être vexée.

« J'ai l'impression que personne ne le sait au juste. Pas même Sevazmiou, Brisseville ou la Rochejaquelein ».

Eugène-Olivier savait que les trois commandants de la Section parisienne du Maquis devaient se trouver quelque part ici, sur le quai. Mais, pour le moment, il n'avait aperçu que Philippe-André Brisseville, aussi livide qu'en plein jour, à cause de ses poumons malades. Dans ce souterrain, bien qu'il n'eût que trente-cinq ans, il en paraissait au moins cinquante. Si l'on en croit une vieille histoire d'origine incertaine, les wahhabites, pour essayer de le débusquer, avaient lâché des gaz hyper toxiques dans l'une des multiples caches que des particuliers mettaient à sa disposition. Brisseville, à ce que l'on disait, aurait saisi une bouteille d'eau minérale qui se trouvait là et aurait appliqué contre son nez et sa bouche son mouchoir imbibé d'eau. Il avait pu ainsi étouffer ses cris de douleur et dissimuler sa présence à ses poursuivants. Mais il était devenu infirme à vie et ne pouvait rester plus d'un mois sans s'injecter des doses invraisemblables de triamcilonone. Le pire était l'impossibilité pour les maquisards de se procurer ce produit de façon régulière. Comment Brisseville supportait-il les périodes de sevrage forcé, seule son épouse Marie aurait pu le dire.

Mince, les cheveux foncés, il était là, à une trentaine de pas, examinant avec attention l'écran de son portable.

« Dis donc, regarde un peu », s'exclama Jeanne en poussant du coude Eugène-Olivier, « Tu as vu Sophie Sévazmiou ? Qu'est-ce qu'elle a à causer avec ce salaud ? »

Eugène-Olivier, leva les yeux dans la direction où regardait la jeune fille. Sophie Sévazmiou était assise sur la dernière marche d'un escalier qui menait autrefois vers une sortie. Ahmad ibn Salih, c'était lui, sans erreur possible, se tenait debout devant elle, quelques marches plus bas.

« Mais qu'est-ce qu'il fout ici celui-là ? » continua Jeanne sur un ton perplexe, « C'est vrai, rien ne garantit, évidemment, qu'il n'aura pas à numéroter ses abattis en prenant la porte. Regarde, c'en est un, c'est sûr, je détecte leur physionomie même au pas de course ! ».

« Oui, mais celui-là, il n’est pas comme les autres. C’est un mec tordu ».

Cependant, Eugène-Olivier ne pouvait détacher son regard de Sophie en pleine conversation avec l’Arabe. Sur ses lèvres errait un sourire plus que tout autre reconnaissable, un sourire amical, ouvert, approbatif. Elle pouvait avoir mille raisons de s’entretenir avec ce personnage, et même de l’introduire ici, elle n’était pas Sophie Sévazmiou pour rien. Mais comment justifier pareil sourire, un sourire réservé *aux nôtres* ? Et ce n’était pas un jeu, il est des choses qu’on ne peut feindre. D’ailleurs, quand elle souriait ainsi, du coin des lèvres, des petites flammes dansaient dans ses pupilles. Fichtre ! Qu’est-ce que c’était que ce bazar ?

Sophie était en train d’extraire une *papirosse* de son éternel paquet de *Belomorkanal*.

« Difficile d’arracher un masque qui vous colle tout autant aux tripes qu’à la peau. Très difficile, Sofia ».

Vêtu d’un simple blouson de drap et d’une chemise brune à col souple, Slobodan n’avait plus du tout l’air d’un Arabe. Et pas seulement parce qu’il avait abandonné le costume tape-à-l’œil des Orientaux. Une nouvelle expression modifiait étrangement les traits de son visage.

« Pourtant, j’ai tant de questions à vous poser que je ne sais par quoi commencer ».

Sofia Sévazmiou sourit.

« Vous avez commencé par prononcer mon nom convenablement. Et vous ne pouvez pas savoir à quel point cela m’est agréable, ne serait-ce que pour reposer mon oreille ! Et puis j’aimerais autant qu’on parle en russe. Le russe, c’est comme la vodka, ça aide à résoudre tous les problèmes ».

« J’aime bien la vodka de genévrier ».

Slobodan parlait russe sans accent, mais non sans effort, et d’une voix un peu monocorde :

« Berk, ça a du mal à sortir. Bizarre comme impression. Il y a bien cent ans que je n’ai pas parlé russe, même en rêve. Pourquoi êtes-vous ici, Sofia ? ».

Un sourire traversa le regard de Sofia.

« Ici dans le métro, ou ici à Paris ? ».

« Vous m’avez compris, je vois que vous m’avez compris. Ceux qui vous ont volé votre enfance, les Européens les appelaient des « insurgés » ou des « combattants pour la liberté ». Ils refusaient de reconnaître que ces vaillants pourfendeurs de femmes enceintes et d’écoliers étaient des terroristes. Ils leur offraient l’asile. Ils créaient de véritables pépinières de ces serpents ».

Eugène-Olivier n'était pas le seul à être perplexe. Ebahis, beaucoup de maquisards regardaient Sophie Sévazmiou échanger des propos en une langue inconcevable avec un Arabe tout aussi incongru en ces lieux.

Un de ces regards n'ayant pas échappé à Sophie, elle lui avait répondu par un sourire.

« Il ne manquait pas de ces vermines même en Russie. Vous n'avez peut-être pas entendu parler d'un certain Kouznetsov, un militant des droits de l'homme. Je l'ai rencontré une fois dans mon enfance, mais j'ignorais encore beaucoup de choses. C'était juste à ma sortie de captivité. Si j'avais su alors la vérité, je vous jure que je lui aurais arraché les yeux, aucun adulte n'aurait pu me retenir. Au début des années 95, vous vous en souvenez sûrement, on donnait l'assaut à Groznyï. Ce traître s'était glissé parmi les soldats. Il criait : *Ecoutez moi, je suis Adam Kouznetsov, je me bats pour les droits de l'homme, je vous en donne ma parole, si vous déposez les armes, on vous évacuera vous aussi !*[79] *En quoi cette guerre vous concerne-t-elle ? Pourquoi êtes-vous des occupants ? Pourquoi sacrifier votre vie pour une cause injuste ?* Vous imaginez, Slobo, à qui il s'adressait ? A des gamins de dix-neuf ans, mais l'âge ne fait pas tout. Je pense que ni vous ni moi n'aurions mordu à pareil hameçon, même à dix-neuf ans. Mais eux étaient des jeunots complètement immatures. Sans expérience de la vie, sans idéologie. Il faut dire qu'ils étaient encore à l'école quand l'Empire s'écroulait. Même s'il s'en trouvait un parmi eux qui travaillait alors plutôt que de cracher au plafond, qu'avait-il pu lire sur le général Ermolov[80] dans les manuels en usage à l'époque de la *perestroïka* ? Et ils l'ont cru, et ils ont déposé leurs armes. Comment n'auraient-ils pas cru un bon grand-père comme lui ? Et le plus vexant c'est que, si ledit grand-père s'était présenté quelques mois plus tard, il aurait fait chou blanc avec son numéro. Les jeunes étaient devenus, à une vitesse incroyable, de vrais soldats. Ils n'avaient pas encore le sens de la nation, mais chacun avait tiré des leçons de son expérience. L'un avait compris que la croix, ce n'était pas simplement le martyre comme le petit gars qui avait partagé autrefois ma captivité durant quelques jours[81]. Un autre avait entrepris de venger ses copains. Il se serait cassé le nez, le grand-père, même un mois après ! ».

« Et on les a tous tués ? ».

Slobodan commençait à regretter d'avoir jeté de l'huile sur la flamme ténébreuse qui flamboyait maintenant dans les yeux de Sofia. Il avait eu tort de la lancer sur ce sujet, et d'ailleurs, de quel droit ?

« S'ils les avaient tués seulement ! répondit-elle au bord des larmes. S'ils les avaient tués, Slobo ! Seigneur, qu'est-ce qu'ils leur ont fait subir ! Ils les ont violés, ils leur ont coupé les oreilles, le nez, crevé les yeux, coupé les parties génitales. Et tout ça avec de gros rires, comme les Afghans quand ils jouent au foot avec un mouton vivant ».

Slobodan serrait les mâchoires, et son visage s'était durci.

« Je connais leurs pratiques. Je suis né au Kosovo »

---

[79] Ces faits sont empruntés au film documentaire *Le piège tchétchène*, Ren TV, 2004.

[80] A.I. Ermolov (1777-1861), un des principaux acteurs de la conquête du Caucase (notamment de la Tchétchénie) par les Russes sous le règne des empereurs Alexandre I et Nicolas I. A laissé le souvenir d'un administrateur énergique, ouvert aux idées libérales de son temps (NdT).

[81] Voir le prologue (NdT)

« Je l'avais deviné. Bref, les soldats, en majorité, ont disparu sans laisser de traces. Mais certains, en assez grand nombre, ont été rendus à l'armée fédérale *après coup*. Par mesure d'intimidation. Parmi ces rescapés, beaucoup n'ont pas survécu longtemps aux sévices endurés, d'autres ont fini de pourrir dans des hôpitaux psychiatriques. Et, vous vous en doutez, le spectre « d'enfants ensanglantés »[82]ne vint jamais hanter, par la suite, les nuits de Kouznetsov. Bien qu'il ait crevé de façon assez singulière. Il déambulait dans un lotissement de datchas. C'était le soir. Il voit venir à sa rencontre un jeune gars à l'oreille coupée avec un bandeau sur l'oeil. Personne alentour. Alors le valeureux défenseur des droits de l'homme se met à hurler comme une bonne femme en reculant et en criant *Je n'y suis pour rien. On m'avait promis. Ce n'est pas ma faute* !! , ensuite, il tourne les talons et prend ses jambes à son cou…. On l'a retrouvé sur les marches du quai de la petite gare locale. Il avait tant galopé que son cœur avait lâché. Quant au jeune homme, c'était un mineur de fond qui avait été victime d'un accident. Il n'avait même pas compris qui était ce vieux birbe et pourquoi il s'était mis à le fuir à toutes jambes en le voyant. Grotesque. Mais ça s'est passé bien plus tard, au moins quinze ans après les évènements Tout ça pour dire, Slobo, que des salauds qui *les* soutenaient, il n'en manquait pas non plus en Russie ».

« C'est exact. Seulement ici, en Europe, ces bassesses rapportaient gros. Aux Etats-Unis encore, rien d'étonnant. Certains y croyaient, les autres s'en foutaient. Savez-vous, Sofia, que, pendant la guerre, nos hommes avaient fait trois prisonniers américains. C'était déjà extraordinaire qu'on ait pu les capturer, vu la veulerie avec laquelle ils ont mené les opérations. Ce ne fut qu'une clameur ! L'Amérique se couvrit d'une mer de petits rubans jaunes ! Et les nôtres ne tinrent pas le coup, ils restituèrent les trois « héros ». Vous savez ce que j'aurais fait, moi ? ».

Sofia eut un mouvement d'épaules :

« Dites voir…. Vous leur auriez offert à chacun une breloque en plomb en souvenir ».

« Vous n'y êtes pas du tout, dit Slobodan en riant. Je n'aurais pas supprimé ces morveux. Ce n'étaient pas des Albanais tout de même. Je n'aurais pas lésiné, je les aurais flanqué d'une garde, et obligé à remuer les décombres causés par leurs propres bombardements. J'aurais exigé qu'ils en retirent de leurs mains, l'un après l'autre, tous les petits cadavres calcinés des enfants serbes. Et seulement après, je les aurais, moi aussi, libérés. Peut-être l'un d'eux aurait-il eu un déclic de conscience, peut-être aurait-il parlé une fois revenu chez lui ».

« Mais en Europe, tout de même, des voix se sont élevées. Même chez les responsables politiques, c'est un fait ».

« On pouvait les compter sur le bout des doigts. Vous savez, Sofia, j'ai lu votre histoire dans le recueil de documents consacrés à l'affaire Doudzakhov. C'est lui qui devait personnellement encaisser la rançon de votre délivrance. Je sais qu'ici, en Europe, d'abord à Stockholm, à Londres ensuite, l'adolescente que vous étiez a tenté en vain de se faire entendre. J'y ai lu bien d'autres choses encore. Dites moi, peut-on vraiment pardonner aux

[82] Allusion aux hallucinations du tsar Boris Godounov, consécutives à l'assassinat du jeune prince Dimitri par ses sbires, dans le drame *Boris Godounov* de Pouchkine (NdT).

Européens la protection accordée aux ignominies des musulmans en Tchétchénie, dans le seul but de couler la Russie ? ».

« J'ai peur que non », répondit Sofia en souriant.

« Mais vous, vous….Vous avez pardonné ».

« Pardonné ? » répéta Sofia en extrayant de son éternel paquet une nouvelle *papirosse*. « Je ne sais pas, je n'y ai même pas réfléchi. Je suis ici, parce que je suis utile ».

« Vous êtes une femme fantastique, Sofia. Je n'aurais pas pu faire comme vous. Je ne pardonne pas aux Européens, chaque jour je me redis la même chose. Je n'ai rien à faire de leurs malheurs, ils se sont fourrés eux-mêmes dans la gueule du dragon ».

« Peut-être, Slobo, mais n'allez pas maintenant me raconter que vous avez l'intention de vous défiler avant le grabuge ».

« Je resterai. Mais pas pour leurs beaux yeux. J'en ai marre d'avoir si longtemps dissimulé. J'ai une envie folle d'attraper une arme automatique et d'en découdre avec les musulmans. Vous ne pouvez pas imaginer quel désir mortel s'est accumulé en mon âme durant ces années de cabotinage ».

« Et moi, bien sûr, je vivais comme un coq en pâte, je ne me refusais rien. Comment pourrais-je imaginer vos états d'âme ? ».

Ils éclatèrent de rire, comme deux gamins, en se regardant dans les yeux.

« Inutile de vous diaboliser. Cela fait un demi-siècle que vous vous entraînez, et pas seulement au tir, à ce que je comprends. Je crois savoir que vous collaboriez avec votre mari pour faire évoluer le paysage médiatique ? Il a réussi à faire beaucoup dans ce domaine ».

« C'est une vieille histoire, bien antérieure même à notre rencontre, dit Sofia avec un petit rire ironique. Mon mari était étudiant à la Faculté des lettres et pensait sérieusement consacrer sa vie à l'œuvre d'Euripide. Déjà en première année, son meilleur copain était Veselan Yankovitch, un de vos compatriotes. Bien sûr, en tant qu'orthodoxe, Léonid était déjà au courant de ce dont les Européens n'avaient aucune idée. Pourtant, cette amitié lui ouvrit les yeux sur bien des choses. Depuis le lycée, il avait l'habitude naturellement de passer ses vacances en Europe, et pas seulement sur les plages à la mode. Les jeunes aiment bien discuter des grands problèmes, c'est de leur âge, mais, pour la plupart, ça leur passe vite, sans laisser de trace. Léonid fréquentait de nombreux copains et copines anglais, français, allemands et très vite il avait remarqué, non sans irritation, que ces beaux esprits, tous plus originaux les uns que les autres, devenaient calibrés, comme poussins sortant de la couveuse, dès que l'on abordait la question des Balkans. C'était un pitoyable assortiment de stéréotypes libéraux, et une ignorance abyssale des faits historiques. Au début, Léonid passait des nuits entières dans des campings ou des discothèques à évoquer le conflit des civilisations, mais il comprit vite qu'il ne pourrait jamais convaincre tout le monde. Et il n'aimait pas rester sur un échec. C'est ainsi qu'a mûri, entre deux activités, ou plus exactement au sein des loisirs laissés par ses études littéraires, l'idée de fonder sa

propre maison d'édition. Ainsi naquirent les éditions *Electre* spécialisées dans la littérature documentaire ».

« Je me souviens parfaitement de ces livres brochés, imprimés sur du papier bon marché. Le logo représentait une jeune fille en haillons. J'en ai souvent eu entre les mains ».

« Ce n'est pas étonnant. En huit ans d'existence, il est sorti beaucoup de titres utiles. Il fut décidé dès le départ que les ouvrages seraient publiés non seulement en grec, mais dans plusieurs langues européennes. En français, allemand, anglais évidemment, encore que dès la première année ils furent interdits en France, et, l'année suivante en Grande-Bretagne et en Allemagne. L'édition espagnole vit le jour seulement après son interdiction officielle. Une interdiction préventive, en quelque sorte. Mais, ce n'était pas un vrai problème. Ceux qui s'intéressaient à ces livres venaient les acheter à Athènes, l'équipe éditoriale appelait ça, en plaisantant, « le tourisme littéraire ». Comment se recrutaient les collaborateurs ? Qui proposait ses manuscrits ? Ses enquêtes, ses analyses ? Par quels canaux les auteurs se procuraient-ils leurs informations, où puisaient-ils leur inspiration ? *Electre* exerça très vite une attraction magnétique. A partir de là, les choses s'enchaînèrent d'elles-mêmes. On ouvrit deux ou trois fonds auprès de l'édition, histoire d'envoyer, dans un premier temps des missions médicales humanitaires ici ou là, bref une activité tout ce qu'il y a de plus officielle, et puis, bientôt, parallèlement, se développèrent des actions un peu moins officielles ».

« Fichtre ! C'était risqué. Il y avait un revers à la médaille ».

« Comme vous dites. D'un côté, sans *Electre*, il n'y aurait jamais eu tant de brillants esprits concentrés en un même endroit, de l'autre, une telle maison d'édition constituait un écran par trop transparent. Les libéraux subodoraient grosso modo le profil des actions occultes qu'il dissimulait, sans se donner la peine de chercher des preuves. Il faut reconnaître honnêtement que leur intuition ne les trompait pas. Nous nous sommes connus, Léonid et moi, quand toute cette affaire était déjà lancée ».

*
**

Un sourire passa dans les yeux de Sophie. Elle venait de se souvenir comment elle avait eu juste le temps de jeter une serviette sur sa tête et de bondir de la douche pour aller ouvrir. Aucune importance, elle attendait une jeune femme, de plus, pas particulièrement ponctuelle. Elles avaient convenu de se rencontrer à deux heures et il n'était encore que moins dix.

Mais c'était un jeune homme qui se tenait sur le seuil. Faisant mine de ne remarquer ni le peignoir ni la serviette, il souriait de toutes ses dents.

« Sophie Grinberg ? ».

Sonia eut un mouvement de recul. Une pensée lui traversa l'esprit : « Flûte, mon revolver est dans la chambre, bouclé dans la valise ».

« Arrêtez, qu'est-ce que vous faites là ? J'attendais une femme ».

L’homme restait campé sur place.

« Vous attendiez Milana Mladitch. Moi aussi, je pensais qu’elle allait s’occuper aujourd’hui de vos documents. Mais voilà, elle accouche. Encore heureux qu’elle ait eu le temps de passer un coup de fil avant d’entrer en clinique. Il y a juste quarante minutes. Permettez-moi cependant de me présenter : Léonid Sévazmios, galérien en chef aux éditions *Electre* ».

« Prenez la peine d’entrer ».

La serviette avait glissé de sa tête sur ses épaules et elle secouait sans façon ses mèches dégoulinantes.

Il ne lui fit pas très bonne impression. D’après son costume, il avait tout l’air « bon chic bon genre », selon l’expression en usage quand elle était collégienne. Difficile de définir exactement ce que l’on entend par là. Disons, le bcbg, c’est quelqu’un dont tu peux dire, si tu le rencontres en été, qu’il ne porte, l’hiver, que des manteaux de cachemire. Et elle aurait juré que son visiteur en avait un dans sa garde-robe. De plus, il était bronzé, avait des yeux marron et des cheveux châtain foncé. Or, Sonia ne se sentait attirée que par les blonds, à la rigueur les rouquins, sans pouvoir expliquer à coup sûr s’il s’agissait d’une question de goût ou d’une sorte d’autodéfense instinctive. Et puis, il semblait trop heureux de vivre, trop joyeux.

Non, à première vue, Léonid Sévazmios ne lui avait pas plu. Pourtant, elle devait reconnaître honnêtement, que ce qu’elle savait de lui par ouï dire, plaidait en sa faveur. Et l’honnêteté, elle l’avait alors érigée en valeur suprême, presque fétiche.

« Une minute, je vous prie, lança-t-elle depuis la salle de bain où elle enfilait à la hâte un débardeur en jean. Je vous offre du thé ? ».

Il lui cria du salon :

« Non ! Je ne bois que du thé torréfié *Lapsang Souchong* de la marque *Newby* et vous n’en avez pas ! Je suis sûr que vous n’avez qu’un quelconque *Pickwick* en sachet, peut-être même à la bergamote ! Je ne prendrai pas de café non plus, vous ne savez pas le faire. Comme aucune femme d’ailleurs ».

« Qui vous a dit que je voulais vous faire du café ? ». Sonia avait sorti d’un tiroir un enregistrement sur CD. « Vous trouverez là tout ce qu’il faut. Les dépositions qu’on ne m’a pas autorisée à faire publiquement au procès. Le refus de visa d’entrée aux USA, où de lointains parents de mon père m’avaient trouvé une clinique de réadaptation psychologique, les autorités américaines ayant jugé indésirable la présence, sur leur sol, d’une enfant de treize ans, victime de séparatistes tchétchènes. Bon, il y a aussi les expertises médicales, concernant les mutilations que j’ai subies ».

Cette dernière phrase, Sonia l’avait prononcée incidemment, comme elle faisait toujours dans ce cas, pour prévenir toute réaction de compassion.

Léonid était devenu grave.

« Ce sont des documents qui brûlent littéralement les doigts. Avez-vous vu tout le foin que l'on fait dans la presse actuellement ? Particulièrement en Angleterre ? « Dix ans après, la patte du Kremlin s'abat sur un insurgé tchétchène » Pas mal, non ? Et on trouve des choses encore plus gratinées, je peux vous les envoyer par mail ».

« J'ai lu tout ça ».

« C'est vrai, j'aurais dû me douter que vous suiviez l'affaire. N'importe, un petit bouquin sur les exploits de l'« insurgé » lui fera une jolie couronne mortuaire. Et nous allons tout faire pour qu'il paraisse le plus vite possible ce bouquin, malgré le tour que vient de me jouer le bébé de Milana. Seulement, voilà Sophie….Je vous préviendrai quand le livre sortira. Vous savez qu'ils mènent leur enquête. On peut s'attendre à ce qu'ils commencent à enquiquiner tous ceux qui avaient des « comptes personnels » à régler avec le malheureux assassiné. Il est préférable que vous quittiez l'Europe durant cette période. Ce sont des crétins, des crétins indécrottables ».

« S'ils s'en prennent à moi, on ne pourra pas dire qu'ils sont complètement idiots. Puisque c'est moi qui l'ai supprimé ».

Bien des années plus tard, Sonia n'avait toujours pas compris comment, pour la première et dernière fois de sa vie, elle avait pu se comporter de façon aussi fantastiquement stupide. Elle n'ignorait pourtant pas, à l'époque, que même à des gens éprouvés, dignes d'une totale confiance, on ne doit dire que le strict nécessaire. En plus, l'apparente désinvolture de Léonid venait contredire ce qu'elle savait du sérieux de ses activités, ce qui créait une pénible ambiguïté. Donc on ne pouvait même pas parler de confiance absolue. Alors, pourquoi cette réaction ? Un pressentiment ? Non, elle n'avait aucune foi dans les impulsions surnaturelles.

S'installa un silence pesant. Tandis qu'il la fixait calmement, le regard de ses yeux marron clair aux reflets ambrés s'assombrissait insensiblement. C'est lui qui rompit enfin ce silence :

« Je crois avoir lu, dans un de vos romans russes, la phrase suivante : *c'était une reine, quel besoin avait-elle de se salir les mains ?* Au fait, je l'ai lu dans la traduction française, la meilleure à ce qu'on dit ».

« Je déteste Boulgakov[83], se renfrogna Sonia. Chez lui les militaires ont l'air de retraités congénitaux. Il s'agit de sauver le pays, et ils restent assis en soupirant : ah ! comme il est doux de prendre le thé à la maison sous l'abat-jour ! ».

« Du *Pickwick* en sachets ! Tenez, ce que vous auriez pu me proposer, c'est un verre d'eau minérale. Gazeuse si possible. Je ne peux pas souffrir ces gens comme il faut qui supplient en société : surtout, je vous en prie, pas d'eau gazeuse !

« Ecoutez, si ça continue, je vais vous balancer sur le crâne l'eau minérale et le gaz avec ! », dit Sonia en éclatant de rire.

---

[83] Auteur, entre autres, du roman *La garde blanche* (1927) et de pièces de théâtre ayant pour cadre la guerre civile russe (1918-1922). (NdT)

« Pourquoi pas, ça contribuerait à rapprocher nos situations, répondit Léonid avec le plus grand sérieux. Vous avez des cheveux d'excellente qualité. C'est seulement dans ce cas que les femmes n'utilisent pas de séchoir. Autrement, elles n'ont rien à perdre. Ce n'est au reste qu'une simple vue de l'esprit, car ce qui pendouille de votre tête ressemble, pour le moment, à des queues de rats. A propos d'eau jaillissante, j'imagine que selon votre tradition russe, vous avez coincé Doudzakhov dans les toilettes avant de le « liquider » ?[84]

« Les toilettes étaient occupées par Agnès Blectomb. Au fait, elle pourrait très bien m'identifier. Et donc, en effet, j'ai intérêt à ne pas m'attarder en Europe en ce moment. Je vais aller bronzer sur les bords de la Mer Morte ».

« Quelle idiote vous faites, soit dit sans vous offenser. Alors quoi ? Vous ne pouviez vraiment pas vous passer de témoin ? ».

« Il *fallait* qu'elle soit témoin. Je l'avais condamnée à cette peine. En lieu et place du tribunal de Strasbourg, pour tout vous dire. Il faut bien que quelqu'un prononce des condamnations ».

« C'est du délire ! Voyez moi ça ! Vous l'aviez condamnée à être témoin ! Normalement, dans ces cas-là, on évite les témoins. Quant aux truands, ils se hâtent de les éliminer J'ai vraiment du mal à imaginer qu'une troisième variante, aussi saugrenue, soit possible ».

« Elle a subi la peine qu'elle méritait. Ce n'était pas la mort qu'elle méritait ».

Léonid s'était mis à feuilleter l'annuaire d'une main, portant de l'autre le combiné téléphonique à son oreille :

« Où se trouvent les aéroports dans ce foutu annuaire ? Ne restez pas plantée là, faites vos bagages ! Je vais vous mettre, vite fait, dans un avion. Et pas forcément à destination de la Mer Morte, plutôt direction l'Australie ! Ou Katmandou, par exemple, la capitale mondiale des pèlerinages hippies dans les années soixante du siècle passé. Pas de problèmes avec l'argent ? ».

Sonia, tout d'un coup, se sentit soulagée d'un poids, comme si elle avait traîné pendant longtemps un énorme sac de voyage et que quelqu'un, sans un mot, en avait saisi la seconde poignée.

« Pourrez-vous sans moi inclure mes documents dans le livre ? demanda-t-elle, bien que la question qui la préoccupait fût tout autre : ne pensez-vous pas que le souci de ma stupide sécurité puisse contrecarrer le projet ? ».

Il posa le téléphone, et effleura délicatement sa main dans un geste qui la surprit.

« On pourra mettre les choses au point par mail. Ne vous inquiétez pas pour le livre, Sophie. Tout se passera bien ».

*

[84] Allusion à la formule grossière utilisée par V. Poutine, pour montrer sa détermination à « liquider » les terroristes tchétchènes « jusque dans les pissotières ». (NdT)

« Je dois ajouter que *Electre* a survécu à la disparition de Léonid. Bien que ses publications aient eu de plus en plus de mal à voir le jour. Les autorités multipliaient les obstacles sous la pression des diasporas musulmanes locales. Mais assez sur ce sujet, Slobo. Je pense que nous aurons encore l'occasion de reprendre cette conversation. Regardez tous ces gens qui affluent… ».

Il était déjà évident que les bancs improvisés, installés la veille par Eugène-Olivier et le père Lotaire, étaient largement insuffisants. Beaucoup de personnes s'asseyaient sur les marches, comme Sophie.

Jeanne plongea dans la foule en s'exclamant :

« Ca alors, quelle chance ! Paul ! Paul Germy ! ».

Eugène-Olivier éprouva un étrange sentiment de dépit. Jeanne s'était échappée au moment où, en raison du comportement inexplicable de Sophie Sévazmiou, il avait un poids sur le cœur. Qu'est-ce que cet Arabe venait faire ici ?

Cependant Jeanne s'était faufilée jusqu'à Germy, et ce n'était pas si simple de louvoyer dans cette assemblée déjà dense.

« Salut, Germy. Je voulais vous remercier. Je vous avais demandé de me changer juste la plaque d'immatriculation, et, en plus, vous avez fait la révision générale ».

« Tant que j'y étais… ».

Sa décision de venir ici, à la réunion du maquis, n'avait pas été facile à prendre. Il savait qu'elle marquerait, dans sa vie, un tournant irréversible qui l'entraînerait vers l'inconnu à la manière d'un courant impétueux. Mais maintenant, il ne regrettait rien. Le sort en était jeté !

« Tu fonces comme une dératée. Un bon entretien, rien ne remplace ça ! ».

« C'est bien vrai ! »

Jeanne avait déjà disparu en se glissant sous le coude du voisin.

Depuis l'endroit où ils se trouvaient, Sophie et son étrange interlocuteur, Brisseville et le père Lotaire se frayaient un chemin vers le milieu du quai où il faisait plus clair. Quelques hommes y édifiaient un semblant de tribune à l'aide de planches et de caisses en contreplaqué.

Certains maquisards, parmi les jeunes surtout, suivaient le père Lotaire avec le regard perplexe que d'autres posaient sur Ahmad ibn Salih. Il faut dire que le prêtre avait troqué son déguisement habituel de sortie, une salopette d'ouvrier, contre son costume ecclésiastique des grands jours : la soutane noire jusqu'aux pieds, le col romain, la barrette à gland noir.

« Et c'est parti ! »

Eugène-Olivier était radieux. Jeanne venait de le rejoindre.

La Rochejaquelein, qu'Eugène-Olivier n'avait pas encore aperçu, se hissa au sommet de l'édifice chancelant.

« J'aurais besoin de silence, je vous prie, d'un vrai silence. Il y a ici près de six cents personnes, et si l'on ne parvient pas à devenir audible au moins un minimum, ce rassemblement, si nombreux, aura été parfaitement inutile. Je vous signale qu'il n'y a pas de micro ».

Dans la foule, le bruissement se fit un court instant plus intense, comme sous l'effet d'un coup de vent. Mais l'émotion retomba vite et un silence presque parfait s'établit.

Sophie leva la main.

« Je voudrais éviter tout malentendu ! Il n'y a parmi nous aucun Arabe. L'homme qui m'accompagne, Slobodan Knejevitch, vient de Russie. Il accepte de nous donner un coup de main ».

Jeanne ouvrit des yeux tout ronds.

« T'as vraiment pas mis dans le mille avec ton « mec tordu », souffla-t-elle à l'oreille d'Eugène-Olivier. De Russie ! C'est pas là-bas qu'on met les Sarrasins dans des réserves ? ».

« Pour les réserves, j'en sais rien, chuchota Eugène-Olivier en réponse. Par contre, je suis sûr que, là-bas, c'est pas eux qui gouvernent. Pour ces salopards, la Russie est Dar al-Harb, ou, comme on l'écrit dans les journaux, un « Etat-kafir[85] ».

Il se sentait un peu soulagé. Il n'y avait donc pas plus d'Ahmad que de Salih, et ce type n'était qu'un espion russe ordinaire. Seulement, pourquoi le regardait-il l'autre fois avec tant d'aversion ?

La Rochejaquelein reprit la parole :

« Nous saluons les communautés chrétiennes qui se sont jointes à nous, aujourd'hui. Ils ont un responsable, le révérend père Lotaire. Excusez, mon père, cette présentation simpliste, mais, si j'ai bien compris, les décisions passent, finalement, par vous ? ».

« Provisoirement, protesta le prêtre, tout à fait provisoirement. On devrait élire l'évêque de Paris l'été prochain, mais, apparemment, étant donné la situation, on n'a plus le temps d'attendre cette nomination ».

« Effectivement, le temps nous est compté. C'est une question de jours, peut-être même d'heures. Donc, nous savons de source sûre que des bouleversements se préparent à Paris. Ces bouleversements concernent les chrétiens des catacombes tout autant que nous-mêmes, et sans doute, davantage ».

[85] kafir (arab.) : mécréant (NdT).

La Rochejaquelein fit une pause, et Eugène-Olivier, par toutes les fibres de son corps, sentit que le plus important, allait être dit. Il s'attendait au pire.

« Les autorités ont décidé d'en finir avec les ghettos ».

Le silence tendu, si scrupuleusement observé jusque là, éclata soudain comme sous l'effet d'une commotion qui submergea la foule. Inutile d'en dire plus, tout était clair, on ne peut plus clair.

« Du calme, mes amis ! ».

Le sang battait dans les tempes d'Eugène-Olivier : ce n'est pas possible, était-ce bien vrai ? Mais une bizarre sensation de froid dans la poitrine confirmait en lui la nouvelle.

Brisseville qui ne pouvait forcer sa voix, saisit une sorte de mégaphone, bricolé à coups de marteau avec une boîte à café.

« Quand on n'a plus rien à perdre, alors on ne peut que gagner. L'heure est venue de leur montrer qu'ils ne sont pas encore les seuls maîtres de cette ville ».

Une main se leva. Celle d'un jeune homme qu'Eugène-Olivier connaissait seulement de vue.

« Si vous voulez parler d'une émeute, quel sens cela a-t-il ? dit-il avec amertume. Non, Brisseville, ne croyez pas que je sois contre. Personne, je pense, n'est contre. De toute façon sans ghetto, il n'y a plus de clandestinité possible à Paris. Mais je me pose la question. A part d'y laisser la peau, qu'est-ce qu'on peut y gagner ? ».

Ce fut La Rochejaquelein qui répondit.

« Peut-être pourrons-nous profiter de la confusion provoquée par le soulèvement, pour évacuer par les souterrains les habitants du ghetto. L'insurrection contribuera à faire bouger les sceptiques, ceux qui douteraient de l'imminence du carnage. Pour procéder à l'évacuation, nous formerons cinq unités. Pendant ce temps, les autres… ».

« Mais où ?! D'où partira le mouvement ? » s'écria un homme coincé contre le mur, au bout du quai.

« Il n'existe qu'un endroit dans tout Paris où l'on peut se maintenir un temps appréciable avec un minimum de pertes ». La voix sonore de La Rochejaquelein volait, légère, par-dessus les têtes. « Un seul endroit, mais il est comme conçu spécialement pour la circonstance. On peut s'en emparer facilement sans avoir à le conquérir maison après maison. D'ailleurs, il y a surtout des administrations. Les maisons d'habitation sont rares, et, de ce fait, peu de Sarrasins viendront se mettre en travers de nos jambes. Si l'on déclenche l'action la nuit, il suffira, en tout et pour tout, de mettre les plantons hors d'état de nuire. Je veux parler, bien sûr, de l'île de la Cité »

« Et, pour la défense, il faudra dresser neuf petites barricades, pas plus », s'écria de Lescure d'une voix rajeunie. « Le seul point faible, c'est la station de métro *Cité*, toujours

en activité. On sera obligé d'y faire descendre un contingent de soldats pour sécuriser l'évacuation ».

Henri La Rochejaquelein, médusé, jeta un regard oblique sur le vieux paroissien.

« Nos forces seront suffisantes à la fois pour faire évacuer les ghettos, car toutes les troupes gouvernementales seront mobilisées par le siège de la Cité, pour occuper les quais desservant la station de métro et pour résister jusqu'à ce que…. ».

« Jusqu'à ce que quoi ? ». La voix du père Lotaire interrompit sèchement l'orateur. « Vous allez perdre la vie de façon absurde, mes amis ».

« Vous êtes opposé au soulèvement, mon Révérend ? Souhaitez-vous vraiment que nous laissions les gens du ghetto se faire égorger stupidement, comme des moutons ?! Peut-être que vous acceptez la mort au nom de votre foi, mais vous ne devez pas oublier que, dans les ghettos, les chrétiens sont très minoritaires ». Même dans la pénombre, on vit La Rochejaquelein blêmir de colère. « Pour nous, les maquisards, aucun problème, nous pouvons quitter Paris tout de suite, s'il le faut ! Mais au nom de quoi tous ces braves Français *non* chrétiens, leurs mères, leurs épouses, leurs enfants devraient-ils laisser la vie ? ».

« Je ne propose pas de les abandonner à leur sort, rétorqua vivement le père Lotaire. Mais je viens de penser à une autre variante. Bien supérieure à celle que vous proposez, croyez-moi ».

« Nous vous écoutons ».

« Partez immédiatement, vous venez de dire que c'était possible. Emmenez hors d'ici, en province, aux frontières, le plus loin sera le mieux, ces garçons et ces filles qui ne demandent qu'à prendre les armes…. Quant au ghetto, vous nous le laissez. A nous, les chrétiens. Je sais bien, car je l'ai dit moi-même il y a peu, que l'évacuation sera rendue difficile du fait de l'incrédulité automatique des gens dès qu'on évoque la perspective d'une catastrophe. Mais si nous précédons les assassins dans chacune des maisons, le Seigneur viendra au secours de notre faiblesse et nous donnera sa force de conviction, Sa force toute-puissante. Donnez nous seulement quelques hommes pour encadrer l'évacuation ».

Eugène-Olivier eut soudain l'impression que les visages avaient pris, selon leur réaction, des couleurs différentes, comme sous l'effet de spots lumineux. Il y avait les « pour », visiblement les chrétiens des catacombes, et les résolument « contre », de toute évidence les soldats de la Résistance.

« Regardez autour de vous, mon Révérend ! Votre plan serait excellent si nous n'étions pas tous Parisiens ».

Le père Lotaire interrogea lentement l'assistance du regard, et il ne put que se rendre à l'évidence. Son visage s'assombrit à vue d'œil.

Sophie, qui avait si longtemps gardé le silence, sauta sur la caisse la plus haute, à côté de La Rochejaquelein

« Le Révérend n’a pas tout à fait tort. Notre plan n’est pas bon ».

Brisseville en eut le souffle coupé.

« N’oubliez pas que c’est *votre* plan, Sophie, protesta-t-il en toussant. N’est-ce pas vous qui l’avez mis au point ? ».

« Si. Mais j’en vois maintenant les défauts ».

« Et vous proposez de le retirer du jeu ? ».

« Non, pourquoi ? ».Sophie secoua sa lourde chevelure d’un air dégagé, sans avoir l’air de se douter que plus de deux cents personnes braquaient sur elle un regard anxieux. « Je propose de le corriger. Dans sa version corrigée, il sera nettement meilleur que le plan du père Lotaire ».

« Mais encore ? Expliquez vous, Sophie. Ce n’est pas le moment de jouer aux devinettes. D’ailleurs, ça n’est pas votre genre ».

« Pour les déstabiliser véritablement, l’émeute, à elle seule n’est pas suffisante ». Bien que légèrement enrouée par l’usage du tabac, la voix sonore de Sophie emplissait facilement l’espace. « Ce qu’il faut, c’est une victoire décisive de la croix sur le croissant. Que diriez-vous, mon Révérend de célébrer un office quelconque, la messe par exemple, dans la cathédrale Notre-Dame ? ».

« Un office quelconque, comme c’est dit joliment, Sophie ». L’ironie chaleureuse qui vibrait dans la voix du père Lotaire cadrait mal avec son visage soudain défait. « Mais vous ne comprenez pas que c’est impossible ».

« Ce n’est pas mon avis ».

« Pour célébrer une messe, il faudrait d’abord consacrer à nouveau le sanctuaire. A ce que j’ai compris, j’aurais le temps de le faire. Mais l’insurrection sera de courte durée. Et ensuite, que va-t-il se passer ? Faudra-t-il livrer *encore une fois* la cathédrale à la profanation ? Peut-on prendre un tel risque, sachant l’issue inévitable ? ».

« Cher père Lotaire, elle *n’est pas inévitable*. Et maintenant, écoutez tous ce que je vais dire sans vous méprendre sur le sens de mes paroles ! Nous pouvons calculer à coup sûr le temps que nous soutiendrons le siège de l’île. Nous pouvons prévoir le nombre de personnes dont nous disposerons, et le moment où nous battrons en retraite. Mais, de toute façon, il faudra bien lâcher prise, à un moment ou à un autre. Ce qui signifie qu’ils n’hésiteront pas à proclamer avoir *écrasé le soulèvement* ».

La Rochejaquelein l’interrompit avec impatience.

« Cessez de tourner autour du pot, Sophie. Faut-il vous rappeler vos propres paroles ? *Une émeute ne peut pas être victorieuse, et quand elle l’est, elle porte un autre nom*. Et, souvenez-vous, nous étions tous d’accord que l’émeute se justifiait rien que par le choc qu’elle provoquerait. De toute façon, nous sommes limités par nos forces. Et que

viennent faire ici la croix et la messe, sauf le respect que je porte à nos amis des catacombes ? ».

« Du calme, Henri. J'ai enfin pris conscience de ce que je portais au fond de moi et qui n'arrivait pas à émerger. Il faut croire que ça tourne déjà moins rond. Il y a dix ans, je serais partie au quart de tour. L'émeute peut être un succès, à condition d'en formuler correctement l'objet. Il ne s'agit pas de *tenir durant un temps X*, mais de *tenir jusqu'à l'instant X*. Un instant irréversible. Alors, on pourra reculer. Si la Cité est au cœur de Paris, Notre-Dame est le cœur de la Cité. Notre Dame doit être le point focal où se concentrent le plan de l'émeute et le dispositif de défense. Et donc, mon Révérend, êtes-vous d'accord pour une messe après laquelle les Sarrasins ne pourront en aucun cas profaner une nouvelle fois le sanctuaire ? ».

Le père Lotaire s'était levé.

« C'est une folie pure et simple. Rien de plus insensé ne pourrait naître dans un cerveau humain. Mais il faut croire que la démence est contagieuse. Je suis d'accord, mais à certaines conditions ».

Valérie venait de surgir de l'ombre. Elle s'était glissée vers une flaque de lumière sur le béton souillé. Soudain, elle enlaça Sophie de ses petits bras, elle la serra très fort comme le font habituellement, dans un accès de reconnaissance, les enfants qui ont reçu un jouet nouveau :

« Merci, Sophie, maintenant tu as enfin compris ?! ».

Eugène Olivier et Jeanne échangèrent un regard perplexe et non dénué d'inquiétude. Une lueur éclaira le visage de de Lescure. Michelle, la petite Africaine tirée à quatre épingles, les yeux rivés sur Valérie, cherchait à tâtons la croix qui ornait son cou.

« Mais souvenez-vous donc, comment les maquisards d'antan s'attaquaient aux Boches ! ». Les paroles de Sophie, jetées dans l'espace sonore, ricochaient comme des pierres sur une eau ténébreuse. A la surface, les cercles, en s'élargissant, saisissaient les auditeurs dans l'ombre. « Vous, les Français, vous êtes des paysans, par nature. Si l'on ne peut vraiment plus rien tenter pour arracher sa propre terre à l'ennemi, il ne reste plus qu'à la couvrir de sel. Si l'ennemi s'est emparé de ta grange, il vaut mieux y mettre le feu. Peut-être en avez-vous assez que des conquérants règnent en maîtres sur vos biens ? ».

« Bon sang !! » Les jambes de Jeanne ne la soutenaient plus, et cette exclamation, émise dans un murmure, retentit comme un cri à l'oreille surexcitée d'Eugène Olivier.

« Je comprends maintenant pourquoi on avait tellement besoin d'explosif du type « plastit-n » ! Elle avait déjà tout calculé à l'avance, j'en suis sûre, elle avait tout prévu ! ».

Pour une fois, même Jeanne n'était plus au centre de ses préoccupations. L'île de la Cité, ce petit navire qui, depuis des dizaines de siècles était amarré aux quais de Seine par ses ponts. Seulement neuf barricades, comme avait dit de Lescure. Une barricade par pont. L'endroit idéal pour se retrancher et tenir jusqu'au moment où Notre-Dame, cet autre vaisseau emboîté dans le premier, volerait en éclats.

Et, de fait, valait-il mieux qu'elle restât la mosquée Al-Franconi ? Sophia Sévazmiou avait raison, mille fois raison, une messe, rien qu'une messe, mais cette messe valait bien Paris !

Il ressentait une douleur étrange qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. Le cœur peut-être ?

« Alors, c'est l'explosion de la cathédrale qui donnera le signal de la retraite ! s'exclama La Rochejaquelein, comme s'il avait deviné les pensées d'Eugène Olivier. La synchronisation est impeccable ».

Les mots avaient été prononcés.

Aussi étrange que cela puisse paraître, personne ne souleva d'objection. On aurait dit que, dans ce souterrain désaffecté, s'étaient glissée en silence l'ombre des ancêtres, surgie des cryptes, des ossuaires creusés à deux pas de là, dans la terre de France. Et ces ombres murmuraient : « Nous avons édifié ces sanctuaires non pour qu'un ennemi en tire gloire ou pour qu'il outrage le christianisme. Vous avez trop longtemps considéré qu'une église n'était rien d'autre qu'un monument d'architecture. C'est la raison pour laquelle nos anciens architectes resteront à jamais inégalés. Puisque vous en êtes arrivés là, si notre sang coule encore dans vos veines, si vos os sont faits de ce même limon, purifiez l'autel de Dieu ne serait-ce que de cette terrible façon ».

« Notre-Dame a résisté aux siècles, jeta d'un ton désabusé un maquisard d'une quarantaine d'années. Rien à voir avec un quelconque gratte-ciel du XXe siècle. Quel type d'explosion pourrait l'anéantir *totalement*, sans laisser de traces ? Et même si les dépôts d'armes contiennent assez d'explosifs, quelle quantité faudra-t-il en acheminer et combien de temps faudra-t-il pour miner l'édifice ? Pour peu que les murs restent debout, l'opération n'a plus aucun sens ».

Ce fut au tour d'un chrétien de demander la parole. C'était un vieillard débile à moitié déplumé comme un pissenlit secoué par le vent :

« Quinze à trente kilos suffiront. Tout dépend de la puissance de l'explosif. N'oubliez pas, mes amis, que c'est de l'architecture gothique, même s'il y a plus délicat dans ce style. Comment vous expliquer….Le verre blindé résiste effectivement aux balles, mais si l'on frappe en un certain point, on peut d'un seul coup le réduire en poussière. Si nos architectes n'avait pas connu de semblables secrets, jamais le gothique ne serait parti à l'assaut du ciel ».

La Rochejaquelein se rembrunit :

« Encore faut-il *connaître* l'emplacement de ces points faibles, que ce soit dans du verre, ou dans l'appareil de pierre de la cathédrale ».

« Monsieur Peyran sera là pour nous les indiquer, intervint Sophia d'un ton enjoué. Il n'est pas architecte pour rien. Vous pourrez, je pense, vous procurer les plans de Notre Dame, monsieur Peyran ? ».

« Bien sûr, madame Sévazmiou, les plans les plus détaillés », acquiesça le vieillard.

« Il nous faudra quatre heures pour prendre la Cité. Environ cinq pour la pose des explosifs et la célébration de la messe. La manœuvre de repli se fera aussi par étapes. Pendant que les uns se retireront, d'autres les couvriront. Nous tiendrons l'île douze heures au minimum ». La Rochejaquelein embrassa du regard les dizaines de visages qui le fixaient. « Le sang coulera à flots et fera monter le niveau de la Seine. Ceux qui ne se sentent pas assez fous pour participer à cette action sont libres de quitter Paris sur l'heure. Personne ne les blâmera ».

Personne ne se leva dans l'assistance. Le père Lotaire pourtant, s'était éloigné de quelques pas de la tribune et il parlementait avec une dizaine de paroissiens qui faisaient cercle autour de lui.

« Ceux qui resteront recevront directement des instructions de la part des commandants de divisions. Les commandants vont se réunir sur place pour mettre au point la stratégie ».

« Une dernière question », cria le père Lotaire, mélangé maintenant à la foule, au pied de la tribune. « Nos volontaires n'ont pas encore été affectés à leurs divisions ».

« Mais vous, les chrétiens des catacombes, vous ne prenez pas les armes » rétorqua Brisseville, stupéfait.

« Pour une messe en la cathédrale Notre-Dame, nous les prendrons », répondit le père Lotaire.

*

**

Chapitre 14.

Les barricades.

Il eut du mal à faire son créneau. D'abord, il était monté sur le trottoir, ensuite il avait sérieusement accroché l'aile d'une estafette minable portant le logo d'une chaîne de blanchisseries. C'était ennuyeux, le chauffeur avait dû s'étonner que le propriétaire de cette superbe Ferrari se soit abstenu de l'engueuler. Bien sûr, il était dans son tort, mais, dans ces cas là, c'est toujours celui qui a le bras long qui crie le plus fort.

Kassim se retourna comme un voleur. La cabine de l'estafette était vide, et il n'y avait personne alentour. En vacillant, comme s'il était intoxiqué par de la fumée (on ne peut pas dire « comme s'il était ivre », quand il s'agit d'un croyant), Kassim claqua la portière, oubliant complètement qu'il laissait traîner, en vue sur les sièges, sa sacoche en cuir, un lecteur de CD, et un parapluie de marque.

S'étant glissé, au milieu d'une haie de draps, dans une cour à double entrée, Kassim, en écartant de son visage la lessive encore mouillée, émergea dans la ruelle voisine. Il fallait choisir un endroit d'où l'on ne pouvait apercevoir sa voiture. Il ne manquerait plus que quelqu'un s'avise de relever son numéro d'immatriculation.

Mais qu'est-ce qui lui avait pris de ne pas cacher ses affaires dans la voiture ? Ce n'était pas le problème des objets dont il se moquait comme de l'an quarante. Mais si des malfrats venaient à briser la vitre, ça serait bizarre qu'il n'en fasse pas la déclaration. Et bien sûr, impossible alors d'esquiver la question gênante concernant le lieu du sinistre. Or, il n'avait strictement rien à faire dans ce quartier du Marais. Bref, des complications à n'en plus finir. Ne valait-il mieux pas revenir pour tout planquer par précaution ?

Et puis flûte après tout ! Il en arrivait à avoir peur de son ombre, pourquoi ?

Kassim jeta autour de lui un regard décidé. Un petit magasin retint son attention. On y vendait de l'épicerie, des produits d'hygiène et de consommation courante. Il y avait beaucoup de ces bazars dans les quartiers pauvres. Tout à fait ce qu'il cherchait.

Comme on pouvait s'y attendre, il n'y avait que la patronne dans la boutique. Cette énorme matrone vêtue d'une *parandja* noire, s'affairait, derrière son comptoir, à faire l'inventaire de pochettes de feutres pour écoliers.

« Je vous demande pardon, *hanoum*[86] », lui dit-il en turc. Dans ces quartiers, on ne comprend même pas le sabir français, et l'arabe n'est utilisé que pour prier. « Mon portable ne marche plus. Pourrais-je me servir de votre téléphone ? ». Pour appuyer sa requête, il sortit de sa poche son mobile, préalablement éteint, et il le tourna dans sa main avec une grimace de désappointement.

[86] *Madame* (turc)

La patronne se mit à s'agiter, flattée, bien entendu, de pouvoir rendre service à un bel officier si haut gradé, mais, par contre, déçue qu'il n'achète rien. Elle ressortit précipitamment de l'arrière-boutique munie d'un combiné.

Il fallut une bonne dizaine de sonneries avant qu'on ne décroche, ce qui n'inquiéta pas particulièrement Kassim. Il se souvenait parfaitement qu'à l'autre bout du fil, il y avait une échoppe pas très différente de celle où il se trouvait. Que cette échoppe était saturée d'un mélange d'odeurs, extravagant et trop capiteux pour un local si exigu. S'y exhalaient pêle-mêle des senteurs de cannelle, de girofle, de cumin, l'odeur caoutchoutée des lessives en poudre bon marché, les relents d'ammoniaque échappés d'une ampoule malencontreusement écrasée, l'arôme du café, le parfum doucereux de l'eau de Cologne, tout cela baignant dans une poussière qui vous prenait à la gorge. Kassim avait l'impression d'inhaler autant les effluves qu'il imaginait au bout du fil que celles qui l'enveloppaient réellement.

« Allo ? ». Cette voix, cassée par l'âge, le surprit par sa vigueur.

On pouvait tranquillement parler français sans craindre d'être compris. Et personne n'oserait se demander en quel idiome doit s'exprimer un officier des compagnies de sécurité intérieure. Pas de souci non plus à se faire du côté d'écoutes éventuelles : personne ne surveillait les téléphones du ghetto. Qui aurait pu s'intéresser à ce que pense du bétail, destiné tôt ou tard à l'abattoir. C'était autre chose pour les lignes privées des fonctionnaires.

« Excusez-moi de vous déranger, monsieur. A l'appareil, un ami de votre voisin du haut, monsieur Antoine Thibault. Auriez-vous l'amabilité de le faire venir au téléphone ? ».

« D'accord ». On entendit les marches d'escalier grincer sous des pas mal assurés.

L'attente fut longue, très longue. Kassim avait l'impression qu'il aurait suffi de passer dans l'arrière-boutique pour se retrouver là-bas, face à face avec son interlocuteur et s'éviter ainsi un échange, toujours plus délicat, au téléphone.

« Thibault. Je vous écoute ».

Kassim fut, sur le coup, incapable de s'exprimer.

« Allo ? ».

« Antoine… C'est ton cousin…Ton cousin du côté de ta mère… ».

Kassim avait la bouche sèche. Il n'avait pas osé articuler son nom. Mais, quelle importance ? Antoine devait comprendre, même s'il ne reconnaissait pas la voix, ce qui était probable, puisque la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, Iman avait un an.

La réponse fut longue à venir.

« C'est un peu inattendu, non ? ». Dans la voix du cousin, on sentait une ironie amère.

« Antoine, je ne peux pas parler longtemps, bredouilla Kassim. S'il te plaît, tu peux me dire si tu as une carte d'autorisation pour quitter la ville ? ».

« Je ne l'ai pas fait faire cette année. Et pourquoi ? ».

« Tu pourrais la faire établir ? Tu pourrais partir avec ta famille chez nos parents de Compiègne ? Si tu n'as pas l'argent, je te ferai un virement ».

Il calcula qu'effectivement, c'était possible, car les transferts de petites sommes ne laissaient pas de traces. Quant à la somme nécessaire pour faire le voyage de Compiègne, elle était insignifiante, même si, pour une famille du ghetto, cela représentait six mois d'économies. Mais comment pouvaient-ils vivre dans ces conditions : deux petites pièces au dessus de la boutique, pas de téléphone personnel, une douche minuscule dans le coin cuisine ? Un plancher collé, râpé par des milliers d'allées et venues, des carreaux de faïence décollés, un bric à brac de meubles du XXe siècle….

« Dis-moi, mon cher cousin, qu'est-ce qui me vaut une si touchante préoccupation concernant mon repos estival ! ».

« Arrête, Toto, ce n'est pas drôle ! ». Kassim essuya son front qui ruisselait de sueur. Il lui semblait que la vieille le fixait avec une attention bizarre, allez savoir à travers tous ces voiles… Mais non, elle était repartie en se dandinant d'un pas lourd dans l'arrière boutique d'où s'échappait l'odeur d'un couscous. « Je ne plaisante pas, tu entends ? Je n'ai pas beaucoup de temps! ».

« Te fâche pas. Je n'ai pas besoin d'argent, j'ai quelques économies. J'ai l'intention d'acheter une petite Ford d'occasion. Et tu proposes que je renonce à ce projet pour aller faire un tour du côté de Compiègne ? ».

« Oui, ça vaut vraiment la peine, Antoine. Dès que tu auras tes papiers, pars sans tarder ».

« C'est bon, j'ai compris. Je peux avoir des ennuis, c'est ça ? »

Si ce n'était que toi, pensa Kassim avec un morne accablement. Mais c'était la chose à ne pas dire : si les habitants du ghetto se mettaient à quitter Paris en masse, on enquêterait sur l'origine des fuites. Et l'enquête aboutirait sans aucun doute.

« Oui, tu pourrais avoir des ennuis ».

« Dans ce cas… ». Antoine marqua une pause embarrassée. « Merci. Dans trois semaines, nous serons à Compiègne ».

« Pas dans trois semaines, mais dès que tu te seras mis en règle ».

Antoine eut un petit rire narquois :

« Facile à dire. Ici, les fonctionnaires sont devenus complètement enragés. Pas plus tard que ce matin, ils ont placardé de nouveaux règlements. Imagine un peu, pour le moindre papier miteux, il faut faire une demande à peu près un mois à l'avance ! Et ce

n’est pas tout. A partir d’aujourd’hui, tous les documents anciens sont périmés, tout est à refaire ! De toute façon, s’il le faut, en glissant une pièce, ça prendra deux semaines. Qu’est-ce que tu en penses : glisser la pièce ou non ? ».

« Mais non….c’est inutile ».

« Tu as raison, même sans ça, j’y laisserai des plumes. Et combien de temps nous devrons rester à Compiègne ? ».

« Le plus longtemps sera le mieux. Je ne peux en dire davantage. Excuse-moi ».

« Entendu, Babar ». La voix d’Antoine s’était radoucie. « Et la petite famille, comment ça va ? Tout le monde est en forme ? ».

« Merci, ma femme et les petites sont en bonne santé. Salut, je dois arrêter ». Kassim interrompit la communication et jeta l’appareil sur le comptoir comme s’il lui brûlait les mains.

Il sortit de la boutique en oubliant qu’il avait prévu d’acheter quelque chose pour amadouer la patronne. Que de risques pris….pour rien.

A quoi bon toutes ces précautions insensées, ces sueurs froides, à quoi bon s’être infligé l’humiliation de constater que lui, militaire de la sixième génération, il avait la trouille, une trouille qui lui donnait la tremblote, comme au premier dégonflé venu, et peut-être pire.

Car, c’était évident, ces satanés bonnets verts étaient déjà à l’œuvre. Il ne s’était pas écoulé vingt-quatre heures depuis la mise au point du plan de liquidation, qu’il en avait été lui-même informé, et que tous les Abdolvahid s’étaient jetés sur les leviers d’exécution.

Que le diable les emporte ! Que le diable les emporte ! Autant arracher le pain de la bouche d’un mourant par temps de famine ! Qu’est-ce qu’un unique sauvetage, celui d’Antoine, de sa femme, de ses gosses aurait bien pu changer pour *eux*, trois fois rien ! Mais pour lui, Kassim, ç’aurait été si important. Quel soulagement il ressentirait maintenant, s’il avait sauvé ne serait-ce que Antoine…Et ce n’était pas tellement en raison de leur enfance commune ou des liens du sang, même si cela comptait aussi, mais simplement, Antoine était la seule personne qu’il *pouvait* prévenir….

Bien sûr, si l’on s’en tenait aux aspects pratiques, cette décision était mille fois justifiée. Le ghetto était la condition sine qua non pour qu’existe le Maquis. Si, à l’origine, le mot « maquis » signifiait végétation buissonneuse, ces buissons s’enracinaient dans les ghettos. En tant que militaire, il ne pouvait qu’approuver la mesure, et, il exécuterait les ordres, évidemment.

Mais, d’un autre côté, si l’on considérait la jeunesse des ghettos, elle était largement contaminée par les préjugés imbéciles des parents, mais avec déjà moins de conviction. Quant à leurs enfants, ils pourraient bientôt s’intégrer normalement à la société. Et plus les générations défileraient, plus le fanatisme s’éloignerait. Aujourd’hui, beaucoup n’étaient pas encore prêts, mais demain, ils en auraient assez d’être laissés pour compte, au bord du chemin. Mais il n’y aurait pas de lendemain. Tous ceux qui refuseraient la conversion

forcée, dans les jours qui suivent, seraient voués à la mort. Antoine, serais-tu capable de faire une pareille connerie, pense à tes fils tout de même ! Tous ces gens qui vont y passer seulement parce que les préjugés sont encore puissants, et, qu'en haut, on ne veut plus attendre leur disparition naturelle !

Les maquisards, tout était de la faute des maquisards ! Sans leurs attentats contre de hauts dignitaires parisiens, le ghetto aurait fondu de lui-même, d'année en année, et personne n'aurait organisé le carnage !

Les maquisards, tout était de la faute des maquisards.

Quand avait-il repris le volant ? Apparemment, cela faisait déjà longtemps qu'il roulait. Il n'avait aucun souvenir d'être remonté dans sa voiture.

*

**

Kassim ne remarquait rien, ni circulation, ni décor. Il avait le regard planté sur la vitre avant comme sur une vidéo interdite. Il voyait sur l'écran deux gamins qui, après avoir joué au croquet jusqu'à épuisement, quittaient la pelouse et couraient, affamés, vers une demeure à fronton…Les voilà dans la salle à manger, le soleil qui entre à flot par de grandes baies vitrées dore le plancher ciré, les portes fenêtres sont largement ouvertes sur le balcon, la table est mise, et, devant chaque couvert, une rose thé est placée dans un mince vase de cristal où se diffracte la lumière….Dans sa robe d'été toute blanche, tante Odile ressemble tant à maman.

« Ma chère, je te l'avais pourtant rappelé ! ». Oncle Dominique fronce le sourcil, il arrête d'un geste impatient l'assiette qui effleure déjà la nappe. Sur la porcelaine à filet bleu, au milieu des pommes rissolées et persillées s'étale une escalope de porc toute dorée et si fine que les bords en sont translucides. Sur le visage de tante Odile, une ombre passe :

« Excuse moi, mon petit, je suis vraiment étourdie ! Attends, je t'apporte tout de suite une croquette ».

Et tante Odile retire précipitamment l'assiette de sous le nez de son neveu. Pourquoi devrait-il manger une croquette alors qu'on sert des escalopes à tout le monde ? Vexé, il regarde Toto se saisir avec énergie de son couteau et de sa fourchette. La croquette arrive sans tarder, il est vrai, mais il s'y attaque avec dégoût. Il se sent confus, humilié.

« Tu sais bien que Léon nous a laissé des consignes précises en nous confiant le gosse. Nous n'avons pas à nous en mêler. Il faut être plus vigilant ».

« Ecoute, tu prends vraiment tout ça au sérieux ? ». Tante Odile lorgne du côté des enfants, absorbés, semble-t-il, par le contenu de leur assiette. Le cousin, en effet, est bien trop affamé pour s'intéresser, au moins pendant dix minutes, à la conversation des adultes, mais lui….Cette viande hachée de dépannage, tirée du congélateur dans son emballage carton et réchauffée à la hâte au micro-onde, n'a rien pour exciter l'appétit. De plus, il sent confusément que ce qui se dit, et dont il ne saisit pas le sens, le concerne directement.

« Très au sérieux, hélas », répond l'oncle à mi-voix. « Tu connais notre Léon, il a toujours été un virtuose de l'arrivisme. Et, maintenant encore, je ne peux que tirer mon chapeau devant le flair dont il fait preuve ».

« Mais c'est absurde, ces affrontements d'idées. On est en plein vaudeville. Non, vraiment, je ne pourrai jamais prendre ça au sérieux ».

« Tu as bien tort. Odile, tout cela est extrêmement grave. Aussi grave que notre départ de cette maison, où nous passons l'été pour la dernière fois. Et que faire ? Léon n'est pas comme moi, il ne veut pas casquer pour la loi de 1976[87]. Et je le comprends, c'est rageant d'avoir à payer sur le dos de ses propres ancêtres… ».

« Oui, il vaut mieux perdre une résidence secondaire, que de participer à cette pantalonnade ridicule… ».

« Je crains, Odile, que nos sacrifices ne se limitent pas à cette maison. Mais, pour une fois, je crois être plus clairvoyant que Léon. Tu vois, **quand on commence à faire des concessions, on ne peut plus s'arrêter** ».

*
**

Kassim écrasa la pédale du frein pour ne pas brûler un feu rouge. Voilà donc d'où sortait cette phrase que sa mémoire d'enfant avait enregistrée !

Mais en quoi avais-tu été clairvoyant, oncle Dominique ?

Avais-tu pressenti que tes petits-enfants vivraient dans la misère, privés de tout ce dont nous jouissions Antoine et moi, autrefois : maison de vacances, jeux informatiques, water-polo, croquet, tennis ?

Mes propres enfants – ne parlons pas de petits-enfants – n'avaient pas accès, eux non plus, au polo, au tennis ou aux jeux de rôles sur Internet. Et ce n'était pas une question d'argent.

Quand on commence à faire des concessions, on ne peut plus s'arrêter.

Mais, au moins, les petites filles de mon père ne périront pas cette semaine !

Elles ne périront pas. Mais, ses arrières petits-enfants seront-ils vraiment les siens ? Seront-ils vraiment mes petits-enfants à moi ? Ils seront des étrangers, qu'on le veuille ou non.

Il n'y a que des perdants. Tout est absurde. Et la cocaïne n'arrangera rien. Il était militaire, il devait exécuter les ordres.

Kassim prit soudain conscience qu'il remontait les Champs Elysées. Il passait précisément devant l'endroit où avait eu lieu, ces jours derniers, l'attentat contre le cadi Malik. La galerie marchande qui avait souffert de l'explosion était fermée, bien entendu,

[87] Il s'agit de la loi dite du « regroupement familial ».selon laquelle toute personne immigrée était autorisée à faire venir ses parents depuis les anciennes colonies françaises.

Le trottoir avait été ceinturé par un filet, et des ouvriers turcs faisaient nonchalamment tomber des restes de revêtement mural. Il suffisait de remettre les vitres et de remplacer les plaques de parement, mais ils n'avaient même pas commencé le travail.

Il fallait téléphoner à Assette, il le lui avait promis. Sa femme avait les nerfs à vif. On aurait dit qu'elle avait pressenti, hier, qu'on l'appelait pour une raison ignoble. Elle n'avait pas posé de question, mais son regard tendu, étrangement coupable en disait long…

Kassim jura entre ses dents. Il n'avait pas rallumé son mobile depuis qu'il l'avait éteint pour donner le change, plus d'une heure auparavant. Il fallait se secouer. Rêvasser, il n'y a rien de pire.

A peine connecté, le téléphone sonna. Et l'appel venait du boulot. Mais qu'avaient-ils donc à le harceler ces derniers temps, comme s'ils ignoraient qu'aujourd'hui, il était de service l'après-midi ! Et il était déjà en route, il n'avait pas attendu leur coup de fil.

« Ordre à tous les officiers de rejoindre leur poste d'urgence ! Indépendamment de leur emploi du temps habituel ! Branle-bas de combat ! Exécution immédiate ! ».

En voilà une histoire, ce message, lancé sur le réseau général, ne lui était pas personnellement destiné ! Qu'est-ce qui avait *encore* bien pu arriver ?

Kassim forma aussitôt le numéro d'Ali Khabiba, son collègue de subdivision.

« Est-ce qu'on a apporté des changements au plan 11-22 ? J'ai eu des problèmes avec mes piles, je viens juste d'entendre le message, Je suis sur les Champs-Elysées, je fais demi-tour ».

« Pas des changements, il semble que, pour le moment, le plan 11-22 soit mis aux oubliettes ! ».

Il eut un coup au cœur. Quoi qu'il en soit, la liquidation du ghetto était remise à plus tard. Ouf ! Il avait même du mal à y croire.

« Et alors, quoi ? ».

« Je ne sais pas. C'est du délire. Il y a des combats en ville ».

Pour du délire, c'était du délire. Est-ce que, par hasard, les Russes auraient directement attaqué Paris ?

Kassim fonçait maintenant rue de Rivoli. Il pensa qu'il valait mieux prendre par le pont Neuf, et il leva le pied en raison de la foule qui, débordant des trottoirs comme le café d'une tasse trop pleine, avait envahi la chaussée.

Un flic black se jeta en travers de sa route.

« L'accès est interdit ! L'accès est interdit. Fais demi-tour ! »

Par la vitre baissée, Kassim exhiba sa carte plastifiée.

L’agent fit le salut militaire.

« Mon capitaine, de toute façon, vous ne pourrez pas passer par le pont Neuf ! »

« Mais, bon sang, il s’est effondré ou quoi ? » se mit à râler Kassim.

« Voyez vous-même ».

Kassim, c’est vrai, n’avait jamais vu pareil carambolage. Un grand autobus, de ceux qui servent à ramener en banlieue les écoliers de la madrasa après les cours, était renversé en travers du pont, et pas seulement couché sur le côté mais les roues en l’air. Sur sa gauche, une voiture particulière était coincée, le ventre en avant. A droite, un énorme camion avait fait basculer sa benne vide. Comment avaient-ils pu s’encastrer de sorte que le pont soit totalement barré ? Non, c’était impossible, carrément impossible.

« Ils sont rusés, les salauds, vous ne les trouverez pas là, derrière les voitures » dit le Noir avec un sourire qui lui découvrait les dents.

« Qui ça, **ils** ? ».

« Comment, capitaine, vous n’êtes pas au courant ? Les maquisards ».

*
**

« Ce dispositif porte le nom de *péribole* ». La Rochejaquelein, couché à plat ventre sur un sac de ciment, extirpa un paquet de *Gauloises* incroyablement écrabouillé et entreprit de l’explorer, à la recherche improbable d’une cigarette intacte. « Satané boulot que d’avoir l’œil sur tout ce qui comporte un réservoir d’essence. L’avantage, c’est qu’on est tranquille comme Baptiste. S’ils escaladent les voitures, tu devines ce qui va leur arriver. Si nous crevons nous-mêmes un réservoir sans le vouloir, aucune importance, nous serons protégés par un rideau de feu. Cet espace vide entre deux barricades, c’est vraiment un truc super. Il faudra qu’ils fassent venir les bulldozers pour déplacer toute cette masse… ».

Jeanne laissa échapper un petit rire. Elle piaffait littéralement d’impatience que les Sarrasins passent enfin à l’offensive.

« La Rochejaquelein, ce n’aurait pas été mieux de faire carrément sauter les ponts ? ». Cette question qui lui brûlait la langue depuis quelques heures, Eugène Olivier avait enfin l’occasion de la poser.

La Rochejaquelein, d’un air triomphant, venait d’extraire une cigarette, légèrement vidée de son tabac, mais entière.

« Réfléchis un peu, Lévêque. D’abord, en épargnant les ponts, nous les canalisons vers les endroits névralgiques. Tant que les ponts sont intacts, bien entendu, ils n’auront pas l’idée d’attaquer par l’eau. Mais, s’ils y étaient obligés, c’est **eux** qui choisiraient le point où donner l’assaut. Voilà la première raison, mais il y en a une deuxième ».

« Oui, ils n'ont aucun besoin de savoir à l'avance de combien d'explosif nous disposons ! »

« Moins l'affaire leur semblera sérieuse, plus longtemps nous résisterons ».

Eugène Olivier acquiesça. Sous ses côtes, le sac de ciment lui semblait étonnamment moelleux et ses paupières s'alourdissaient. L'accalmie, précédant une nouvelle phase de l'action, lui jouait un mauvais tour. Bien que la nuit fût avancée, le sommeil, qu'on le veuille ou non, n'était pas prévu au programme.

L'assaut de la Cité commença au point du jour. Depuis la veille au soir, dix-huit heures, les insurgés se regroupaient peu à peu en détachements armés dans les souterrains avoisinant la station de métro de l'île. Les usagers musulmans, s'engouffraient dans les escaliers du métro, jouaient des coudes pour occuper une place assise, ouvraient tranquillement les journaux du soir et les paquets de chips, à mille lieues d'imaginer que le spectre impitoyable de la ville profanée les hantait de si près.

Presque personne ne descendait à la station Cité. En général, les gens y prenaient le métro en direction de Cluny, de Concorde, de Maubert-Mutualité, bref, vers les quartiers résidentiels, riches ou pauvres. Vers vingt heures, le torrent des usagers qui affluaient des quatre coins de l'île commença à se tarir, à se diviser en maigres ruisseaux. Puis ce fut le tour des retardataires isolés qui n'avaient plus à se presser pour arriver à temps pour le repas du soir. Vers vingt et une heures, des Noirs en combinaison orange envahirent les quais avec leurs balayeuses sans se soucier autrement de la gêne qu'ils pouvaient encore occasionner.

De luxueuses limousines aux chauffeurs empressés avaient, entre temps, pris en charge leurs éminents propriétaires. Elles s'éloignaient par le pont Neuf, le Petit pont, le pont de Fer, autrefois pont Saint-Louis. Les résidents des Champs Elysées et de Versailles se hâtaient eux aussi vers leurs logis.

Vers minuit, quand la nuit diaphane de mai eut enfin enveloppé la ville de son voile léger, la station Cité ferma. L'île était déserte, depuis le square fleuri de la pointe orientale où s'élevait jadis, à ce qu'on disait, un mémorial aux Français victimes des fascistes, jusqu'à son extrémité occidentale écrasée par la masse énorme du Palais de Justice. Quelques fenêtres y étaient encore allumées, c'était inévitable, comme à la Conciergerie et sur la longue façade en béton du siège français d'Europol, édifié à l'endroit même où s'élevait la Sainte-Chapelle. Les wahhabites avaient rasé ce miracle de verre irisé au moment de leur coup d'Etat. Mais ces lueurs disséminées de façon aléatoire sur les sombres silhouettes des bâtiments ne faisaient qu'accentuer l'obscurité ambiante. Notre-Dame, comme un roc sculpté par les vents, s'élançait vers les nuages qui floconnaient au firmament nocturne. Les appartements de l'imam, aménagés dans l'ancien Trésor de la cathédrale, étaient eux aussi éclairés.

Le nègre Mustapha extrayait nonchalamment des poubelles les sacs plastiques qu'il vidait dans un conteneur sur roulettes. Au reste, il n'était Mustapha que pour les imbéciles, son vrai nom avait une consonance toute différente dans *la langue*[88]. Sur ses lèvres épaisses jouait un sourire de satisfaction. Il portait sans cesse la main à la poche pectorale

[88] Dialecte africain *Fon*. (NdT).

de sa salopette où se trouvait un stylo à bille minable à moitié vidé de son encre. Il avait aujourd'hui fait sortir de ses gongs son patron en tentant d'émarger pour sa paye avec un crayon à la mine cassée. Le patron avait piqué une colère :

« Par Allah, quelle maudite engeance ! Tiens, prends ce stylo, tête d'abruti, et tu peux le garder ! ».

Mustapha attendait ce moment depuis au moins quatre mois, mais en vain. C'est que le respectable Charif-Ali était sacrément pingre. Il n'aurait pas lâché même une boîte d'allumettes. Et cette fois, il s'était laissé rouler, ce blaireau. Pas plus tard que cette nuit, Mustapha se rendrait, dans le quartier du Marais, chez une vieille femme très experte qui était au service des *guèdes*, les loas[89] des cimetières, de la pourriture, des croque morts et de la fornication. C'est à elle qu'il allait remettre l'aimable présent de son respectable patron. Et là, il serait coincé : qu'il le veuille ou non, il faudrait bien qu'il augmente Mustapha de trente euros, pas moins, et, par-dessus le marché qu'il lui donne sa fille comme épouse. Qui serait de taille à défier *le baron Samedi*[90] en personne ? La vieille (dont il vaut mieux ne pas répéter le nom), à ce qu'on disait, l'avait vu de ses propres yeux. Pas difficile de reconnaître le baron Samedi au milieu de la foule. Il porte un costume noir avec un lacet noir comme cravate, des lunettes noires. Il fume le cigare et aime bien plaisanter. Il mange comme quatre : il ne ferait qu'une bouchée d'une dizaine de pites farcies à la viande de mouton, accompagnées d'autant d'assiettes de couscous. Tu peux tout obtenir dans la vie pour peu que tu honores non pas le vendredi, mais le baron Samedi, le jour de l'agonie. Et quel idiot irait deviner que tel arbre a été planté spécialement dans l'arrière cour, ou que telles écuelles d'argile n'ont pas été disposées sur les étagères de la chambre pour faire joli ! On raconte que sous les catholiques, jadis, c'était moins commode. Dans les colonies, leurs curés avaient du flair pour ce genre de choses. Il fallait se tenir à carreau sinon, gare au châtiment. Mais où étaient-ils passés, ces curés, aujourd'hui ? Les hommes Noirs étaient les plus rusés, ils savaient attendre leur heure en douce…..

Si Mustapha n'avait pas rendu un culte au baron Samedi, il se serait bien gardé de travailler dans le métro. On racontait tant de choses sur les stations désaffectées. Par exemple, qu'elles traversaient des cimetières souterrains, pleins d'ossements de Blancs, impropres aux envoûtements. Ces os étaient gardés par des esprits blancs au service des morts qui, autrefois, régnaient sur la ville. Les esprits blancs s'infiltraient aussi dans les vieilles lignes de métro, ils allaient où ils voulaient. Mais lui Mustapha, il serait toujours protégé par le baron Samedi, il n'avait rien à craindre d'un quelconque esprit blanc….

Mustapha venait de jeter un sac dans le containeur, lorsqu'il se redressa. Qu'est-ce que c'était encore que ce bruit qui venait de là-bas, dans le tunnel ? Ah-a-a-a !!

Le fantôme blanc avait de longs cheveux argentés, ondulés, rejetés dans le dos, il tenait une mitraillette, au fait à quoi bon une mitraillette pour un fantôme, on nageait en plein fantasme, c'était clair ! Et les esprits ne font pas de bruit avec leurs semelles, alors qu'on entendait du fond des ténèbres s'approcher la rumeur sourde d'un piétinement. Encore un autre fantôme, avec comme une mitraillette lui aussi, et un autre encore, et encore….

---

[89] Les *loas* sont des esprits dans le culte vaudou (NdT).

[90] On a utilisé ici certains éléments du culte vaudou tel qu'il est pratiqué en Afrique occidentale et dont le personnage mis en scène est un adepte.

Mustapha renversa la poubelle, tomba, s'écorcha durement les mais sur le béton, bondit et se mit à filer à toutes jambes vers les escaliers en poussant des hurlements…C'est ce qui le perdit, car personne n'en voulait à la vie de cet inoffensif éboueur. Mais on ne pouvait pas non plus lâcher dans les rues cette sirène vivante alors que l'opération en était au tout début. Un coup de feu claqua. Mustapha n'eut même pas le temps d'éprouver, pour de bon, du ressentiment à l'égard du baron Samedi.

Eugène Olivier rengaina son revolver.

A la sortie du métro, les détachements d'avant-garde s'étaient séparés, comme prévu, en deux groupes. Le premier, avec toute la vélocité qu'autorisait un équipement lourd, courut s'emparer du Palais de Justice et de la Conciergerie. L'autre se hâta d'aller couper les ponts.

L'arrière garde, que commandait Brisseville, fut également répartie en deux contingents. Il fallait, d'une part, transborder sur le quai du métro les armes lourdes qu'on ne pouvait faire monter qu'après la prise de l'île. D'autre part, on devait établir une ligne de défense souterraine dans les tunnels des trois stations ouvertes, à savoir Châtelet, Saint-Michel et Pont-Neuf.

Et pour ce faire, on ne disposait, en tout et pour tout que de quatre heures. Brisseville, en se mordant la lèvre, cassa précipitamment le bout d'une ampoule d'adrénaline. S'injecter de l'adrénaline était un procédé ancestral qui remontait aux années trente du siècle passé, mais c'était mieux que rien. L'essentiel était de réussir dans les temps, peu importait le reste. Aussi bien le problème des médicaments serait résolu, du même coup, une bonne fois pour toutes.

*
**

Au premier étage du Palais de Justice, quelques pièces spacieuses étaient vivement éclairées, bien qu'à cette heure, le secrétariat fût désert. Le cheik Saïd al-Masri, resté seul, alors qu'il faisant les cent pas dans son bureau lambrissé de chêne vernis, avait déjà fait tomber au passage un tabouret à vis et un bonzaï en pot. Et personne pour les ramasser, il n'avait pas envie de faire monter son chauffeur. Du coup, dans le passage, traînait, au milieu de fragments de céramique, ce bout de ferraille, dans lequel il s'était encore douloureusement cogné. Avec ses semelles, il écrasait la terre qui s'était répandue sur le tapis.

En temps ordinaire, il déambulait lentement, avec toute la dignité seyant à son rang et à son tempérament. C'est l'émotion qui le rendait maladroit.

Des dizaines de photocopies encombraient les bureaux. L'écran d'un ordinateur diffusait une lumière blafarde. Depuis des temps immémoriaux, le cheik Saïd ne saisissait plus ses textes lui-même. Mais le rapport qu'il s'efforçait de rédiger maintenant ne pouvait être confié à personne, pas même au secrétaire le plus sûr.

Un fiasco. Un fiasco insensé, inimaginable, impossible. Son agent de Moscou l'avait informé que le réseau de sabotage, entraîné avec tant de soin, venait d'être démasqué, mis hors d'état de nuire, complètement démantelé. Ensuite, il avait interrompu le contact. Cela faisait vingt-quatre heures que le cheik Saïd avait perdu le sommeil, l'appétit et négligeait

la prière. Il tentait de vérifier, de faire des recoupements, d'avoir au moins un début de précision. Etait-ce vraiment la vérité ? Cela en avait, hélas, toute l'allure.

La démission. C'était la meilleure solution. Et la présenter lui-même sans attendre. Mais comment, comment pareille chose avait-elle bien pu advenir ? Cela dépassait l'entendement, c'était résolument impensable. Est-ce qu'il n'y aurait pas, dans les tiroirs, quelque chose contre la tension ? Ou, à défaut, contre la tachycardie. Il n'allait pas appeler un docteur, faire naître lui-même des rumeurs prématurées. Par contre, s'il pouvait trouver un cachet…Il y en avait, bon sang…non, pas ça, c'était de l'aspirine, et ça, pour la digestion…. Contre les brûlures d'estomac….Mais, que diable, il en avait eu sous la main, il y a peu, quand il n'en avait nul besoin !

La porte s'ouvrit trop doucement, c'est pourquoi le cheik entendit, perçut avec son dos le léger frémissement de l'air, l'imperceptible pivotement des charnières bien huilées….

Il n'attendait pas du tout ce visiteur, mais il ne s'étonna nullement de sa présence. En ces lieux, le patron des laboratoires de recherche atomique, n'était pas non plus, à proprement parler, un intrus.

« Vous voulez me voir, effendi ? Qui vous a mis au courant ? ».

« Quel intérêt cela peut-il avoir maintenant » prononça Ahmad ibn Salih, en pesant ses mots.

C'était évident. Donc, il savait tout. Le cheik Saïd, pris d'une soudaine faiblesse, se laissa choir dans un fauteuil. Ahmad ibn Salih restait dans l'embrasure de la porte, peu pressé, visiblement, de la refermer. Au contraire, il la retenait de la main.

« Il me semble qu'il serait plus curieux pour vous d'apprendre qui a mis Moscou au courant ? ».

« Quoi ?! » Le cheik Saïd avala sa salive de travers et se mit à tousser. « Vous savez déjà d'où vient la fuite des informations ? ».

« Des fuites d'information aussi totales, aussi exhaustives, cela n'existe pas ». Les lèvres d'Ahmad ibn Salih se plissèrent en un rictus mauvais. « Il ne peut s'agir que d'une transmission systématique et préméditée. Autrement dit, cela ne peut être que le résultat de l'action d'un agent secret infiltré au cœur même du dispositif. Très profondément infiltré et connu de vous personnellement ».

« Qui ?! ». Le cœur du cheik cognait quelque part dans ses tempes comme un marteau sur une enclume. De toute façon, sa carrière était fichue, mais quelle satisfaction tout de même si ce fils de Satan pouvait en prendre au maximum. Oh, il aurait été le premier à lui sauter à la gorge…Si seulement… « Il est toujours vivant, j'espère, il n'a pas eu le temps de se brûler la cervelle ? Effendi, au nom d'Allah, dites-moi qu'il vit encore ! ».

« Non seulement il est bien vivant, mais il est frais comme un gardon ».

« Ouf, vous me rassurez, dans la mesure où l'on peut encore me rassurer, qu'Allah vous bénisse. Mais **qui** est-ce ? ».

« **Moi** ».

Slobodan se sentit soudain léger, comme dans un rêve où tout devient possible : nager en eau profonde, admirer algues et coraux sans avoir à se soucier de sa respiration, survoler les villes à tire d'aile, passer à travers les murs…Depuis combien d'années il s'était interdit, même en rêve, de leur jeter la vérité au visage….

Ahmad ibn Salih ouvrit la porte toute grande. Le cheik avait l'impression de délirer, de devenir fou, et on le comprend, sous le coup de tels désagréments. A peine le savant avait-il proféré son absurde réponse, qu'une femme âgée, vêtue comme une *kafirka*, fit son entrée dans le bureau. Cela aussi était surréaliste que, dans le cabinet de travail d'un haut fonctionnaire, une mécréante en jeans noirs, tête non seulement découverte mais cheveux épars sur les épaules, entrât avec insolence.

« Tu as parfaitement entendu, fils de chien » laissa-t-elle tomber gaiement, comme avec négligence. « Il est vraiment un espion russe, et Serbe de surcroît. Et maintenant, devine qui je suis. Allez, je te donne un indice : tu connais la berceuse qu'on chante à tes petits enfants ? »[91].

Tentant de s'arracher à cette hallucination, le cheik, en titubant, se jeta vers l'alarme. Mais il continuait à s'engluer dans la logique délirante du cauchemar : personne ne fit un geste pour l'en empêcher. En un éclair de conscience, il imagina que le système avait été mis hors d'usage. Mais non, tout était en ordre, rien ne clochait, le signal rouge clignotant indiquait que le message était bien passé.

Il appuyait, il appuyait comme un fou sur le bouton, et les deux autres le regardaient faire tranquillement.

« Il n'y a plus personne pour répondre, précisa la femme. Vos gardes sont déjà en train de peloter avec ardeur les houris aux yeux noirs ».

« **Sévazmiou !** ».

« Vous avez enfin pigé. J'ai finalement demandé à notre ami de Russie de me faire voir le type qui avait décidé d'empoisonner nos retenues d'eau. Je vous vois, et je me pose à nouveau la question : comment se peut-il que des nullités puissent provoquer des malheurs monstrueux, incalculables ? Qu'une montagne accouche d'une souris, on peut le comprendre, cela n'offense pas la logique. Mais que le contraire se produise, je n'arriverai jamais à l'admettre, j'en ai peur. Je crains que la malheureuse histoire du genre humain durant les cent cinquante dernières années ne soit qu'une succession ininterrompue de montagnes mises au monde par des souris….Par chance, je vois devant moi une souris qui n'a pas eu le temps d'accoucher ».

[91] Voir chapitre neuf. (NdT).

« Comment….comment êtes-vous ici, comment êtes-vous entrés, *kafirs* ? Où sont les gardes ? Où est la police ? ». L'effort désespéré du cheik pour comprendre au moins quelque chose de ce qui se passait avait même chassé sa peur.

« Si tu veux savoir, c'est la Neuvième Croisade qui a commencé » lança Sofia avec un éclair de malice, tout en arrêtant Slobodan de la main. « Nous avons mis un peu de temps à la mettre sur pied, par contre on a fait les choses en grand. Il n'y a plus d'Euroislam, et bientôt, il n'y aura plus d'islam du tout. Voilà, Slobo, vous pouvez en finir avec lui, vous verrez que cela ne vous procurera pas une sensation aussi fabuleuse que vous imaginiez ».

Le cheik Saïd se tenait debout, sans essayer de se sauver. Il avait le regard vitreux d'un aveugle et peut-être, inconscient de la menace, il se contentait de se balancer, sur un rythme étrange, d'avant en arrière.

Slobodan dégaina son revolver.

Curieusement, ne jaillit pas entre eux cette proximité qu'allume la haine. Ils étaient devenus transparents l'un pour l'autre, chacun d'eux se mouvant dans la dimension de son propre rêve. Mais le rêve de Slobodan était léger et lumineux, alors que celui du cheik Saïd était un cauchemar dont l'absurdité lui donnait des sueurs froides.

Mais quand le corps du cheik s'écroula, heurtant lourdement le tapis de la nuque entre le tabouret renversé et les débris du pot de céramique, Slobodan reprit ses esprits. Il considéra avec un désenchantement bizarre ce visage figé dans la même perplexité fielleuse, avec un petit trou au dessus du sourcil gauche. Effectivement, ce qu'il ressentait n'avait rien à voir avec ce qu'il avait imaginé depuis tant d'années. Juste un léger dégoût, une sensation de froid au creux de la poitrine, comme s'il avait touché un cafard de sa main nue.

« Sonia, vous n'avez pas l'impression d'avoir un peu dérapé ? ». Slobodan s'exprimait maintenant facilement et naturellement en russe comme s'il n'avait jamais cessé de le pratiquer des années durant. « Vous n'auriez pas légèrement grossi le trait ? ».

« Mais qu'est-ce que vous avez tous, on dirait que vous n'avez jamais joué au poker ! Il y a des fois où un peu de bluff aide à mettre les points sur les « i ». Bon, le Palais de Justice est à nous, par contre ça mitraille encore du côté de la Conciergerie. Vous entendez ? ».

Des coups de feu crépitaient, en effet, derrière les fenêtres obscures. Ils ne faisaient pas plus de bruit que le chant des grillons…Preuve de l'efficacité des doubles vitrages modernes.

Chapitre 15.

Les Barricades (suite).

« Le plus rageant serait qu'ils se mettent à bombarder depuis le ciel ! ».

Il faisait frisquet en ce petit matin de mai, et Jeanne releva le col de son anorak. Elle avait le bout du nez tout rouge ainsi que les joues, et ses yeux gris étaient embrumés de sommeil.

« Imagine qu'ils touchent Notre-Dame ! ».

« Ils ne prendront pas ce risque, rien à craindre pour Notre-Dame, répondit Eugène-Olivier avec assurance. La Cité n'est pas plus grande qu'un mouchoir de poche. Si on la canardait, il y aurait forcément du grabuge. Tu sais toutes les richesses qu'ils ont stockées à la Conciergerie, au Palais de Justice, partout ! Même l'artillerie, ils ne l'utiliseront que quand ils se seront rendu compte que nous en avons une. Une poignée d'émeutiers ne vaut pas tant de dégâts, et, de toute façon, ils nous délogeront en vingt-quatre heures. Par contre, s'ils connaissaient le clou de l'affaire, je pense qu'ils ne ménageraient ni leurs bombes ni leurs obus. Mais comment l'apprendraient-ils à l'avance ? ».

« Oui, c'est formidable que Notre-Dame redevienne Notre-Dame pour de vrai, répondit Jeanne, radieuse. Je crois que si la cathédrale était une personne, elle accepterait de mourir pour connaître un seul jour comme celui-là. En tout cas, moi, à sa place, j'accepterais ».

Tout en devisant ainsi, ils passaient devant le Palais de Justice en plein jour, ou plutôt, dans la lumière de l'aube, la kalachnikov à la bretelle, tous deux insouciants, ils déambulaient au cœur même de l'islam de France, et la brise jouait dans la chevelure de Jeanne. Un pareil instant valait bien de mourir dix fois, se disait Eugène Olivier. Alors, fallait-il déplorer le sort de la cathédrale ? Jeanne avait raison. Qu'il fût transformé en être humain, certes le sanctuaire exprimerait son accord, mais même sans ça, en ce moment précis, il partageait ces sentiments, car ses pierres ne pouvaient être complètement dépourvues d'âme.

Devant le bâtiment d'Europol, autour d'un empilement de caisses contenant des missiles « Stinger », s'affairaient des maquisards. Eugène Olivier en reconnut évidemment plusieurs, parmi lesquels Maurice Loder, toujours aussi sombre en dépit de la gaieté ambiante. Ce garçon du ghetto avait perdu sa mère l'année passée quand l'imam du coin s'était mis dans la tête de prendre en main leur famille. Lui-même n'en avait réchappé que par miracle. La veille du jour fatal, il avait été hospitalisé pour une appendicite. Le chagrin l'avait poussé à entrer au maquis. Il avait aussi, semblait-il, un frère plus jeune, lui aussi disparu. Eugène Olivier n'en était pas certain, mais la délicatesse lui interdisait de poser une telle question. Car chaque famille pleurait des morts et il ne connaissait personne qui n'eût à déplorer la perte d'un être cher.

Maurice, tout occupé à suivre les instructions, ne remarqua même pas le signe de la main que lui adressait Eugène Olivier. Jeanne laissa tomber :

« C'est chouette, on se croirait à la plage, en été. Tu crois qu'on va pouvoir encore longtemps bronzer au calme comme maintenant ? ».

Eugène Olivier ne répondit pas tout de suite.

« Deux heures environ. Pas moins. Pour le moment, ils se tiennent tranquilles, on les comprend, ils sont encore sous le choc. Vraisemblablement, ils se sont contentés de barrer l'accès aux ponts et de tenir conseil jusqu'à usure complète de leurs culottes. Du haut en bas de la hiérarchie ».

« Il est huit heures et demie et la messe doit commencer avant midi. Tu sais, peut-être qu'on n'aura pas besoin d'engager tellement d'hommes. Si ça se trouve, on pourra même assister tranquillement à la messe de Notre-Dame. Pourvu que les Sarrasins ne se mettent pas en branle pour donner l'assaut avant une heure ! ».

Comme il était simple, tout compte fait, de bavarder avec elle et de marcher à ses côtés ! C'était idiot de se torturer la cervelle pour imaginer un sujet de conversation, il suffisait d'être soi-même. Si cela avait pu continuer cent ans ! Mais voilà qu'accourait vers eux leur chef de section, Georges Pernoud.

« Alors quoi, tu bayes aux corneilles, Lévêque ? »

« C'est La Rochejaquelein qui m'a demandé de patrouiller le long de la seconde ligne des barricades ».

« On déleste les barricades d'un homme sur deux. Tu n'es pas au courant du dernier coup dur ? Quelques survivants parmi les flics se sont retranchés à l'intérieur de la cathédrale et dans l'appartement de l'imam. Ils mitraillent les abords immédiats, en particulier depuis le toit ».

« Merde ! »

« Comme tu dis. File te mettre aux ordres de Roger Bertaud, son groupe se trouve à droite du portail principal. Toi, Sainteville, tu peux continuer à patrouiller. Tiens, prends ce mobile, tu sauras t'en servir ? ».

Jeanne attrapa le téléphone au vol.

« Il est classe ! Tu l'as pris à un flic ? ».

« Exact. J'ai l'impression qu'il n'a pas de code PIN, mais, pour plus de sécurité, ne l'éteins pas. S'ils commencent à se rassembler pour l'assaut, appelle La Rochejaquelein. C'est le premier numéro que j'ai mis en mémoire ».

« Sans problème ! ».

Jeanne démarra en sautillant vers le Pont Neuf, tout en lançant son nouveau joujou comme une balle.

« Eh, dis donc, toi, là bas, arrête de faire la maline ! ne put s'empêcher de lui crier Pernoud tandis qu'elle s'éloignait. Cette fille est un vrai malheur ! »

Eugène Olivier opina en faisant la moue. Il ne pouvait tout de même pas rétorquer à haute voix que, pour un malheur comme celui là, il était prêt à donner tous les bonheurs du monde.

*

**

« Mais faites donc quelque chose !! Comme si on ne pouvait pas raser ces barricades ! Et d'abord, qui a laissé faire ça ? Faites sauter les paras, envoyez la flotte, que sais-je, les kafirs s'apprêtent à nous donner l'assaut ! Grouillez vous un peu, que diable, vous êtes stupides ou quoi ? ».

« On fait l'impossible, très honorable Movsar-Ali. Mais vous ne voudriez pas, tout de même, être victime de manœuvres irréfléchies de notre part ! ».

« Je tiens encore moins à souffrir de votre inertie trop réfléchie ! Vous savez que je dois être tenu à l'abri de toute violence. Vous n'avez pas affaire au premier venu, mais à l'imam de la mosquée Al-Franconi en personne ! Etes-vous capable de comprendre, militaire, ce que pourrait signifier pour vous l'incapacité de me protéger ? ».

« On fait le maximum. Au moindre changement de situation, appelez ».

Kassim raccrocha avec soulagement. La voix criarde de l'imam continuait à résonner dans sa tête comme un écho dans une caverne.

Le Q.G., installé dans le centre de documentation religieuse (que, par habitude, beaucoup de convertis continuaient toujours à appeler « magasin Shakespeare et C° ») se trouvait à proximité immédiate du Petit pont. Mais il y avait loin de la coupe aux lèvres. En dépit de ses vociférations hystériques que, pour un peu, on aurait pu entendre d'ici sans l'aide du téléphone, l'imam filait du mauvais coton.

Deux jeunes lieutenants avaient pris place, de façon un peu cavalière, sur des cartons de livres pieux. Pour faire la pause, entre deux séries de briefings, ils se versaient le café d'une bouteille thermos. Il y avait peu de chances qu'un prédicateur osât s'approcher d'ici à moins d'un kilomètre, la mésaventure de Movsar-Ali s'était évidemment répandue comme une traînée de poudre. Malgré l'absurdité du contexte, il n'était pas désagréable, pour une fois, de se sentir dans la peau d'un chef. Devant la porte se languissait une nouvelle recrue, affectée aux fonctions d'estafette. Il tripotait un paquet de cigarettes qu'il sortait et remettait sans cesse dans la poche de son uniforme mal ajusté. Kassim avait examiné la veille le dossier de ce garçon nommé, semblait-il, Abdoullah. Avant qu'on ne le case ici, il avait été le chauffeur d'Abdolvahid. Originaire du ghetto, récemment converti. Il fallait le voir se recroqueviller, furieux d'avoir été arraché à sa petite sinécure pour être directement propulsé dans l'enfer du casse-pipe. On dit, et c'est bien vrai, qu'il

n’y a de veine que pour la canaille. Tous ses parents, c’était à parier, pourrissaient dans la fosse commune et, du crâne d’Abdolvahid, il ne restait plus que des éclats pas plus gros que des boîtes d’allumettes, mais celui-là, au moment de l’assaut, il passerait à travers maille sans coup férir.

Mais moi-même, songea Kassim, en quoi étais-je supérieur à cette misérable créature ? Avais-je sauvé Antoine ? Oh, si l’on pouvait, dans le chamboulement, oublier le ghetto ! Cependant, sans cette émeute incroyable, Antoine aurait peut-être déjà partagé le sort de la famille de ce trouillard d’Abdoullah. Mais Antoine ne me haïssait pas. Au son de sa voix, il était clair qu’il ne nourrissait pas de haine à mon égard. Et avant de mourir, il m’aurait pardonné, ce qui était moins évident pour les parents de ce fumier, que l’on avait traînés vers la fosse commune, alors qu’au même instant, peut-être, leur fils franchissait le seuil de la maison familiale pour rejoindre la zone de la charia.

Malgré tout, j’étais, et je reste opposé à ces procédés. Pourquoi massacrer, dans une famille, tous ceux qui refusent de se convertir ? Dans ces conditions, inutile de se voiler la face, seuls les salauds sautent le pas. Sinon, les jeunes normalement constitués rejoindraient nos rangs sans hésitation, il leur suffirait de comparer les perspectives d’avenir. Il faut reconnaître que la jeunesse comme il faut se détourne actuellement de l’islam, ce qui n’était pas le cas de mon temps. Mais aujourd’hui, on ne recrute plus que des avortons du genre de cet Abdoullah. Et on ne cesse de serrer la vis encore et toujours davantage. Que l’on fiche ou non la paix au ghetto, cela revient au même pour les jeunes Français, la vie y est impossible.

J’allais oublier aussi cette petite différence. Dans ma jeunesse, on n’exigeait pas le « témoignage par le sang ». Je veux bien admettre que mon cousin me méprise, mais qui peut dire si cet Abdoullah n’a pas égorgé quelqu’un de sa parentèle, puisqu’il est précisé, dans son dossier, qu’il est le seul de sa famille à s’être converti.

Et puis, qu’ils aillent tous se faire foutre ! Et puis cet autre, dans la mosquée, qui s’égosille à en mouiller sa culotte.

« Eh, toi, là-bas ! Pourquoi restes-tu planté devant la porte ? cria Kassim avec humeur. Cours me chercher des cigares, n’importe quelle marque, je m’en balance. Allez, ouste, dégage, t’as compris ?! ».

*

L’imam Mosvar-Ali gardait l’oreille collée au combiné. Les signaux brefs qu’il émettait étaient des plus exécrables, mais il ne se décidait toujours pas à raccrocher, comme si ce geste allait couper le dernier fil qui le reliait au monde normal. Cependant, il ne pouvait pas rester cloué sur place avec son téléphone, alors que les gardiens de la vertu qui avaient réussi à se réfugier dans la mosquée le dévisageaient d’un drôle d’air. Si l’imam avait été curieux de savoir l’effet qu’il produisait, il lui aurait suffi de regarder dans le miroir de leurs yeux. Mais le vénérable Movsar-Ali était bien trop préoccupé par le salut de sa précieuse personne pour s’intéresser à pareilles bagatelles. Ayant finalement raccroché, il pivota sans mot dire sur les talons de ses babouches et sortit brusquement du salon de réception.

Dans son bureau, l'imam se laissa choir, sans force, sur un divan dont les coussins moelleux accueillirent son corps en souplesse. Avec quel souci du confort de l'éminent personnage ces pièces avaient été meublées, avec quel zèle ses épouses avaient présidé à leur décoration, discutant entre elles et avec les designers, marchandant avec les ouvriers et les fournisseurs ! Du temps des kafirs, ces appartements étaient occupés par une exposition d'objets précieux. Très pratique par mauvais temps, un couloir intérieur les faisait directement communiquer avec la nef. Bien sûr, il avait fallu ajouter quelques pièces supplémentaires que l'on avait accolées au mur extérieur. L'ancien occupant, un vieillard débile, se contentait de vivre à l'étroit avec sa dernière et – désormais – unique femme. Bien que les enfants de ses deux plus anciennes épouses aient été depuis longtemps tirés d'affaire, l'imam Movsar-Ali avait tenu à faire les choses en grand. Et qui aurait pensé, qui aurait imaginé que ce prestigieux logis sis en plein cœur de la ville pût un beau jour se transformer en une redoutable souricière sur laquelle se refermerait en claquant la trappe des ponts !

Et que n'avait-il pas tenté pour obtenir sa mutation depuis la Vieille mosquée, quels efforts n'avait-il pas déployés ! Et tout ça pour en arriver là ?! Que n'était-il resté rue Quatrefages, il serait bien tranquille maintenant, à quelqu'un d'autre que lui de supplier au téléphone ces incapables des compagnies de sécurité de se remuer un peu ! Mais que les choses rentrent dans l'ordre et il leur en cuirait avec leur « on fait le maximum » !

Les choses rentreraient-elles dans l'ordre ? C'était bien le hic….

Dévoré par l'angoisse, Movsar-Ali passa dans les appartements des femmes. En chemin, il tomba sur sa troisième épouse, Khadicha qui jouait aux cubes sur un tapis avec le petit Aslanbek, âgé d'un an. A la vue de son mari, son visage, naturellement apeuré, prit comme d'habitude une expression de bête traquée ce qui avait le don, même en des temps bien plus fastes, d'exaspérer Movsar-Ali. Lequel ne cessait de ruminer en son for intérieur qu'il n'avait pas eu la main heureuse pour cette troisième union. Pourquoi avoir choisi de combler de bonheur, d'élever jusqu'à son statut social une famille des plus quelconques ? Il n'en avait retiré ni avantage matériel, ni agrément. Certes, sa femme, il fallait lui rendre justice, lui avait donné un enfant robuste et sain. Par malchance, c'était encore un garçon, or il en avait déjà cinq, Aslanbek ne venait qu'en sixième position. Par contre, tout ce qu'il avait entendu dire, dans sa jeunesse, sur la prétendue fougue sexuelle des Scandinaves, c'était une supercherie pure et simple. Il avait été roulé. Car on sait bien que le premier, voire le second mariage, sont conclus dans le jeune âge pour asseoir sa situation. Mais ensuite, n'est-il pas légitime de s'accorder un petit plaisir ? Ce qu'il visait alors, c'était une nymphette d'une quinzaine d'années, fraîche, ça va de soi, mais aussi délurée et pas bégueule. La plus jeune épouse bénéficiant de plus de cadeaux que les autres, n'était-il pas normal qu'elle fasse tous ses efforts pour s'en rendre digne ? C'était d'ailleurs son propre intérêt que de savoir complaire à son époux. Oui, mais il avait fallu déchanter. Au lit, elle ne bougeait pas plus qu'une bûche, tout juste si elle ne se mettait pas à brailler, comme si on la violait[92].

[92] Je renvoie ici le lecteur à un court-métrage sorti récemment sur les écrans hollandais sous le titre *Soumission*. L'auteur, Khirsi Ali, une ex-musulmane, dépeint la situation de la femme dans les familles musulmanes. Le metteur en scène de ce film, Théo Van Gogh, a été assassiné le 2 novembre 2004. Je viens d'entendre aujourd'hui même cette information à la télévision, alors que j'étais occupée à corriger les épreuves de ce livre.

D'un pas mal assuré, l'enfant essayait d'atteindre la tour de cubes que sa mère avait édifiée, mais il tomba sans se faire mal et sans pleurer, préférant tout de même poursuivre son chemin à quatre pattes. En fixant du regard la petite tête blonde, l'imam fut saisi d'une trouble pensée.

A force de vivre dans l'insouciance, on se retrouvait désarmé dans l'adversité. Les anciens auraient eu tôt fait de mettre la main sur des otages. Des gosses, comme celui-là, il n'y avait rien de mieux. Plusieurs, de préférence, pour en égorger un sous les yeux des kafirs par mesure d'intimidation et garder les autres en vue de négociations. Et justement, Aslanbek ressemblait à un enfant de kafir, surtout de loin. Il n'était pas inscrit sur son visage qu'il était né dans la vraie foi. C'était une idée à suivre. Personne, mieux que lui-même, n'irait se soucier de sa sauvegarde. Et pourquoi ne pas donner l'ordre aux policiers de faire savoir aux kafirs, en exhibant Aslanbek, qu'ils détenaient en otage des enfants du ghetto ? Avec, comme exigence, qu'on laisse sortir de la Cité l'imam et sa famille, ou, du moins, les gens qui l'accompagnaient. Oui, mais dans tous les cas, il lui faudrait leur livrer son fils, et la manière dont ils réagiraient à cette escroquerie était imprévisible. C'est sûr que lui, si on le ridiculisait à ce point, il n'hésiterait pas à fracasser le crâne de ce chiot contre le premier mur venu. Mais ça pouvait tourner encore plus mal, et alors, impossible de prévoir jusqu'où il faudrait aller. Peut-être devrait-il lui-même abattre l'enfant. Ah, si au moins les domestiques avaient des gosses. Mais même pas !

Bon, il s'agissait de raisonner sainement. Aslanbek était son sixième fils, né d'une épouse de piètre extraction. Même s'il fallait lui faire prendre des risques, des risques majeurs, ce n'était pas plus grave que de sacrifier aux échecs un pion pour sauver le roi. Le père possède sur ses enfants un droit sacré de propriété, et seul une mauviette serait incapable, dans de telles circonstances, de ne pas faire preuve de la force de caractère requise. Pour une telle faiblesse, ses vénérables ancêtres lui auraient craché au visage ![93]

Les ancêtres…Plus que jamais, les pensées qui se télescopaient dans la tête de l'imam le renvoyaient au passé. Quelle irrésistible ascension avait accompli sa famille au cours de ces cinquante dernières années ! Et pourtant, ils n'étaient pas de la lignée du Prophète, mais de simples Tchétchènes, rien de plus. Des gueux misérables, de simples exécutants entre les mains de Basaïev[94]. A l'origine de leur promotion, il y avait eu, au début du siècle, ces cinq filles attribuées d'un seul coup aux camps d'entraînement des « martyres d'Allah ». Le gain n'était pas énorme, mais suffisant pour commencer à faire pelote, ce qui était aussi une initiative avisée. Par la suite, ils eurent la chance de se retrouver du bon côté du « rideau vert » où ils avaient eu l'idée de transférer leurs capitaux au bon moment. Et là, en leur qualité de parents de vierges élues, ils purent déjà prétendre à des alliances avantageuses avec des familles arabes. Oui, ce fut une magnifique ascension, mais il fallait reconnaître que, sans ces *shahidki*, lui, Movsar Ali, serait encore à croupir en Tchétchènie, au milieu de ces renégats qui autorisent leurs filles – honte à ces traînées – à travailler à la télévision ou dans les théâtres, et qui, sans vergogne, vivent côte

[93] Je suis la première à éprouver un malaise en écrivant ce livre. Hier, 11 octobre, alors que cet épisode me venait à l'esprit, je me posais la question : est-ce que je ne serais pas malhonnête ? Est-ce que je n'en rajouterais pas ? Le soir même, j'entends les titres du Journal télévisé *Notre Temps* : « Dans le nord du Caucase, des terroristes ont tenté d'utiliser leurs propres femmes et enfants comme boucliers humains ».

[94] Shamil Salmanovitch Basaev (1965-2006), un des chefs du mouvement séparatiste tchétchène. Il a notamment organisé, à Moscou en 2002, la prise d'otages du théâtre de la Doubrovka au cours de laquelle périrent 129 personnes et, à Beslan, l'opération qui coûta la vie à 330 otages dont 182 enfants. (NdT).

à côte avec les mécréants ! Ou alors, il aurait atterri ici, en Euroislam, comme pauvre manœuvre. Non, son parcours était un sans faute. Et il fallait utiliser le même levier pour se sortir d'affaire maintenant.

« Ecoute-moi, vieux bouc ! ».

L'imam, sidéré, porta le regard sur son épouse. Elle venait de saisir le premier objet qui lui était tombé sous la main (c'était un lourd et antique casse-noix), et de l'autre main, elle avait attrapé le petit qui jouait sur le tapis. Ayant fait un saut en arrière pour s'éloigner le plus possible de son mari, elle le menaçait en brandissant le casse-noix.

« Fais seulement un pas vers mon enfant et je te tue. Allah m'est témoin, je te tue ! ».

« Tu perds la boule, femme. Souviens-toi à qui tu parles ! Et qu'est-ce que ça veut dire d'abord « ton » enfant ? Qu'est-ce qui t'appartient ici ? ».

Khadisha continuait à agiter son arme dérisoire.

« N'essaie pas de m'embobiner, salopard ! Qu'est-ce que tu manigançais en regardant le petit ? Quelle horreur tu ruminais ? Crois-moi, je lis sur ta gueule d'enfoiré comme sur les pages d'un livre ! ».

Movsar Ali se mit à fulminer.

« Voyez-moi le caquet de cette chipie ! Mais attends un peu, tu vas me payer ça dès qu'on aura massacré les kafirs ».

« Rien ne dit qu'ils ne te feront pas la peau les premiers. Et s'ils y parviennent, qu'Allah les bénisse ! ».

Malgré son insolence inouïe, cette invective fit tomber la colère de l'imam. Rien ne disait, en effet qu'il n'allait pas y passer. Non, il fallait réfléchir, trouver une solution. Avec cette teigne de Danoise, il serait toujours temps de régler ses comptes, si toutefois il s'en tirait sain et sauf. On pouvait, bien sûr, lui enlever l'enfant de force. Lui-même ne s'y risquerait pas, ce n'est pas qu'elle le tuerait, mais pour ce qui est de mordre et de griffer, elle se transformerait en tigresse. Sans doute, ses collaborateurs en viendraient à bout, mais ce serait long et laborieux. Seulement, où trouver un autre enfant ? Impossible d'aller s'en procurer dans le ghetto. S'il y avait la moindre possibilité de rejoindre le ghetto, ces maudits maquisards perdraient leur temps à le chercher ici !

Ah ! Mais quel idiot il faisait ! Il avait vraiment la tête à l'envers, pensa Ali en se frappant le front du plat de la main. Tout cela était plus simple que bonjour !

Oubliant complètement sa femme, il revint précipitamment dans l'antichambre vers le téléphone le plus proche. Bien sûr, bien sûr, en attirant son attention sur son jeune fils, Allah lui-même lui avait suggéré la variante la plus sûre ! Il suffisait d'envoyer des autobus dans le ghetto le plus proche pour y rafler au hasard une centaine, non, plusieurs centaines d'enfants ! Il faudrait ensuite les aligner le long des quais tout autour de la Cité, et commencer le massacre ! Les maquisards ont tous des parents dans le ghetto. Il est évident que leur première réaction serait d'accepter aussitôt la libération de l'imam et de sa suite.

Et ensuite….mais qu'est-ce qu'il en avait à faire de la suite ? Cela ne le concernait plus, il serait bien à l'abri dans sa résidence secondaire, au Vieux moulin, au bord de son étang !

Movsar-Ali, à la hâte, forma le numéro de son dernier interlocuteur. Ce fut le même capitaine détestable qui décrocha. Mais peu importait, après tout.

« Capitaine ! Ecoutez-moi attentivement, capitaine ! ».

« Je vous écoute. Il y a-t-il du nouveau ? ».

« Ce n'est pas le problème ! Il faut, de toute urgence, vous m'entendez, de toute urgence…. ».

L'imam secoua le combiné. Il ne manquait plus que ça : la communication venait de s'interrompre alors que chaque minute comptait ! Plus de tonalité.

« Eh ! Ibrahim, va chercher en vitesse le radiotéléphone ! Je crois qu'il traîne quelque part dans mon cabinet de travail ! ».

Le jeune dévot qui assistait l'imam ne fut pas long à ramener l'appareil, mais son visage était maintenant décomposé par la frayeur.

« Il semble que la ligne soit coupée, maître. C'est sûrement un sabotage des maquisards ».

« Les fumiers ! Les enfants de Satan ! Mais que quelqu'un me passe son mobile, vous êtes bouchés ou quoi ? ».

Un hercule en uniforme rétorqua d'un air sinistre :

« Nous ne sommes que la police municipale, très honoré Avsar Ali. Chez nous, la règle, c'est un mobile pour cinq hommes. Forcément, ce n'est pas donné, les mobiles ! ».

«Et qu'est-ce que ça peut me faire ? ». Les précieuses secondes fondaient l'une après l'autre comme neige au soleil, «Vous êtes ici au moins une quinzaine, bande d'andouilles ! ».

Le flic le fixa d'un air qui frisait l'insolence.

« Le problème, c'est qu'aucun de nous n'a de mobile ».

Avoir affaire à des abrutis pareils, c'était à devenir fou.

« Dans ce cas, Ibrahim, ramène-moi mon mobile. Il est aussi dans le bureau. Et plus vite que ça ! ».

« Maître, hier vous m'avez ordonné d'aller le faire réparer, il est encore sous garantie. J'y suis allé, mais ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas la pièce en stock. Ils se sont confondus en excuses avec promesse de le livrer à domicile aujourd'hui, avant neuf heures… Et puis, vous savez…. ».

L’imam se laissa choir pesamment sur le sol, et, le visage dans les mains, se mit à gémir d’une voix de fausset.

*
**

Les insurgés avaient établi leur Q.G. dans les locaux d’Europol. Brisseville n’avait pas hésité à réquisitionner deux garçons, Malezieux et Garaud, pour effacer tous les fichiers sur les disques durs des ordinateurs. On ne voyait pas l’urgence de cette démarche, mais elle ne suscita aucune réserve. Sophia Sévazmiou qui avait troqué papirosse et révolver contre une tasse de thé en carton – hérésie presque contre nature – avait laissé tomber ce commentaire énigmatique : « Ce qui est bon pour un Russe, est fatal pour un étranger ».

Henri décrocha :

« Allo, La Rochejaquelein au téléphone ! Oui, Laval, alors, comment ça se passe chez vous ? ».

Pierre Laval était responsable des opérations d’évacuation au ghetto de Pantin, le plus important de Paris.

« Le mieux du monde. Figure-toi que, dans tout le ghetto, il ne restait plus que cinq flics. Les gens se sont remis de leurs émotions et, à l’heure qu’il est, on a évacué dans les souterrains plus de quatre cents personnes. Le seul ennui, c’est que les femmes bourrent leurs baluchons d’un tas de souvenirs : des photos, des bouquins, des assiettes de l’arrière grand-mère et que sais-je encore….Je les comprends, bien sûr, mais ça fait problème… ».

Le vrai problème est pour plus tard, pensa machinalement La Rochejaquelein. Il allait falloir entasser dans les catacombes plus de dix mille personnes, et, ensuite, par petits groupes, leur faire quitter Paris…Mais tout était bien comme ça, très bien même.

« Et à Austerlitz, c’est comment ? ».

« Pour le moment, tout a l’air de se passer normalement. Bon, je raccroche. Bien que la ligne soit sécurisée, on ne sait jamais, salut ! ».

Le père Lotaire se mordait les lèvres :

« Neuf heures dix….Sophie, la pose des mines prendra combien de temps ? ».

« En mobilisant cinq hommes, on y mettra moins d’une heure. Mais il en faudra deux et plus pour déloger les occupants. Ils se sont rudement bien embusqués, ces fils de chien ».

« Plus l’heure qui nous sera nécessaire – et peut-être davantage – pour examiner le chœur, procéder à sa nouvelle consécration. Sophie, nous n’allons pas pouvoir donner ordre à tout dans le temps canonique ».

« Qu’entendez-vous, mon Révérend, par temps canonique, ne put s’empêcher de s’étonner Brisseville. Il me semble n’avoir jamais entendu cette expression ».

Le père Lotaire répondit d’un ton morne :

« Les néo-catholiques disaient la messe à n’importe quelle heure de la journée, quand ça les arrangeait. Cela ne faisait aucune difficulté puisqu’ils avaient aboli le jeûne liturgique. Selon le droit canon, le prêtre ne doit ni manger, ni boire avant de célébrer ».

« Et combien de temps avant ? »

« A partir de minuit ».

« Et alors, vous…. »

« Oh, pour moi, c’est sans importance, j’ai l’habitude. Comprenez moi bien, je peux très bien tenir jusqu’au soir, s’il le faut, sans absorber une goutte d’eau, comme il est de règle, chez nous, le Samedi Saint. Mais commencer une célébration après midi, ça, je ne peux pas, que j’ai bu ou non, ce n’est pas le problème. C’est interdit, un point, c’est tout ».

« D’accord, mais, pour le moment, nous n’avons aucune raison de nous désoler ». Sophie s’était levée avec, comme toujours, la vivacité propre à la jeunesse. Elle avait soulevé le panneau de verre opaque teinté. Devant la fenêtre, un jeune marronnier ployait sous le poids d’une incroyable multitude de petites pyramides d’un rose éclatant. « Il est neuf heures passé, et, pour le moment, nous n’avons à déplorer aucune perte. Soit dit en passant, et toute émeute mise à part, il y a des jours bien plus néfastes. Nous ne pouvons tenir l’île plus de vingt-quatre heures. Mais ils ne savent rien de notre plan. De leur côté, ils doivent considérer ces vingt-quatre heures comme notre objectif minimum, sinon, le contour de ce qui se trame leur sauterait aux yeux. Qu’en dites-vous, Henri ? ».

« Je dirais que je n’aimerais pas avoir à prendre la cathédrale d’assaut. Ils ont barricadé les fenêtres avec ce qui leur tombait sous la main. Pas facile de les déloger, et les abords immédiats ont été transformés en terrain nu. Tous les arbres ont été abattus depuis longtemps et remplacés par des fleurs idiotes, selon leur stupide fantaisie. On y laisserait trop d’hommes, c’est rageant, et qui aurait dit qu’il nous faudrait prendre en premier lieu la cathédrale elle-même et non le Palais de Justice ou Europol ! »

« A quoi bon s’arracher les cheveux maintenant ? Vous êtes bien tous d’accord avec moi que le moment le plus favorable pour s’emparer des bâtiments, avec le moins de pertes possible, est le petit matin ? ».

La Rochejaquelein fronça le sourcil.

« Nous n’éviterons pas les pertes, nous ne ferons que les limiter. Il y a tout de même une chose qui me chiffonne, c’est que l’un de ces salauds, celui qui a pris position sur le toit de la cathédrale, est armé d’un fusil à lunette. Oui, Lévêque, qu’y a-t-il ? ».

« Les gars ont réussi à couper la queue du téléphone, annonça joyeusement Eugène-Olivier. Reste à savoir, bien sûr, où ils en sont avec les mobiles. Mais les liaisons par fil sont interrompues ».

« Joli coup ! Tiens, bois du jus de fruit, le frigo en regorge. Et portes-en aux autres, tant qu'il est frais ».

« C'est pas de refus ». Eugène-Olivier plongea dans les entrailles de l'énorme réfrigérateur. « Il y a du jus de tomate, super ! ».

Brisseville fut secoué par un violent accès de toux accompagné de râles :

« Et alors, ce fusil, qu'est qu'on va faire ? ».

« Je n'en mettrais pas ma main au feu, reprit La Rochejaquelein, mais j'ai bien l'impression que leur *sniper* dispose d'un SB-04 avec viseur à infrarouges. C'est un engin extra, conçu en Russie dans les années dix. Mais comment cette merveille est-elle tombée entre les mains de ce flic ? ».

« Mais qui vous dit qu'il s'agit d'un flic ? intervint Sophia en riant. Nous sommes loin d'avoir exterminé tout le monde. Un homme d'Europol a pu se glisser dans la cathédrale, et, de toute façon, il est évident qu'une ou deux dizaines de gens passablement armés se cachent encore dans les recoins de la Cité. Celui-là nous a échappé, car ils prennent soin de se camoufler avant le moment de l'assaut ».

Brisseville n'arrêtait pas de tousser.

« C'est clair comme de l'eau de roche » dit-il en crachant du sang dans son mouchoir.

« Bon, admettons que le *sniper* sur le toit de la cathédrale soit équipé d'un fusil à viseur infrarouge. N'empêche que les pertes sont incomparablement inférieures de nuit que de jour. Pardon, mon Révérend, voulez-vous du thé ? ».

Le père Lotaire ne put s'empêcher de rire.

« Je vous remercie, Sophie, vous avez toujours l'art de conclure avec élégance. C'est vrai, maintenant, je ne vais pas faire le difficile au point de refuser ce breuvage dont, pardonnez-moi, vous vous gorgez littéralement depuis une demi-heure ».

« Bien qu'il ait un arrière goût de poisson mariné dans le pétrole », précisa La Rochejaquelein.

« Je n'aurais jamais imaginé que j'étais tombée dans un cercle de gourmets ». Sophia extirpa de la pile un gobelet de carton où elle versa le thé qui infusait directement dans une bouilloire électrique. « C'est de l'authentique *Lapsung Souchong*, j'en avais un demi paquet qui traînait dans mes poches. Mais peut-être que je vous force la main, père Lotaire ? Si vous préférez du jus de fruit, ne vous gênez pas ».

Le père accepta la tasse avec un plaisir non dissimulé :

« Non, pour boire chaud, je serais prêt à absorber même de la jusquiame ».

« Lévêque, informe Bertaud que nous allons libérer la cathédrale cette nuit ».

« Bien ».

Eugène-Olivier sortit, chargé d'une provision de jus de fruits frappés.

*
**

Roger Bertaud décapsula un jus d'ananas :

« Si je comprends bien, c'est ventre au soleil jusqu'à la nuit avec boissons glacées à gogo, comme sur la côte d'Azur. J'aimerais bien savoir, tout de même, qui le premier va passer à l'offensive. Nous, pour l'assaut de la cathédrale, ou eux pour celui de la Cité. Il faudrait se munir d'un totalisateur et prendre les paris. De toute façon, on n'a plus rien à faire qu'à glander. A moins d'installer des chaises-longues ».

« C'est pas vraiment l'endroit ». Eugène-Olivier était tracassé par cette histoire de fusil qui permettait la vision nocturne. « Et tu ne sais pas à quel endroit, sur le toit, le salaud a pris position ? ».

«Un peu partout. Sur la grande galerie, au centre, juste au dessus de la rosace ».

On pouvait, évidemment tenter une approche depuis le chevet, en longeant les murs. Est-ce que cette ordure, de là où il était, verrait les gens devant les portails ou non ? De toute façon, pour enfoncer les portes, il serait impossible de rester plaqué contre la muraille, il faudrait prendre du recul, et l'autre, de là-haut, pourrait faire un carton. Qu'imaginer pour s'en débarrasser ?

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu Notre-Dame de si près. Les deux tours aux couronnes dressées vers le ciel, la circonférence gigantesque de la grande rose, les trois portails aux ébrasements passés à la chaux pour dissimuler l'arrachement des statues brisées. Et il se souvenait même de leurs noms, le portail de la Vierge sur la gauche, au centre, le portail du Jugement Dernier, et enfin, le portail de sainte Anne. Mais il ne savait pas à qui s'adresser pour qu'on lui expliquât ces appellations et la raison de leur choix. Au fait, pourquoi ne pas demander au père Lotaire ? Il faudrait profiter d'un moment où il serait libre.

Encore un peu de courage, Notre-Dame. Comme disent les vieilles personnes, la paix et la lumière succèdent aux tourments d'une longue agonie. La mort vient libérer de toute souffrance. Encore un peu de patience, ce ne sera pas long.

« Eh, Lévêque, regarde un peu, mais regarde-moi ça ! ». Roger, les genoux ployés, se tapait de grands coups sur les cuisses. « Non, vraiment, La Rochejaquelein est un type formidable. Tout est réglé comme sur du papier à musique ! ».

Dans le ciel sans nuage, des hélicoptères semblables à des libellules noires faisaient tournoyer leurs pales. Et ces libellules grossissaient à vue d'œil.

« Ils vont faire sauter les paras ! Que le diable m'emporte, c'est un parachutage ! ».

*

**

Ibrahim entra en trombe dans le petit bureau où s'était réfugié l'imam Movsar Ali pour ne plus voir ni entendre personne.

« Des parachutistes !! Les hélicoptères de l'armée approchent, ils vont sauter d'un moment à l'autre ! »

Movsar Ali sursauta dans son fauteuil :

« Quoi ?! Mais comment peux-tu savoir, tête de mule, qu'ils vont parachuter des hommes ?! Aussi bien, au contraire, ils vont se mettre à mitrailler ou à larguer des bombes et c'est nous qui allons tout prendre ! Alors, d'où sors-tu ça, parle ! ».

« C'est l'officier qui l'a dit, et s'il l'a dit, c'est que les paras vont bel et bien sauter ! ».

Enfin, ils avaient retrouvé leurs esprits, ce n'était pas trop tôt. Grâces en soient rendues à Allah, ils n'avaient plus qu'à rester ici une heure ou deux, bien à l'abri de la porte solidement verrouillée, le temps que les nôtres mettent tous les maquisards hors d'état de nuire. Movsar Ali poussa un soupir de soulagement. En un seul jour, il avait bien perdu cinq à six kilos, et sans avoir besoin d'aller au sauna.

*
**

Maurice Loder extirpa un missile « Stinger » de sa caisse. Paul Germy attendait qu'il eût fini pour en faire autant.

Slobodan qui, d'emblée, n'avait pas jugée indispensable sa présence au Q.G., s'était équipé avec un soin particulier, économe de ses gestes, comme s'il n'avait jamais cessé de combattre durant ces dix dernières années.

Une gigantesque libellule, barbouillée en vert et noir, sauta soudain en l'air comme une grenouille et disparut instantanément. Elle s'était tout simplement volatilisée, au point qu'il était difficile d'établir un lien entre l'effacement du monstrueux insecte et la détonation plutôt discrète qui l'avait précédé.

« Alors quoi, ils ne s'attendaient pas, ces vermines, ils ne se doutaient pas que nous aurions ce genre de pétards en réserve ? » murmurait Jeanne avec jubilation. Elle regardait les hélicoptères se désintégrer et s'abîmer entre les ponts au milieu de la danse frénétique des gerbes d'eau.

« Pourvu que personne n'ait été atteint par des fragments. Ce serait la mort à coup sûr, pensa le père Lotaire. Bien que deux hélicoptères aient directement piqué dans la Seine, j'en suis presque sûr ».

« Nous allons avoir droit à un nouveau petit *time out*, dit Brisseville à La Rochejaquelein, en soulignant l'anglicisme avec ironie. Même s'ils ont eu le temps de se préparer à l'assaut, ils vont tout remettre à plat. Pour s'armer plus efficacement ».

Chapitre 16.

L'accalmie.

« La petite Valérie avait bien raison d'être fâchée contre nous », dit le père Lotaire. Il marchait, vêtu de sa soutane noire, en compagnie de Sophia et de Lescure entre les marronniers en fleurs, tout resplendissants de leurs chandelles roses. « Nous avons mis trop de temps à résoudre un problème simple dont la réponse semblait évidente à son intelligence d'enfant. Si l'on est incapable de préserver une relique, mieux vaut l'anéantir de ses propres main que de la livrer à la profanation ».

« Eh oui, quand on a affaire à des sots », sourit Sophia.

A la lumière dorée du soleil mêlée à la clarté rose des marronniers, le père Lotaire remarqua soudain avec stupéfaction que les yeux de Sophia Sevazmiou n'étaient pas noirs comme il lui avait toujours semblé. Seule la pupille était noire et pas plus développée que la normale. D'ailleurs, une pupille anormalement dilatée est le signe d'une pathologie de l'œil et non l'attribut d'une femme fatale. Alors, d'où lui venait cette impression, partagée avec d'autres il en avait l'intuition, que l'iris et la pupille se fondaient chez Sophie dans une même couleur ? Or, cet iris était plutôt gris à l'intérieur et vert glauque sur les bords. Il en vint à conclure que cet éclair noir qui jaillissait comme d'un lance-flamme, c'était juste son regard, c'était juste l'expression de ces yeux incroyables.

« Dites-moi, Sophie, continua le prêtre, seriez-vous d'humeur à faire quelques pas dans la Cité en compagnie de monsieur de Lescure et de moi-même ? Nous aimerions réfléchir avec vous à certaines questions. Vous vous souvenez sans doute que, dès le départ, je m'étais réservé la possibilité de poser certaines conditions ? ».

« Je m'en souviens ».

« Le problème, Sophie, vient de ce que Notre-Dame est une relique bien trop monumentale et bien trop sacrée ».

« Ce que vous dites est assez évident » répartit Sophie d'une voix tendue.

« Mais vous avez compris tout de suite que c'est justifié ».

« Ecoutez, mon Révérend, il me vient comme des pressentiments complètement idiots. Parlez sans détour ».

« J'avais admis que certaines circonstances pouvaient rendre possible la destruction de Notre-Dame. Rendre *nécessaire* cette destruction…. ».

Sophie rejeta la tête en arrière :

« Et vous allez me dire maintenant, qu'après avoir fait sauter Notre-Dame, il n'est plus légitime, il n'est plus possible de demeurer en vie ? ».

« Comment cela, *il n'est plus possible*, rétorqua le père avec amertume. C'est vous qui le dites ! Et vous tentez en plus de me faire endosser cette absurdité ! Saint Pierre, après avoir trahi le Sauveur, après l'avoir renié trois fois, a continué à vivre ! Notre-Dame n'est pas le Sauveur, mais juste l'un des mille reflets splendides de son enseignement dans notre monde pécheur. Peut-on comparer le fardeau qui m'est dévolu à celui qui pesait sur l'Apôtre ? ».

« Alors, où est le problème ? Vous croyez, mon Révérend, que je n'ai pas compris où vous vouliez en venir ? Vous ne voulez pas quitter la cathédrale, c'est bien ça ? »

« C'est bien ça », confirma le père Lotaire en inclinant la tête comme font les enfants têtus.

« C'est de la folie ! Vous êtes en pleine contradiction avec vous-même ».

« Oui. Avant même, Sophie, que vous ayez évoqué cette idée, j'avais déjà compris qu'une célébration, une unique liturgie, justifiait à elle seule l'entreprise. Mais, au même moment, j'ai eu la conviction – sachant que la cathédrale allait sauter – qu'il me serait impossible de la quitter. Littéralement impossible, mes jambes refuseraient de me porter. Si Dieu le veut, j'aurai le temps de dire cette messe. Les fidèles qui voudront y assister pourront quitter la Cité par les couloirs du métro. Moi, je resterai pour prier, prier jusqu'au bout ».

« Vous êtes chrétien, pour vous, le suicide est interdit ! » lança sèchement Sophia.

« Peut-être que je me trompe, peut-être est-ce faiblesse de ma part. Mais j'ose tout de même espérer que le Seigneur ne tiendra pas pour un suicide cette prière dans une cathédrale condamnée. Notre faiblesse peut tout attendre de sa miséricorde : peut-être fera-t-il en sorte que toute issue me soit coupée ? Cependant, si je perds mon âme par faiblesse, ce sera un péché dont il me faudra répondre. En France, Sophie, il est des cathédrales plus belles que Notre-Dame, on le sait. L'édifice est massif, encore trop chargé de son héritage roman, le dépouillement austère en moins. Et la cathédrale de Reims est encore plus disgracieuse. Mais, c'est précisément entre les murs de ces deux sanctuaires que l'on sent le souffle de ce pays, de cette terre que l'on nommait jadis « la fille aînée de l'Eglise ». Sophie, on ne peut pas abandonner Notre-Dame dans le malheur. Si l'on est dans l'incapacité de détourner le fléau, il faut demeurer avec elle jusqu'à la fin ».

« Et puis, un soldat ne laisse pas tomber son officier, ajouta doucement de Lescure, pour reprendre visiblement un débat précédemment entamé avec Lotaire. La place d'un servant d'autel est d'être aux côtés du prêtre jusqu'au bout. Les rapports de féodalité furent toujours l'âme de notre nation, aussi longtemps que cette âme est restée vivante. Certaines choses échappent aussi à mon pouvoir. Et, de plus, je suis déjà trop vieux, tout simplement ».

« Et moi, bien entendu, je suis une jeunette » ironisa Sophia.

Le père Lotaire leva la main en signe d'avertissement :

« Ce n’est pas le moment de dire des sottises ».

« Rassurez vous, ce que je vais dire est on ne peut plus sensé. Que vous le vouliez ou non, c’est tout de même moi qui vais vous faire sauter. Alors, en tenant compte de la donne que nous tenons entre nos mains, le plasticage de Notre-Dame est-il ou non un péché ? ».

« Oui et non ».

« Pour le non, je comprends. Mais il y a un oui, et ce oui suppose un lourd péché, n’est-ce pas ? Trop lourd pour que j’en charge les épaules d’un jeune garçon qui a toute la vie devant lui. C’est moi qui minerai l’édifice, et je ne me ferai assister de quelques personnes que pour les travaux de manutention annexes. Mais je prends sur moi l’entière responsabilité morale de cette explosion. Vous avez tout calculé en fonction de votre petit confort, et moi, je n’ai plus qu’à me débrouiller comme je peux ? C’est d’une galanterie exquise, tout à fait à la manière masculine. Je devine ce que vous allez me rétorquer : que je viens juste d’échafauder mon plan, à l’instant même où vous exposiez vos décisions. Mais, en fait, cela ne change rien. Tout simplement je n’avais pas eu le temps de réfléchir auparavant. De toute façon, dans la cathédrale, cela m’aurait semblé évident. Les arguments que vous avancez pour refuser de quitter la cathédrale sont aussi valables pour moi que pour vous. Peut-être même, plus valables. Mais, sur ce dernier point, je suis prête à faire des concessions ».

« Sophie, vous a-t-on déjà dit que vous étiez un monstre ? Assez sympathique, il faut le reconnaître, mais un monstre intégral tout de même ».

« On me l’a dit, n’en doutez pas ».

« Je savais bien que je n’étais pas original ».

« Arrêtez ces salades de sacristie ! Espérez vous sérieusement, mon Révérend, me circonvenir avec vos histoires ? ».

« Pas sérieusement, Sophie, soupira le père Lotaire, mais ça ne m’empêche pas d’espérer ».

« Voyez-moi ça ! ». Dans les yeux de Sophia passa une lueur joyeuse, et le père Lotaire constata, non sans étonnement, que ces yeux étaient bien noirs, comme il lui avait toujours semblé. « *Vous devriez avoir honte*, à la fin. J’ai l’impression d’avoir affaire à un gamin de trente ans… ».

« Trente-trois, si vous permettez ».

« La différence est énorme, en effet. Avez-vous calculé, même approximativement, quel âge je pouvais bien avoir ? Figurez vous que je suis née avant Internet ! Est-ce que vous pouvez seulement l’imaginer ? Bien sûr que non, vous ne vous souvenez même pas du temps où, en Europe, le Web n’était pas filtré. Par rapport à vous, je suis vieille comme Hécube. Et cependant, je ne me permets pas de vous contredire, bien que l’âge m’en donne le droit. Monsieur de Lescure, n’est-ce pas que nous avons le droit, vous et moi, d’exiger des jeunes qu’ils ne sacrifient pas leur vie ? ».

« Cela s'appelle racoler des alliés dans le camp de l'adversaire, de plus en plein dans le feu de l'action, répondit le bouquiniste que secouait un petit rire de vieillard. Non, madame Sevazmiou, j'ai un autre sujet de préoccupation, sans rapport avec le nombre des années vécues. Les fidèles vont se retrouver sans pasteur ».

« Grâce à Dieu, je ne suis pas encore le seul prêtre en France ! », rétorqua sèchement le père Lotaire.

« Mes amis, chacun de nous voudrait bien convaincre les deux autres » suggéra de Lescure avec un de ces sourires dont on attribue la *finesse*, comme on dit, à la perspicacité du grand âge. Et Sophia pensa qu'en réalité, le sourire des vieillards était *fin* du fait de l'amincissement naturel de leurs lèvres. Elle se dit qu'elle-même n'échappait pas à la loi qui transforme les stigmates des ans en simulacre d'esprit. Mais, chez de Lescure, c'était dans ses petits yeux bleus délavés, enfouis sous la broussaille des sourcils grisonnants, que se cachait la véritable sagacité. Ce vieillard n'était pas ordinaire, et même tout à fait singulier, comme Sophia l'avait déjà remarqué l'avant-veille. « Remettons les cartes biaisées dans nos manches. Même vous, Sophie, vous n'êtes pour moi qu'une gamine. Internet, pensez donc un peu ! Quand je suis né, il fallait une salle de belles dimensions pour loger un seul ordinateur. Que chacun de nous fasse ce que lui dicte sa conscience ou son cœur. Pour notre père Lotaire, cela ressemble au devoir d'un capitaine envers son navire, pour moi, ce serait plutôt celui du soldat envers son commandant qu'il ne saurait quitter… Quant à vous, Sophie…Soit dit sans vous offenser, dans cette histoire, vous figurez, depuis le début, comme l'archétype de la Mort. La Mort ne peut demeurer vivante, ce serait illogique ».

« Voilà encore un des privilèges du grand âge. Nous avons eu le temps de nous imprégner de livres détruits, à ce jour, jusqu'au dernier… Voyez, monsieur de Lescure, comme notre cher père Lotaire fait la grimace ! C'est qu'il a grandi dans ces années où « ils » avaient usurpé l'image de la mort. Souvenez vous comment ils avaient commencé : *Vous aimez la vie, nous, c'est la mort que nous aimons*. Mais c'était déjà une imposture. Ce n'est pas la mort qu'ils aiment, mais seulement l'absence de vie. L'apparence cadavérique, la décomposition, la putréfaction dans tous les sens de ces termes. Je me souviens ce que disaient les gens de la génération de mes parents : *qui aime la vie ne redoute pas la mort. La mort n'éprouve que celui qui n'aime pas la vie*. Reconnaissez qu'un chrétien ne doit pas avoir peur de la mort, mon Révérend, et ne faites plus ce visage chagrin !

« Il ne le doit pas, Sophie, il ne le doit pas… ». A en juger par l'expression changeante de son visage, le père Lotaire semblait plongé dans une sérieuse réflexion, dans un intense débat intérieur. « Finalement, je suis d'accord avec monsieur de Lescure en ce qui vous concerne, Sophie, mais, une fois de plus, mon accord est lié à une condition. Pas vraiment une condition, plutôt un souhait ».

« Que vous faut-il encore ? Le marchandage est en train de tourner, je le crains, à votre avantage et il est vraisemblable que j'accepte, même si je lis dans vos yeux que vous tramez je ne sais quelle machination diabolique ».

Le père Lotaire éclata de rire de si bon cœur et si joyeusement que Sophia et de Lescure en firent autant sans comprendre de quoi il s'agissait. Le rire vint dissiper l'atmosphère pesante de cette difficile conversation.

« Vous êtes une vraie malédiction, vous, les gens des années vingt, une vraie malédiction, Sophie ! « Diabolique » est, sans doute, le terme le plus adéquat dans votre esprit pour qualifier la proposition que j'ai l'intention de vous faire ! Je ne peux m'empêcher de rire ! Hélas, on ne vous a pas assez frotté les oreilles dans votre enfance ! ».

« Je vous demande pardon. Ce terme est stupide appliqué à un prêtre, et il est vrai que jurer par le diable est une habitude détestable. Mais, de mon temps, personne ne le prenait au pied de la lettre, c'était une simple plaisanterie ».

« Mais un véritable tic chez certains. Mais passons, il est un peu tard maintenant pour refaire votre éducation, surtout dans les circonstances actuelles ».

Sophia fit comprendre par un sourire qu'elle appréciait l'humour du propos.

« Je me souviens parfaitement que vous êtes orthodoxe, poursuivit le père Lotaire. En fait, pas vraiment orthodoxe, bien sûr, car vous demeurez tranquillement hors de l'Eglise, mais tout de même…. Je peux, malgré tout, donner la communion *in extremis*[95] à une personne se trouvant dans la déplorable situation spirituelle qui est la vôtre, sans trop redouter d'encourir l'accusation d'œcuménisme. Nos Eglises ne contestent pas qu'elles se situent l'une et l'autre dans la continuité apostolique ».

« Hélas, je ne sais plus. Mais il suffirait que cela vous soulage pour que j'accepte. Je commence d'ailleurs à penser que cette raison n'est pas la seule ».

« Je n'ose espérer davantage, je suis réaliste. Et donc ? ».

« Je communierai à cette messe. Et même, je me confesserai préalablement, quoique toute ma confession, comme dans le roman de votre grand écrivain français, se résume aisément en deux mots ».

« Ce roman est impie, mais cette scène est forte, on ne peut le nier, songea de Lescure. Très forte même, en dépit de tous les immondices dont était bourré le crâne de cet auteur. Voyons, comment était-ce donc ?

« Que chacun, dit Grand-Francoeur, confesse ses fautes à haute voix. Monseigneur, parlez ».

Le marquis répondit :

« J'ai tué ».

« J'ai tué », dit Hoisnard.

[95] Ici, *dans des circonstances exceptionnelles* (lat.).

« J'ai tué », dit Guinoiseau.

« J'ai tué », dit Brin-d'Amour.

« J'ai tué », dit Chatenay.

« J'ai tué », dit l'Imânus.

Et Grand-Francoeur reprit :

« Au nom de la Très Sainte Trinité, je vous absous, que vos âmes aillent en paix ».

« Ainsi soit-il » répondirent toutes les voix.

Le marquis se releva.

« Maintenant, dit-il, mourons ».

« Et tuons », dit l'Imânus.[96]

Ma mémoire, soit dit en passant, est encore fidèle, je ne crois pas m'être trompé en reconstituant cette citation. Il est vrai que ce passage où les personnages prennent si ostensiblement le dessus sur l'auteur lui-même est inoubliable. Cela a toujours été mon péché mignon de chercher dans les livres confirmation de ce que la vérité artistique l'emporte toujours sur une idée fausse. Mais pourquoi se soucier des livres en ce moment ? Je suis comme un Romain, implanté en Gaule depuis la troisième génération qui remuerait des rouleaux de parchemins dans sa villa pavée de mosaïque chauffante sans remarquer que les canalisations commencent à fuir et, qu'alentour, des colosses crasseux, des Francs, s'affrontent à coups de hallebardes. Ce n'est pas la première fois que notre monde s'ensauvage, et ce n'est pas davantage le moment de se tourner vers les poètes du passé. Il faut observer avec lucidité la naissance, sous nos yeux, d'une nouvelle épopée ».

« Monsieur de Lescure, vous planez dans vos rêveries, dit le père Lotaire. Voilà au moins une minute que nous vous observons ».

Il souriait. Souriait aussi Sophia Sévazmiou.

*
**

Le *sniper* était bien embusqué, top bien même pour que ça ne pose pas problème. Encore heureux qu'on ait eu du temps à revendre pour cogiter, l'ennemi ne se hâtait pas de donner l'assaut. Eugène-Olivier voyait sur la quai d'en face, de l'autre côté de la Seine, les uniformes bleus qui commençaient à grouiller, il entendait le vacarme des camions.

« Pour le moment, nous gagnons du temps, dit Jeanne. Dis-moi, tu n'aurais pas vu Valérie, par hasard ? ».

[96] Du roman de Victor Hugo *Quatre vingt treize*, livre V, ch. XI.

« Non. Et il ne te vient pas à l'esprit que nous voyons Paris de jour pour la dernière fois ? ».

« Ca, il n'y a que Dieu qui le sache ».

« Tu ne m'as pas compris, répliqua Eugène Olivier avec agacement. Tout est en train de changer. Grâce à Dieu, on procède en ce moment même à l'évacuation des gens du ghetto, mais, sans ghetto, il n'y aura plus d'organisation clandestine. Demain matin, si nous sommes encore en vie, nous nous planquerons dans les catacombes. Il faudra peut-être y croupir, sans voir la lumière du jour, un mois entier, deux peut-être. Ensuite, nous gagnerons les forêts de Vendée, mais ils se mettront alors à persécuter encore davantage les paysans. Les citadelles souterraines sont immenses dans ces bois, elles existaient déjà à l'époque des Blancs qui, du reste, ne les avaient pas non plus creusées eux-mêmes. Et pourtant, elles ne seront qu'une halte sur la route des frontières de l'Euroislam ».

Jeanne serra ses petits poings.

« Oui. C'est l'exode ».

« C'est quoi ? ».

« Bon sang, ce que tu peux être ignorant ! ».

« Attends, tu parles de quoi là, de la Bible ? ».

« Bien sûr. L'Exode. Mais pas seulement la fin de la captivité, mais aussi l'adieu à la terre natale ».

« Qui sait, peut-être reviendrons-nous ici un jour. Sur des tanks ».

Eugène Olivier voulait tellement remonter le moral de Jeanne, et il avait, semblait-il, trouvé les mots justes. Le visage de la jeune fille s'illumina.

« Sur des tanks russes ? » demanda-t-elle en marquant une certaine hésitation.

« Tu sais bien que Sophia Sévazmiou est russe, rappela Eugène Olivier ».

« Alors, il ne sera pas difficile de s'entendre avec eux, je pense, pour peu qu'ils ressemblent à Sophie. Mais à part ça, il ne me plaît pas du tout que personne n'ait vu Valérie. Bon, je cours, je vais la chercher ».

C'était vraiment du Jeanne tout craché. Elle ne pouvait pas rester en place une minute. Eugène Olivier plissa les yeux pour essayer de repérer la silhouette qui se dissimulait sur la galerie. Il se camouflait, le salaud, avec son fusil à infrarouges. Si l'on pouvait seulement prendre position sur le toit, ce ne serait pas compliqué de lui régler son compte. Il observait ce qui se passait en bas sans s'attendre à subir une attaque. La surprise serait complète.

*
**

Le père Lotaire et de Lescure étaient assis sur un banc devant un parterre planté le long de la Conciergerie. Le vieux bouquiniste tournait entre ses doigts les grains en porcelaine d'un chapelet encore plus vieux que lui, tandis que le prêtre regardait des moineaux effrontés qui, en sautillant, se disputaient un morceau de brioche tombé par terre.

De Lescure, après avoir embrassé la croix, enfouit le chapelet dans sa poche.

« Je commençais à m'inquiéter de ce que le jour ne compte que vingt-quatre heures. Vous vous rappelez combien de fidèles se sont présentés hier à la confession ? Et tout s'est bien passé, je ne sais comment, tous ont réussi à se confesser ».

« Tous, répéta le père Lotaire sans quitter des yeux la bande bagarreuse des moineaux. Tous, sauf un. Et celui-là, je ne puis guère lui venir en aide ».

« C'est vrai, vous ne le pouvez pas. Tout s'est déroulé trop précipitamment comme sur ces vieilles vidéos que l'on visionnait en mode accéléré. Je comprends votre affliction, Lotaire. Mais peut-être me confierez-vous ce qui pèse sur votre âme ? Evidemment, je n'ai pas le pouvoir de remettre vos péchés, mais, qui sait, vous vous sentirez quelque peu soulagé ? ».

« Vous êtes très bon. Mais je ne voudrais pas, le dernier jour de ma vie (du moins, j'espère qu'il sera le dernier) ajouter un nouveau péché à ceux qui n'ont pas encore été absous : celui de me décharger sur autrui de mes douloureuses pensées ».

« Mon Révérend, j'ai l'impression que vous poussez le scrupule jusqu'à l'absurde ! Depuis combien d'années vous portez dans votre cœur les souffrances les plus secrètes de tous les fidèles de notre communauté. Serait-ce un crime que l'un de ces nombreux pénitents prît sur lui une part infime de votre fardeau ? ».

Le père Lotaire, sans se tourner vers son interlocuteur, continuait à regarder fixement devant lui, bien que les moineaux se fussent égaillés depuis longtemps sans laisser une seule miette. Et dans la dignité de son maintien, le maintien d'un homme qui ne faisait plus qu'un avec son habit de prêtre, il y avait quelque chose de militaire.

*
**

Sa visite à Ahmad ibn Salih, alias Knejevitch, avait tourné à la courte honte d'Eugène Olivier. C'était maintenant de l'histoire ancienne. Tout de même, on l'avait choisi pour cette mission non pas tellement en raison de ses compétences en informatique mais à cause de sa maîtrise de l'escalade artificielle. En l'occurrence, cette aptitude s'était avérée presque inutile car l'affaire était plus simple que bonjour. Pour cette paroi de vieilles pierres, il n'en allait pas de même, mais ce n'était pas non plus un surplomb à franchir. On pouvait grimper facilement par les arcs-boutants. Il était plus logique et moins risqué de tenter l'escalade côté est, puisque cette brute était postée sur la galerie.

Encore fallait-il parvenir jusqu'aux arcs-boutants. Les fumiers retranchés à l'intérieur en couvraient les abords par des tirs de barrage. Attendre l'obscurité ? Mais l'autre, sur la galerie, n'attendait que ça, lui aussi. Et puis zut, advienne que pourra !

Quand il était gosse, il plongeait bien dans l'eau glacée. Seulement, il valait mieux aujourd'hui ne pas fermer les yeux comme alors. Eugène Olivier se glissa furtivement jusqu'au dernier buisson décoratif derrière lequel il se tapit, attendant un moment propice pour se lancer dans l'espace découvert. Car, toute la pointe orientale de l'île avait été, par les soins de ces maudits, totalement engazonnée et semée de fleurs, comme s'ils y avaient déroulé leur stupide tapis de prière. Il songea que les vrais seigneurs de Paris, les rois, ne redoutaient ni le peuple ni les venelles étroites. Que c'était Bonaparte qui, le premier, avait entrepris de dégager de vastes espaces. Les musulmans n'avaient fait que l'imiter. Comme d'habitude, ils ne pouvaient rien imaginer par eux-mêmes. Bon, tout ça, c'était de l'Histoire, et il avait à résoudre un problème autrement crucial : enlever ou non ses baskets ? Pour grimper, ce serait plus facile, sûrement. Mais il ne pouvait pas les suspendre à son cou, il faudrait s'en débarrasser. Dans ce cas, il ne lui resterait plus qu'à souffrir des pieds jusqu'au matin. Non, il se débrouillerait avec. Allez, en avant !

Eugène Olivier courait en louvoyant, se pliait en deux, zigzaguait. Des balles ricochèrent sur l'allée toute proche, heureusement, elles ne provenaient pas d'une arme automatique. Si le but de la course avait été un mur, ce jeu du chat et de la souris eût été moins risqué : il lui aurait suffi de s'aplatir le nez contre la surface plane pour échapper aux tireurs embusqués derrière les fenêtres. Mais c'était un arc-boutant qu'il devait atteindre. Il fallait, à tout prix, déloger le *sniper* de sa passerelle. Faites, Seigneur, que son accostage passe inaperçu !

*
**

Le père Lotaire serrait entre ses mains un vieux bréviaire aux signets défraîchis et aux angles de cuir râpés.

« Les privilèges mexicains[97] représentent une redoutable tentation. Vous voyez mon bréviaire de Lescure ? Apparemment, il n'a rien de particulier, n'est-ce pas ? ».

« N'oubliez pas, tout de même, que vous parlez à un bouquiniste ». De Lescure prit avec précaution le livre du père Lotaire et l'ouvrit à la page où la date de parution figurait en chiffres romains. « Oui, 1901. Doré à la feuille, bien entendu ».

« Je ne sais rien de la dorure, sauf qu'elle ne s'est pas écaillée avec le temps ».

« Et vous savez pourquoi ? Ce n'est pas de la peinture. Sur la tranche du livre, on appliquait une feuille d'or extra-fine que l'on frottait ensuite avec de l'ivoire jusqu'à ce que les feuilles commencent à se décoller. On savait faire ça. Ceci dit, il s'agit d'une édition ordinaire, à fort tirage. De la maison Fréderic Poustet à Ratisbonne, je m'en étais douté immédiatement ».

« Il est bien vrai que chacun mesure les choses à son aune. Mais que de problèmes m'a valu, à Flavigny, ce bréviaire « ordinaire ». Nous portions le nom de *Fraternité Saint-*

[97] Privilèges mexicains : à l'occasion des persécutions sans précédent qui s'abattirent sur l'Eglise catholique mexicaine dans les années 1920-1930, persécutions comparables par leur ampleur à celles auxquelles les bolcheviks soumirent l'Eglise russe, le pape Pie XI (1922-1939) octroya au clergé mexicain des prérogatives particulières : dans des cas extrêmes, les prêtres étaient autorisés à interpréter le droit canon selon leur conscience, sans en référer à l'évêque titulaire du diocèse.

Pie X, et quelle vénération nous ressentions pour ce pape, rien que pour son *Serment contre l'hérésie du modernisme*[98]. Qu'il ait été le premier à réformer le Bréviaire, qui, durant mille ans, n'avait suscité aucune réserve, de cela personne ne soufflait mot. Les laïcs, dans leur majorité, ignoraient même que le bréviaire n'était plus celui qu'utilisaient leurs grands-parents. Je m'étais incliné alors. Sur quoi repose l'Eglise, sinon sur l'obéissance ? Je m'étais soumis en me faisant violence. Ce bréviaire que vous voyez, je l'avais alors remisé au fond d'une malle pour adopter la nouvelle mouture. Mais, quand on reste des mois entiers sans voir son évêque et, dans certains cas, quand on a perdu tout contact avec lui….. Cela fait longtemps que j'ai repris mon vieux bréviaire. C'est bien la façon la plus hypocrite qui soit d'interpréter les *privilèges mexicains* ! ».

« N'est-ce pas justement le bréviaire de saint Pie X que l'on considère comme antérieur à la réforme ? ».

« Effectivement, le bréviaire de saint Pie X que nous utilisons a été adopté soixante ans seulement avant la parution de cette inimaginable *Liturgie des Heures* ! Mais, Lescure, s'il n'y avait que le bréviaire ! Une pensée ne cesse de me tarauder : pourquoi avons-nous si obstinément considéré Vatican II comme le commencement de la fin ? Bien sûr, c'est après le Concile que le catholicisme n'a plus été qu'une parodie de lui-même avec ces petites dessertes en lieu et place des autels, avec cet abandon du latin, cet œcuménisme, cette mutilation du canon de la messe. Mais si, avant Vatican II, tout avait été si idyllique, d'où serait-il sorti ce Concile ? Vous connaissez le principe des chirurgiens : éradiquer la tumeur en incisant tout autour dans le tissu sain. En rompant avec le pape, n'est-ce pas dans un tissu malade que nous avons incisé ? L'Ordre des dominicains, jusqu'au XIXe siècle a combattu le dogme de l'Immaculée conception[99], il l'a combattu tant qu'on ne lui a pas rompu l'échine ! Et alors, et si, à la suite de ces dominicains authentiques qui avaient traversé les siècles, je considère ce dogme comme absurde ? Ah, Lescure, si l'on pouvait réunir un véritable Concile, si l'on tentait de comprendre à quel moment nous avons défiguré la foi de nos ancêtres ! D'où vient cette fracture à partir de laquelle le catholicisme a volé en éclats ? ».

« Il est trop tard pour nous, Lotaire, prononça gravement le vieillard. Mais peut-être que d'autres le feront après notre disparition. Je ne sais si vos interrogations sont légitimes ou si elles vous sont envoyées comme une tentation. Je ne peux rien dire, vraiment, c'est trop complexe pour moi. Ce qui nous attend maintenant, c'est de purifier notre âme par le repos éternel. Vous avez toujours été un bon soldat de l'Eglise, ne dites pas le contraire, je le vois mieux que vous, de l'extérieur. Dans la souffrance peut-être, mais vous vous êtes soumis. A l'exception, disons, du bréviaire. Le Seigneur est miséricordieux. Si nous faisons fausse route, que nos égarements disparaissent avec nous dans les flammes qui anéantiront notre cathédrale ».

« Amen », dit le père Lotaire avec un sourire.

---

[98] Institué le 1 septembre 1910 par le pape Pie X, ce serment se présentait sous la forme d'une confession de la foi catholique en Dieu et en la Révélation divine, en la sainteté et en l'origine divine de la fondation de l'Eglise. Il contenait également une réfutation des thèses modernistes sur l'évolution du magistère, sur « l'incompatibilité des dogmes avec l'enseignement authentique du Christ », sur la nécessité d'une révision critique de l'Histoire du christianisme etc…Tous les candidats au sacerdoce étaient tenus de prononcer ce serment avant leur ordination et de le renouveler ensuite chaque année.

[99] Ce dogme affirme que Marie, dès sa conception, a échappé au péché originel (NdT).

*
**

Les unités militaires ne cessaient d'affluer. Pas la police, pas les compagnies de sécurité, mais de véritables divisions armées. A quoi bon ce déploiement contre une ridicule poignée de maquisards, songea involontairement Kassim. Mais l'ordre d'attaquer n'arrivait toujours pas.

*
**

Bon, parfait, la culée de l'arc-boutant dissimulait maintenant Eugène Olivier. Mais, aussi bien, personne ne regardait dans cette direction, comment auraient-ils deviné l'objectif qu'il se proposait ? Il grimpait comme qui traverse un pont de pierre, il avait même envie, là où c'était possible, de se dresser de toute sa taille et de marcher normalement. Mais c'était de l'enfantillage. En général, le plus redoutable n'est pas de grimper, c'est deux fois plus facile que de descendre. La descente, c'est une autre paire de manches. Mais quelle que soit l'issue de l'entreprise, il n'aurait pas à redescendre par le même itinéraire. Comme déjà la chaussée, en bas, lui semblait loin…

*
**

Il commençait à avoir des crampes. Ayant délicatement déposé son arme, Vali-Farad entreprit de se dégourdir les jambes. C'était agaçant de n'avoir plus rien à faire et encore plus vexant d'avoir raté le maquisard quand il avait trahi sa présence. Personne ne bougeait maintenant, ils attendaient que la nuit soit tombée. Pour lui, aucune importance, ils ne pouvaient se douter de *quel type* de fusil il disposait. On allait bien s'amuser. Et dire que ses camarades s'étaient moqués de lui quand il avait demandé à son père de lui offrir, pour ses dix-huit ans, un SB-04. En effet, à quoi aurait pu servir un fusil thermique à un gradé subalterne de la police ? C'était un cadeau hors de prix, et, de toute façon, il n'était pas réglementaire de patrouiller avec cette arme. Il ne l'avait jamais emmené en patrouille, mais il gardait son fusil sur son lieu de travail. Et, en fin de compte, qui avait raison ? Il allait s'en servir maintenant, et comment !

Le visage poupin, habituellement boudeur de Vali-Farad, rayonnait de bonheur. Sur ses lèvres, que soulignaient des moustaches encore trop clairsemées pour être taillées, errait un sourire béat. Il venait à peine de se résigner aux directives draconiennes de son père : pas d'opérations dans le ghetto, pas de chasse aux maquisards tant qu'il n'aurait pas reçu la formation adéquate. Et, avant de suivre cette formation, il fallait encore s'embêter tout un an comme simple contractuel, même si c'était dans un quartier chic, ce qui fait quand même bien dans un CV. D'ailleurs, les ambitions de Vali-Farad dépassaient de beaucoup la simple traque des maquisards en France. Il rêvait d'aller combattre dans le Dar al-Harb[100]. En effet, la guerre sainte n'était-elle pas suspendue que provisoirement ? Tu parles, la bombe ! Il suffirait de l'extorquer, cette bombe, aux mécréants et puis de repartir en guerre encore et encore…

[100] Territoire de la guerre (arab.). NdT.

Depuis toujours, Vali-Farad rêvait de combattre les infidèles. A l'âge de treize ans, il avait constitué avec ses copains une petite « brigade ». Les gamins avaient arrêté leur choix sur le ghetto d'Austerlitz. Ils avaient réussi à s'amuser seulement cinq fois, mais ils s'en étaient donné à cœur joie. D'abord, et c'était une idée de Vali-Farad, ils cernaient une maison en pleine nuit et se mettaient à pousser des grognements de cochon devant les portes et sous les fenêtres. C'était génial, les kafirs sont bien des porcs, n'est-ce pas ? Les lieux une fois reconnus, ils faisaient irruption dans le logis sans distinguer – comme l'auraient fait de véritables fidèles – ce qui était autorisé de ce qui ne l'était pas. Ils avaient envie de se défouler et, après tout, les kafirs n'ont pas le droit d'exister en ce monde ! Ils cassaient carrément la vaisselle, sautaient sur les lits pour les défoncer, pelotaient les femmes, surtout les filles de leur âge car ils redoutaient quelque peu les adultes. Par contre, déchirer le pyjama d'une fille qui hurle et qui griffe, c'était jouissif. Ils n'osaient pas aller jusqu'au viol, dissimulant derrière des plaisanteries leur appréhension d'échouer et de perdre la face devant les copains. Ils n'étaient encore que des jeunots. Les kafirs adultes le comprenaient aussi d'une certaine façon. Ils se contentaient de les attraper par les bras, de leur faire la morale, de les menacer, sans aller jusqu'aux coups. Ils se doutaient bien, ces ordures, qu'on n'allait tuer ni violer personne ! Mais, tout de même, quel plaisir de leur filer entre les pattes avec des cris de sauvages et de s'éparpiller dans toute la maison. Va-t-en mettre la main sur six galopins dont l'un crache dans les casseroles, l'autre pisse sur le tapis, le troisième casse les vitres à coups de gourdin, le quatrième court après la fille de la famille, le cinquième saute à pieds joints sur une pile de hardes arrachées à la penderie et le dernier assiste au spectacle en faisant des grimaces….

L'affaire fut vite ébruitée. Les copains n'hésitèrent pas, bien sûr, à donner le nom du meneur dont la responsabilité – en tant qu'aîné – était évidente. Il leur en cuisit, mais modérément. Pour Vali-Farad, il était clair que, même si son père jugeait nécessaire de réprimer les pulsions de son fils, il n'en reportait pas moins sur lui ses plus grands espoirs. Maintenant, bien sûr, il avait mûri, s'était rangé. Il s'était sincèrement résigné à se morfondre, et, soudain, cette divine surprise. C'est vrai que les maquisards n'allaient pas faire long feu, mais il aurait tout de même le loisir de faire quelques cartons. Et il n'y avait aucune inquiétude à se faire : la mosquée était imprenable, les défenseurs tiendraient facilement jusqu'à l'arrivée des renforts. Vali-Farad tira de sa poche une friandise au chocolat qui tombait à pic.

*
**

Un grand merci à vous, vénérables architectes, aimables tailleurs de pierre de n'avoir ménagé ni votre temps, ni votre peine pour doter la cathédrale de son décor sculpté foisonnant ! Si vous aviez été des adeptes convaincus du classicisme, rien que de penser aux à-plombs qu'il resterait encore à escalader fait froid dans le dos ! Néanmoins, Eugène Olivier avait été, à deux reprises, sur le point de dévisser. Mais il n'avait même pas eu le temps de prendre peur. La première fois, il avait trouvé un appui pour le pied, et, la seconde, une prise commode. Ce n'était pas pour rien qu'il avait passé, quand il était gosse, des journées entières à crapahuter sur les ruines des monuments de banlieue.

Ses mains déchirées laissaient sur la pierre des traces de sang. Il avait été bien inspiré de ne pas enlever ses baskets. Même si, nu-pieds, on sent mieux la moindre aspérité, il lui aurait été insupportable d'avoir maintenant les pieds dans le même état que les mains. Il avait de quoi être fier, tout de même, peu de gens auraient été capables de grimper sur le

toit de la cathédrale dans les mêmes conditions que lui. Mais pour les fanfaronnades, on verrait plus tard !

*
**

Brisseville laissa retomber ses jumelles : on voyait très bien à l'œil nu que les choses sérieuses commençaient de l'autre côté de la barricade. On avait mis en branle les gros engins de déblaiement : bulldozers, super tracteurs. Il fallait s'y attendre. Pour les voitures de pompiers, c'était bien vu. Mais de quelle utilité seraient-elles ?

« Cette fois, on y est » souffla un jeune inconnu, couché à côté de Jeanne. Comme fasciné, il observait un bulldozer qui s'approchait de la première ligne des barricades.

« C'est pas trop tôt, pouffa Jeanne. Ils ont dû se torturer ce qui leur tient lieu de cervelle pour en arriver là ! Pourquoi est-ce que nous économisons les cartouches ? ».

Le bulldozer progressait lentement vers l'enchevêtrement des carcasses de voitures. Jeanne pouvait voir maintenant, à travers les vitres de la cabine, le visage gris de peur du conducteur black. Il faut croire qu'ils ne fabriquaient pas de cabines blindées.. Le godet gigantesque de la pelleteuse s'abattit brutalement sur la Citroën qui gisait, les roues en l'air.

Par bonheur, Jeanne eut le temps d'entrouvrir la bouche, avant que la déflagration ne vint frapper durement ses tympans, ce qui en adoucit le choc. Les mines dissimulées, qui truffaient de bas en haut l'amas métallique, explosaient les unes après les autres. Les réservoirs d'essence prirent feu instantanément, et pour commencer, celui du bulldozer qui avait été renversé sur la chaussée. La muraille de flamme qui s'élevait maintenant vers le ciel interdisait de voir les pertes subies par l'ennemi. Mais, à en juger par le vacarme ambiant, les grincements, les grondements et les cris d'effroi, le résultat était encourageant.

Et littéralement dans la seconde qui suivit, une nouvelle série de détonations assourdissantes se fit entendre sur l'autre bras de la Seine, à peine atténuée par la distance. Et puis, à nouveau de ce côté-ci, mais plus à l'ouest.

Jeanne riait sans même remarquer qu'elle versait aussi des larmes de bonheur.

« C'est classe ! c'est vraiment classe ! Hé, tu as pigé qu'ils avaient reçu l'ordre d'attaquer tous les ponts à la fois ? ».

« Par parenthèses, je m'appelle Arthur », dit le jeune homme en tendant la main.

« Jeanne ».

« Dites, vous n'avez pas de blessés ? ». C'était Michelle, la petite Africaine. Elle portait cette fois une robe rose pâle ornée de feuilles d'érable argentées ce qui jurait quelque peu avec l'énorme sac de soins d'urgence qu'elle traînait sur l'épaule.

« Pour le moment, rien à signaler, répondit Jeanne. Ecoute, tu aurais pu, au moins aujourd'hui, t'habiller comme tout le monde. C'est à pleurer de voir comme tu sautilles sur tes talons-aiguilles ! ».

Michelle leva le menton d'un air résolu.

« Et s'il faut aujourd'hui donner sa vie pour Notre Seigneur Jésus ? ».

« Quel rapport avec les talons-aiguilles ? ».

« Pour une telle fête, on sort ses plus beaux habits ».

Jeanne fit l'étonnée.

« C'est sans doute pour ça que, même dans le ghetto, tu étais si bien pomponnée ? ».

« Bien sûr, chaque jour pouvait devenir mon jour de fête. Excuse-moi, j'y vais, puisque chez vous tout est OK ».

Jeanne ne put s'empêcher de l'accompagner d'un petit sifflement admiratif. Elle se sentait loin d'une telle piété.

*
**

« Bon, pour quelques « Stinger », passe encore, mais les mines, d'où les sortent-ils ? D'où sortent-ils ces mines ? Des mitraillettes, des fusils, on peut à la rigueur l'expliquer ! Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils vont encore nous sortir, et d'où le tirent-ils ? ».

La voix du général s'enrageait dans le combiné comme un fauve dans sa cage.

« Je ne pense pas tout de même que ça vienne de Russie, répondit Kassim avec lassitude. Et puis, mon général, ce n'est sans doute pas le meilleur moment pour engager une enquête judiciaire. Mais il doit y avoir quelque part un dépôt d'armes qui a été sérieusement dévalisé ».

« On est en train de contrôler l'état des stocks. Il faudrait au moins savoir ce que nous mijotent encore les kafirs. Et l'imam Movsar-Ali, il a cessé d'appeler ? ».

« Exact, mon général ». Cette réponse sembla rassurer le général.

« Ce n'est pas plus mal comme ça. Même si ça doit faire scandale, je n'ai pas l'intention de mobiliser des tas de soldats pour le sauver à tout prix. Le personnel des mosquées n'est pas de mon ressort ».

Kassim rit sous cape. Le général n'était pas français, mais issu d'une famille aisée installée à Paris depuis quatre générations. Il ne se serait jamais permis de tenir des propos aussi équivoques en présence d'un autre Arabe.

« Il y a beaucoup de pertes ? ».

« Difficile à évaluer pour le moment. Mais elles sont significatives tant pour le matériel que pour les hommes ».

« Quels sont vos plans ? ».

« On s'est replié à distance de sécurité. Les hommes du génie calculent la façon d'enfoncer ce qui reste du barrage avec le minimum de pertes. Il serait dangereux d'engager les sapeurs qui devraient travailler sous le feu de l'artillerie. Plus vite les mines exploseront, plus vite les barricades seront anéanties par les flammes. Les maquisards n'auront gagné que quelques heures ».

*
**

« Nous ne gagnons que quelques heures, dit La Rochejaquelein à Sophie, mais, dans la situation où nous nous trouvons, ce n'est pas si mal que ça. Sophie, j'ai eu vent d'un bruit assez stupide qui est en train de se répandre… ».

« Plus tard, Henri, plus tard. On n'a pas la tête à ça pour le moment. Les forces mises en action sont bien plus importantes que prévu. Il faut s'attendre à des pertes sévères lorsque les barricades auront fini de brûler ».

*
**

Quand la pétarade avait éclaté, Eugène Olivier se trouvait assis, le dos appuyé à la dentelle de pierre. Il tentait de vérifier s'il ne s'était pas sérieusement foulé le poignet. Il avait du mal à y croire : la première phase du combat venait de s'engager. L'assaut était donc imminent. Il fallait faire vite. Encore heureux que son poignet fonctionne normalement, même si ça faisait un peu mal.

Une odeur âcre de cramé avait étouffé les effluves printaniers et les exhalaisons humides du fleuve. Dans l'air tourbillonnaient d'épaisses particules de suie, aussi denses qu'une pluie de confettis à la noce du diable. Elles se déposaient sur les flammèches roses des marronniers, sur la robe de soie de Michelle qui se penchait au-dessus de Brisseville, lequel, plié en deux, était assis par terre, le corps secoué par les effroyables convulsions de l'asphyxie. Michelle tremblait de peur en lui faisant sa piqûre, une simple sous-cutanée heureusement. Mon Dieu, même elle avait la gorge irritée, il fallait le transporter dans un endroit clos. Pourvu que la piqûre le soulage un peu…

*
**

Plus Eugène Olivier s'approchait de la galerie, plus il ralentissait l'allure. Il ne redoutait plus du tout de dévisser, mais de faire du bruit. Du calme, du calme, c'était encore trop vite.

Un coup de chance ! Le jeune flic, assis sur le sol de la galerie, somnolait en piquant du nez, son fusil posé juste à côté de lui. Eugène Olivier rampait, s'interdisant même de

respirer. Il ploya le buste, tendit la main et, avec une infinie prudence, une insoutenable prudence, il serra entre ses doigts le canon de l'arme. Il fallait maintenant tirer, tirer vers le haut, comme un chat qui pêche un poisson rouge dans un aquarium. Encore un peu, et il pourrait s'aider de l'autre main, ce serait plus sûr, le fusil étant trop lourd pour que l'on pût longtemps le soulever du bout des doigts.

Ah, la poisse ! Son poignet droit venait d'être traversé par une douleur fulgurante. Il ne lâcha tout de même pas sa proie, mais la crosse vint frapper la pierre avec un bruit qui le trahit.

« Oh, oh, oh !! ». Le jeune policier, les yeux encore égarés par le sommeil, sursauta, et se mit à tirer la crosse de toutes ses forces. Comprenant qu'il allait devoir lâcher prise, Eugène Olivier sauta dans la galerie, ou plutôt se jeta de son haut sur le flic.

Le fusil, devenu inutile pour l'un comme pour l'autre, tomba avec un bruit mat. Inutile tout autant que le revolver d'Eugène Olivier et le pistolet de son adversaire, inaccessibles dans leurs étuis respectifs. Ils luttaient corps à corps, se pressant contre la pierre, s'efforçant de ne pas relâcher l'étreinte, même un instant.

« Kafir, salaud, porc », haletait le policier, la respiration sifflante.

Eugène Olivier se battait en silence. Il avait assez de professionnalisme pour ne pas se permettre de gaspiller son souffle de façon aussi improductive. Le gars se révélait costaud, bien découplé, bien nourri. Il pesait dix bons kilos de plus qu'Eugène Olivier, et il était parfaitement conscient de cette supériorité.

« Je vais te mettre en bouillie, sale kafir ! Tu ne vaux même pas la balle pour te tuer, ce serait trop beau pour toi ! Je vais t'égorger de mes propres mains ! Tu vas te fendre d'un grand sourire qui ira d'une oreille à l'autre ! ». Le flic était visiblement mortifié qu'Eugène Olivier ne réplique pas aux invectives qu'il éructait en crachant des postillons répugnants entre ses lèvres pulpeuses et vermeilles.

Insensiblement, par petits mouvements successifs, Eugène Olivier ramenait son menton contre sa poitrine. Il étreignit son adversaire plus énergiquement, comme pour relancer le combat et releva brutalement la tête qui alla percuter le menton du policier, peut-être moins violemment qu'il n'y paraissait. Mais, sur le coup, celui-ci se tordit de douleur, ses muscles se débandèrent et il relâcha son étreinte. Eugène Olivier s'accroupit brusquement, saisit le musulman aux jarrets, rassembla ses dernières forces, se releva sans desserrer sa prise, souleva le corps et le fit basculer sur la rambarde à hauteur des épaules. Et là, il se mit à pousser…

« Non !! ». La tête du policier pendait dans le vide, mais il faisait des efforts désespérés pour glisser en arrière, vers l'intérieur. Eugène Olivier pesait sur lui de tout son poids et poussait, poussait de toutes ses forces. « Fais pas ça !! Fais pas ça !! Mon père va t'écorcher vif, il va te planter sur un pal, arrête, crétin, tu ne sais pas qui est mon père, il peut… ».

Un dernier effort et le corps plongea en avant si impétueusement qu'Eugène Olivier eut à peine le temps de lâcher prise. L'écho faisait rebondir le cri et le corps pirouettait dans sa chute à la façon d'un mannequin de bois déjà privé de vie.

Des paillettes éblouissantes dansaient devant les yeux d'Eugène Olivier, le sang cognait follement dans ses tempes.

Une sonnerie maigrelette et ridiculement martiale retentit à proximité. Elle lui sembla tout droit sortie de son rêve délirant. Un petit mobile à clapet, du genre haut de gamme, dont l'existence avait si malencontreusement échappé à l'imam Movsar-Ali, gisait à ses pieds, tombé à terre au cours de la bagarre. Il pouvait bien sonner, que le diable l'emporte. Les paillettes lumineuses commençaient se raréfier devant ses yeux. Et puis non, il ne pouvait pas ignorer cet appel. Ceux d'en bas auraient-ils compris ce qui venait de se passer ? Il fallait en avoir le cœur net. Eugène Olivier ouvrit le téléphone.

« Allo ? ».

« Vali-Farad ? Comment ça se passe pour vous, tout va bien ? Eh là ! Qui est à l'appareil ?! A moi, vite, quelqu'un de la mosquée ! Appelez mon fils ! ».

« Vali Farad n'est pas disponible. Il est très pressé ».

Eugène Olivier referma le mobile d'un coup sec et regarda vers le bas. Vali-Farad, puisque c'est ainsi que se nommait cet enflé, n'avait plus à se presser nulle part. Son corps, minuscule vu d'en haut, gisait sur le sol, les jambes et les bras désarticulés.

Depuis les ponts, tous sans exception, montaient vers le ciel des tourbillons gigantesques de fumée noire. Les eaux argentées de la Seine miroitaient calmement. Jadis, à l'endroit où se trouvait Eugène Olivier, une maîtresse cloche était suspendue. Elle avait aujourd'hui disparu, mais même sans elle, il était bon d'être là et le coup d'œil sur l'immensité des toits de Paris restait fabuleux. Hélas, pauvre gargouille décapitée ! Tu étais autrefois une Chimère…. Avec quelle audace tu t'élances encore vers le firmament, Notre-Dame ! Quelle joie, sur cette galerie haute, de sentir le vent jouer dans ses cheveux et de respirer à pleins poumons.

Eugène Olivier souleva le fusil avec précaution. C'était un objet superbe qu'il aurait tout le loisir d'admirer, car l'assaut de Notre-Dame ne serait pas donné avant le crépuscule. Il lui faudrait donc patienter ici quelques heures encore. A la nuit tombante, il descendrait par ce fameux escalier à vis dont il avait tant entendu parler depuis qu'il était gosse. S'il jouait de malchance, on le liquiderait avant qu'il ait pu venir à bout du verrouillage intérieur. Mais la chance pouvait très bien lui sourire. Dans ce cas, il ouvrirait les vantaux du portail du Jugement Dernier pour livrer le passage aux siens. Bien sûr, d'un point de vue strictement pratique, il pourrait tout aussi bien ouvrir l'un ou l'autre des portails latéraux. Cela ne ferait aucune différence, mais il préférait le portail central. Car, dans un certain sens, le Jugement Dernier avait déjà commencé.

Chapitre 17.

L’assaut au cœur de l’assaut.

Les flammes léchaient encore les carcasses calcinées des voitures, mais le rideau de fumée s’était déchiré, usé non par les ans comme les vieilles tentures, mais effiloché en quelques heures, au point de devenir translucide. On voyait converger les détachements militaires qui se préparaient à donner l’assaut. On distinguait déjà les éternelles kalachnikovs et les casques blindés qui étincelaient au soleil.

« Et nous n’avons même pas de gilets pare-balles, pensa avec amertume La Rochejaquelein. C’est inconcevable, comment un dépôt d’armes peut-il être dépourvu de gilets pare-balles ? On y a trouvé pourtant des trucs invraisemblables comme des serviettes parfumées à l’eau de Cologne ! ».

« Attendez-vous, d’une minute à l’autre, à une charge si violente que vous en aurez le souffle coupé, dit Sophia en verrouillant la culasse de son revolver. Mais il n’y a pas de nigauds parmi vous, pas vrai ? Vous comprenez bien qui doit être éliminé en priorité ? ».

« Les gradés » marmonna, en pouffant de rire, un adolescent qui dévorait Sophia d’un regard adorateur.

« Et moi qui commençait à redouter que certains n’aient pas tout pigé ! » Un sourire passa dans les yeux singuliers de Sophie. « Privée de son commandement, une armée n’est plus qu’un troupeau ».

Le gamin rayonnait :

« On va tout faire pour les transformer en troupeau de moutons, eux qui les aiment tant ! »

« Très bien. Henri, je vous passe le commandement. Je participerai à la défense comme simple soldat. La nuit va commencer à tomber dans une heure. C’est le moment de se préparer à déloger les flics de Notre-Dame ».

La Rochejaquelein acquiesça d’une inclinaison de tête, avant de coller un œil à la mire de son fusil. Retentit alors le premier coup de feu. Ce fut, comme toujours, la pierre qui déclenche l’avalanche. Et l’avalanche s’abattit.

*
**

Abdoullah faisait tous ses efforts pour se glisser au dernier rang, dans le dos des autres assaillants. Si on lui avait dit, il y a seulement une semaine, le tour épouvantable qu'allait prendre sa petite vie tranquille et bien réglée, il aurait éclaté de rire et décidé qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie !

Privé de bienfaiteur, Abdoullah n'avait plus personne maintenant pour l'extraire de cette masse anonyme qui courait à découvert sur le pont, au devant des mitraillettes crépitantes ! Son tour était venu de salir son uniforme en l'accrochant à la ferraille encore brûlante. Il allait falloir, à l'instant, plonger sous la carcasse du bulldozer et ressortir en rampant dans un espace nu, derrière les autres peut-être, mais, quand il émergerait de sous le couvert salvateur du métal chaud, il aurait franchi une limite irréversible…Marche ou crève, il était déjà dans l'engrenage….Tiens, sur le côté, une portière était ouverte. Celle de la cabine écrabouillée d'un camion. On aurait dit le crâne d'une baleine ou d'un morse. Qui irait jeter un coup d'œil là-dedans ! Abdoullah se glissa en force à l'intérieur, lacérant son uniforme. Il était temps. Au même instant, le soldat qui le suivait, jurant et soufflant, le dépassait en rampant. Et voilà qu'il avait déjà bondi sur l'asphalte nu, à la place d'Abdoullah qui s'apprêtait, quant à lui, à rester planqué dans sa cachette aussi longtemps qu'il le faudrait.

*
**

Les nouveaux assaillants butaient contre les corps de ceux qui étaient tombés. Les cadavres s'amoncelaient surtout au pied des barricades encore fumantes.

*
**

Ne serait-ce pas le moment d'envoyer les tracteurs, pensa Kassim. On pouvait maintenant dégager sans problème ce monceau de ferraille. Son escalade causait trop de pertes humaines. Mais, étrangement, il tardait à donner les ordres nécessaires.

*
**

Grâce à Dieu, nous ne manquons pas de cartouches, pensa La Rochejaquelein. Mais d'où affluaient tous ces hommes ? C'était à croire qu'ils avaient mobilisé des contingents de province.

On déplorait déjà des blessés. C'étaient les chrétiennes des catacombes qui allaient les récupérer sur les ponts pour leur prodiguer les premiers secours. Tâche dont elles s'acquittaient avec assez de compétence, car, dans les ghettos, on manquait de médecins. Les mères de famille avaient pris l'habitude de ne compter que sur elles-mêmes. Mais un observateur extérieur au tourbillon insensé de cette fourmilière aurait pu remarquer que certaines femmes n'étaient pas occupées à panser des plaies. Comme les autres, penchées au-dessus de corps allongés sur le sol, elles se tenaient à genoux, immobiles, la tête inclinée, un chapelet entre leurs mains jointes. La prière une fois dite, elles se relevaient précipitamment, baisaient au front le corps sans vie, et se hâtaient vers les barricades.

Michelle aussi se hâtait, secouée de sanglots, essuyant de la main les larmes qui ruisselaient sur son visage. Elle avait les doigts engourdis et douloureux. Durant plus d'une heure, elle avait serré les mains de Philippe-André Brisseville dans les siennes, avant qu'il n'expulse dans un spasme incroyablement douloureux son dernier soupir. Après quoi, ses lèvres bleuies étaient devenues violettes et, sur son front, les veines gonflées avaient noirci. Ses poumons n'avaient pas résisté à la fumée et aux émanations toxiques du brasier. Comme il avait souffert, ce pauvre monsieur Brisseville !

Ce ne fut pas le cas de Michelle. Elle trébucha soudain sur ses talons-aiguilles, s'affaissa d'abord sur les genoux, puis tomba sur le dos, le tout en moins d'une minute.

« On peut trouver, peut-être, ce qu'il faut dans son sac. Tu piges quelque chose à la médecine ? ». Un adolescent de quinze ans, qui occupait avec Jeanne une position de défense depuis le début des combats, Arthur, avait bondi vers Michelle écroulée au pied de la barricade.

« Plus besoin de piger quoi que ce soit ». Jeanne appuya délicatement, mais sans précautions inutiles, la tête bouclée de Michelle contre la racine d'un platane. « Regagne ton poste de tir et ne te fais pas de souci. Pour elle, c'est un jour de fête ».

*
**

La première attaque s'était soldée par un échec. Les maquisards tiraient maintenant dans le dos des fuyards, et, bientôt, ce fut de loin, juste par mesure d'intimidation. Sur le pont, il n'y avait plus un seul soldat en uniforme bleu qui se tînt sur ses deux jambes.

« Nous avons encore quelques heures devant nous ». La Rochejaquelein s'essuya le front d'un revers de main, ce qui lui donna tout d'un coup la tête d'un fêtard le jour de Mardi-Gras. « Sainteville, méchant petit cochon, arrête de me fourrer ce miroir sous le nez. Revisse le plutôt à sa place, on en a besoin pour des choses plus sérieuses. Et puis, tu ferais mieux de te regarder. Ah, j'y pense, Maurice, tu sais où sont entreposées les boîtes d'aliments pour chiens ? Tu devrais y envoyer quelqu'un. M'est avis qu'il ne serait pas inutile d'en disposer encore quelques unes dans cette ferraille calcinée ».

« Je m'en occupe, La Rochejaquelein. Arthur ! Ramène du dépôt cinq ou six mines de plus ».

Ayant accompagné du regard le gamin qui démarrait en trombe, Maurice Loder décida de ne pas perdre de temps. Disposer les mines à même des carcasses de voitures noircies, sur lesquelles le moindre fil électrique se distingue nettement, lui semblait risqué. Autant rechercher, en attendant, un endroit plus discret.

La kalachnikov à la bretelle, Maurice escalada les tas de sable et de ciment. Sur le pont, il n'y avait plus que des cadavres d'ennemis. De la charogne pour les corbeaux, pensa-t-il.

Parvenu tout près de la casse improvisée, Maurice se mit sur le qui-vive. Venu du fond de l'amas de tôles, il avait perçu comme un frémissement et entrevu un bout d'étoffe

bleue. Un individu tentait de s'extirper de l'enchevêtrement, pour filer naturellement en direction de la Seine.

« Ecoute, ordure ». A tout hasard, Maurice s'adressa à lui en sabir français. « Pour sortir, tu vas sortir, mais pas de ce côté, plutôt de l'autre. Et ne t'avise pas de faire un geste douteux ou d'essayer de tirer. De toute façon, tu ne peux pas me voir depuis ta niche carbonisée, mais moi, au moindre mouvement, je te transforme en passoire ».

Abdoullah s'extrayait lentement, très lentement de sa cachette pour retarder au maximum le moment de l'inévitable rencontre, mais il n'osait pas ruser avec le maquisard. Il avait beau lambiner, le temps filait à toute allure. Ses bottes touchèrent l'asphalte, et il fallut bien abandonner cette planque providentielle.

Il ne restait plus qu'à le livrer aux supérieurs pour le soumettre à un interrogatoire, bien que l'envie fût grande de le cribler de balles sur place. Mais, dans le temps, semblait-il, on baptisait « langue » des types comme ça, et on les jugeait précieux.

« Mau- Mau- rice ! » s'exclama la « langue » d'une voix plaintive qui tremblait de joie.

Le visage de Loder, devenu gris, se pétrifia. Lui-même, en frissonnant des pieds à la tête, se mit à scruter du regard sa nouvelle capture.

« Rends toi compte, Maurice, j'étais chauffeur », dit Abdoullah que la jubilation rendait volubile. « Oui, chauffeur ! Et, sans crier gare, ils m'ont enrôlé dans l'armée, et, en plus, pour m'envoyer ici ! Je ne voulais pas, tu sais bien toi, Maurice, que jamais de la vie je n'aurais voulu une chose pareille ! ».

« Je sais, tu tiens trop à ta peau ». Loder parlait d'une voix blanche. « Mais voilà, elle va en prendre un sacré coup, ta peau. Au moment où tu passais chez les salauds, ils emmenaient maman à la fosse commune ».

« Mais qu'est-ce que je pouvais y faire ? C'est elle qui ne voulait rien entendre, elle ne voulait pas ! Elle s'est entêtée à refuser l'islam ! Maurice, tu ne vas pas me tuer, dis ? Tu es mon frère, souviens-toi ! ».

« Il y a frère et frère. Il ne t'est jamais venu à l'esprit que, dans certains cas, Abel pouvait tuer Caïn ? ».

« Pas ça, Maurice ! Maurice, pas ça ! Tu sais bien que nous sommes frères, toi et moi ! ».

« Frères…. ». Le visage décomposé de Loder faisait peur à voir, mais il parlait d'une voix lente et posée, comme quelqu'un qui se concentre sur un épineux problème de conscience. « Peut-être, en effet, Abel et Caïn n'ont rien à voir dans cette affaire. C'est vrai, Caïn s'appelait Caïn et Abel, Abel. Ce sont des évidences difficiles à nier. Mais moi, je n'ai jamais eu de frère portant le nom d'Abdoullah. Non, nous ne sommes pas frères ».

« Ne me tue pas ! ».

« Je ne vais pas te tuer. Si tu avais été mon frère, je l'aurais fait sans doute. Mais là….Non, je vais te conduire où il convient. Mais ne te fais pas trop d'illusions, en fin de compte ça m'étonnerait que quelqu'un ait pitié de toi. Il faut que les choses suivent leur cours, dans l'intérêt de la cause. Le reste m'est indifférent. Allez, ouste ! ». Et Maurice donna une bourrade dans le dos de son prisonnier avec le canon de sa mitraillette.

*
**

Avec son trophée à la bretelle, Eugène Olivier dévalait l'escalier de pierre en spirale qui l'aspirait comme le tourbillon d'un entonnoir. Il pensait, avec une pointe d'envie, que son grand-père Patrice avait gravi ces marches plus de cent fois. Il aurait été curieux de savoir s'il savait aussi sonner les cloches, au moins un peu. Lui, à sa place, c'est sûr qu'il aurait tout fait pour apprendre.

*
**

« Ils passent à l'attaque ! Ils vont nous donner l'assaut ! ». En quelques heures, la voix de l'imam Movsar-Ali s'était complètement éraillée. « Ils attaquent ! Les maquisards attaquent, les kafirs attaquent ! Et ces fils de Satan, là-bas, à l'Etat-major, au gouvernement, sont encore incapables de rien entreprendre ! ».

« Mais les nôtres aussi attaquent, très honorable Movsar-Ali » s'enhardit à faire observer un jeune gardien de la vertu. « D'ici, on entend bien qu'on se bat ».

« Les nôtres attaquent ?! Tu veux dire qu'ils ont battu en retraite dès que le jour est tombé, et, depuis, pas un seul coup de feu ! Et c'est précisément le moment que les kafirs ont choisi pour nous tomber dessus ! ».

Décidemment, l'imam de la mosquée Al-Franconi n'était pas d'humeur à écouter des paroles de réconfort.

*
**

« J'aimerais bien savoir où est passé le fameux *sniper* au fusil thermique », lança gaiement Paul Germy au moment où il courait à découvert, lors d'une sortie de routine.

Bien sûr, les balles crépitaient sur les pavés, mais seuls les ricochets étaient à redouter, car, dans la nuit, les assiégés tiraient au hasard.

« Pourquoi, il te manque ? ».

« Pas vraiment ! ». Paul ne savait même pas à qui il venait de répondre, mais c'était sans importance.

Roger Moulinier tira une grenade de sa poche.

« Je vais tout seul jusqu'à la façade ! Vous allez voir, je vais vous ouvrir les portes dans la plus pure tradition britannique des majordomes stylés ! ».

*
**

Il ne lui restait plus que quelques marches à descendre. Tout allait dépendre de la chance. Les antiques verrous intérieurs étaient coulés dans le bronze, et les vantaux taillés dans un bois de chêne si solide qu'il aurait fallu être idiot pour songer à les barricader davantage. Dans quelques secondes, il allait pouvoir ouvrir tout grand le portail. Ce n'était qu'une question de chance.

Roger Moulinier fixait sa grenade au battant du portail. Voilà qui était fait ! Il détala aussitôt le long du mur, en prenant ses jambes à son cou, c'est le moins qu'on puisse dire ! Une explosion retentit.

*
**

Movsar-Ali, recroquevillé sur un divan du salon, voyait s'écrouler avec horreur la pile de livres édifiée derrière la fenêtre. Il y a une minute, elle servait encore d'abri au policier embusqué là avec son fusil. Mais, dans la mosquée, il y avait maintenant beaucoup moins de policiers et de fusils que de fenêtres. Ces livres n'étaient pas tombés tout seuls. Leur chute fut immédiatement suivie par l'apparition d'un maquisard sur le rebord de la fenêtre. Lequel, sans accorder un regard à l'imam, jeta un coup d'œil circulaire, puis se pencha vers l'extérieur pour tirer à lui un deuxième homme, vraisemblablement celui qui l'avait aidé à se hisser en le prenant sur ses épaules. Ils sautèrent ensemble sur le plancher de l'appartement.

Ici et là, dans la pénombre de l'énorme édifice, des coups de feu claquaient en salves désordonnées.

*
**

En entendant le fracas de l'explosion, Eugène Olivier, oubliant toute prudence, déboula de la cage d'escalier. Il faillit recevoir sur lui les battants qui s'effondraient du portail du Jugement Dernier. Roger Moulinier se tenait dans l'encadrement béant.

« Lévêque !! Mais d'où sors-tu ?! Tu n'étais pas avec nous dans le commando d'assaut ! ».

« Et ça, tu l'as vu ? » répondit Eugène Olivier en brandissant son trophée.

« D'accord, je comprends maintenant la disparition du *sniper* ! Et nous qui nous torturions les méninges ! ».

Roger épaula : un groupe de cinq ou six policiers se dissimulait dans une galerie latérale.

Notre-Dame était maintenant envahie par les maquisards, et, cependant les choses allaient moins vite que nécessaire. Les tréfonds de l'antique cathédrale recélaient trop de

recoins, autant de caches idéales qu'il fallait sonder. Les musulmans s'étaient retranchés dans les tribunes réservées aux femmes, dans les appartements de l'imam, dans le chœur et dans la crypte. Le plus facile – cela prit moins d'une heure – fut d'éliminer ceux qui trahissaient leur présence par des tirs. Mais, pour que la messe pût être célébrée sans problème, il fallait passer au peigne fin l'immense sanctuaire, comme une toison pouilleuse. Pendant longtemps, des tirs isolés et des cris retentirent encore ici et là, parfois à une demi-heure d'intervalle.

Le père Lotaire sourit à Sophia :

« C'est la première fois que je me retrouve ici pour de vrai ».

« Votre présence y est quelque peu prématurée, mon Révérend. N'oubliez pas que nous n'avons personne pour vous remplacer ».

« C'est la pire des tentations et la plus nuisible à l'âme que de se savoir irremplaçable quand, autour de soi, les autres risquent leur vie. Ne vous souciez pas de ma sécurité, Sophie. Je pense que le Seigneur désire cette messe. Et, dans ce cas, il me protégera. Inutile de prendre ce soin à notre charge ».

« Oui, comme on dit, il faut espérer en Dieu, mais garder sa poudre au sec ».

« Voilà bien une formule typique de l'hypocrisie protestante qui masque, en fait, l'incrédulité ».

La discussion en resta là : des maquisards sortaient du couloir intérieur en poussant devant eux six personnes. Trois hommes : l'imam et deux adolescents imberbes qui se serraient contre son importante personne, et trois femmes en parandja, dont l'une portait un enfant dans les bras.

« On n'a pas eu le cœur de liquider ces morveux, Sophie », dit un maquisard d'un certain âge que le père Lotaire voyait pour la première fois. On sait ce que vous allez dire, mais, peut-être, cette fois…. ».

« Vous n'aurez pas l'audace de me tuer, kafirs ! ». L'imam Movsar-Ali avait retrouvé toute son arrogance. « Je suis l'imam de la mosquée Al-Franconi… ».

« Tu te trompes sur toute la ligne ». Sophie tira son revolver de sa poche, et, avec un sourire glacial, l'appliqua contre la tempe de l'imam. Elle le maintint ainsi assez longtemps pour voir, dans les yeux noyés de graisse, l'assurance se muer en panique incoercible. « Tu sais à qui tu t'adresses, fils de chien ? Sophia Sévazmiou, c'est moi. Non, je te dispense de tomber sur tes genoux, encore qu'ils flageolent sérieusement. Rassure-toi, tu vois, je retire mon revolver. Tu peux essayer de te tenir sur tes deux guiboles, si tu préfères, naturellement. Je pense que tu as déjà pigé où réside ta première erreur. De l'audace, pour te tuer, on en aurait à revendre. Mais tu t'es trompé sur un deuxième point : tu es tout, sauf imam de la mosquée Al-Franconi ».

« Vous mentez, je suis l'imam, l'imam de la mosquée Al-Franconi, et ces personnes peuvent en témoigner. Je suis l'imam en personne ! Qui oserait se faire passer pour un

personnage aussi important, un personnage qu'on pourrait échanger, qu'il serait avantageux d'échanger contre…. ».

« Ferme la, et écoute encore ». Sophia souffla machinalement dans le canon de son revolver. « Tu n'es pas l'imam de la mosquée Al-Franconi, pour la bonne raison, qu'à partir d'aujourd'hui, il n'y a plus de mosquée portant ce nom. Tu n'es qu'un petit imam obscur au chômage ».

« Quoi ?! Comment ?! ». Les yeux de Movsar-Ali s'écarquillèrent et sa mâchoire se mit à pendre comme s'il voyait un revenant dont les os s'entrechoquaient, alors qu'en fait, il regardait le père Lotaire vêtu de sa soutane noire.

« Tu as bien entendu. Il en est ainsi, et pas autrement. Dorénavant, et pour toujours, ce sanctuaire redevient la cathédrale Notre-Dame ».

« Alors là, tu te fais des illusions, femme ! ». Curieusement, Movsar –Ali semblait résolu à oublier sa frousse, précisément au moment où elle se serait pleinement justifiée. Il ne pouvait la surmonter totalement, mais il essayait de la vaincre avec une réussite inégale. « C'est toi, femme, qui te trompes grossièrement ! Admettons que vous teniez le siège de l'île une semaine, disons même un mois ! Vous êtes cernés par toute la France ! Par la France soumise à la charia ! Tu t'imagines qu'on va tolérer que vous installiez ici votre nid de guêpes ? Il est bien vrai que les femmes sont sans cervelle, mais ceux qui les écoutent en sont dépourvus tout autant ! Vous avez vu un peu grand ! On va vous enfumer comme des rats et vous déloger d'ici à tous les coups. Et cet édifice redeviendra la mosquée Al-Franconi, il ne peut en être autrement ! ».

Sophia rangea son revolver dans sa poche.

« Cela se peut, et comment ! Notre-Dame ne sera jamais plus une mosquée. Maintenant, de quelle façon ce résultat sera-t-il obtenu, tu n'as pas encore à le savoir. Ainsi, ta dernière heure n'a pas encore sonné, sauf, bien sûr, si l'effort de comprendre le pourquoi du comment ne te provoque un coup de sang. Nous te rendons la liberté ».

« La liberté ? ». Sous le coup de l'émotion, l'imam était devenu verdâtre et ses jambes, à nouveau, se dérobaient sous lui.

« Oui. On va vous escorter, toi et toute ta smala jusqu'aux barricades, et là, on vous relâchera. Vous communiquerez aux autres la nouvelle du jour. Nul ne doit ignorer que s'en est fini de la mosquée. Qu'on célèbre, en ces lieux, la sainte messe. Que la croix a vaincu le croissant ».

Sophia fit un petit signe nonchalant de la main. Trois maquisards conduisirent les prisonniers vers la sortie. L'imam titubait. Il était soutenu d'un côté par l'une de ses épouses, et, de l'autre, par ses jeunes gardes du corps.

« Allez, vas-y, vas-y toi aussi ! ». Eugène Olivier encouragea d'un signe de tête la femme qui hésitait avec son enfant, en lui désignant de la main le groupe qui s'éloignait. Sans doute comprenait-elle mal le sabir français, ou peut-être se trouvait-elle encore sous le choc. « Personne ne te fera de mal, tu peux partir avec les autres ».

« Ecoutez….kafirs… » La femme s’exprimait en sabir français avec un drôle d’accent. « Et, est-ce que je pourrais… est-ce que je pourrais ne pas partir ? Vous n’allez pas nous tuer, n’est-ce pas ? J’ai entendu dire que vous ne tuiez pas les femmes et les enfants. Beaucoup me l’ont dit. Je ne sais presque rien sur vous, c’est-à-dire sur les kafirs. Je n’ai pas étudié. Je ne sais même pas lire. Mais, par contre, je peux travailler pour vous, je sais faire plein de ces choses que font les domestiques. Je vous jure, je ne rechigne pas à la tâche ! ».

« Et pourquoi ferais-tu ça ? », bégaya d’étonnement Eugène Olivier. « Tu es bien la plus jeune épouse de l’imam, pas vrai ? ».

La jeune femme fut secouée d’un haut-le-corps.

« C’est vrai… ».

« Ecoute-moi, fillette », dit Sophia avec une inflexion de voix étonnamment affectueuse. « Commence par enlever cette nippe ».

La jeune femme réprima un mouvement de recul, hoqueta un lourd soupir, puis aussitôt, d’un geste brusque, comme si elle se jetait à l’eau, arracha sa parandja.

On put alors se rendre compte qu’elle n’était pas seulement jeune, mais vraiment toute jeunette, gracile, avec des yeux bleus, des sourcils clairs et des cheveux blonds, presque blancs.

« Quel dommage de cacher un si joli minois ! Allez, dis-nous ton affaire, mais fais vite, nous sommes terriblement pressés ».

« Je ne pense pas qu’avec les kafirs, ça puisse être pire pour moi que chez les vrais croyants. Mes parents m’ont mariée à l’imam parce qu’ils voulaient à tout prix s’allier à un homme influent, mais lui…Voyez, madame, c’est mon fils. Regardez les jolis cheveux blonds qu’il a. Mon mari voulait…il voulait… ».

Sophia l’aida vivement à achever :

« Il voulait le faire passer pour un enfant du ghetto. Il pensait, si les choses tournaient mal, le sacrifier pour sauver sa peau ».

La jeune femme acquiesça imperceptiblement en serrant plus fort son enfant contre sa poitrine.

Sophia, sans avoir l’air de remarquer les regards qu’échangeaient ses compagnons, poursuivit :

« C’est un vieux truc à eux ! Evidemment, personne ne va t’obliger à les suivre. Lévêque, accompagne cette gamine au métro. Tu l’affecteras à un groupe d’évacués. Enfin, tu verras toi-même, sur place ».

« On y va ! ». Eugène Olivier, bien sûr, se souvenait qu’il ne fallait pas, par exemple, prendre la jeune femme par la main, au risque de l’épouvanter à mort. « Et puis, arrête de

trembler comme une feuille, tu parles d'une histoire, tu as prononcé le *talak* contre ton petit mari ! »[101]

« Une épouse ne peut pas prononcer le *talak* contre son mari », dit-elle avec un petit rire timide, tout en suivant Eugène Olivier vers les portes largement ouvertes. « Il n'y a que le mari qui puisse le faire ».

« Et voilà, toi, tu as su faire les choses à l'envers ! », sourit Eugène Olivier. « Bon, on y va au pas de course. Tu veux que je prenne le petit ? Il n'a pas l'air d'un poids plume ! Mais non, ne pleure pas, mon petit gars, tu n'as pas perdu ta maman, elle est là, à côté de toi. Après toutes ces péripéties, tu peux te considérer comme baptisé ».

*
**

L'un après l'autre, les maquisards quittaient la cathédrale pour regagner leurs positions. Sur place, il ne restait plus que six ou sept jeunes chrétiens des catacombes qui avaient accepté de prendre les armes, et de Lescure, que Sophie n'avait même pas vu entrer. De loin, elle entendit la voix du père Lotaire :

« Redonner à ce machin informe l'apparence d'un siège épiscopal, ça n'a aucun sens ! De toute façon, il n'y a pas d'évêque aujourd'hui parmi nous ! Je vous demanderais seulement d'évacuer la chose quelque part, le plus loin possible, pour qu'elle ne traîne pas sous nos pieds au moment de la procession. Richard ! Denis ! Arrachez ces micros de malheur, qu'ils aillent au….Pardonne-moi, Seigneur, je ne dirai pas où ! De Lescure, avons-nous assez d'encens ? ».

« Vous m'offensez, mon Révérend,, est-ce que je vous demande si vous n'avez pas oublié votre calice à la maison ? Grâce à Dieu, l'ancien autel est resté à peu près intact. Comme les néo catholiques s'en servaient pour poser des fleurs, les autres ont fait pareil, mais à la place, ils ont mis leurs livres. Sans doute n'avaient-ils pas compris qu'il s'agissait d'un autel, sinon, ils l'auraient mis en miettes ».

« Mon Révérend, qu'est-ce que je fais de ce fourbi ? Venez voir ! ».

Comme, visiblement, sa présence n'était pas indispensable, Sophia ne voulut pas se priver du plaisir de gravir l'escalier à vis pour admirer le panorama de Paris. L'effort en valait la peine, comme le garantissaient les guides touristiques lus dans sa jeunesse. Le spectacle était en effet à couper le souffle, même à cette heure où la ville baignait encore dans l'obscurité. Mais l'aube pointait déjà, les nuits d'été sont courtes. Non seulement on distinguait très bien les silhouettes des monuments qui se découpaient sur le fond d'un ciel nacré, mais aussi les artères parisiennes, pour l'instant asséchées comme le lit de torrents prêts à accueillir le flot humain.

Mais, au fait, les rues n'étaient-elles pas anormalement fréquentées à une heure aussi matinale ? Sophia, cramponnée à la balustrade de pierre fouillait intensément l'horizon du regard, déplorant d'avoir été épargnée par la presbytie sénile.

---

[101] *Talak*, voir note 14 , chapitre 1.

Oh, là, là, quelle poisse, mais quelle poisse tout de même ! Et dire qu'hier, ils avaient l'impression d'être submergés par les troupes ! Alors qu'on pouvait compter les régiments sur les doigts de la main !

Bref, tout était clair, maintenant. Ces enfants de salauds avaient peur de risquer leur artillerie, mais ils faisaient donner la chair à canon sans états d'âme ! C'est par le nombre qu'ils voulaient écraser, écraser au plus vite, car, en haut-lieu, on commençait à s'agiter, à s'énerver, à menacer…

Un objet brilla sous ses pieds. C'était un portable, providentiellement perdu là par quelque inconnu. Elle avait voulu s'en procurer un dans la journée, mais le temps lui avait manqué. Sans cette trouvaille, elle aurait dû maintenant redescendre quatre à quatre au risque de se rompre le cou. Elle appela.

« Heureux de vous entendre, Sophie ! répondit immédiatement La Rochejaquelein. Justement, je voulais prendre de vos nouvelles ! ».

« Moi, ce n'est pas de mes nouvelles que je voulais vous entretenir, mais des vôtres ! Henri, c'est le moment de sortir de leur cachette les mitrailleuses, les lance-grenades, l'artillerie…En un mot, il n'y a plus aucune raison de dissimuler tout notre arsenal ».

« Mais, dans ce cas, Sophie, ils vont, eux aussi, faire donner les canons ».

« Ils n'auront pas le temps. Ils n'ont même pas eu l'idée de les emmener sur le terrain ».

« Vous en êtes sûre ? ».

« Devinez où je me trouve actuellement, Henri ! Sur le toit de Notre-Dame ».

« D'où je conclue, au moins, que vous êtes saine et sauve ».

« En pleine forme ! ». Sophie rejeta d'un mouvement de la tête une mèche de cheveux que le vent avait rabattue sur son visage. « Je pense que, maintenant, l'église a été remise en état, autant que cela se peut dans les conditions actuelles. Nous avons encore besoin de moins de trois heures en tout et pour tout. Ils ne savent pas, Henri, qu'il nous faut, désormais, si peu de temps, et cela constitue notre seule chance. Je ne sais si nous aurons encore la possibilité de nous joindre. Dans deux heures et demie, vous devez donner le signal de la retraite… ».

« C'est bien noté. Dans deux heures et demie, nous commencerons à délester la ligne de défense ».

« Non, commencez déjà à la délester progressivement d'ici deux heures. Henri, la mêlée risque d'être terrible ! ».

« Nous tiendrons les ponts, n'ayez crainte, Sophie ».

« Je sais. Encore un mot, Henri… ».

« Oui ? ». Sa voix s'était soudain tendue.

« Ne gardez pas de moi un mauvais souvenir ». Et Sophie fit claquer le couvercle de son téléphone.

*
**

« Le plus vexant est que l'on ne peut rien faire, en si peu de temps, avec ces pataugeoires pour ablutions. Au moins, celles qui sont dans les tribunes, on ne les voit pas. De toute façon, on ne va pas réinstaller les grandes orgues. Et où irions-nous les dénicher ? ».

Le père Lotaire répondit à de Lescure :

« Dans la tradition grégorienne[102], la messe ne nécessite pas l'utilisation des orgues. A mon goût, cet instrument est d'invention bien trop tardive ».

« Comme les notes ovales que vous ne connaissez pas ? ».

« Pourquoi les connaître, quand tout est parfaitement clair avec les notes carrées »,[103] rétorqua ingénument le père Lotaire. Je n'ai jamais saisi pourquoi vous aviez besoin de cinq lignes pour faire une portée. Non, n'essayez pas de me l'expliquer, de toute façon, je n'y comprendrais rien. Alors, Sophie, vous avez contemplé à satiété le panorama de la capitale ? Nous allons commencer tout de suite ».

« Une minute ! ». Sophia fit un geste impérieux de la main. Le ton de sa voix obligea ses interlocuteurs à se figer, comme les personnages de *La Belle au bois dormant* : le cuistot, armé d'un couteau, arrêté dans sa course derrière un poulet, le marmiton, avec sa louche pétrifiée au dessus du feu, la servante, portant à bout de bras le tapis qu'elle secouait. En tout cas, le cierge, à peine libéré de son emballage, resta suspendu entre les mains de Lescure et Yves Montoux, chargé d'une pile de tapis de prière destinés au dépotoir, stoppa net devant les portes ouvertes.

« Nous sommes tout ouïe, Sophie », dit avec douceur le père Lotaire.

« Dans quelques minutes, l'ennemi va se lancer à l'assaut des ponts, poursuivit Sophie. Le choc sera tel, que, par comparaison, l'affrontement d'hier aura l'air d'une promenade de santé. Je comprends, je comprends parfaitement que beaucoup d'entre nous souhaiteraient assister à la messe d'aujourd'hui, à la messe de Notre-Dame, à cette messe qui témoigne de notre victoire. Peut-être qu'un homme de plus ou de moins ne pèsera pas bien lourd sur les barricades. Mais….Père Lotaire, combien de personnes doivent être, au minimum, présentes à l'office pour que la célébration puisse se dérouler normalement ? ».

---

[102] Le chant grégorien ou plain-chant, système de chant religieux mis au point au Moyen-âge dans l'Eglise occidentale. Selon la tradition, il a été institué par le pape saint Grégoire I le Grand (dit le *Dialoguiste*, 590-604). Au même titre que le latin, le chant grégorien est une composante essentielle de la messe traditionnelle.
[103] Les neumes (NdT).

« Il me faut un servant d'autel. Et il serait souhaitable qu'il y ait au moins un fidèle laïc. C'est là le *minimum minimorum* ».

« Il faut encore un artificier. Je n'ai pas besoin d'assistant pour ce travail. Comme je dois communier, j'assisterai obligatoirement à l'office, de sorte que je remplirai à moi seule la fonction de deux personnes. Ensuite, je le répète, une paire de bras supplémentaire ne changera rien à l'issue du combat, bien qu'il ne faille rien négliger. Je n'ai aucun droit à formuler des exigences. Je n'exige rien. A chacun de décider en son âme et conscience s'il doit ou non assister à la messe au moment où les autres se feront tuer. Cette décision appartient à chacun, et chacun en décidera pour lui-même. Vous pouvez commencer, mon Révérend ».

Thomas Bourdelet, comme un enfant, ne put réprimer un sanglot.

Yves Montoux grinça des dents :

« Pour ce qui me concerne, je retourne aux barricades. C'est vrai, ici, on n'a pas besoin de plus de trois personnes ».

« J'y vais, moi aussi ».

« Rien à dire, tout est clair ».

« Qu'il en soit ainsi. Roger, prends un homme avec toi et foncez vers le dépôt d'armes, dans le métro. Jusqu'à présent, nous ne pouvions prendre le risque de ramener prématurément à la surface nos charges de *plastit-n*. Maintenant, il n'y a plus une minute à perdre. La sentinelle de service est au courant et vous dira la quantité qu'il faut prendre. Tâchez de ne pas mettre plus d'une demi-heure ».

« D'accord ».

*
**

Après avoir confié l'ex épouse de l'imam à l'équipe d'évacuation, Eugène Olivier sortit en trombe du métro. Déjà, au moment où ils arrivaient, la fusillade avait commencé sur les ponts. Mais les détonations n'étaient plus les mêmes, maintenant, il faut croire que l'ordre avait été donné de mettre les mitrailleuses en action. Il fallait faire vite. Sur les marches, Eugène Olivier était tombé sur Roger Moulinier, accompagné d'un garçon des catacombes qu'il ne connaissait pas.

« Salut ! La messe a commencé ? ».

« Pas encore. Tu te rends compte, ça va être une messe de requiem ! », s'exclama le jeune garçon aux taches de rousseur.

« J'y serais bien allé, mais c'est vraiment pas le moment….Je file vers le Petit pont. Mais je voudrais être là quand le père Lotaire regagnera le métro. Personne ne sait quand il quittera la cathédrale ? ».

Ses interlocuteurs échangèrent un regard gêné.

« Fais pas l'idiot, Lévêque, réagit sèchement Roger. Et n'abandonne tes positions que quand tu en recevras l'ordre ».

« Et le père Lotaire ?! ». Eugène Olivier avait saisi d'une poigne d'acier le coude de Roger pour l'empêcher de s'éloigner ; « Moulinier, ne me cache rien ! ».

« Tu n'as vraiment rien entendu dire ? Le père Lotaire….et Sophie Sévazmiou…resteront à Notre-Dame jusqu'à la fin. Jusqu'au tout dernier moment. C'est eux qui en ont décidé ainsi. Et lâche mon blouson, Lévêque, je n'ai pas que ça à faire ».

Cette injonction était inutile, les doigts s'étaient desserrés d'eux-mêmes. Eugène Olivier prit la direction du Petit pont, d'abord à pas lents, puis en accélérant au fur et à mesure que la situation sur la barricade lui apparaissait plus clairement.

*
**

Le spectacle qu'offrait le Petit pont dépassait tout ce que l'on aurait pu imaginer. Ni les restes de la barricade, ni le revêtement du pont n'étaient plus visibles, enfouis sous des cadavres en uniformes bleus que d'autres soldats en bleu piétinaient, en courant dans tous les sens. On aurait dit une énorme fourmilière qu'on vient d'arroser de pétrole.

« Mais qu'est-ce qui leur prend ? On les a drogués ou quoi ? Bon sang, râlait Georges Pernoud, ils foncent comme des enragés ! Juste ciel, quelle charge ils font ! Eh, Bertaud ! ».

Bertaud, sans poser de question, jeta sa kalachnikov et vint s'aplatir, à la place de Pernoud, derrière une mitrailleuse.

« Allô, Paul, allô ? criait Pernoud. Il reste encore des munitions pour les lance-grenades ? Tu as été dévalisé ? Merde ! Tant pis, même si ce sont des grenades à fusils, ou n'importe, ce que tu as ! C'est bon, on prend ! Et contacte La Rochejaquelein. Qu'il retire des gens là où il voudra, là où ça chauffe pas trop, il me faudrait encore dix hommes, au minimum !...Mais je te dis que j'ai perdu la moitié de mes effectifs, et quand je dis la moitié, c'est plutôt les deux-tiers ! ».

Oui, les deux-tiers, et en une demi-heure à peine, songea Eugène Olivier en jetant un bref regard sur la tête fracassée d'Yves Montoux. Il n'était même plus possible maintenant d'évacuer les corps sur le côté.

« Lévêque, en vitesse, ramène des grenades à main, il y en a encore ! ». Le visage de Georges fut illuminé d'un sourire pathétique. Une mèche, noircie de sang, lui collait au front, et nul n'aurait su dire à qui appartenait ce sang.

Eugène Olivier bondit et se mit à courir. Son épuisement, qu'il refusait d'admettre, était tel qu'il n'accordait pas plus d'attention aux balles qui lui sifflaient aux oreilles qu'à des bourdonnements de hannetons. Il avait l'impression de pouvoir courir, tomber, se

relever et tirer sans s'arrêter, comme une mécanique. Il lui semblait que cette mécanique était impérissable, que jamais, le ressort intérieur, remonté à bloc, ne pourrait lâcher.

*
**

Kassim, à la tête de ses hommes, s'élançait sur le Petit pont, négligeant presque de se protéger de son bouclier pare-balles. Il avait choisi d'attaquer en première ligne, refusant de rester tranquillement à l'abri dans la « bibliothèque Shakespeare », comme il aurait très bien pu le faire. Il menait ses hommes à l'assaut, en se demandant si l'un d'eux allait remarquer, dans le feu de l'action, qu'il s'abstenait de tirer. Lui-même aurait été incapable de dire pourquoi il ne tirait pas et quelle force invincible le précipitait au devant des balles.

*
**

« Bertaud, je te remplace ! », cria Georges Pernoud avant même de se rendre compte que la mitrailleuse, derrière laquelle Roger était couché, restait muette.

Sans prendre la peine de dégager le corps, il se contenta de le pousser d'un coup d'épaule et s'allongea à ses côtés. Il put tirer cinq minutes environ avant que l'arme ne se taise à nouveau.

*
**

La Rochejaquelein avait fait merveille. Eugène Olivier revenait au galop, muni non seulement d'une provision de grenades à fusil, mais accompagné de sept hommes envoyés en renfort depuis le pont Saint-Louis, plus calme.

*
**

Ouf ! Kassim sauta en souplesse sur la butte que formait la deuxième barricade. En un clin d'œil, il était déjà de l'autre côté. Ils venaient donc d'investir la Cité ! Qui « ils » ? Il lui fallut une bonne minute pour se rendre compte qu'il se retrouvait seul. Les adversaires, dont les corps s'entassaient devant ses yeux, avaient réussi, avant de s'écrouler sans vie, à descendre tous les assaillants, tous, sauf lui, Kassim. Quelle importance ? Cela leur avait fait gagner moins d'une minute, moins d'une demi-minute. Cependant, soudain, le temps retenait sa course. Il s'écoulait plus lentement que le flot de la Seine, là, sous le pont. Au milieu des morts, il était le seul vivant. Il s'avisa que ce petit maquisard gringalet, avec la visière de sa casquette de base-ball retournée sur la nuque, était une jeune fille. Ou plutôt, une gamine de treize ans tout au plus. A ses côtés, gisait un homme d'âge mûr. Kassim se souvint l'avoir déjà rencontré dans ce garage de hasard à bas prix auquel il avait, exceptionnellement, confié sa voiture. C'était l'un des ouvriers, il n'y avait pas de doute. Il n'aurait jamais imaginé que ce mécano pût être un maquisard. Et l'autre, derrière la mitrailleuse, qui ressemblait tant à Antoine. Antoine ?! Lui ? Non, mais son sosie.

Combien de siècles durèrent ces secondes ?

Kassim se jeta derrière une mitrailleuse au moment même où le temps, dans un claquement, reprenait sa course effrénée. Des étrangers, en uniforme bleu, couraient déjà sur le pont, à sa rencontre.

*
**

Eugène Olivier galopait si vite que son cœur, semblait-il, allait s'arracher de sa gorge et s'écraser sur les pavés. Il avait l'impression, tout d'un coup, que la fusillade s'était calmée sur le Petit pont. Oui, il l'aurait juré. Allez, tenez encore quelques secondes, les gars ! Sur les deux mitrailleuses en batterie et la douzaine de kalachnikovs, seule une mitrailleuse continuait à tirer. C'était bien suffisant pour empêcher les assaillants d'escalader la barricade. Le tir était haché, irrégulier. Quelqu'un avait surgi pour occuper la place d'un tireur blessé. Eugène Olivier se pencha sur lui pour savoir comment lui venir en aide.

C'était donc de la sorcellerie ?!

« Merde !! », se mit à jurer une voix stupéfaite derrière lui « Eh, qu'est-ce que c'est que ce bazar ?! ».

« Qu'ils aillent ….se faire foutre…. chez le diable… ». Le blessé, en uniforme d'officier musulman, avait du mal à desserrer ses lèvres bleuies. Ses minutes étaient comptées. « Ils m'appellent Kassim…, mais je suis **Xavier** ! ».

*
**

« Bien sûr, on a bien fait de retirer des hommes du pont Saint-Louis pour renforcer la défense du Petit pont », pensa Jeanne, en verrouillant la culasse de son fusil. « Sur l'autre île, il est impossible de manœuvrer en vue d'une offensive. Malgré tout, ils n'arrêtent pas d'avancer, au compte-gouttes, mais ils avancent. Bon, c'est pas grave, à ce poste, deux hommes suffisent amplement. D'ailleurs, un troisième doit venir se joindre à nous d'une minute à l'autre ».

Maintenant qu'ils reculaient, c'était le moment d'en griller une. Pas un cigare, hélas, mais quelque chose à fumer, ne serait-ce qu'une de ces *gauloises* écœurantes. Slobodan décacheta un nouveau paquet. Il n'aurait pas refusé une *Belomorkanal*, les papirosses de Sophia Sévazmiou, mais comment lui demander de partager un produit de contrebande aussi précieux ?

« Eh, vous savez la nouvelle ?! ». Ni Jeanne, ni, à plus forte raison Slobodan, ne connaissaient ce jeune maquisard.

« Non, de quoi tu parles ? On t'a dit de venir nous rejoindre ? ».

« Inutile, maintenant ! Ils se replient, ils en ont marre de se faire hacher menu ! On a trouvé un téléphone sur un des leurs et intercepté les mots d'ordre. Ils se replient pour une heure, au moins ! Ils veulent engager l'artillerie pour riposter à la nôtre. Ils vont, depuis les berges, mettre des navires à l'eau. Ces lascars nous préparent un vrai travail de pro !

L’ennui, c’est que, dans une heure, il n’y aura plus personne à attaquer. Ils vont en rester comme deux ronds de flan, les malheureux. Bref, l’ordre est donné de commencer à se retirer ».

« Super !! ». Jeanne sauta de joie en lançant les bras en l’air. « Génial !! On a eu ces idiots jusqu’au trognon ! Tenez, je vais vous danser un passage de *Gisèle* ! ».

Slobodan, qui aspirait avec délice une bouffée de fumée, ne put s’empêcher de rire. Lui aussi s’était levé, et, debout, une jambe appuyée contre un sac, il savourait la liberté de redresser ses épaules. Il jeta son mégot en direction de la barricade, et suivit machinalement du regard sa trajectoire jusqu’au camp ennemi. Le mégot atterrit sur le pavé juste à côté d’un cadavre qui serrait encore son revolver dans la main. Cette main se mit à se soulever lentement. Le revolver reprenait vie et son canon était pointé non pas sur Slobodan, mais sur Jeanne qui dansait sur la barricade.

L’arme se cabra en éructant sa charge. Tressaillit également, dans une ultime convulsion cette fois, le corps qui gisait sur les pavés.

Slobodan eut le temps de bousculer Jeanne légèrement sur le côté et de la couvrir, comme il pouvait, de sa poitrine. Je suis fichu, pensa-t-il encore calmement, comme si de rien n’était. Complètement fichu.

« Blessé ?! Eh, cette ordure t’a sérieusement touché ? ».

« Je ne sais pas encore. Cours au métro…et là…envoie-moi…des brancardiers… ». Très vite, il se mit à articuler avec difficulté, et, tout en parlant, il se laissa choir sur les genoux. Il ne s’écroula pas, mais vint lourdement appuyer son dos à la barricade. Sa conscience, vive jusque là, se brouilla d’un coup, comme une vitre qu’une haleine embue.

« Tu…as entendu…les ordres. On n’a plus à rester ici. Cours ! ».

« **Tu débloques ou quoi** ? ».

Slobodan sentit le sol se déplacer sous lui, à la manière d’une énorme râpe. Puis, les pavés cessèrent tout d’un coup de lui labourer le dos et sa vue s’éclaircit. Il découvrit qu’il était étendu sur le quai du métro, au pied des escaliers, et il vit, penché sur lui, le visage de Jeanne qu’il n’identifia pas immédiatement. Ce visage, pâle le plus souvent, rayonnait intensément de l’intérieur, à la manière d’un fanal rose à la flamme ardente, et ses cheveux vaporeux s’étaient collés sur son front en mèches sombres et luisantes, comme tracées au crayon. Ah, bien sûr, c’était à cause de la pluie qui ruisselait en gouttes transparentes sur ses joues. Mais il ne pleuvait pas. Jeanne essuya son visage avec la manche de sa chemise à carreaux. Slobodan, horrifié, comprit que la gamine l’avait traîné toute seule depuis le pont Saint-Louis jusqu’à l’entrée du métro. Comment avait-elle pu seulement le faire bouger, lui ce colosse avec ses quatre-vingt-dix kilos !

« Pourquoi….tu…tu vas te crever… ». Les mots, dans sa bouche, avaient comme un arrière goût salé.

« Ne parle pas ! ». Jeanne haletait et sa respiration était sifflante. « Il ne faut pas que tu parles…ça saigne…mais pourquoi t'en es-tu mêlé ? Pourquoi ? Est-ce que je ne suis pas assez grande pour me débrouiller toute seule ?! ».

Slobodan buvait ce jeune visage dont il ne pouvait détacher le regard : une petite Française le morigénait parce qu'il l'avait protégée de son corps. Maintenant, il était blessé, et la petite Française tentait furieusement de l'empêcher de mourir.

Et soudain, il se sentit indiciblement soulagé, comme libéré d'un fardeau. Son cœur débordait d'un bonheur presque insupportable, d'un sentiment qu'il croyait perdu sans retour, un bonheur serein, enfantin, tel qu'il avait pu le ressentir lorsque, gamin, il regardait sa mère semer de farine blanche et asperger de vin les bûches de Noël, disposées dans la cheminée.

Il avait compris. Il avait tout compris.

Son âme s'était révélée bien plus intuitive que lui-même.. S'il avait renoncé à son pseudonyme de l'*Observateur*, s'il était monté sur les barricades, ce n'était pas pour éprouver la volupté de jeter le masque, de le déchiqueter en mille morceaux, de le piétiner. Il n'était pas venu non plus pour faire « des cartons » sur des musulmans, quelque envie qu'il en ait eu durant ses longues années de dissimulation. Sophia avait raison, cela ne peut procurer aucune sorte de satisfaction à un homme normalement constitué. Il l'ignorait jusqu'à présent, mais son âme, son âme elle, le savait. S'il était venu ici, c'était pour partager les périls de l'émeute, côte à côte avec ce peuple qui avait autrefois causé du tort à sa propre nation, mais qui connaissait maintenant les mêmes souffrances, si tant est que l'on puisse faire des comparaisons dans ce domaine. Il était ici pour se trouver aux côtés de ce peuple auquel il avait pardonné. Mais, pour prendre conscience de ce pardon, pour pouvoir éprouver les bienfaits et le bonheur procurés par la miséricorde chrétienne, un déclic infime avait été nécessaire. Il lui avait suffi de voir, penché sur lui, le visage révolté et baigné de larmes de cette gamine française. Pas plus que cela, mais était-ce si peu ?

« **Vis…je te prie…** ». Ces mots résonnèrent intensément, avec une force inattendue. A ce moment, le sang jaillit de sa bouche, comme un flot qui rompt sa digue.

« Non, je ne veux pas !!! », cria Jeanne avec désespoir. Ce cri parvint à Slobodan comme un écho infiniment lointain, et il cessa de le percevoir avant même qu'elle se tût.

*
**

« Tu as entendu, Lévêque ?! On a donné l'ordre de quitter les positions ! On a tenu le temps indispensable ! Dans la cathédrale, ils ont encore toute une heure devant eux, c'est même plus que nécessaire ! ».

Eugène Olivier acquiesça d'un signe de tête et prit la bouteille d'eau qu'on lui tendait. Il avait surtout compris que l'on pouvait cesser de se battre et de tirer, au moins provisoirement. Ses paupières étaient lourdes. Il faisait noir. Il ne dormait pas, il sentait seulement avec volupté ses muscles devenir flasques et ses pensées se dissoudre dans un vide traversé de vibrations.

Une minute s’écoula. Cinq minutes. Eugène Olivier tressaillit.

Il se souvint.

Chapitre 18.

La nef lève l'ancre.

Maintenant, les armes automatiques échangeaient leurs antiennes en maints endroits, et pas seulement sur les ponts. En bas, sur les quais de la station Saint-Michel crépitait une mitrailleuse.

« On vient d'engager l'artillerie, remarqua Vincent de Lescure. Notre artillerie. Mes parents n'auraient jamais pu imaginer que je serais appelé à participer à un rite aussi antique et vénérable que *Ritus reconcilliandi ecclesiam violatam* ».[104]

« Comment pouvez-vous distinguer les phases du combat rien qu'au bruit de la mitraille ? », répondit le père Lotaire, tout en continuant à feuilleter son *Rituale romanum* de poche[105]. « Je dois vous dire, monsieur de Lescure, que vous m'avez vraiment sidéré par votre participation à l'élaboration du plan de défense. Vous en imposiez même à Sophie Sévazmiou ».

« Vous oubliez mon âge, rétorqua de Lescure avec un sourire. J'ai fait mes études à Saint-Cyr. Le seul endroit, je crois bien, où, dans notre malheureuse République, les aristocrates dédorés, et non les fils de la ploutocratie, pouvaient espérer se forger une brillante carrière. Je n'en ai pas eu le temps, j'étais trop jeune. Sinon, je ne serais pas devenu bouquiniste et rat de bibliothèque, mais général d'Etat-major ».

« Jamais pareille idée ne me serait venue à l'esprit… ». Le père Lotaire marqua d'un signet de soie la page utile, remit le petit volume à de Lescure et revêtit une chape[106] blanche par-dessus sa soutane. « Commençons, avec l'aide de Dieu, il est temps ».

Ils se tenaient sur le parvis, devant le portail central. Le petit vent frais qui faisait voler les pages du *Rituel* entre les mains du prêtre, gonflait l'aube un peu trop ample pour la silhouette décharnée de Lescure.

L'encens grésilla et jeta des étincelles avant qu'une légère fumée, balancée au gré du vent, ne s'élève de l'encensoir.

« *Asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor…* »[107]. La voix s'envolait vers le ciel, rebondissant contre les murailles. Quelle impression étrange, si étrange, de célébrer en plein air, à la lumière du jour et non dans un souterrain !

---

[104] *Rite de renouvellement de la consécration d'une église profanée* (lat.).

[105] *Rituale romanum* (lat. *Rituel romain*) Recueil liturgique de l'Eglise occidentale contenant les rites des sacrements autres que l'eucharistie : baptême, mariage, extrême-onction, service funèbre etc….

[106] Du latin *pluviale*, imperméable. Long manteau agrafé par devant. Il est revêtu pendant les processions, dans les cortèges et au cours de divers offices, à l'exclusion de la messe.

[107] *Ote mes taches avec l'hysope, je serai pur ; lave moi, je serai blanc plus que la neige* (du psaume 50).

Ils progressaient lentement le long des murs, dans le sens de la course du soleil. Mais, avant que le petit cortège eût contourné la façade, deux garçons, ployant sous le poids des sacs qu'ils portaient sur le dos, accouraient sur la place en direction du portail central.

Sophia jeta un coup d'œil à sa montre et poussa un soupir de soulagement.

« Daignez, madame, accepter ces vingt kilos de chocolat ! » dit Thomas Bourdelier, tout essoufflé, avant même d'avoir déposé son fardeau. C'était un jeune homme de taille médiocre, au visage grêlé de taches de rousseur, assez insupportable avec sa façon de tout tourner à la plaisanterie. Depuis son plus jeune âge, il allait à la messe avec ses parents, puis, après leur mort au ghetto, il avait continué tout seul.

« Eh, la ferme, idiot, tu vois pas que le père Lotaire a déjà commencé », le rabroua Roger Moulinier, en faisant passer son sac sur l'autre épaule. Lui, dont l'autorité était incontestée au Maquis, en dépit de ses dix-neuf ans, il ne soupçonnait même pas l'existence de la messe. « Sophie, tout va bien. C'est toute une histoire maintenant de pénétrer dans le métro. On a fabriqué des torches avec des rameaux. Ils ont finalement réussi à couper l'électricité. Les stations ouvertes sont plongées dans les mêmes ténèbres que les stations abandonnées. Et effectivement, nous ramenons vingt kilos de *plastit-n*, dix kilos par sac, conditionnés en unités d'un kilo ».

La contrition de David s'exhalait, avec le psaume cinquante, en supplications adressées au Seigneur pour qu'Il efface son péché, et le purifie de sa faute. En passant sous l'escalier extérieur qui conduisait à l'«étage des femmes » de la mosquée désormais quasi désaffectée, de Lescure fit la grimace, réprimant avec difficulté et par respect pour la solennité de l'instant, un vigoureux juron. Au fond, quelle importance pouvaient encore avoir toutes ces saletés.

« Bravo, les gars, vous vous êtes bien débrouillés ! ». Sophia Sévazmiou remonta ses lunettes noires sur son front. Ses yeux étincelaient de gaieté. Elle portait une robe-chasuble noire au col montant, par-dessus laquelle elle avait enfilé une chemise à carreaux alternés gris sombre et gris clair, puis un anorak aux multiples poches. Mais même cet attirail, où elle était engoncée comme un chou dans ses feuilles, ne pouvait dissimuler la sveltesse juvénile de sa souple silhouette. Roger se rendit compte que son regard, avec la précision d'une caméra numérique, notait de lui-même les moindres détails de sa physionomie : ses lèvres sèches légèrement fendillées, les cernes que la fatigue avait posés sous ses yeux. Et comme sa main était belle, non pas la courte, gantée, mais l'autre aux longs doigts, toute blanche, totalement épargnée par le hâle.

« Roger, toi aussi tu peux mourir aujourd'hui ». Sophia sourit, mais ses lunettes cachaient à nouveau l'allégresse de son regard. « Surtout si tu te dépêches. Sur les positions, aucune kalachnikov n'est de trop. Allez, les gars, tirez moi sans tarder tout ce barda au centre de la nef pour éviter à la vieille de se rompre les os ».

Le cortège des deux hommes passait déjà sous les pattes d'araignée des arcs-boutants. Sophie n'allait pas manquer de les truffer d'explosif, songea involontairement le père Lotaire, sans cesser l'aspersion à coups de goupillon. Les gouttes brillantes se déposaient joyeusement sur les vieilles pierres.

En finir au plus vite avec la procession, pensa brusquement de Lescure qui fit effort pour ne pas allonger le pas. Seigneur, permets-nous d'achever notre entreprise, tout dépend désormais de ce gamin sur les épaules duquel repose le trop lourd fardeau du sacerdoce. Même mon dernier, Etienne, s'il avait vécu, aurait maintenant six ans de plus que lui. Seigneur, donne lui de mener son œuvre à bien. Plus que trois pas. Plus que deux. Il me semble, je ne sais pourquoi, que depuis que nous longeons ce mur, le danger s'éloigne. Et y avait-il danger ?

Une balle de fusil, tirée par un *sniper* embusqué on ne sait où, vint écorcher la pierre dans un claquement. L'encensoir tressaillit. Raté, pensa le père Lotaire, avant que de Lescure, chancelant, ne se laisse tomber sur un genou.

« Sale….affaire…les ricochets… ». Il tendait au prêtre l'aspersoir.

« Etes-vous blessé, de Lescure ? Gravement ? ». Encombré par l'encensoir, le *Rituel* et l'eau bénite, le père Lotaire tentait de libérer une de ses mains pour venir en aide à son servant d'autel.

« Blessé, tué, qu'est-ce que j'en sais ! ». De Lescure éleva la voix, soudain impérieux. « Allez de l'avant ! Nous ne sommes pas en train de jouer, et c'est encore une mosquée ! ».

Le père Lotaire se mordit la lèvre jusqu'au sang, tourna le dos au blessé et disparut à l'angle du mur. Une deuxième balle vint frapper le pavé, mais de Lescure eut l'impression que le prêtre était déjà hors d'atteinte.

Appuyé de tout son poids contre le mur, de Lescure tentait de comprendre d'où venaient les tirs. Mais ils avaient cessé maintenant. Et puis allez savoir, dans cette mêlée sanglante, ce qui se passait et où. A ses yeux, que la douleur brouillait, le paysage de ce quartier, si familier depuis toujours, apparaissait comme à travers un pare-brise ruisselant de pluie. Mais les essuie-glaces étaient en panne, et sa vue refusait d'accommoder. De Lescure s'autorisa enfin à exhaler ce gémissement qu'il retenait, pensant que le prêtre était déjà loin.

Le gémissement parvint aux oreilles du prêtre qui processionnait maintenant deux fois plus lentement, sans comprendre lui-même comment il parvenait à gérer en même temps le *Rituel*, l'encensoir et l'eau bénite. Cela ne pouvait durer longtemps. *In extremis*, bien sûr, Sophia pourrait l'aider, mais elle était elle-même occupée.

Sophia, déjà à l'intérieur de la cathédrale, inspectait le contenu des sacs et fixait un minuteur sur chaque petit rouleau. Bourdelier et Moulinier avaient regagné leurs positions.

Le père Lotaire se tenait maintenant devant l'entrée. Il conjurait Satan de s'enfuir avant que n'advienne le Sauveur. La procession extérieure s'achevait. Par chance, le portail était resté ouvert, sinon il aurait été totalement incapable d'entrer, les bras mobilisés par une charge non point lourde mais paralysante.

Sophia, qui s'affairait avec le *plastit*, accroupie à une quarantaine de pas, leva la tête. Son visage se rembrunit. Laissant là ses occupations, elle se redressa vivement, avec une expression de désarroi aussi évidente qu'inhabituelle : fallait-il courir vers le prêtre, le

soulager partiellement, ou bien serait-ce malséant ? Stoppée dans son élan par l'indécision, les bras ouverts, son attitude lui donnait l'allure touchante d'une gamine.

Le père Lotaire, de loin, lui sourit : « Mais oui, Sophie, c'est possible. *In extremis*, tant de choses deviennent possibles. Dans les camps soviétiques où il n'y avait pas de prêtre, les femmes baptisaient elles-mêmes leurs bébés, pourquoi une femme ne pourrait-elle pas maintenant recevoir l'encensoir de mes mains ? Néanmoins, en tuant Vincent de Lescure, ils nous avaient fait perdre un temps précieux, sans compter que sa disparition allait encore nous coûter une dizaine de vies ».

Dans son dos, il entendit un bruit de course précipitée, mais ne se retourna même pas : il lut sur le visage de Sophia qu'aucun danger n'était à redouter. Une kalachnikov fut jetée au sol avec fracas. Eugène Olivier, hors d'haleine, les paumes encore à vif, tout barbouillé de mazout, de suie, de ciment, les jeans déchirés au genou, tendait déjà la main vers l'encensoir.

«*Jube, domine, benedicere* ! ». Les mots avaient jailli d'eux-mêmes, comme s'il les avait prononcés des centaines de fois, comme s'il ne les avait jamais oubliés.

Se trouvait-il ici parce qu'il avait appris la défection de Lescure ou pour une autre raison, personne n'avait ni le besoin, ni le loisir de s'en informer. Sophia se remit sans plus tarder à son ouvrage pour rattraper le temps perdu. Le père Lotaire, après avoir béni Eugène Olivier le genou fléchi à ses pieds, lui remit avec soulagement l'encensoir, l'aspersoir et le goupillon, ne conservant que le *Rituel*.

« *Oremus* ». C'était de la magie, de la magie pure. Il en soupçonnait l'existence, mais désespérait de pouvoir un jour éprouver l'émotion qu'elle procure. Quant au bonheur, il ne pouvait l'imaginer : les voûtes s'emparaient de sa voix, comme le vent soulève une feuille, et l'entraînait vers les hauteurs. Cela ne pouvait se comparer aux offices célébrés dans des locaux ordinaires convertis tant bien que mal en église. Mon Dieu, que ces néo-catholiques étaient donc stupides d'avoir installé, un peu partout, des micros dont les musulmans avaient ensuite hérité ! Durant des siècles, l'architecture avait affiné l'art d'amplifier naturellement la voix humaine…

« *Omnipotens et misericors Deus, qui Sacerdotibus tuis tantam prae ceteris gratiam contulisti, ut quidquid in tuo nomine digne, perfecteque ab eis agitur, a te fieri credatur : quaesumus immensam clementatiam tuam ; ut quidquid modo visitaturi sumus, visites, et quidquid benedicturi sumus, benedicas ; sitque ad nostrae humilitatis introitum, Sanctorum tuorum meritis, fuga daemonum, Angeli pacis ingressus. Per Christum dominum nostrum* ».[108]

« *Amen* », répondit Eugène Olivier.

---

[108] *Dieu tout-puissant et miséricordieux, Toi qui as accordé à Tes Prêtres cette grâce précieuse entre toutes par laquelle ce qu'ils accomplissent de digne et de parfait en Ton nom soit reçu comme émanant de Toi : nous te supplions, dans Ton immense bonté, de bien vouloir visiter Toi-même chaque lieu que nous visitons et de bénir ce que nous désirons bénir ; et que s'ouvre la voie à notre humilité, par les mérites de Tes Saints, la fuite des démons, l'intervention de l'Ange de paix. Par Jésus-Christ, notre Seigneur.*

Ils montèrent en procession vers l'autel. Parvenu à la hauteur de Sophia, le père Lotaire leva vers elle le goupillon. Quelques gouttes se déposèrent sur son visage. Dans sa jeunesse, pendant les quelques années heureuses vécues avec Leonid Sevazmios, si tant est que Sonia Grinberg ait pu encore ressentir du bonheur, il lui semblait curieusement que l'eau bénite dégageait une odeur de muguet. Combien d'années s'étaient écoulées depuis lors, et le parfum était toujours le même.

Le père Lotaire avançait comme dans un rêve à travers l'immense sanctuaire que les rayons de soleil transperçaient comme autant de glaives. On aurait dit un vaisseau, avec ses colonnes dressées comme des mâts, son chœur qui s'effilait à la manière d'une proue, ses bas-côtés en guise de coursives et autres détails indéfinissables. Les bannières devaient tenir lieu de voiles. La nef était bien le fondement symbolique de l'architecture religieuse.

« Un vaisseau en partance pour l'Eternité ». Le père Lotaire réprima un sourire : avec des rêveries aussi pathétiques, il n'était pas loin de se prendre pour un héros. Mieux valait dire, à la façon de Valérie : l'important est d'achever l'entreprise avant que les « derrières » n'accourent.

En entamant la litanie, le père Lotaire remarqua du coin de l'œil que Sophia s'éloignait vers la sortie avec les deux bras lourdement chargés. Ah oui, les arcs-boutants. Mais, si par malheur, on venait à l'abattre comme de Lescure, Eugène Olivier, le thuriféraire, ferait un bien piètre poseur de mines à côté d'elle. Il fallait tout de même espérer que le gamin viendrait aussi à bout de cette tâche. Ah, Sophie, faites tout votre possible pour rester en vie encore une heure et demie.

« *Ut hanc ecclesiam, et altare hoc purgare, et reconci…* ». Le père Lotaire s'agenouilla puis se releva pour bénir d'un ample signe de croix cet autel de pierre qui n'avait servi, durant de longues années, que d'ornement futile et privé de sens « *…liare digneris* ».[109]

« *Te rogamus, audi nos !* »[110] cria presque, avec un accent de désespoir, Eugène Olivier, qui ne se demandait plus par quel miracle la mémoire de ses ancêtres parvenait maintenant à s'exprimer par sa bouche.

Le moment était venu de chanter le psaume 67. Il s'approchait comme un de ces phares qui jalonnent une navigation au long cours. Que de manœuvres à accomplir encore avant d'aborder le lointain rivage !

Sophia réapparut dans le sanctuaire les mains libres, comme il fallait s'y attendre. C'était donc que le temps poursuivait sa course et que, déjà, le vecteur était bien orienté dans le sens de l'autre vie.

« Voilà, ce lieu est désormais redevenu une église ». Le père Lotaire, sous l'effet de la tension intérieure, ressentit un vertige qui le fit vaciller. « Notre-Dame existe à nouveau. Eugène Olivier, Sophie, c'en est fini de la mosquée Al-Franconi, elle s'est abîmée dans le Tartare ! ».

---

[109] *Afin que cette église, que cet autel soient jugés dignes d'être purifiés et d'être à nouveau consacrés.*
[110] *Nous t'en prions, écoute- nous.*

« YES !! » s'exclama Eugène Olivier en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. Pas mal comme réplique, et digne de l'évènement. D'ailleurs, à en juger par sa mine, le père Lotaire lui-même n'aurait pas été fâché de se livrer à quelque extravagance de gamin et les petites flammèches qui dansaient au fond de l'abîme noir des prunelles de Sophie répétaient, on l'aurait juré, ce « yes » espiègle et enjoué.

« Et de Lescure, Sophie ? ».
« Mort ».

« Je m'en doutais. Que faire ? Que chacun regagne son poste ». Le père Lotaire se tourna vers Eugène Olivier. « Les vêtements liturgiques sont rangés dans l'ordre selon lequel il faudra me les présenter. Ensuite, je te soufflerai ».

Ce haut escabeau, découvert dans un débarras, tombait à pic. Sophie avait pris du retard par rapport au Révérend qui avait terminé les rites extérieurs avec une bonne demi-heure d'avance.

Le père Lotaire, après avoir déposé sa chape et sa barrette, enfila rapidement par la tête son surplis[111], le fit glisser sur ses épaules et revêtit, par-dessus sa soutane, une longue aube de lin qu'il noua à la taille avec un cordon. Une pensée fugace traversa à nouveau son esprit : « Nous faisons des nœuds, un peu comme les marins, et c'est, en tout cas, un art qu'il faut apprendre ».

De même que la chasuble, l'étole était noire, comme il est d'usage pour une messe de requiem.

*
**

Sophia, tout d'un coup, se souvint de sa tante Lisa, qu'il était un peu ridicule de nommer « tante », car la jeune fille, de loin la sœur cadette de sa mère, n'était que de onze ans son aînée. Aussi Sonia l'appelait-elle le plus souvent Lise, tout court.

Debout sur son escabeau, Sophia, avec des gestes amples, était en train de fixer sur une colonne, à l'aide de deux bandes adhésives grises croisées l'une sur l'autre, une nouvelle charge de *plastit-n* pas plus encombrante qu'un livre. Lisa. Pourquoi ce souvenir complètement effacé surgissait-il maintenant ? Non pas effacé, mais refoulé. Lié à une faute involontaire trop lourde à porter dans sa jeunesse.

Ce fut d'abord la tresse superbe de Lisa Zabelina, une tresse qui lui descendait sous la taille, que Sophia se remémora. Qui n'a jamais rencontré des cheveux comme les siens ? Châtain-clairs, aux ondulations courtes, un peu épais, il faut le reconnaître, mais, en revanche incroyablement opulents. On se retournait dans la rue pour voir la tresse de Lise. Cette tresse lui donnait un style et mettait admirablement en valeur l'ovale de son visage, son nez légèrement retroussé et ses yeux gris nettement écartés. De larges épaules, des jambes longues, une démarche décidée lui donnaient une allure sportive que confirmait son

[111] *Amict* (du latin amictus, voile) : un des vêtements sacerdotaux utilisés par les prêtres dans l'Eglise d'Occident. Blanc et de taille réduite, il est enfilé sous l'aube. Après le Concile Vatican II, dans le cadre des réformes liturgiques, le surplis fut supprimé. Il ne fut conservé que par les catholiques traditionalistes.

goût pour les tee-shirts et les baskets. Mais elle n'avait jamais mis les pieds à un cours d'éducation physique. Elle était née avec des problèmes cardiaques, de quelle nature exactement, Sonia, à sa grande honte, ne s'en était souciée que lorsqu' il n'y avait déjà plus personne pour lui répondre. Comme tous les enfants fragiles, surprotégés, petite dernière de surcroît, Lisa était à la fois plus puérile et plus mûre que son âge. Méprisant ses congénères, très à l'aise avec les adultes, Lisa pouvait, des heures durant « surfer » sur Internet pour retrouver la trace d'un album de *phototypies* de l'Ecole impériale de droit, édité à Paris quatre-vingt dix ans plus tôt. Devenue adulte, Sophie n'avait plus le souvenir que de quelques signes extérieurs révélant le monde intérieur de sa jeune tante, un peu comme un paléontologue qui doit habiller de tendons et de muscles les ossements d'un dinosaure : une édition princeps d'*Autant en emporte le vent*, dans une reliure vert-olive usée jusqu'à la trame, des portraits d'imposants généraux et d'un petit garçon en uniforme de général miniature, une veilleuse devant une icône enchâssée dans un écrin vitré, qu'enfant, elle avait une envie folle d'ouvrir avec ses ongles. Et cette petite Sonia (ma « filleule » comme l'appelait Lisa, le baptême qu'elle s'était ingéniée à lui faire recevoir en cachette à l'âge de un an étant, en effet, la première démonstration de son tempérament volontaire) constituait la seule exception dans l'univers hautement intellectuel de la jeune fille. Elle était prête à jouer des heures entières avec sa nièce.

« *Requiem aeternam dona eis, Domine*… », le père Lotaire dessina un signe de croix, non sur sa poitrine, comme dans une Liturgie habituelle, mais sur la pierre de l'autel, pour bénir tous ceux qui se languissaient dans les fers de la mort, « *…et lux perpetua luceas eis. Te decet hymnus, Deus, in Sion, et tibi reddetur votum in Jerusalem : exaudi orationem meam, ad te omnis caro veniet. Requiem aeternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis* ».[112]

Vers l'âge de dix ans, Sonia ne ressentait plus tellement l'envie de se rendre dans ce vaste appartement, un peu sombre et démodé, sur la perspective de l'Université. Tante Lise pestait contre les jeux vidéo de guerre et d'aventures et l'obligeait à regarder d'interminables films historiques sur la Russie, sans châteaux, sans tournois ni chevaliers.

Mais durant les mois horribles de sa captivité, c'est Lise, soudain mûrie, que son père, fou de douleur, avait trouvé à ses côtés. Elle était devenue la plus sûre des secrétaires, exécutant les missions qu'il lui confiait au sein de son entreprise, tandis que, toutes affaires cessantes, il se consacrait entièrement au sauvetage de Sonia, tentant, au téléphone, d'obtenir des appuis utiles en vue de négocier la libération de sa fille.

Mais le jour où il avait crié, en laissant tomber par terre le combiné : « Lise, ils ont libéré Sonia !! », aucune réponse ne lui parvint de la pièce voisine. Lisa était assise, tassée au fond d'un divan, avec un sourire sur les lèvres.

Quatre ans plus tard, lorsqu'elle apprit les circonstances du décès de sa tante, Sonia fut obsédée par une question insoluble : d'où lui venait ce sentiment de culpabilité, car elle ne pouvait être coupable, non, les coupables, c'étaient bien *eux* !

Ou alors, ce n'était que le regret de l'irréparable : pourquoi mettait-elle alors tant de mauvaise volonté à écouter les chansons sur les « hulans bleus » et les « hussards noirs » ?

---

[112] *Donne leur, Seigneur, le repos éternel, et que ta lumière luise à jamais sur eux A toi convient la louange, Seigneur, en Sion, vers toi montent nos vœux en Jérusalem : écoute ma prière, toi vers qui va toute chair. Donne leur, Seigneur, le repos éternel, et que ta lumière luise à jamais sur eux* (lat.).

Mais qui aurait dit que, plus de cinquante ans après, la chanson préférée de sa tante aurait soudain ressurgie à sa mémoire, intégralement, du premier mot au dernier, et qu'elle aurait vibré dans son âme, s'élevant vers les voûtes gothiques de cette cathédrale étrangère, condamnée à mort ?

Ecoute-nous, Dieu tout-puissant
Prête l'oreille à nos prières,
Comme a péri le « Vigilant »
Loin de la Russie, notre terre.

Avec ses paroles maladroites et sa mélodie simpliste, la chanson résonnait, ample et profonde, comme le souffle d'un géant.

Le capitaine : « Hardi les gars !
L'aube, certes, point ne verrons !
Nos héros ne se comptent pas,
Et pour le Tsar, comme eux, mourons ! ».

Sans même s'en rendre compte, Sophia chantonnait d'une voix privée de timbre, tout en fixant une quatrième charge de *plastit-n*.

*
**

Le père Lotaire, sans se retourner, d'un simple signe de la main, arrêta Eugène Olivier, quand ce dernier commença à répéter, après le prêtre, les paroles du *Confiteor*. Pourquoi donc ? Voilà qui semblait étrange. Il se souvenait avec certitude que les laïcs aussi battent leur coulpe en prononçant les mots *« mea culpa »*. Oui, bien sûr, par trois fois. Ah ! Il avait oublié ! C'était un usage des modernistes que de dire la prière avec le prêtre. Normalement, il y a deux *Confiteor*[113], celui que récite le prêtre, et celui que disent les fidèles. Le père Lotaire acheva le sien.

Eugène Olivier se tira avec simplicité de son mauvais pas. Il garda le silence un court instant, le buste incliné, puis se frappa trois fois la poitrine en prononçant la formule adéquate. Seigneur, essaie de me pardonner, je ne l'ai pas fait exprès. *Mea culpa*, Seigneur !

Et brusquement, ouvrant les vannes,
Ils sombrent dans le gouffre amer,
Sans un soupir, sans une larme,
Loin de Russie, leur douce terre.

« Seulement ce sera un gouffre de feu », ironisa Sophia tout en s'appliquant à régler, sur l'écran à cristaux liquides du minuteur, les chiffres verts.

« Depuis combien d'années ces voûtes n'avaient pas entendu de latin, songea involontairement le père Lotaire. Bien avant les musulmans, cela devait remonter aux

[113] Dans la messe traditionnelle (dite de saint Pie V), le célébrant d'abord, puis les fidèles disent, en effet, tour à tour le *Confiteor* (NdT).

années soixante dix du siècle passé. Il y avait donc à peu près soixante dix ans. Comme elles avaient dû se morfondre !

Les mouettes, à grands coups d'aile,
Tourbillonnaient tristement
Et chantaient « Mémoire éternelle »
Aux prisonniers de l'Océan.

« Dies irae, dies illa
Solvet saeclum in favilla :
Teste David cum Sibylla.

Quantus tremor est futurus,
Quando judex est venturus,
Cuncta stricte discussurus ! »[114]

Mais ce n'est rien d'autre que notre *Mémoire éternelle*, version catholique, songea Sophia, en jetant un coup d'œil involontaire sur l'enchaînement fascinant des gestes du prêtre tourné vers l'autel. Et, quelque part dans sa tête, la chanson continuait à résonner, étrangement entrelacée avec l'hymne funèbre.

Ta force, Russie, ton flambeau
Sont dans tes immortels héros.
Et à jamais le «Vigilant »
Vivra dans le cœur des gens.

« Tuba, mirum spargens sonum
Per sepulcra regionum,
Coget omnes ante thronum.

Mors stupebit et natura
Cum resurget creatura,
Judicanti responsura ».[115]

C'est à l'intention de ceux qui tombent maintenant sur les barricades des ponts, pensa Eugène Olivier. Comme il est plus facile de mourir ainsi !

Sophia descendit de son escabeau au moment où l'hymne s'achevait. Enfin, elle allait pouvoir maintenant suivre la Liturgie. Les minutes, comme dans un sablier, n'avait plus besoin d'elle pour s'écouler.

Eugène Olivier regrettait amèrement de ne pas comprendre l'Evangile lu par le prêtre, sans doute un de ceux qui traitent du passage de la mort à la vie éternelle. Et comme

---

[114] *Jour de colère que ce jour-là, qui réduira le monde en cendres, selon David et la Sybille.*
Quelle terreur, quand le juge viendra pour tout juger avec rigueur ! (lat.)

[115] *La trompette, jetant ses notes stupéfiantes parmi les tombeaux de partout, rassemblera tous les hommes devant le trône de Dieu.*
La mort et la nature resteront interdites, quand la créature se dressera pour répondre au souverain juge. (lat.)

ils avaient de la chance ceux qui comprenaient l'Evangile, et aussi l'homélie qui lui faisait suite. D'où lui venait cette certitude ? Il en était sûr, un point c'est tout.

Comme il s'y attendait, le père Lotaire se retourna vers l'assistance. Il regarda Sophia, lui fit un signe de tête, pour laisser entendre qu'il avait compris la raison de son répit. Puis il posa un regard insistant sur Eugène Olivier.

« Mes bien-aimés, je ne vais pas prononcer de sermon, bien que ce soit contraire à l'usage. Tout ce que l'on pouvait dire, nous l'avons dit, aujourd'hui, autrement qu'avec des mots. Eugène Olivier, après que tu m'auras versé l'eau sur les doigts, je n'aurais plus besoin de servant ».

« Que voulez-vous dire ? ».

« Que tu pourras, ensuite, t'en aller. Après le lavement des mains ». Le prêtre continuait à le regarder fixement.

« Père Lotaire, mais quoi, vous n'avez donc rien compris ? » s'exclama Eugène Olivier d'une voix étouffée, pour que les voûtes, si réceptives aux paroles sacrées, n'aillent pas résonner de ses propos trop humblement humains. « Je ne partirai pas ! C'est mon droit d'être ici, je dois mourir avec Notre-Dame. Je suis l'héritier des servants d'autel de cette cathédrale ».

« C'est bien la raison pour laquelle tu m'assistes aujourd'hui. Personne ne conteste tes droits. Mais ton tour n'est pas venu de mourir ».

« Mais je veux communier ! ». Cela, il ne pourra pas me le refuser, pensa-t-il, ensuite, on verra bien.

« Non, tu n'es pas encore prêt à la Communion. Si cette Liturgie était la dernière sur terre, je t'aurais donné l'Eucharistie à mes risques et périls. Mais ton devoir vis-à-vis de la cathédrale, est de communier comme il faut. Fût-ce en d'autres lieux. Oui, tu es ici servant, (le père Lotaire eut un sourire énigmatique), mais le capitaine du navire, aujourd'hui, c'est moi. Et je t'ordonne de ne pas rester à bord ».

Bien sûr, dans quinze minutes, ce serait déjà trop tard pour pouvoir s'éloigner suffisamment de l'édifice, pensa Sophie.

« Tu es sous mon commandement, Lévêque, et tu dois vivre, c'est un ordre ».

De joyeuses flammèches jouaient dans les yeux noirs de Sophia Sevazmiou, et le regard gris clair du père Lotaire était intraitable. Du haut de ses dix-huit ans, Eugène Olivier n'était pas de taille à lutter contre ces deux là.

« Mais alors, qui va prier pendant la messe ? demanda-t-il d'une voix contristée. C'est seulement chez les modernistes que le prêtre peut célébrer sans fidèles. N'est-ce pas ainsi, père Lotaire ? ».

« Je vais essayer de le faire, moi, intervint Sophia. C'est vrai, je ne sais pas trop m'y prendre, mais c'est, je pense, le moment d'apprendre ou jamais ».

« Eh bien, tu vois, tout est arrangé ». Le père Lotaire se tourna vers l'autel :

« *Gloria tibi, Domine* ».[116]

Eugène Olivier n'écoutait plus les paroles, il n'était plus attentif à la messe, submergé tout entier par le flot de l'offense, l'offense d'un sacrifice imposé.

Quelque part dans les murs, dans les recoins vulnérables de la pierre, le sablier électronique égrenait les ultimes instants.

Les burettes de verre brun, aussi ordinaires que des flacons d'apothicaire, tremblaient dans les mains du jeune homme. Sur l'un des deux étuis en cuir qui les recouvraient, un relief figurait une grappe de raisins, sur l'autre le dessin était effacé. Eugène Olivier choisit ce dernier pour verser l'eau sur les doigts du père Lotaire.

« C'est bien. Va, et que Dieu te protège » souffla le prêtre en se retournant vers l'autel.

Hélas, on voit combien il souffre, ce gamin, de rester vivant, pensa Sophia. Courage, mon garçon, il va bien falloir que tu t'y résignes. On a fait beaucoup sans toi, aujourd'hui, et l'œuvre est pourtant achevée.

« *Orate, fratres…* ».[117]

*
**

D'un pas un peu chancelant, Eugène Olivier se dirigeait lentement vers les portes, comme s'il attendait que le prêtre le rappelât. Autrefois, il y avait là une allée centrale entre deux rangs de bancs de bois. C'était avant que le moderniste Mgr Lustiger[118] eût fait édifier, en travers du passage, une stupide estrade, à son tour détruite par les musulmans. Ces derniers avaient recouvert l'espace libéré par un tapis de carreaux de faïence, bigarrés jusqu'à l'éblouissement. Mais Eugène Olivier les foulait sans les voir. Il marchait sur l'ancien pavement entre les longues rangées de bancs en bois dur, à droite et à gauche, sur le prie-Dieu desquels étaient maintenant agenouillés des dizaines de fidèles. Parmi eux, il distinguait des silhouettes familières : celle de Patrice Lévêque qui tournait la tête vers son petit-fils avec un sourire joyeux, celle d'Antoine-Philippe Lévêque, au visage maladif, encore marqué par une crise insupportablement douloureuse, celle de Claire-Eugénie Lévêque, qui avait perdu trois fils sur la ligne Maginot, cette ridicule ligne de défense que les Boches avaient enfoncé lors de la précédente guerre, celle de Geneviève Lévêque morte de la tuberculose à l'âge de dix-sept ans, celle d'Auguste-Antoine Lévêque en redingote et col droit qui avait doublé le capital familial dans l'industrie du caoutchouc, celle d'Eugène

[116] *Gloire à Toi, Seigneur* (lat.)
[117] *Priez, mes frères* (lat.)
[118] Lustiger, Jean-Marie (né en 1926), archevêque de Paris (1981), puis cardinal (1983), partisan de la modernisation et de l' « aggiornamento » de l'Eglise catholique romaine. C'est à l'initiative de Lustiger, et avec son aval, que fut entreprise, dans les années 90, une restauration de Notre-Dame, inspirée par les exigences du catholicisme réformé et défigurant l'intérieur de la cathédrale, tel qu'il était auparavant.

Lévêque, aux cheveux poudrés, enrichi par l'importation de chocolat, celle de Patrice-Olivier Lévêque, protecteur des corsaires, avec sa perruque à trois queues…

« Voilà donc ceux qui communient ici aujourd'hui ». Le pas d'Eugène Olivier se fit plus ferme.

Un petit tas de chiffons gris, abandonné près des portes, attira un instant son attention. Valérie ! Valérie, dans ses haillons, gisant sur le sol, sans mouvement. Ses boucles se brisaient en vagues, par terre. Ses menottes balafrées, toutes blanches, étaient écartées comme celles d'une poupée en porcelaine. Bien sûr, il aurait dû deviner plus tôt ! Il ne pouvait en être autrement, elle était morte, morte avec la cathédrale !

Eugène Olivier fit un effort pour vaincre la crainte que lui avait toujours inspirée la petite fille, et il s'agenouilla près d'elle. D'un geste machinal, il souleva la mèche de cheveux qui dissimulait son visage. Même sans le toucher, il sentit sur sa main la tiédeur de son front. Il appliqua précipitamment sa tête sur la poitrine de l'enfant qui se soulevait, et il entendit son cœur battre. Mais qu'avait-elle alors ? Sa respiration était régulière, très calme, elle dormait. Eugène Olivier la souleva sans effort dans ses bras et, soudain conscient de l'urgence, gagna la sortie en courant presque. Si le père Lotaire ne l'avait pas chassé, qui aurait sorti Valérie du brasier qui se préparait ?

Cahotée par la course, Valérie ouvrit un instant les yeux. Encore plein de sommeil, son regard mécontent rencontra celui du jeune homme. Alors, ses paupières se fermèrent à nouveau et, avec un soupir, la petite fille se blottit plus confortablement contre son épaule. Jamais auparavant, Eugène Olivier n'avait observé chez Valérie un tel regard, si typiquement enfantin. Une enfant, une enfant comme les autres, bien que relevant d'un sérieux débarbouillage, dormait maintenant contre lui, son petit bras maigrelet pendant dans le vide. Eugène Olivier tressaillit. La menotte crasseuse où séchaient des traces brunâtres avait cessé de saigner. Les stigmates avaient disparu. Il n'y avait même pas de croûte à l'endroit de la plaie, mais une petite tache rose de peau fraiche.

Délicatement, pour ne pas troubler le sommeil de son petit fardeau, Eugène Olivier, d'un coup de genou, ouvrit le lourd vantail et se retrouva dans la vive clarté d'un matin de la capitale, un matin bleu d'argent, baigné de soleil et retentissant de coups de feu. Un matin, où, malgré le sang et la mort qui rôdait, des filets d'eau limpide chantaient encore dans les fontaines. Un matin où Jeanne était présente, quelque part, tout près, vivante, il en avait la certitude.

Les minuteurs grignotaient imperturbablement les derniers instants de la cathédrale.

Et le jeune prêtre continuait sa prière, et la vieille femme se pénétrait de ses paroles, agenouillée dans un mouvement spontané de son âme, sans doute pour la première fois de sa vie. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre, bien que cette question fût présente à leur esprit, s'ils avaient peur. Dans quelques minutes, leurs âmes, violemment arrachées à leurs enveloppes corporelles, dans une inconcevable mais brève souffrance, allaient s'envoler à travers un cyclone gigantesque de pierres et de flammes.

février-octobre 2004,

Moscou-Paris-Caen-Moscou.

POSTFACE DE L'AUTEUR.

Ce livre est l'œuvre d'une chrétienne, d'une chrétienne peut-être mauvaise, mais, en tout cas, pas complètement ignare. C'est ce qui explique la raideur de sa position, laquelle me vaudra sans aucun doute plus d'un reproche. Pour certains d'entre eux, je me hâte de renvoyer à l'Ecriture Sainte. Il y est dit nettement et résolument que le christianisme et la seule vraie religion et que tous les dieux des païens sont des démons[119].

L'Europe, où se situe l'action de mon roman, s'est largement autorisée, durant le siècle passé, à remettre en question et l'Ecriture Sainte et les Pères de l'Eglise en prétendant que toutes les religions sont des sœurs, qu'elles conduisent toutes au salut, chacune par sa voie particulière. Parfait, ont déclaré lesdites religions nouvellement promues à la dignité de soeurs, accorde nous les mêmes droits que toi, petite sœur Eglise chrétienne, démontre par les faits ton respect des droits de l'homme.

Et tout s'est passé comme dans le conte du renard[120] : « Laisse-moi juste poser la patte sur le seuil de ta porte, laisse-moi passer dans l'entrée, laisse-moi m'asseoir à table, laisse-moi monter dans la soupente, allez, vide les lieux, idiote ! ». Des amis, catholiques traditionalistes, m'ont raconté que, la semaine dernière à Moscou, ils avaient invité un prêtre arrivé d'Allemagne. (Je précise, pour plus de clarté, qu'à la différence des néo-catholiques, les catholiques traditionalistes refusent le port du veston mondain par dessus la chemise ornée d'un insigne blanc imperceptible.). « Comme c'est bien chez vous, avait-il soupiré, tu te promènes dans les rues tranquillement en soutane, personne ne fait attention à toi, et même il y a des gens qui te proposent leur place dans le métro ! Quant à entendre des sifflets ou des huées derrière soi ou que l'on te bouscule exprès dans les lieux publics, cela ne s'est jamais produit ! De vraies vacances ! ». Cependant, recevoir des coups de coude ou des crachats, dans l'actuelle Allemagne à cause de la soutane, ce n'est pas encore le pire. Le jour approche où l'on se saisira sans vergogne de ce prêtre pour le traîner au violon tout à fait légalement, car, par sa tenue, il aura offensé la sensibilité des citoyens d'une autre confession.

Tournons maintenant la page qui décrit l'explosion anéantissant Notre-dame de Paris. Abandonnons la fiction futuriste pour nous intéresser aux faits d'actualité. Et les faits, les voici. Pour sanctionner financièrement le Parti national britannique, suite à sa critique de l'islam, la banque anglaise *Berkeley Bank* a fermé l'été dernier les comptes que le Parti y avait ouverts. Bien entendu, il ne faut pas voir là « une critique constructive d'une idéologie raciste[121] » contrairement aux commentaires que les musulmans eux-

---

[119] Je pressens déjà que l'on va me casser la tête avec le terme de « monothéisme ». Les musulmans ne sont pas des païens, me dira-t-on. On pourrait penser que cela change quelque chose. Imaginerait-on que saint Jean Chrysostome ou Grégoire le Théologien en compagnie de saint Jérôme puissent tomber d'accord pour reconnaître comme *vérité parallèle* une quelconque religion *non chrétienne* sous prétexte qu'elle est *monothéiste.* Et du reste, le Seigneur s'est exprimé là-dessus on ne peut plus clairement *: qui n'est pas avec Moi est contre Moi.*

[120] Précisément *: du renard qui cache un rouleau à pâtisserie.* (NdT).

[121] Oriana Fallaci a plus d'une fois posé la question : que vient faire ici le racisme ? L'islam n'est pas une nationalité, l'islam est une religion. Mais on fait la sourde oreille, ressassant ce mot de « racisme » comme une incantation chamanique. Et pourtant, que l'islam ne soit pas une nationalité, cela crève les yeux. A ce propos on ne peut pas ne pas remarquer la cécité ahurissante des autorités

mêmes ont fait de l'évènement. A part les idéalistes invétérés, chacun sait que les banquiers sont préoccupés plus par le profit que par l'éthique. *Ergo*, l'Association des musulmans de Grande-Bretagne a bien plus de moyens financiers que le Parti national britannique. Se fâcher avec ce dernier ne tire pas à conséquences, par contre, avec l'autre, c'est une mauvaise affaire. Alors, qui commande en Grande-Bretagne ? Au même moment, en Allemagne, les musulmans exigent que l'on accorde le statut juridique aux conseils des communautés musulmanes (choura) du land de *Rhénanie Westphalie*, c'et à dire que l'on légalise leur juridiction à l'intérieur de la juridiction existante. Alors, qui commande en Allemagne ?

Le renard du conte est déjà installé dans la soupente de l'Europe, il ne reste plus qu'à franchir la dernière étape du parcours : « Allez, vide les lieux, idiote ! »

Et l'idiote, de nos jours, c'est notre civilisation chrétienne. Cette idiote qui s'est fourré dans son crâne de trop brave fille l'idée d'égalité. En fait, la nature a horreur du vide. Si vous cédez du terrain, il y aura toujours quelqu'un pour l'occuper immédiatement. L'islam, c'est un jeune coucou installé dans le nid de l'Europe et qui prend des forces de jour en jour. De l'interdiction d'afficher ostensiblement son appartenance au christianisme à la proclamation de la primauté de l'islam, il n'y a qu'un pas.

Mon livre parle du choc des civilisations dont les prémices sont puisées dans l'actualité et l'image projetée dans l'avenir. Il est très important de souligner que, lorsqu'on parle de l'affrontement entre civilisations chrétienne et musulmane, les croyants chrétiens ne sont pas les seuls concernés. Oriana Fallaci, qui se déclare athée, rappelle que tous les Européens, croyants ou non, sont détenteurs des fruits de la civilisation chrétienne. L'architecture, la peinture, la littérature, la science, toutes ces richesses dont nous avons l'habitude de disposer sont nées dans le sein du christianisme. C'est cette réalité que l'on tente aujourd'hui de nous contester. Dans le texte de la *Constitution européenne* sera exclue la mention des racines chrétiennes de la civilisation du continent. Or, la civilisation européenne mourra dès qu'on la détachera de ses racines chrétiennes.

Il suffira que l'on nous débarrasse de nos oripeaux orientaux, et nous passerons ce cap, continuant à vivre pleinement, à penser et à créer nourris du seul héritage de notre mère l'église. Ainsi raisonne l'athée.

Le choc des civilisations dépasse le conflit de la foi chrétienne avec la musulmane. Il est plus vaste et, en même temps, plus restreint.

C'est précisément ce dont les athées n'ont pas conscience. Quand on ne voit plus dans une cathédrale qu'un monument d'architecture, c'est qu'on n'est plus prêt à mourir pour elle. Et, en fin de compte, alors on perd aussi le monument d'architecture. La figure solitaire d'Oriana Fallaci est une exception à cette règle. Elle, c'est sûr, n'a pas peur de mourir la première pour cette richesse architecturale, mais des gens comme elle, on ne les compte même pas sur les doigts d'une seule main. Le compte s'arrête là où il commence, au chiffre un.

Nous ne sauverons *rien* sans la foi au Christ, strictement rien. C'est la raison pour laquelle le cardinal français Paul Poupard, président du Conseil pontifical pour les affaires

---

israéliennes qui expulsent systématiquement de leurs territoires les Arabes-orthodoxes. Voilà, ça c'est du racisme ! De plus à courte vue et parfaitement stupide.

culturelles, l'un des rares dignitaires romains déterminés, critiquant la suppression des racines chrétiennes dans le texte évoqué plus haut, affirme : « Cela va plus loin que le simple anticléricalisme, c'est une tentative d'anéantir le témoignage de la foi chrétienne ». Dans une interview au journal *Avvenire*, le cardinal prévoit qu'au XXIe siècle de nombreux chrétiens seront encore appelés à subir le martyre pour leur foi. Le cardinal, comme on voit, est un grand optimiste s'il suppose qu'au XXIe siècle il restera encore des chrétiens et des chrétiens assez authentiques pour accepter le martyre. C'est du miel qui coule de ses lèvres.

Mais je parle de l'Europe, et nous, alors, en Russie ? La Russie appartient par sa culture à l'Europe, pour la simple raison qu'elle se nourrit des mêmes racines chrétiennes. Tant que ces racines n'ont pas été éradiquées, nous restons aussi l'Europe.

Chez nous, actuellement tout est différent, la situation pour le moment est plutôt meilleure. Notre renard n'est encore que dans l'entrée. J'entends d'ici un chœur de réprobations : comment pouvez-vous dire cela ?! En Europe, les musulmans ont afflué de l'extérieur au XXe siècle, alors qu'en Russie cela fait des siècles qu'ils coexistent avec les chrétiens. Est-ce que je ne m'apprêterais pas à déclarer les musulmans citoyens de deuxième zone ?

Nullement. Je veux que l'on comprenne la distinction entre loi civile et prédication religieuse. Et je considère que la seconde n'a pas à se soumettre aux interdits de la première. Nous devons tout de même tirer les leçons des erreurs commises en Europe occidentale.

Ni en Europe, ni chez nous, les musulmans, dans leur grande majorité, ne jugent notre religion égale en vérité à la leur. Leurs idéologues extrémistes trouvent commode que nous les considérions comme des frères alors qu'ils nous considèrent comme des *kafir* (infidèles) afin que nous nous taisions tandis qu'ils prêchent.

Je ne nie absolument pas que parmi les musulmans se trouvent beaucoup, et même des multitudes, de braves et bonnes gens. Mais tenons nous en à la logique élémentaire. Quelle est l'attitude la plus raisonnable : admettre qu'un brave homme fait fausse route, ou tenir des erreurs pour vérité sous prétexte qu'un brave homme les partage ?

Si l'on préfère la deuxième position, alors soyons conséquents. Appelons génie de tous les temps et parangon de vertu le camarade Djougachvili[122] : des centaines de milliers de braves gens n'étaient-ils pas de cet avis ? Déclarons fils illustre du peuple allemand Adolphe Schickelgruber[123], le massacreur des juifs : des talents aussi reconnus que Leny Rifenstahl[124] ou l'auteur de *La femme sans ombre*[125] n'ont-ils pas mérité notre admiration ? Si l'on répond oui, alors je n'ai plus qu'à me taire. Si l'on n'est pas d'accord, c'est que la première attitude est la bonne.

---

[122] dit Staline. (NdT)
[123] Nom de famille de la grand-mère paternelle d'Adolphe Hitler. (NdT)

[124] Actrice et cinéaste allemande connue pour ses sympathies pronazies (1902-2003). (NdT)
[125] Hugo von Hofmannsthal, écrivain autrichien (1874-1929), librettiste de Richard Strauss. (NdT)

Pour moi personnellement, la frontière est simple : il n'y a pas eu de **bons** tchékistes, il n'y a pas eu de bons compagnons de Boudionnyï[126], il n'y a pas eu de bons S.S, il n'y a pas eu de bons fonctionnaires des camps de concentration de quelque côté du front qu'ils se trouvent, parce que les égarements des personnes énumérées sont souillés de sang et d'atrocités. Mais combien plus nombreux sont ceux qui partageaient leurs erreurs sans les avoir scellées dans le sang innocent. On ne peut pas dire qu'on n'ait rien à leur reprocher, mais un homme qui n'a pas fait couler le sang pour complaire au diable peut valoir bien plus que ses propres idées. Je range dans cette catégorie des millions de musulmans qui vivent de nos jours. Ils ne sont pas non plus innocents comme des agneaux, ils paient le *zakat*, l'impôt islamique qui alimente le terrorisme. Mais ils ne sont pas des assassins.

Que puis-je faire avec ces gens, moi qui les regarde du haut de mon clocher intransigeant ? Une seule chose : m'efforcer de tirer ces braves gens de leur erreur qui, par surcroît, menace de faire périr leur âme. Le chœur des libéraux : mais qui êtes-vous donc pour décider qui détient la vérité et qui s'égare dans le mensonge ?! Mais est-ce de mon opinion personnelle qu'il s'agit ? C'est l'opinion unanime des saints Pères de l'Eglise, et moi, je ne suis rien dans tout ça.

Je propose de priver le libéralisme de la parole. Il a déjà perdu l'Europe de demain que l'islam lui disputait, il s'est laissé plumer, comme un nouveau riche en goguette, qui gaspille au casino jusqu'à son dernier sou. Mais revenons à la question vitale : que faire avec les musulmans qui ne sont ni moudjahiddin, ni terroristes, ni talibans ?

La réponse est simple et se ramène à un seul mot : apostolat.

Nous devons coexister pacifiquement avec les fidèles musulmans sur leurs territoires historiques, mais nous devons un jour ou l'autre commencer à corriger l'erreur commise par l'Empire russe, erreur qu'il avait reçue en héritage de l'Empire romain.

Mais, tandis que nous commençons à peine à sortir de notre apathie, sans aller jusqu'à l'action, demeurant toujours au stade d'en concevoir la nécessité, l'autre partie, représentée par des musulmans pas spécialement reluisants, avance déjà ses pions avec fièvre dans l'autre sens. Sont créées des organisations spéciales pour convertir les Russes à l'islam. Bien des membres secrets de ces organisations occupent des postes d'influence dans notre société, ce que déclare avec une franchise stupéfiante monsieur Djemal dans une interview sur laquelle je reviendrai. Cela signifie, que restant Russes en apparence, ces personnes, agissant soi-disant de leur propre chef, sont en réalité des agents du prosélytisme islamique. Et les fruits en sont évidents ici ou là. Comment expliquer par exemple qu'une très grosse maison d'édition fasse paraître déjà le troisième ouvrage d'un certain auteur qui fait ouvertement l'apologie du terrorisme islamique ? Prenons un exemple. Au cours d'un épisode mettant en scène des personnages *positifs*, des Arabes et des *Russes musulmans* procèdent à une prise d'otages. Pour prouver de façon concrète aux yeux de leur jeune camarade l'absence de tout sentiment de dignité chez les *kafirs*, les meneurs se mettent à outrager de mille façons leurs prisonniers, notamment en leur urinant au visage. Navré que les otages soient en effet aussi méprisables (ils ne se sont pas jetés les mains nues, comprenez-vous, contre les bandits armés), le jeune terroriste commence à

[126] Maréchal soviétique, notamment connu pour avoir organisé les purges massives de l'armée rouge dans les années trente-quarante. (NdT).

vider sur eux le chargeur de sa mitraillette. Un mois à peine après la tragédie de Beslan[127], il est affreux et révoltant de savoir que là, au moment où j'écris, ces livres s'étalent dans les librairies de nos villes, plus exactement les trois premiers, l'autre, le quatrième est sur le point de paraître. Aussi bien, à cet instant, est-il déjà sous presse. Et le plus déplorable, c'est que ces productions sortent dans les séries « imagination », les plus prisées de nos adolescents. Leur personnalité est encore malléable, ils sont facilement tentés quand un adulte cherche à les convaincre qu'il n'est pas immonde, bien au contraire, que c'est « hard » de regarder, l'arme à la bretelle, des gens désarmés et sans défense se tordre d'angoisse devant toi.

Je ne cite pas l'auteur de ce torchon, ni ne donne ses coordonnées[128]. Ladite saga, vu sa complète débilité sur le plan littéraire, est passée inaperçue en dépit des attentes de ses promoteurs. Inutile de lui faire un peu plus de réclame. Mais, certainement, la prochaine fois, la plume qui sévira sera plus alerte.

L'islam ne peut pas ne pas ne pas attaquer, pour la raison qu'il a un besoin impérieux de nous arracher certains de nos acquis. Je me permets ici une petite digression pour expliquer de quoi il s'agit.

D'aucuns, peut-être jugeront calomnieux le tableau que je brosse de la régression technique de l'Eurabie de demain. J'évoquerai pour leur répondre quelques souvenirs que d'anciens camarades d'écoles, ayant fait la guerre d'Afghanistan, m'ont confiés autrefois. Par exemple, cette image tirée du quotidien de la vie afghane : un agriculteur marche derrière sa charrue, traçant d'arides sillons. Il est probable qu'une telle charrue ait subi peu de modifications depuis que l'homme s'est rendu maître de la fonte des métaux. Mais notre agriculteur porte en bandoulière un transistor. Pour rompre la monotonie du travail. Maintenant je commence à penser que ce transistor, associé à un instrument aratoire primitif, est un symbole profond de portée générale. Le symbole de la civilisation islamique. D'une civilisation lunaire, d'une civilisation stérile, d'une civilisation parasitaire.

Le plus comique, c'est qu'en fait, les musulmans eux-mêmes sont d'accord avec mon pronostic. Ainsi, par exemple, monsieur Heïdar Djemal déclare, lui qui ne fait pas mystère de son attente d'une complète islamisation de la Russie : « L'un des principaux problèmes d'actualité que rencontre l'islam, c'est le retard assez considérable qui le coupe du reste du monde dans les domaines technologiques et socio-économiques. Deux facteurs peuvent, à mon avis, aider à surmonter ce retard : en premier lieu, les diasporas musulmanes en Occident dont les représentants, vivant dans un contexte technologique et social moderne, l'ont dans une certaine mesure adopté, et en second lieu, les convertis appartenant à des peuples traditionnellement non musulmans. Ils sont potentiellement le pont qui réunira les conquêtes technologiques de l'Occident à la spiritualité de l'Orient musulman. »[129]

Une telle franchise doit être estimée à son juste prix. Si certains n'ont pas compris, je peux traduire en quelques mots simples : monsieur Djemal souhaite enrichir notre bombe de leur spiritualité. Et, pour ce faire, il compte bien s'appuyer, et s'appuie déjà sur une

[127] Allusion à la prise d'otages organisée le 1er septembre 2004 par des séparatistes musulmans tchétchènes dans une école primaire de Beslan (Ossétie du Nord). Cette action se solda, du côté des otages, par 344 morts dont 186 enfants. (NdT)
[128] Si l'on met en doute mes propos, il va de soi que je les démontrerai par des faits concrets.
[129] Portail informatique *Credo*, 04-09-2004.

cinquième colonne. L'uranium enrichi par la spiritualité musulmane sera, voyez-vous, combien plus formidable que l'uranium vulgairement enrichi.

Résumons-nous : notre seul espoir pratique de survie réside précisément dans ce retard de la civilisation antipodique. Nous perdrons si nous ne reconnaissons pas le conflit des deux civilisations et des deux religions comme un fait. C'est dur et terrible à reconnaître. Mais c'est indispensable. Même chez les musulmans on entend dire : que répondre au monde qui se demande pourquoi, si tous les musulmans ne sont pas des terroristes, tous les terroristes sont des musulmans (et ils n'essaient même pas de se débarrasser du problème sur les groupuscules locaux de Basques et d'Irlandais). Les musulmans eux-mêmes ont du mal à répondre à cette question. Nous devons dire : il y a cent ans, le problème du terrorisme était le déni de Dieu. Aujourd'hui, c'est la croyance en un faux dieu. Dans nos journaux nous écrivons les « confesseurs d'Allah » entre guillemets. Qui dira ce qui les distingue des autres, sans guillemets ? A mon avis, si les actuels zélateurs d'Allah sont des contrefaçons, que Dieu nous préserve des authentiques !

Tandis que l'on débat dans le monde musulman pour savoir si l'assassinat des enfants est agréable à Allah (honnêtement, les avis se partagent à égalité), j'ai eu très envie d'écrire un livre qui réunisse les chrétiens. Peut-être est-il légitime que cette idée ait germée précisément dans ma tête, celle d'un écrivain dont les livres et les articles ont depuis longtemps établi la réputation d'être un adversaire irréductible des protestants et des néo-catholiques, un adversaire des dogmes professés dans l'Eglise catholique d'après le schisme[130]. Dans les pages de ce livre, je médite avec tristesse sur les erreurs du catholicisme qui ont tant favorisé la situation déplorable dans laquelle se trouve l'Europe actuelle. Et cependant, comme mon héroïne Sophie « je suis avec les catholiques dans le même bateau ». Remettons à plus tard les problèmes internes du christianisme avec le seul souci de joindre nos efforts pour repousser l'expansion islamique. Seigneur, fais que ce « plus tard » advienne !

Quelques mots encore à propos de ce qui est tolérable et de ce qui ne l'est pas. Pas mal de lances ont été rompues entre les amis qui sympathisaient à l'élaboration de ce livre à propos des incongruités de ma petite Valérie. Beaucoup étaient d'avis qu'il valait mieux édulcorer. Par exemple, ils étaient choqués qu'elle emploie le mot « les derrières ». Qu'elle s'attaque à l'essence de l'islam, mais qu'elle ne s'en prenne pas au rituel du *namaz* (de la prière), tel qu'on peut le percevoir de l'extérieur. C'est indigne, en quelque sorte. Il ne faut pas se mettre sur le même plan que de vulgaires membres de l'ONRM[131] dont les agents d'influence se permettent, dans leurs « récits imaginaires » de s'exprimer bien plus crûment au sujet de l'Eglise orthodoxe. Il me déplairait fort d'être mise dans le même sac, mais je maintiendrai le terme, en essayant seulement de m'en expliquer.

Valérie n'est pas un haut-parleur qui retransmettrait une voix venue d'en haut. Tout ce qui lui est donné d'entendre est diffracté par sa conscience, la conscience d'une petite fille. Des fols en Christ d'âge adulte juraient fréquemment en utilisant un répertoire ordurier. Mais on sait bien que pour un enfant le vocabulaire désignant les parties génitales et le coït n'a aucune signification. Les gros mots, pour lui, sont liés à l'excrétion, soit aux excréments eux-mêmes, soit aux organes impliqués dans ce processus d'évacuation. Un enfant ne peut jurer qu'avec des mots qui lui sont compréhensibles. Et Valérie dit des gros

[130] L'auteur désigne ainsi le mouvement de monseigneur Lefebvre qui refusa certaines décisions du concile Vatican II, et fonda en 1976 un séminaire dit « traditionaliste » à Ecône (Suisse). (NdT)
[131] Organisation nationale des Russes musulmans (en russe NORM). (NdT).

mots. Demandez à n'importe quel psychologue : comment se comporte un enfant qui a besoin à tout prix d'attirer l'attention des adultes et qui n'y parvient pas ? Le réflexe le plus courant est le suivant : ah ! Vous ne faites pas attention à moi, eh bien, je vais *mal me conduire*. Dire des gros mots. « Derrière (ou cul) » est le pire que Valérie soit en mesure de sortir, et elle va jusqu'au bout. Les fols en Christ vont toujours jusqu'au bout, et Valérie manifeste cette folie qu'elle exprime avec son désespoir d'enfant. Messieurs, n'exigez pas de ma petite Valérie qu'elle s'aligne sur le politiquement correct. Sinon, elle va se fâcher tout rouge et dire que vous êtes « chiants ». Dans le temps, les gens redoutaient d'attirer sur eux les foudres du fol en Christ. Ne la touchez pas.

Je ne peux pas ici ne pas dire quelques mots d'une autre fillette[132], celle qui dans une certaine mesure a servi de prototype à Sonia. Je n'ai pas réussi à la rendre complètement méconnaissable, malgré les recommandations insistantes d'amis proches qui voulaient que j'attribue à mon personnage une autre mutilation, une autre nationalité et autres traits originaux. Loin de moi de prendre exemple sur Edouard Topol qui, après le drame du Nord-Ost[133], charognait juste sous les fenêtres de l'hôpital au milieu des gens fous de douleur pour disposer de matériaux brûlants[134]. Une tragédie humaine ne peut servir de prétexte à des exercices littéraires. Et cependant, hélas, elle n'y échappe jamais complètement. Je ne l'avais nullement prémédité, mais l'image de cette gamine de douze ans, qui, par son visage, en paraissait quarante, n'a cessé de me hanter des années durant avant de prendre les traits du personnage littéraire de Sonia.

J'espère et je crois que la petite fille réelle ne connaîtra en rien la destinée de ma Sophie, qu'elle sera heureuse, qu'elle aura des enfants, qu'elle rajeunit avec chaque jour qui passe, brisant un à un les fils de la terrible toile d'araignée de son passé. J'espère que ce livre ne lui tombera pas entre les mains.

Il est temps de mettre un point final. On ne peut tout dire. En commençant à travailler sur ce livre, je ne pouvais même pas imaginer qu'une avalanche de faits terribles et effrayants allait me submerger et que je tenterai si désespérément de refaire surface, munie du faible outil de mon intrigue.

Souhaitons, malgré tout, n'avoir jamais à nous faire sauter dans la cathédrale Notre Dame de Paris.

Elena Tchoudinova, octobre 2004.

---

[132] Victime, elle aussi, d'une prise d'otages au cours de laquelle ses ravisseurs la mutilèrent devant des caméras pour obtenir plus vite la rançon exigée (voir le Prologue). (NdT).

[133] En octobre 2002, des rebelles tchétchènes musulmans organisaient une prise d'otages dans le théâtre musical Nord-Ost à Moscon. Bilan (après assaut par les forces de l'ordre) 130 victimes parmi les otages. (NdT).

[134] *Le panorama des lecteurs russes*, n° 3, 2003. Voir l'interview accordée par l'écrivain à l'occasion de la publication de son livre *Le roman de l'amour et de la terreur*. Il est même difficile de comprendre ce qui l'emporte chez lui : le cynisme ou une irresponsabilité morale stupéfiante. Topol déclare : « Ce n'était pas le côté politique qui me fascinait, mais la dimension humaine. C'est l'amour d'un couple russo-américain qui est devenu le sujet principal du roman. L'histoire d'amour de Movsar Baraev lui-même pour une jeune fille russe occupe aussi une place importante ».Textuellement. Ce primate est venu abattre des êtres pacifiques, et l'écrivain Topol lui dresse un monument ou il figure aux côtés de ses victimes. Sans même se rendre compte du sacrilège qu'il commet. Plus loin, d'ailleurs, il affirme également que les terroristes « sont aussi, dans une certaine mesure, otages » des circonstances. J'aimerais savoir s'il aurait eu le front de répéter ces propos après Beslan.

Table des matières.

Prologue. Année 2002 : quarante six ans auparavant. 2

Chapitre 1. Le dernier shopping de Zeïnab. 7

Chapitre 2. Valérie. 26

Chapitre 3. Slobodan. 40

Chapitre 4. Une confession sans confessionnal. 50

Chapitre 5. Ahmad ibn Salih. 64

Chapitre 6. Le prix du contre-terrorisme. 78

Chapitre 7. Le réveil d'Annette. 94

Chapitre 8. Le chemin dans les ténèbres. 104

Chapitre 9. Sous le toit d'un converti. 117

Chapitre 10. Histoire du vieux Roi. 129

Chapitre 11. Sous le toit d'un converti (suite). 142

Chapitre 12. Le chemin des squelettes. 150

Chapitre 13. On tient conseil sous terre. 158

Chapitre 14. Les barricades. 176

Chapitre 15. Les barricades (suite). 190

Chapitre 16. L'accalmie. 203

Chapitre 17. L'assaut au cœur de l'assaut. 220

Chapitre 18. La nef lève l'ancre. 239

Postface de l'auteur. 251

Table des matières. 258

.